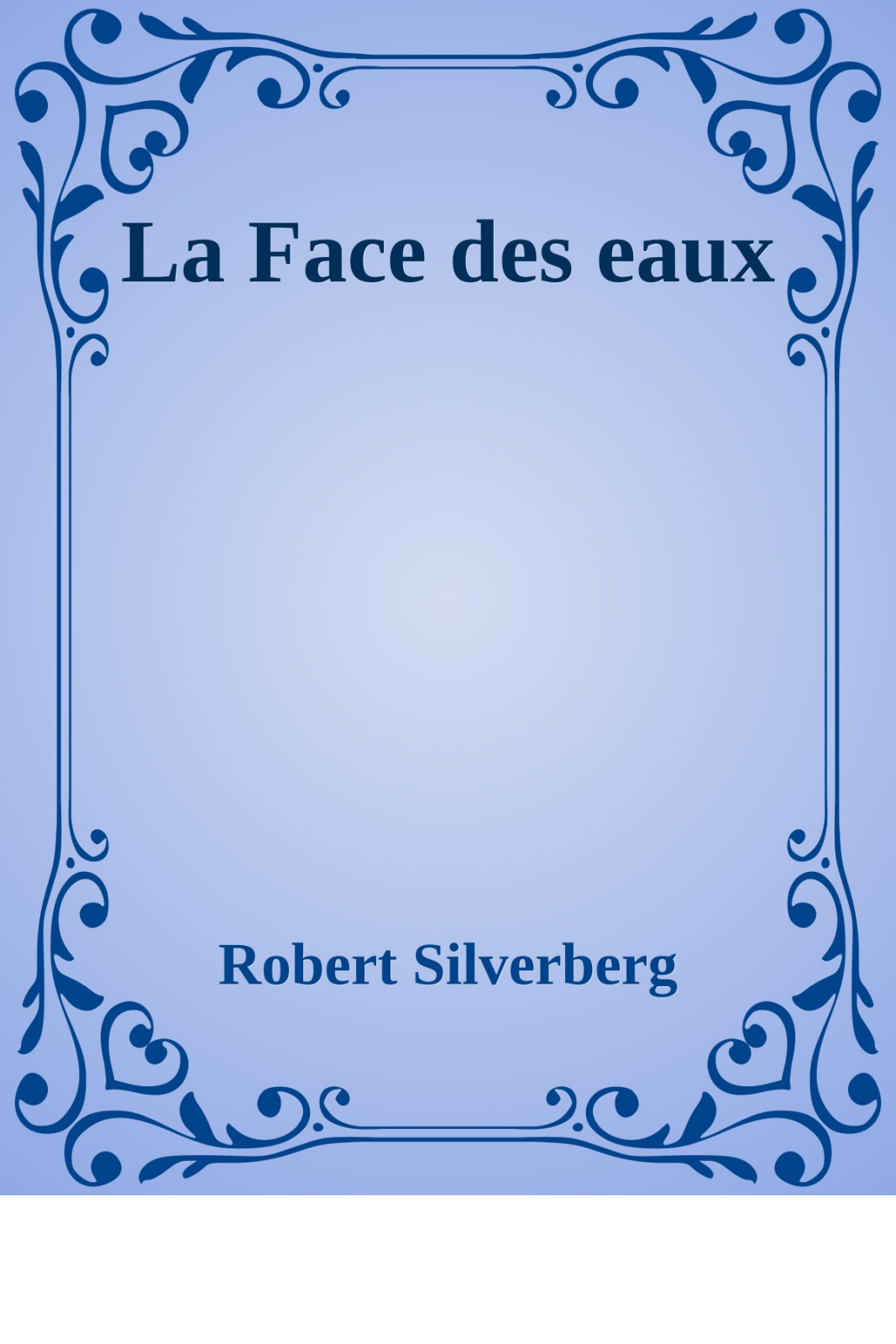




La Face des eaux

Robert Silverberg

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ROBERT SILVERBERG

La Face des eaux

Science-Fiction



Texte inédit



Robert Silverberg

La Face des eaux

*Traduit de l'américain
par Patrick Berthon*



Le livre de poche

PRÉFACE

Robert Silverberg aime la mer, surtout quand elle est d'encre. Bien qu'il ne soit pas, à ma connaissance, un navigateur émérite, il lui confère un rôle important dans plusieurs de ses romans. *Le Seigneur des ténèbres*, un de ses plus beaux livres^[1], échappe formellement à la science-fiction puisqu'il s'agit d'un roman historique mais en relève intellectuellement puisqu'il décrit un autre monde, aussi étrange qu'une autre planète, l'Afrique du XVI^e siècle. Le risque pris par Silverberg dans ce livre est de choisir un cadre historique qu'il a minutieusement étudié mais qui n'est pas celui des cours et des puissants célèbres et qui risque donc de dérouter le lecteur conformiste. Son héros, un marin anglais, avant de remonter le cours d'un fleuve qui ne s'appelle pas encore le Congo à partir d'un pays qui ne se nomme pas encore l'Angola, vers le cœur d'un continent qui ignore encore les filets des frontières, se trouve ballotté à travers l'Atlantique. Dans *Les Déportés du cambrien*, Silverberg laisse longuement méditer un exilé temporel sur l'éstran d'un océan d'où la vie animale n'a pas encore surgi. Dans la série des Majipoor, le Coronal Lord Valentin affrontera plusieurs fois les périls de la mer et de ses habitants splendides et redoutables dans des périples incessants entre les grandes îles ou les continents qui occupent une petite partie de la planète géante. *La Face des Eaux* vient couronner ces excursions maritimes, reprises dans nombre de nouvelles, en se situant sur un monde-océan, la planète Hydros où on ne trouve pas de terre ferme, sauf peut-être de l'autre côté d'ici (où que se trouve cet ici) au lieu d'un continent peut-être mythique, nommé précisément la Face des Eaux.

Partout ailleurs, la mer vient border des terres, ce qui signifie qu'elle est un au-delà. Parce qu'il est une sorte de sceptique mystique, Silverberg aime côtoyer ces lisières qui disent à la fois : « Tu n'iras pas plus loin, au moins pour l'instant », et « Ici commence le possible, l'inattendu au-delà du connu. » Dans l'océan de l'espace, chaque planète est de même un cap avant de devenir, une fois cet océan franchi, une île. Dans un autre roman, *Les Royaumes du mur*, Silverberg lance ses héros à l'assaut de la plus grande des montagnes, afin qu'ils atteignent les limites de l'atmosphère, cet océan vertical, et découvrent enfin les étoiles. La montagne et la mer cessent ici de

s'opposer pour devenir la même interface de l'inconnu. À l'issue de chacun de ces voyages d'exploration, le mystère percé n'est jamais celui qu'on attendait. La démystification, ou bien la démythification, ouvre la porte à des énigmes plus grandes, en un sens plus sérieuses, que celles rêvées par des ignorants inspirés ou raisonneurs. La morale en serait qu'on ne sait jamais mais qu'on peut toujours apprendre.

Cet intérêt (le terme de fascination serait trop fort) pour la mer vient sans doute en partie de l'admiration que professe Silverberg pour un des plus grands écrivains de langue anglaise, Joseph Conrad. Dans *Les Profondeurs de la terre* il rend un hommage explicite à l'une des plus célèbres nouvelles du marin polonais, *Au cœur des ténèbres*. Mais c'est peut-être *La Face des Eaux* qui est son roman le plus conradien en ce sens que s'y entrechoquent avec violence les incertitudes des flots et celles de cœurs humains. L'armateur Delagard, énergique, pragmatique, sans scrupules, affairiste apparemment dénué de la moindre imagination sauf lorsqu'il s'agit de promouvoir ses intérêts, est un personnage conradien jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au moment où il renonce à ses certitudes. Et le tandem romanesque qu'il forme avec Lawler, le médecin idéaliste et taraudé jusqu'à la rigidité par le ressassement de ses échecs, est un binôme conradien. Delagard ne croit qu'aux projets, qu'à l'avenir, jusqu'à l'inhumanité. Lawler, l'humaniste, à la sensibilité exacerbée, reste accroché au passé, à son passé, au passé de la vieille Terre détruite, comme une moule à son rocher, jusqu'à ce qu'il cède, un peu après Delagard, à la pression de la nécessité. L'un habite déjà demain, l'autre hante encore hier, jusqu'à ce qu'ils atteignent, l'un et l'autre, l'ici et le maintenant, la vérité provisoire d'Hydros, la face des eaux.

Delagard incarne l'appétit de l'avenir et Lawler la nostalgie du passé. Nostalgie qui imprègne toute l'œuvre de Silverberg et dont l'itinéraire dramatique de presque tous les personnages parvient non sans souffrances à les dégager. Le maître mot de leur destin est le renoncement. Ainsi, le héros télépathe de *L'Oreille interne* doit pour entrer enfin dans la vie accepter l'évanouissement de son pouvoir. Le prévisionniste du *Maître du hasard* doit admettre le déterminisme absolu du réel pour trouver la liberté. Les primates intelligents de *La Fin de l'hiver* et de *La Reine du printemps* doivent abandonner le mythe de leurs origines humaines pour accéder à leur vérité. Et ainsi de suite.

Ce combat entre la nostalgie et l'appel du futur est peut-être rare dans la littérature de science-fiction, surtout américaine, tout orientée vers le changement que ce soit pour le célébrer ou le stigmatiser. De ce point de vue, l'œuvre de Robert Silverberg, imprégnée profondément de culture et d'histoire, est la plus européenne de toute la science-fiction américaine. Elle témoigne toujours de la difficulté d'un passage. Il faut abandonner le vieux monde pour atteindre enfin

le nouveau.[2]

Il flotte de surcroît sur ce livre, comme il arrive chez Conrad, et chez Melville, cet autre marin atterré, comme une réminiscence de la Bible, dès le titre qui évoque « la face de l'abîme » et « l'Esprit de Dieu... porté sur les eaux » du second verset de la Genèse, et aussi dans les monstres marins qui rappellent Léviathan, Béhémoth, Rahab, « le Serpent tortueux, le puissant aux sept têtes » de la prophétie d'Isaïe, les dragons polycéphales du Psalmiste et aussi « la bête aux dix cornes et sept têtes » de l'Apocalypse de Jean de Patmos. Jusque sur un monde lointain, les vieux accents du Livre irrémédiablement perdu trouvent un écho. Celui d'une culture qui est devenue inconsciente mais qui porte encore le sentiment du sacré. Mais les signes du démon se trouvent ici retournés au profit d'une sorte de panthéisme, ou plutôt d'animisme planétaire.

Car il est encore une piste à explorer à propos de ce roman, celle d'une métaphore de la vie prise entre la naissance et la mort... Les humains sont jetés sur Hydros, littéralement depuis le ciel, sans possibilité de retour, presque nus, presque sans aucune possession. Ils sont ensuite ballottés par les flots et par leurs pulsions avec leur seule ingéniosité pour remède, comme autant d'Ulysses sans retour possible vers aucune Ithaque. Il leur reste à espérer, au-delà de la vie séparée, une fusion qui leur assurerait une sorte d'immortalité avec la fin de la solitude. Mais si c'était un piège ?

Qui se perdra verra.

Gérard KLEIN

*Pour Charlie Brown,
enfin au centre de tous les regards
Et ce n'est pas vraiment trop tôt.*

La terre était informe et vide ; il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme et l'Esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux.

Genèse 1 : 2

L'océan n'a ni compassion, ni foi ni loi, ni mémoire. Sa versatilité ne peut être mise au service des desseins de l'homme qu'avec une résolution inébranlable et une vigilance jalouse, de tous les instants, dans laquelle, peut-être, il est toujours entré plus de haine que d'amour.

Joseph Conrad
Le Miroir de la mer

Il y avait du bleu au-dessus et un bleu d'une autre nuance au-dessous, deux immensités vides et inaccessibles, et le navire semblait presque flotter, suspendu entre les deux immensités bleues, sans les toucher, totalement immobile, encalminé. Mais, en réalité, il était bien à sa place, sur l'eau et non au-dessus, et il suivait sa route. Depuis quatre nuits et quatre jours, il voguait vers le large, s'éloignant inexorablement de Sorve, s'enfonçant dans les étendues inexplorées de l'océan.

Quand, au matin du cinquième jour, Valben Lawler monta sur le pont du navire de tête, il vit des centaines de longs museaux argentés qui sortaient de l'eau de tous côtés. C'était nouveau. Le temps, lui aussi, avait changé : le vent était tombé et la mer était calme, une mer d'huile, mais qui semblait avoir une qualité étrangement électrique, potentiellement explosive. Les voiles étaient flasques et les cordages pendaient mollement. Une écharpe de brume barrait le ciel d'un mince trait gris, comme quelque envahisseur venu du bout du monde. Grand, mince, dans la force de l'âge, Lawler avait un corps d'athlète, musclé et gracieux. Il regarda en souriant les étranges créatures entourant le navire, dont la laideur était telle qu'elles en devenaient presque charmantes. Des animaux sinistres et stupides, songea-t-il.

Non, ce n'était pas vrai. Sinistres, assurément ; mais pas stupides. Une lueur froide d'intelligence brillait dans leurs yeux écarlates et méchants. Encore une espèce intelligente sur cette planète qui en comptait déjà tant ! Si elles étaient sinistres, c'est précisément parce qu'elles n'étaient pas stupides. Et elles avaient vraiment l'air méchant, avec leur tête étroite et leur long cou tubulaire. On eût dit de gigantesques vers métalliques dont la tête sortait de l'eau. Avec leurs fortes mâchoires et leurs dizaines de petites dents acérées luisant au soleil, il émanait d'elles une malveillance absolue, sans équivoque, qui forçait l'admiration.

Lawler caressa fugitivement l'idée de sauter par-dessus le bastingage et de plonger au milieu des menaçantes créatures.

Il se demanda combien de temps il pourrait survivre. Cinq secondes, pas plus. Et puis la paix, la paix éternelle. Une idée délicieusement perverse, un petit fantasme suicidaire. Mais il allait de soi qu'il n'était pas sérieux : Lawler n'était aucunement prédisposé au suicide sinon il aurait déjà mis fin à ses jours depuis longtemps. En tout état de cause, il était pour l'instant immunisé contre la

dépression, l'anxiété et autres états déplaisants, grâce aux quelques gouttes d'extrait d'herbe tranquille qu'il avait prises dès le réveil. La drogue lui procurait, au moins pendant quelques heures, une sensation artificielle de calme qui lui permettait de regarder en face et en souriant une horde de monstres aux dents effrayantes comme ceux qu'il avait devant les yeux. Le fait d'être médecin... en l'occurrence *le* médecin, le seul du groupe, offrait certains avantages.

Lawler aperçut Sundira Thane penchée sur le bastingage, près du mât de misaine. Contrairement au médecin, la longue femme brune était une voyageuse expérimentée qui avait déjà accompli nombre de traversées entre les îles en parcourant parfois de grandes distances. Elle connaissait la mer alors que lui n'était assurément pas dans son élément.

— Aviez-vous déjà vu des horreurs comme celles-là ? demanda-t-il.

— Ce sont des drakkens, répondit-elle en relevant la tête. Sales bêtes, hein ? Et rapides avec ça... Elles vous avaleraient tout entier, si vous leur en donniez la moindre possibilité. Heureusement que nous sommes sur le pont et qu'eux sont dans l'eau.

— Des drakkens, répéta Lawler. Je n'avais jamais entendu parler de cette espèce.

— Ils viennent du nord. On ne les voit pas souvent dans les eaux tropicales, ni dans ces parages. Ils devaient avoir envie de vacances dans une mer plus chaude.

Les museaux effilés aux dents pointues, longs comme la moitié du bras d'un homme, hérissaient la surface de l'eau comme une forêt de sabres. Lawler distinguait les rubans argentés de leurs corps effilés, brillant comme un métal poli, dont l'extrémité se perdait dans les flots. De loin en loin apparaissait une queue plate ou une pince puissante. Des yeux d'un rouge ardent le fixaient avec une intensité troublante. Les drakkens communiquaient bruyamment entre eux avec des sonorités aiguës et cliquetantes, des petits cris évoquant le bruit d'une hachette sur une enclume.

Gabe Kinverson surgit brusquement et s'avança vers le bastingage où il s'accouda entre Lawler et Thane. Le grand pêcheur à la carrure de colosse et aux traits burinés avait apporté son matériel, un paquet de lignes et d'hameçons, et une longue gaule d'algue-bois.

— Des drakkens, murmura-t-il. Les sales bestioles ! Un jour, je revenais en remorquant un léopard de mer de dix mètres et cinq drakkens l'ont dévoré devant mes yeux. Je n'ai absolument rien pu faire.

Kinverson ramassa un cabillot d'amarrage brisé et le lança dans l'eau. Les drakkens se jetèrent sur la cheville comme s'il s'agissait d'un appât, sautant hors de l'eau, claquant des mâchoires, poussant de

petits cris furieux. Ils laissèrent le cabillot s'enfoncer dans la mer et disparaître.

— Ils ne peuvent quand même pas sauter sur le pont ? demanda Lawler.

— Non, docteur, répondit Kinverson en riant. Ils ne peuvent pas sauter sur le pont. Heureusement pour nous !

Les drakkens – il y en avait au moins trois cents – continuèrent de nager pendant deux heures le long des flancs du navire qu'ils suivaient sans peine en fendant l'air de leur museau hideux, sans cesser leurs commentaires menaçants. Puis, vers le milieu de la matinée, ils disparurent ; ils plongèrent brusquement tous ensemble et ne refirent pas surface.

Peu après, le vent se leva et l'équipage du quart de jour régla la voile. Très loin au nord, sous une couche d'un noir menaçant, un petit nuage creva et zébra l'horizon d'une pluie sombre qui ne semblait pas tout à fait atteindre la surface de la mer. À proximité des navires, l'air demeurait limpide et sec, mais il se chargeait d'électricité.

Lawler redescendit dans sa cabine. Il avait du travail, mais rien de très important. Neyana Golghoz avait une cloque sur le genou ; Léo Martello souffrait d'un coup de soleil sur les épaules ; le père Quillan s'était meurtri le coude en tombant de sa couchette. Après avoir donné ses soins, Lawler établit le contact radio habituel avec les autres bâtiments de la flottille pour savoir si un problème médical particulier s'était présenté ailleurs. Vers midi, il remonta sur le pont pour respirer un peu d'air frais. Devant le poste de timonerie, Nid Delagard, le propriétaire de la flottille et le chef de l'expédition, était en conversation avec Gospo Struvin, le capitaine du navire de tête, et leurs éclats de rire s'entendaient jusqu'à la poupe. Ils se ressemblaient comme deux frères, deux hommes trapus, au cou puissant, têtus et irrévérencieux, pleins d'une énergie bruyante.

— Alors, docteur, s'écria Struvin, vous avez vu les drakkens, ce matin ? Jolies petites bêtes, non ?

— Ravissantes. Que nous voulaient-ils ?

— Juste savoir ce que nous faisons là. On ne peut pas naviguer longtemps sur cet océan sans être espionné par ses habitants. Nous aurons encore pas mal de visites. Regardez là-bas, docteur ! À tribord !

Lawler tourna la tête dans la direction indiquée par le capitaine. La forme gonflée, vaguement sphérique d'une créature gigantesque, était visible juste au-dessous de la surface de l'eau. Énorme, verdâtre, criblée de trous, on eût dit une lune tombée du ciel. Au bout de quelques instants, Lawler vit que ce qu'il avait pris pour de simples trous était en réalité des sortes de cavités buccales très rapprochées les unes des autres et couvrant toute la surface de la sphère, qui

s'ouvraient et se refermaient continuellement. Des centaines, peut-être un millier de bouches avides en mouvement perpétuel. Une infinité de longues langues bleutées, dardées avec vivacité, frappaient la surface de l'eau comme des fouets. L'étrange créature n'était que bouches, une gigantesque machine flottante uniquement conçue pour manger.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Lawler en faisant une grimace de dégoût.

Mais Struin, pas plus que Delagard, ne fut capable de lui donner un nom. Ce n'était qu'un habitant anonyme et hideux de la mer, un horrible monstre flottant qui s'était approché pour voir si le petit convoi pouvait lui procurer une nourriture quelconque. Porté par les flots, il s'éloigna lentement, sa myriade de bouches continuant de fonctionner sans répit. Une vingtaine de minutes plus tard, les navires entrèrent dans une zone grouillante de grosses méduses rayées d'orange et de vert. De gracieuses ombrelles luisantes, de la taille de la tête d'un homme, d'où partaient en ondulant des tentacules rouges et charnus, de l'épaisseur d'un doigt, qui paraissaient longs de plusieurs mètres. Les méduses semblaient bienveillantes et même comiques, mais tout autour d'elles la surface de l'eau bouillonnait et fumait comme si elles dégageaient quelque acide puissant. Elles étaient tellement serrées qu'elles se pressaient contre la coque du navire et heurtaient les plantes marines appelées doigts de mer dont elle était tapissée avant de s'écarter avec de petits soupirs de protestation. Delagard étouffa un bâillement et disparut par l'écouille arrière. Fasciné, Lawler ne pouvait détacher son regard de la masse mouvante des méduses qui tremblotaient comme une armée de seins rebondis. Elles étaient si proches qu'il aurait presque pu en sortir une de l'eau en tendant le bras.

Gospo Struin passa près de lui en longeant le bastingage de bâbord.

— Hé ! s'écria-t-il. Qui a laissé traîner ce filet, ici ? C'est toi, Neyana ?

— Pas moi, répondit Neyana Golghoz qui passait le faubert sur l'avant du pont, sans même se donner la peine de lever la tête. Il faut demander à Kinverson ; c'est lui qui s'occupe des filets.

Le filet en question était formé d'un enchevêtrement de fibres jaunes et humides reposant en tas près du bastingage. En passant devant, Struin lança un coup de pied dans sa direction, comme l'on repousse un objet sans valeur. Puis il grommela un juron et lança un second coup de pied. Lawler tourna la tête vers lui et vit que l'une des bottes de Struin s'était prise dans les mailles du filet. La jambe en l'air, le capitaine donnait de violents coups de pied, comme s'il voulait se libérer de quelque chose de visqueux et de très adhérent.

— Hé ! s'écria Struin. Hé !

Une partie du filet était déjà montée jusqu'à la moitié de sa cuisse et l'enserrait fermement. Le reste avait franchi le bastingage et commençait à glisser vers la mer.

— Docteur ! hurla Struvin.

Lawler se précipita vers lui, Neyana sur ses talons. Mais le filet se déplaçait avec une rapidité incroyable. Il ne ressemblait plus du tout à un amas informe de substance fibreuse ; il s'était redressé et se présentait maintenant sous la forme d'un organisme formé de mailles, long d'à peu près trois mètres et qui entraînait rapidement Struvin par-dessus bord. Le capitaine hurlait et se débattait à grands coups de pied pour ne pas passer par-dessus le plat-bord. Le filet était enroulé autour d'une de ses jambes et il s'arc-boutait de l'autre pour ne pas tomber dans l'eau. Mais l'étrange créature semblait résolue à l'écarteler s'il continuait de résister. Les yeux exorbités de Struvin, au regard vitreux, exprimaient un mélange d'étonnement, d'horreur et d'incrédulité.

Au cours d'un quart de siècle d'exercice de la médecine, il avait souvent, trop souvent, été donné à Lawler de voir des gens à l'article de la mort, mais jamais, au grand jamais, il n'avait vu une telle expression dans les yeux de quiconque.

— Débarrassez-moi de cette saleté, bon Dieu ! hurla Struvin. Docteur ! Docteur, je vous en prie...

Lawler bondit vers le capitaine et saisit la partie du filet la plus proche de lui. Dès que sa main se referma sur la substance fibreuse, il éprouva une vive sensation de brûlure, comme si un acide avait rongé sa chair jusqu'à l'os. Il essaya de lâcher le filet, mais c'était impossible : sa peau ne pouvait s'en décoller. Struvin avait presque entièrement disparu ; seules sa tête, ses épaules et ses mains, désespérément agrippées au plat-bord, demeuraient visibles. Il appela encore une fois à l'aide avec un cri rauque et horrifié. Se forçant à ne pas prêter attention à la douleur cuisante, Lawler balançait l'extrémité du filet sur son épaule et commençait à le haler vers le milieu du pont en espérant remonter Struvin avec lui. L'effort était extrêmement violent, mais il était animé d'une mystérieuse énergie engendrée par la tension et dont il ignorait la source. La créature continuait de brûler la paume de ses mains et il éprouvait à travers le tissu de sa chemise une sensation de chaleur intense provoquée par le contact du filet sur son dos, sur son cou et sur son épaule. Lawler se mordit les lèvres et avança d'un pas, puis d'un autre et d'un troisième, les muscles bandés pour haler le corps pesant de Struvin et vaincre la résistance du filet vivant qui s'était laissé glisser le long de la coque et se rapprochait dangereusement de la surface de l'eau.

Lawler commençait à éprouver une vive douleur au milieu du dos où ses muscles tendus à se rompre se contractaient et tressaillaient

violemment. Mais il semblait en passe de réussir à hisser le filet sur le pont et le corps de Struin était presque revenu en haut du bastingage.

C'est alors que le filet se brisa net, ou plutôt se divisa de lui-même. Lawler entendit un dernier hurlement affreux et tourna la tête pour voir Struin basculer par-dessus bord et tomber dans la mer bouillonnante et fumante. L'eau commença aussitôt à s'agiter autour de lui et Lawler distingua des mouvements juste au-dessous de la surface, des frémissements de tentacules se précipitant de tous côtés. Les méduses ne paraissaient plus bienveillantes ni comiques. L'autre moitié du filet était restée sur le pont et s'enroulait autour des poignets et des mains de Lawler. Pris dans les rets de la furieuse créature ondulante qui se tortillait en tous sens et se collait à lui partout où elle le touchait, le médecin s'agenouilla et saisit le filet qu'il abattit de toutes ses forces sur le pont. La texture en était à la fois résistante et élastique, comme une sorte de cartilage. La créature semblait faiblir, mais il ne parvenait pas à se débarrasser d'elle et les brûlures devenaient intolérables.

Kinverson arriva à la rescousse et écrasa le talon de sa botte sur un angle du filet, le clouant sur le pont ; Neyana appuya de toutes ses forces son faubert sur les mailles du milieu ; puis Pilya Braun apparut brusquement et, se penchant sur Lawler, elle tira de sa gaine un couteau à manche en os avec lequel elle entreprit frénétiquement de trancher les mailles cartilagineuses et frémissantes. Un sang luisant d'un bleu profond, à l'aspect métallique, jaillit du filet et les fibres de la créature se rétractèrent vivement devant la lame. Il ne fallut que quelques instants à Pilya pour trancher la partie du filet adhérent aux mains de Lawler et le médecin put se relever. Cette portion était à l'évidence trop petite pour rester vivante. Elle se ratatina en se détachant de ses doigts et il la lança au loin. Pendant ce temps, Kinverson continuait à fouler aux pieds la partie du filet restée sur le pont après que Struin eut été entraîné par-dessus bord.

L'air hébété, Lawler s'avança en titubant vers le bastingage avec la vague intention de plonger pour aller aider Struin. Kinverson sembla comprendre ce qu'il voulait faire. Il allongea le bras, saisit le médecin par l'épaule et le tira en arrière.

— Ne soyez pas stupide ! dit-il. Dieu seul sait ce qui grouille là-dessous et vous attend.

Lawler acquiesça d'un signe de tête hésitant. Il s'écarta du bastingage et regarda ses doigts brûlés. L'empreinte brillante d'un réseau de lignes rouges se détachait sur sa peau. La douleur était insoutenable ; il avait le sentiment que ses mains allaient exploser.

La scène n'avait pas duré plus d'une minute et demie.

Delagard sortit par l'écoutille et se précipita vers eux, l'air à la fois agacé et inquiet.

— Que se passe-t-il ici ? Pourquoi toute cette agitation et ces cris ? Où est passé Gospo ? ajouta-t-il après un silence.

Le souffle court, la gorge sèche, le cœur battant, incapable d'articuler un mot, Lawler désigna le bastingage avec un petit signe de la tête.

— Par-dessus bord ? dit Delagard d'un ton incrédule. Il est tombé à la mer ?

Il s'élança vers le bord et se pencha par-dessus le bastingage. Lawler vint le rejoindre. Tout semblait calme : l'armée grouillante et frémissante de méduses avait disparu de l'eau sombre, lisse et silencieuse. Pas la moindre trace de Struvin, ni de la créature qui l'y avait entraîné.

— Il n'est pas tombé, dit Kinverson. C'est l'autre moitié de cet animal qui l'a emmené avec lui.

Il montra les restes déchiquetés du filet qu'il avait piétiné et qui ne formaient plus maintenant qu'une grosse tache verdâtre sur le bois jaune du pont.

— Un vieux filet de pêche, dit Lawler d'une voix rauque, on aurait dit un vieux filet. En tas sur le pont, là-bas. Ce sont peut-être les méduses qui l'avaient envoyé ici pour pêcher quelque chose pour elles. Struvin a lancé un coup de pied, le filet s'est enroulé autour de sa jambe et...

— Comment ? Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

Delagard regarda derechef par-dessus le bastingage, puis son regard passa des mains de Lawler aux restes verdâtres du filet.

— Vous parlez sérieusement ? poursuivit-il. Quelque chose qui ressemblait à un filet est sorti de l'eau pour monter sur le pont et a entraîné Gospo ?

Lawler acquiesça de la tête en silence.

— Ce n'est pas possible. Quelqu'un a dû le pousser par-dessus bord. Qui a fait cela ? C'est vous, Lawler ? Ou bien vous, Kinverson ?

Delagard cligna des yeux comme s'il prenait conscience de l'improbabilité de ce qu'il venait de dire. Puis il regarda attentivement Lawler et Kinverson.

— Un filet ? dit-il lentement. Un filet qui a rampé jusqu'au pont et qui a emporté Gospo ?

Lawler acquiesça d'un nouveau signe de la tête à peine perceptible. Il ouvrit et referma lentement les mains. La sensation de brûlure s'estompait légèrement, mais il savait qu'elle durerait encore plusieurs heures. Il était bouleversé, transi, hébété. Toute la scène cauchemardesque repassait sans cesse dans son esprit : Struvin remarquant la présence du filet et le poussant du pied, le filet s'enroulant autour de sa jambe et rampant insensiblement vers le plat-bord en entraînant sa proie...

— Non, murmura Delagard. Merde, je ne peux pas croire ça !

Il secoua la tête et se pencha de nouveau vers la surface paisible des eaux.

— Gospo ! hurla-t-il. *Gospo !*

Mais il ne reçut aucune réponse.

— Et merde ! Cinq jours de mer et quelqu'un a déjà disparu ! Ce n'est pas possible !

Il se détourna du bastingage au moment où le reste de l'équipage apparaissait, Léo Martello en tête, suivi du père Quillan, de Onyos Felk et de tous les autres. Delagard pinça les lèvres et gonfla les joues. Il avait le visage cramoisi de fureur incrédule et d'horreur. La profondeur du chagrin de Delagard étonna Lawler. Struvin avait péri d'une manière particulièrement atroce, mais il existait peu de bonnes manières de mourir. Et le médecin n'aurait jamais imaginé que Delagard pût se soucier de qui ou de quoi que ce fût d'autre que de lui-même.

— Avez-vous déjà entendu une histoire comme celle-là ? demanda l'armateur en se tournant vers Kinversion.

— Jamais. Jamais de ma vie !

— Quelque chose qui ressemblait à un filet tout à fait normal, répéta Delagard. Un vieux filet dégoûtant qui a bondi sur lui et s'est enroulé autour de son corps ! Mais où sommes-nous ici ? Saleté de mer !

L'armateur continuait de secouer la tête, comme si, en la secouant assez longtemps et assez vigoureusement, il pouvait réussir à faire sortir Struvin de l'eau.

— Père Quillan ! s'écria-t-il en se retournant brusquement vers le prêtre. Voulez-vous dire une prière ?

— Comment ? demanda le prêtre, l'air égaré.

— Vous n'avez pas entendu ? Nous avons perdu l'un des nôtres... Struvin est tombé à la mer. Quelque chose a grimpé sur le pont et l'a entraîné par-dessus bord.

Quillan garda le silence. Il leva les mains, les paumes tournées vers le ciel, comme pour signifier que les choses qui sortaient de l'océan pour monter à bord d'un navire n'étaient pas de la compétence d'un simple prêtre.

— Bon Dieu ! Dites une petite prière ! Dites quelque chose !

Quillan hésitait encore. Une voix timide monta de l'arrière du petit groupe.

— *Notre Père qui êtes aux cieux... Que votre nom soit sanctifié...*

— Non ! lança le prêtre qui donnait l'impression de sortir lentement d'un profond sommeil. Pas celle-là... *Je marche dans la vallée de l'ombre de la mort*, poursuivit-il gauchement en s'humectant les lèvres, *mais je n'ai rien à redouter, car tu es avec moi.*

Quillan eut une nouvelle hésitation. Il semblait chercher ses mots.

— *Tu prépares une table devant moi en présence de mes ennemis... La bonté et la clémence m'accompagneront tous les jours de ma vie.*

Pilya Braun s'avança vers Lawler et le prit par les coudes en tournant ses mains pour voir les marques rouges dont elles conservaient l'empreinte.

— Venez, dit-elle doucement. Nous allons descendre et vous me montrerez quel baume il faut utiliser.

Lawler se retrouva dans sa petite cabine, au milieu de ses poudres et de ses potions.

— Prenez ça, dit-il. Ce flacon-là.

— Ça ? demanda-t-elle, l'air soupçonneux. Mais ce n'est pas un baume !

— Je sais. Versez d'abord quelques gouttes dans un verre d'eau et donnez-le-moi. Ensuite, nous mettrons le baume.

— Qu'est-ce que c'est ? Un analgésique ?

— Oui, c'est ça. Un analgésique.

Pilya commença à préparer le remède. C'était une jeune femme d'environ vingt-cinq ans, aux cheveux dorés et aux yeux bruns, au visage joufflu et au teint éclatant, large d'épaules et de poitrine, charmante, robuste et, s'il fallait en croire Delagard, travailleuse. Elle était tout à fait à son aise dans le grément d'un navire. Lawler ne l'avait jamais beaucoup fréquentée à Sorve, mais, vingt ans auparavant, il avait noué une brève liaison avec sa mère, Anya. Il avait à l'époque à peu près l'âge de Pilya dont la mère, à trente-cinq ans, avait conservé des formes sveltes. Mais cela n'avait été qu'une passade stupide et sans lendemain dont Lawler doutait que Pilya fût au courant. La mère de la jeune femme était morte, emportée trois hivers plus tôt par une fièvre provoquée par des huîtres avariées. À l'époque de cette aventure, Lawler s'intéressait beaucoup aux femmes – cela se passait peu après la débâcle de son bref et malheureux mariage – mais ce n'était plus le cas depuis un certain temps et il souhaitait que Pilya cesse de fixer sur lui un regard avide et plein d'espoir, comme s'il incarnait tout ce qu'elle désirait chez un homme. Ce n'était pas vrai, mais il y avait en lui trop de courtoisie, à moins que ce fût trop d'indifférence, pour le lui expliquer.

Elle lui tendit le verre plein à ras bord d'un liquide rosé. Lawler avait l'impression que ses mains étaient devenues des massues et ses doigts étaient raides comme des bouts de bois. Pilya dut l'aider à tenir le verre pendant qu'il buvait. Mais l'extrait d'herbe tranquille agit instantanément, lui apportant l'apaisement habituel de l'esprit, atténuant lentement la violence de la secousse causée par les événements monstrueux qui venaient d'avoir lieu sur le pont. Pilya

prit le verre vide et le posa sur l'étagère faisant face à la couchette.

C'est sur cette étagère que Lawler avait disposé ses précieux souvenirs de la Terre, six modestes vestiges de la planète disparue. Pilya s'immobilisa : et regarda attentivement la pièce, la statuette de bronze et le tesson de poterie, la carte, le pistolet et le morceau de pierre. Elle effleura la statuette du bout du doigt, comme si elle craignait de se brûler.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une petite statue d'un dieu, venant d'un endroit appelé Égypte. C'était sur la Terre.

— La Terre ? Vous avez des objets venant de la Terre ?

— Des trésors de famille. Cette statuette a quatre mille ans.

— Quatre mille ans... Et ça ? dit-elle en prenant la pièce. Que signifient les mots écrits sur ce petit disque de métal blanc ?

— « En Dieu nous croyons. » C'est ce qui est écrit sur le côté où il y a un visage de femme. Et de l'autre côté, celui de l'oiseau, il est écrit « États-Unis d'Amérique » en haut et « Un quart de dollar » en bas.

— Qu'est-ce que ça veut dire « Un quart de dollar » ? demanda Pilya.

— C'était une monnaie, sur la Terre.

— Et « États-Unis d'Amérique » ?

— C'était un pays.

— Vous voulez dire une île ?

— Je ne sais pas, répondit-il. Je ne pense pas. Il n'y avait pas d'îles sur la Terre, pas des îles comme les nôtres.

— Et cet animal qui a des ailes ? C'est un animal qui n'existe pas ?

— Il existait sur la Terre, dit Lawler. On appelait cela un aigle... Une espèce d'oiseau.

— Qu'est-ce que c'est, un oiseau ?

— Un animal qui vole dans les airs, répondit-il après un instant d'hésitation.

— Comme un rase-vagues ?

— Oui, quelque chose comme cela. Je ne sais pas vraiment.

— La Terre, dit-elle très doucement en avançant pensivement la main vers les autres objets. Elle a donc vraiment existé ?

— Bien sûr !

— Moi, je n'en ai jamais été sûre. Je me suis toujours demandé si ce n'était pas une légende.

Elle se retourna vers Lawler avec un sourire enjôleur et montra sa main dans laquelle se trouvait la pièce ancienne.

— Voulez-vous me donner cela, docteur ? Elle me plaît et j'aimerais avoir un objet venant de la Terre.

— Je ne peux pas, Pilya.

— S'il vous plaît, docteur ? Je vous en prie ! C'est si beau !

— Mais cette pièce est dans ma famille depuis des centaines d'années. Je ne peux pas m'en dessaisir.

— Mais vous pourrez la voir chaque fois que vous en aurez envie.

— Non... Je suis désolé, ajouta Lawler en se demandant pour qui il gardait cette pièce. J'aimerais vous l'offrir, mais je ne peux pas. Aucun de ces objets.

Pilya inclina la tête sans essayer de masquer sa déception.

— La Terre, répéta-t-elle en savourant le nom mystérieux. La Terre ! Vous m'expliquerez un autre jour ce que sont les autres objets de la Terre, poursuivit-elle en reposant la pièce sur l'étagère. Mais nous sommes venus pour vous soigner. Le baume pour vos mains... Où est-il ?

Il le lui montra du doigt. Elle prit le tube et le pressa pour faire sortir un peu de pommade. Puis elle saisit les mains de Lawler et tourna la paume vers le ciel comme elle l'avait fait sur le pont.

— Regardez ça, dit-elle. Vous allez avoir des cicatrices.

— Probablement pas.

— Cette créature aurait pu vous entraîner par-dessus bord, vous aussi.

— Non, dit Lawler. Elle n'aurait pas pu et elle ne l'a pas fait. D'abord, Gospo était près du bastingage et le filet l'a saisi avant qu'il comprenne ce qui se passait. Il m'était plus facile de résister.

Lawler vit une lueur de peur briller dans les yeux pailletés d'or de la jeune femme.

— Elle a échoué aujourd'hui, mais elle nous aura la prochaine fois. Nous mourrons tous avant d'atteindre notre destination, quelle qu'elle soit !

— Non, dit Lawler. Non, tout se passera bien.

— Vous voyez toujours le bon côté des choses, dit Pilya en riant. Mais notre voyage sera marqué par les périls et les malheurs. S'il nous était possible de faire demi-tour et de retourner à Sorve, ne le feriez-vous pas avec plaisir, docteur ?

— Mais nous ne pouvons pas y retourner, Pilya, vous le savez bien. C'est comme si vous disiez que nous allons faire demi-tour et retourner sur la Terre. Jamais plus nous ne reverrons Sorve.

L'ÎLE DE SORVE

Pendant la nuit lui était venue la conviction simple et limpide qu'il était l'homme du destin, celui qui allait trouver l'astuce pour rendre la vie infiniment plus simple et agréable aux soixante-dix-huit humains résidant sur l'île artificielle de Sorve, sur la planète aqueuse nommée Hydros.

C'était une idée saugrenue et Lawler en avait pleinement conscience. Mais elle l'avait empêché de dormir et aucune de ses recettes habituelles n'avait pu y remédier. Ni la méditation, ni les tables de multiplication, ni même quelques gouttes roses du tranquillisant à base d'algues dont il commençait sans doute à devenir un peu trop dépendant. De minuit passé à l'approche de l'aube, obsédé par son idée brillante, héroïque et saugrenue, il n'avait pu trouver le sommeil. Finalement, avant même le lever du jour, sous un ciel encore noir et avant qu'aucun patient n'ait eu le temps de venir lui compliquer la vie et gâcher la pureté de sa vision toute nouvelle, Lawler quitta le vaargh où il vivait seul. Du centre de l'île, il se dirigea vers le front de mer pour voir si les Gillies avaient vraiment réussi à mettre en service leur centrale électrique pendant la nuit.

S'ils avaient réussi, il les féliciterait chaleureusement. Il ferait appel à tout le vocabulaire du langage gestuel qu'il connaissait pour leur dire à quel point il était impressionné par leur remarquable exploit technologique. Il les complimenterait pour leur réussite magistrale qui allait transformer d'un seul coup toute la qualité de la vie sur Hydros... Pas seulement sur Sorve, mais sur la planète tout entière.

Puis il leur dirait : « Mon père, le grand docteur Bernat Lawler, dont vous avez tous conservé la mémoire, sentait que ce moment viendrait. Quand je n'étais encore qu'un enfant, il aimait à me dire : « Un jour, mon fils, les Habitants parviendront à assurer la production continue de l'électricité. Cette réussite marquera le début d'une ère nouvelle dans laquelle Habitants et humains œuvreront côte à côte et collaboreront sans réserve... » »

Il continuerait sur ce ton en rappelant subtilement au milieu de ses félicitations la nécessité d'une harmonie entre les deux races. Et, petit à petit, il en arriverait ainsi à proposer explicitement qu'Hydrans et humains oublient la froideur de leurs relations passées et

commencent enfin à travailler de concert pour réaliser de nouveaux progrès techniques. Il évoquerait aussi souvent que possible le nom révérend du défunt docteur Bernat Lawler et rappellerait comment l'éminent médecin avait consacré toute son énergie et sa compétence au bien-être des Habitants et des humains, sans distinction de race, accomplissant nombre de guérisons miraculeuses, se dévouant sans compter pour les deux communautés de l'île... Il en rajouterait, il ferait vibrer l'air d'émotion jusqu'à ce que les Gillies, les larmes aux yeux et le cœur débordant d'une affection toute nouvelle envers leurs frères humains, acceptent avec joie la suggestion qu'il leur ferait d'un air détaché ; un bon moyen d'inaugurer l'ère nouvelle ne serait-il pas de permettre aux humains d'aménager la centrale afin qu'outre l'électricité elle puisse produire de l'eau douce ? Puis il en viendrait au cœur du problème : les humains se chargeraient seuls de la conception et de la construction de l'unité de dessalement – du condensateur à toutes les canalisations – et la remettraient aux Gillies. Tenez, vous n'avez plus qu'à mettre en marche. Cela ne vous aura rien coûté et nous ne dépendrons plus des réserves d'eau de pluie. Et nous serons jusqu'à la fin des temps les meilleurs amis du monde, vous, les Habitants, et nous, les humains.

Telle était l'idée extravagante qui avait tenu Lawler éveillé toute la nuit. Il n'avait pourtant pas accoutumé de se laisser entraîner dans des divagations de ce genre. Loin de posséder le génie de son père, Lawler était un praticien sérieux et relativement compétent qui, dans des conditions difficiles, faisait dans l'ensemble du bon travail. Les années passées à exercer la médecine avaient fait de lui un homme réaliste et pratique dans la plupart des domaines. Malgré cela, il avait acquis la conviction cette nuit-là qu'il était le seul en mesure de convaincre les Gillies de laisser une installation de dessalement se greffer sur leur centrale électrique. Oui, il réussirait là où tous les autres avaient échoué !

Lawler n'ignorait pas que les chances étaient minimes. Mais, à l'approche de l'aube et après une nuit de veille, les probabilités de succès apparaissent souvent plus grandes qu'à la lumière crue du jour.

Le seul courant électrique disponible sur l'île provenait de piles chimiques inefficaces, faites de disques de zinc et de cuivre empilés, séparés par des bandes de papier d'algue rampante imbibées d'eau fortement salée. Les Gillies, appelés aussi Hydrans ou Habitants, la race dominante de l'île et de toute la planète où Lawler avait passé sa vie entière, s'étaient toujours efforcés de trouver un meilleur moyen de produire de l'électricité. Et maintenant, s'il fallait en croire la rumeur, leur nouvelle centrale électrique se trouvait presque opérationnelle ; ce n'était qu'une question de jours, une semaine au plus. Si les Gillies menaient leur entreprise à bien, le progrès serait

considérable pour les deux races. Ils avaient déjà accepté en rechignant de laisser les humains utiliser une partie de leur électricité, ce que tout le monde s'accordait à trouver formidable. Mais il serait encore plus formidable pour les soixante-dix-huit humains ayant tout juste de quoi vivre sur l'étroite parcelle de terre ferme qu'était l'île de Sorve que les Gillies se laissent convaincre que leur centrale soit également utilisée pour le dessalement de l'eau de mer afin que les humains ne dépendent plus pour leur consommation d'eau douce de précipitations aussi rares qu'irrégulières. Même pour les Gillies, il devait être évident que la vie deviendrait beaucoup plus facile pour leurs voisins humains s'ils pouvaient compter sur un approvisionnement sûr et illimité en eau douce.

Mais il allait sans dire que les Gillies n'avaient jusqu'alors manifesté aucun intérêt pour cela. Jamais ils n'avaient fait le moindre effort pour faciliter la vie à la poignée d'humains vivant à leurs côtés. L'eau douce était vitale pour les humains, mais les Gillies s'en moquaient éperdument. Tout ce dont les humains pouvaient avoir besoin, tout ce qu'ils pouvaient désirer ou espérer les laissait totalement indifférents. Et c'est l'espoir de changer cela tout seul, grâce à son pouvoir de persuasion, qui avait empêché Lawler de fermer l'œil cette nuit-là. Qui ne risque rien n'a rien, que diable !

Lawler était sorti pieds nus et ne portait pour tout vêtement qu'une sorte de pagne jaune de feuilles de laitue de mer autour des reins. En cette fin de nuit tropicale, l'air était chaud et lourd, la mer calme. L'île, cet entrelacs de tissus vivants, semi-vivants ou déjà morts, qui dérivait à la surface d'un océan occupant toute la planète, oscillait imperceptiblement sous ses pieds. Comme toutes les îles habitées d'Hydros, Sorve n'était pas ancrée dans une surface solide ; elle vagabondait librement et se déplaçait au gré des courants et des vents, ou encore d'un raz de marée. Lawler sentait sous ses pieds l'enchevêtrement dense des tissus constituant le sol qui se détendait et se contractait sans relâche, et il entendait les clapotements de la mer deux mètres en contrebas. Mais il marchait d'un pas souple et léger, son corps long et mince s'accordant automatiquement au rythme des mouvements de l'île. La chose la plus naturelle du monde, pour lui.

Mais la douceur de la nuit était trompeuse. Pendant la majeure partie de l'année, Sorve n'était assurément pas un endroit où il faisait bon vivre. Le climat de l'île offrait une succession de périodes de temps chaud et sec, et de temps froid et humide ; seul le bref intermède estival pendant lequel Sorve dérivait dans des eaux équatoriales au climat chaud et humide donnait une illusion de bien-être et de quiétude. La nourriture était abondante et la douceur de l'air emplissait les insulaires de joie. Le reste de l'année, la vie était

infiniment plus âpre.

Sans se presser, Lawler contourna la citerne et descendit la rampe menant à la terrasse inférieure qui allait en pente douce jusqu'au rivage. Il longea les bâtiments dispersés du chantier naval d'où Nid Delagard dirigeait son empire maritime et les usines des quais aux formes indistinctes et arrondies où différents métaux – nickel, fer et cobalt, vanadium et étain – étaient extraits des tissus d'animaux marins des espèces les plus simples par des procédés lents et primitifs. Lawler ne distinguait pas grand-chose dans l'obscurité, mais, après quarante années passées sur l'île exiguë, il n'éprouvait aucune difficulté à trouver son chemin.

Le grand bâtiment de deux étages qui abritait la centrale électrique se trouvait juste à sa droite, un peu plus loin, au bord de l'eau. Lawler continua dans cette direction.

Rien n'annonçait encore le lever du jour dans le ciel d'un noir d'encre. Certaines nuits, Aurore, la planète sœur d'Hydros, brillait au firmament comme un gros œil bleu-vert, mais cette nuit-là, Aurore était absente et elle baignait de son vif éclat les eaux mystérieuses, encore inexplorées, de l'autre hémisphère. Mais l'une des trois lunes était visible, point minuscule de vive lumière blanche à l'orient, tout près de l'horizon. Et des étoiles scintillaient partout, poussière brillante et argentée parsemant les ténèbres de la voûte céleste. Cette infinité d'astres lointains formait une miroitante toile de fond qui faisait ressortir l'unique constellation visible au premier plan, la *Croix d'Hydros* : deux rangées flamboyantes d'étoiles s'étirant à travers le ciel et se croisant à angle droit, un double chapelet cintré, l'un reliant les deux pôles de la planète, l'autre suivant résolument l'axe de l'équateur.

Les étoiles de Lawler, les seules qu'il eût jamais vues ! Né sur Hydros où sa famille vivait depuis cinq générations, il n'était jamais allé sur aucune autre planète et il savait qu'il ne le ferait jamais. Il connaissait l'île de Sorve aussi bien que sa propre peau, mais il lui arrivait pourtant de se trouver brusquement en proie à un sentiment terrifiant de confusion, d'avoir l'impression que plus rien ne lui était familier et de s'y sentir étranger. Des moments où il lui semblait qu'il venait de débarquer le jour même sur Hydros, tel un naufragé de l'espace venu de quelque patrie lointaine et tombé comme une étoile filante. Il lui arrivait parfois de former dans son esprit l'image brillante de la Terre, la planète mère, aussi resplendissante que n'importe quelle autre étoile, avec ses vastes océans d'azur séparés par les gigantesques étendues de terre d'un vert doré appelées continents, et il songeait : Voilà ma patrie, voilà ma vraie patrie. Lawler se demandait si les autres humains vivant sur Hydros éprouvaient la même chose. Probablement, même si personne n'en parlait jamais.

N'étaient-ils pas tous des étrangers sur Hydros ? La planète appartenait aux Gillies et tout le monde, tous les humains sans exception, s'y était installé sans y avoir été invité.

Il avait atteint le bord de la mer. Il grimpa en haut de la digue et sa main se referma machinalement sur le garde-fou au contact rugueux et familier, à la texture ligneuse comme tout ce qui existait sur cette île artificielle dépourvue de sol et de végétation.

Le sol qui descendait en pente douce de la zone bâtie de l'île se redressait brusquement en formant un rebord très relevé en forme de croissant qui protégeait rues et habitations des plus hautes vagues et des raz de marée. Agrippé à la rambarde, le corps penché sur l'eau sombre au clapotis incessant, Lawler garda les yeux fixés sur le large pendant quelques instants comme pour s'offrir tout entier à l'immensité de l'océan.

Malgré l'obscurité, il avait une conscience aiguë de la forme de l'île, une virgule posée sur les flots, et de l'endroit précis où il se tenait. D'une extrémité à l'autre, Sorve faisait huit kilomètres de long et un kilomètre dans sa plus grande largeur, du bord de la baie au sommet de la levée contenant les eaux de l'autre côté de l'île. Il était presque au milieu, au plus profond de l'échancrure de la côte. Les deux bras incurvés de l'île s'étiraient de chaque côté de lui. Le plus arrondi était habité par les Gillies et la poignée de colons humains vivaient groupés sur l'autre partie, celle qui se terminait en pointe.

Juste devant lui, enserrée par ces deux bras d'épaisseur inégale, se trouvait la baie, le tout de la vie de l'île. En bâtissant Sorve, les Gillies y avaient créé un fond artificiel, un plateau constitué de troncs d'algues-bois entrelacés et reliés aux deux rives afin que l'île dispose en permanence d'un lagon poissonneux, d'un petit lac peu profond et facile d'accès. Les prédateurs voraces et redoutables qui rôdaient en haute mer ne pénétraient jamais dans la baie ; peut-être les Gillies avaient-ils scellé quelque pacte avec eux, en des temps reculés. Un lavis spongieux d'algues-nuit à la croissance rapide et au renouvellement continu, qui n'avaient nul besoin de lumière, formait une couche protectrice sur le dessous du plateau artificiel. Au-dessus se trouvait le sable transporté par les tempêtes depuis le fond inaccessible des océans. Encore plus haut croissaient des plantes aquatiques, au moins une centaine d'espèces différentes, qui nourrissaient toutes sortes d'animaux marins. Les nombreux coquillages qui vivaient au fond filtraient l'eau de mer à travers leurs tissus et concentraient dans leur chair de précieux minéraux utilisés par les insulaires. Vers marins et serpents voisinaient avec des poissons ventrus, à la chair tendre, qui y trouvaient leur pâture. Lawler aperçut un groupe d'énormes créatures phosphorescentes qui

se déplaçaient en émettant des pulsations de lumière violette ; il s'agissait probablement de ces gros animaux appelés bouches, à moins que ce ne fussent des plates-formes. Il faisait encore trop sombre pour le savoir. Et, au-delà de la baie aux eaux d'un vert éclatant, l'océan immense déroulait ses flots jusqu'à l'horizon, tenant la planète tout entière dans son étreinte, telle une main gantée serrant une balle. Le regard fixé sur les lointains, Lawler ressentit pour la millionième fois tout le poids de son immensité et de sa puissance.

Il tourna la tête dans la direction de la centrale électrique, massive et isolée sur son promontoire trapu s'avancant dans la baie.

Ils n'avaient donc pas encore réussi. La grosse et laide bâtisse, tapissée de fibres végétales tressées pour la protéger de la pluie, était toujours environnée de silence et de ténèbres. Quelques silhouettes indistinctes se mouvaient autour du bâtiment. À en juger par leurs épaules tombantes, il s'agissait indiscutablement de Gillies.

L'idée consistait à produire de l'électricité en tirant profit des écarts de température de la mer. Dann Henders, le plus compétent en la matière sans être un véritable ingénieur, l'expliqua à Lawler après avoir arraché à un des Gillies une description sommaire du projet. L'eau de mer chaude de la surface était aspirée dans une chambre vide où son point d'ébullition serait fortement abaissé. L'eau, bouillant violemment, devrait dégager de la vapeur de faible densité qui actionnerait les turbines du générateur. De l'eau de mer froide, pompée au fond de la baie, servirait à condenser la vapeur et l'eau ainsi obtenue serait rejetée à la mer de l'autre côté de l'île.

Les Gillies avaient construit la quasi-totalité de l'installation – canalisations, pompes, pales, turbines, condensateurs et même la chambre vide – en utilisant différents plastiques organiques obtenus à partir d'algues et autres plantes aquatiques. Ils semblaient n'avoir presque pas utilisé de métal. Rien d'étonnant, quand on savait à quel point il était difficile de s'en procurer sur Hydros. Le projet paraissait fort ingénieux, d'autant plus que, par comparaison aux autres espèces intelligentes de la galaxie, les Gillies n'étaient pas particulièrement attirés par la technologie. L'idée avait dû germer dans le cerveau de quelque génie exceptionnel de leur race. Mais, génie ou pas, ils semblaient avoir toutes les peines du monde à mettre la centrale en service et elle n'avait pas encore produit son premier watt. Les humains doutaient pour la plupart que cela arrive un jour. Lawler estimait qu'il eût été infiniment plus rapide et plus facile pour les Gillies de laisser Dann Henders ou un autre des humains compétents se charger du projet. Mais les Gillies n'avaient pas coutume de demander conseil aux étrangers plus ou moins indésirables avec qui ils partageaient l'île, même si cela pouvait être à leur avantage. Ils avaient fait une seule exception lorsqu'une épidémie de pourriture de

la nageoire avait décimé leurs jeunes ; le père vénéré de Lawler leur avait alors fourni un vaccin. Mais c'était de l'histoire ancienne et le regain de bonne volonté engendré chez les Gillies par les précieux services du docteur Lawler s'était depuis longtemps dissipé, et il n'en restait plus la moindre apparence.

Le fait que la centrale ne fût pas encore en service contrariait quelque peu le projet ambitieux qui avait occupé les pensées de Lawler pendant toute la nuit.

Que faire maintenant ? Fallait-il quand même aller les voir et leur parler ? Prononcer son petit discours pompeux, endormir les Gillies avec de nobles figures de rhétorique, poursuivre l'élan visionnaire de la nuit avant que la lumière du jour ne le dépouille de toute vraisemblance ?

« Au nom de toute la communauté humaine de l'île de Sorve, moi qui, comme vous le savez, suis le fils du bien-aimé docteur Bernat Lawler qui s'est dévoué pour vous pendant l'épidémie de pourriture de la nageoire, je souhaite ardemment vous féliciter pour la réussite imminente de ce projet ingénieux et éminemment profitable... »

« Même si l'accomplissement de ce rêve merveilleux est encore éloigné de quelques jours, je suis venu vous faire part, au nom de toute la communauté humaine de l'île de Sorve, de la profonde joie que nous éprouvons à la perspective d'une amélioration radicale de la qualité de la vie sur l'île que nous partageons, dès que vous aurez enfin réussi... »

« Notre communauté, en cette occasion de réjouissance pour la réussite historique qui n'est plus maintenant qu'une question de jours... »

Ça suffit ! se dit-il. Et il s'engagea sur le promontoire où se dressait la centrale électrique.

Il s'approcha de la centrale en prenant soin de faire beaucoup de bruit, en toussant, en frappant dans ses mains, en sifflotant un air discordant. Les Gillies n'aimaient pas voir des humains arriver à l'improviste.

Il était encore à une quinzaine de mètres de l'usine quand il vit deux Gillies s'avancer à sa rencontre en se dandinant pesamment.

Dans l'obscurité, ils paraissaient gigantesques. Ils se dressaient au-dessus de lui, ombres informes dans la nuit, et leurs petits yeux jaunes brillaient comme des lanternes au milieu de leur tête minuscule.

Lawler leur adressa le signe de salut en exagérant sciemment ses gestes afin qu'ils n'aient aucun doute sur ses intentions amicales.

L'un des Gillies répondit par un grognement prolongé qui, lui, ne semblait aucunement amical.

C'étaient de grandes créatures bipèdes mesurant deux mètres et demi et au corps couvert de poils noirs imperméables qui se

chevauchaient en épaisses couches. Les Gillies avaient le crâne en pain de sucre, une tête ridiculement petite posée sur d'énormes épaules. De toute cette hauteur et presque jusqu'au sol, leur poitrine descendait en s'évasant pour former un corps massif et disgracieux.

Les humains croyaient en général que leur immense poitrine caverneuse, outre le cœur et les poumons, contenait le cerveau que leur tête, à l'évidence beaucoup trop petite, ne pouvait loger.

Selon toute vraisemblance, les Gillies avaient été jadis des mammifères aquatiques. Cela se voyait à la maladresse avec laquelle ils se déplaçaient sur la terre ferme et à leur aisance dans l'eau. Ils passaient d'ailleurs presque autant de temps dans la mer que sur terre. Lawler avait vu un jour un Gillie traverser la baie à la nage sans remonter une seule fois à la surface pour respirer. Or, la traversée avait dû prendre au moins vingt minutes. Leurs jambes, courtes et épaisses, étaient manifestement d'anciennes nageoires adaptées à la vie sur terre. Leurs bras aussi, petits membres épais et puissants tenus serrés contre les flancs, ressemblaient à des nageoires. Leurs mains, munies de trois longs doigts et d'un pouce opposable, étonnamment larges, formaient naturellement un creux profond convenant idéalement au déplacement de grands volumes d'eau. Poussés par un besoin incompréhensible de transformation, leurs ancêtres décidèrent, des millions d'années auparavant, de sortir de l'eau et s'établirent sur des îles bâties avec des matériaux venus de la mer et renforcées par de solides barrières pour les protéger contre les fortes houles qui couraient d'un bout à l'autre de la planète. Mais les Gillies étaient encore des créatures de l'océan.

Lawler s'approcha aussi près qu'il l'osa des deux Gillies et leur transmit par signes : *Je suis Lawler le médecin.*

Les Gillies s'exprimaient en pressant les bras contre leurs flancs, comprimant l'air qui sortait par de profondes fentes branchiales dans leur poitrine en produisant des sons retentissants aux résonances d'orgue. Les humains n'avaient jamais réussi à imiter ces sons de manière à se faire comprendre par les Gillies et jamais les Gillies n'avaient manifesté le moindre intérêt pour le langage des humains. Ses sonorités étaient peut-être aussi difficiles à reproduire pour eux que l'étaient pour les humains les sons émis par les Gillies. Mais un système de communication entre les deux races était indispensable et un langage par signes se développa au fil des ans. Les Gillies s'adressaient aux humains dans leur propre langage et les humains leur répondaient par signes.

Le Gillie qui avait déjà parlé répéta son grognement et y ajouta une sorte de sifflement nasillard particulièrement hostile. Il souleva ses nageoires pour prendre ce que Lawler reconnut comme une attitude de colère. Non, pas de colère. De courroux, de violent

courroux.

Que se passe-t-il ? se demanda Lawler. Qu'ai-je bien pu faire ?

Aucun doute n'était possible quant à la fureur du Gillie. Il faisait maintenant avec ses nageoires de petits mouvements précipités qui semblaient clairement signifier : « Allez-vous-en ! Dégagez ! Foutez le camp d'ici et tout de suite ! »

Perplexe, Lawler lui répondit : « Je ne voulais pas vous déranger. Je suis venu pour discuter. »

Encore le même grognement, mais plus fort et plus grave. Le son se propagea sur la surface du sentier et Lawler perçut les vibrations sous la plante de ses pieds.

Il était déjà arrivé que des Gillies tuent des humains qui les avaient mécontentés et même d'autres qui ne leur avaient rien fait ; une rare mais fâcheuse propension à une violence inexplicable. Cela ne semblait même pas être volontaire... Juste un revers agacé de la nageoire, un coup de pied dédaigneux lancé avec vivacité, un piétinement rapide et négligent. Ils étaient si grands, si forts, et ils ne semblaient pas avoir conscience, ou se soucier, de la fragilité d'un corps humain.

L'autre Gillie, le plus grand des deux, fit quelques pas dans la direction de Lawler. Son souffle lui parvenait, sifflant et précipité. Il posa sur lui un regard distant, presque absent, que le médecin interpréta comme une marque d'hostilité.

Lawler exprima par signes son étonnement et son désarroi. Il assura derechef le Gillie de ses dispositions amicales. Il manifesta de nouveau son désir de s'entretenir avec lui.

Le regard ardent du premier Gillie étincelait d'une évidente fureur.

Éloignez-vous. Partez. Allez-vous-en.

C'était une déclaration sans équivoque. Inutile de persévérer dans ses tentatives de dialogue pacifique. À l'évidence, ils ne voulaient pas qu'il s'approche de leur centrale électrique.

Bon, se dit-il, comme vous voulez.

Jamais encore il n'avait essayé une telle rebuffade de la part des Gillies, mais il eût été aussi stupide que dangereux de prendre le temps de leur rappeler qu'il était leur vieil ami, le médecin de l'île, ou que son père leur avait rendu autrefois de précieux services. Un seul coup de nageoire pouvait le projeter dans la baie, la colonne vertébrale brisée.

Il commença à reculer, sans les quitter des yeux, prêt à sauter dans l'eau au premier geste menaçant.

Mais les Gillies demeurèrent immobiles en le suivant d'un air mauvais tandis qu'il manœuvrait prudemment en retraite. Dès qu'il atteignit le sentier principal, les deux Gillies se retournèrent et

regagnèrent le bâtiment abritant leur centrale.

Tant pis, songea Lawler.

Piqué au vif par le mauvais accueil qui lui avait été fait, il demeura quelques instants immobile devant le garde-fou de la baie pour laisser retomber la tension provoquée par cette scène bizarre. Il comprenait maintenant que le projet ambitieux qu'il avait nourri de négocier un traité entre les humains et les Hydrans n'était que chimère. Lawler le chassa de son esprit comme on écarte de la main une volute de fumée et il sentit le rouge de la honte lui monter au front.

N'y pensons plus, se dit-il. Et maintenant, je vais regagner mon vaargh pour attendre le lever du jour.

— Lawler ? articula à ce moment précis une voix grave et râpeuse dans son dos.

Surpris, Lawler pivota brusquement sur lui-même, le cœur battant, les yeux plissés pour fouiller du regard l'obscurité à peine teintée de gris. Il discerna une silhouette, celle d'un homme de courte stature, robuste, aux longs cheveux gras, qui se tenait dans l'ombre à une douzaine de mètres de lui.

— Delagard ? C'est vous ?

L'homme trapu s'avança vers lui. C'était bien Delagard. Le grand manitou de l'île, comme il aimait à se considérer lui-même, le battant, l'entrepreneur dynamique. Que pouvait-il bien faire dans ces parages, à une heure si matinale ?

Delagard semblait toujours être en train de manigancer quelque chose, même quand ce n'était pas le cas. De taille assez courte sans être véritablement petit, il était ventru, avec un cou de taureau et des épaules puissantes. Il portait un sarong descendant à la cheville, laissant nu son large torse velu, et dont les moirures écarlate, turquoise et rose vif chatoyaient dans l'obscurité. Delagard était l'homme le plus riche de la colonie, quelque signification que l'on pût accorder à ce mot sur une planète où l'argent ne signifiait rien, où il n'y avait rien ou presque qu'il permît d'acquérir. Delagard était né à Hydros, comme Lawler, mais il possédait des affaires sur plusieurs îles et se déplaçait beaucoup. Il avait quelques années de plus que le médecin et devait approcher de la cinquantaine.

— Vous êtes bien matinal aujourd'hui, docteur, dit Delagard.

— Je le suis en général et vous le savez bien, dit Lawler d'une voix plus sèche qu'à l'accoutumée. C'est une heure agréable.

— Quand on aime être seul, oui, dit Delagard. Vous alliez y jeter un coup d'œil ? poursuivit-il en indiquant la centrale électrique d'un signe de la tête.

Lawler haussa les épaules. Il aurait préféré s'étrangler de ses propres mains plutôt que de lui révéler quoi que ce fût du projet grandiose et absurde qu'il avait passé toute la nuit à mûrir.

— Il paraît qu'elle sera en service dès demain, poursuivit Delagard.

— Cela fait une semaine que j'entends dire la même chose.

— Non. Ils vont vraiment la mettre en service demain. Ils ont déjà produit de l'électricité en faible quantité et ils doivent la porter aujourd'hui à sa pleine capacité de production.

— Comment le savez-vous ?

— Je le sais, répondit Delagard. Même si les Gillies ne m'aiment pas, ils me parlent. Dans le cadre de nos relations d'affaires, vous voyez.

Il vint se placer à côté de Lawler et posa la main sur le garde-fou de la digue d'un geste ferme et assuré, comme si l'île était son royaume et le garde-fou son sceptre.

— Vous ne m'avez pas encore demandé pourquoi je suis debout de si bonne heure.

— Non, je ne vous l'ai pas demandé.

— Je vous cherchais. Je suis d'abord allé jusqu'à votre vaargh, mais vous n'y étiez pas. Puis je suis descendu sur la terrasse inférieure et j'ai aperçu quelqu'un qui suivait le sentier et venait par ici. J'ai pensé que c'était peut-être vous et je suis venu voir si je ne m'étais pas trompé.

Lawler eut un petit sourire amer. Rien dans le ton de Delagard n'indiquait qu'il avait été témoin de la scène du promontoire.

— Il est bien tôt pour me rendre visite, si c'est pour une raison professionnelle, dit Lawler. Et même pour une visite de politesse. Ce qui ne vous ressemblerait pas.

Il tendit le doigt vers l'horizon. La lune brillait encore dans le ciel et les premières lueurs du jour n'étaient toujours pas visibles. La Croix, encore plus resplendissante que d'habitude en l'absence d'Aurore, semblait palpiter dans les ténèbres du firmament.

— En général, Nid, poursuivit-il, mes consultations ne commencent pas avant le lever du jour. Vous le savez fort bien.

— C'est un problème assez particulier, dit Delagard. Qui ne peut attendre et qu'il vaut mieux régler pendant qu'il fait encore nuit.

— Un problème médical ?

— Oui, un problème médical.

— Pour vous ?

— Oui, mais je ne suis pas le patient.

— Je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre. Venez avec moi.

— Où ? demanda Lawler.

— Au chantier naval.

Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Delagard semblait vraiment bizarre ce matin. C'était probablement quelque chose d'important.

— D'accord, dit Lawler. Allons-y tout de suite.

Sans ajouter un mot, Delagard se retourna et suivit le sentier qui longeait la digue en prenant la direction du chantier naval. Lawler le suivit en silence. Le sentier épousait à cet endroit l'avancée d'un autre petit promontoire parallèle à celui sur lequel se dressait la centrale électrique et, à mesure qu'ils avançaient, ils la voyaient plus distinctement. Des Gillies s'affairaient tout autour de l'usine, entraient et sortaient en transportant du matériel.

— Salauds d'amphibies, marmonna Delagard. J'espère que leur centrale va leur exploser à la gueule quand ils la mettront en service. Si jamais ils y arrivent un jour !

Ils suivirent le bord opposé du promontoire et atteignirent la petite crique abritant le chantier naval de Delagard. C'était de loin la plus importante entreprise de Sorve et elle employait plus d'une douzaine de personnes. Les navires de Delagard faisaient d'incessants allers et retours entre les différentes îles où il avait des intérêts, transportant de port en port un fret composé des modestes marchandises produites par les petites industries exploitées par les humains : hameçons, ciseaux et maillets, bouteilles et pots, vêtements, papier et encre, ouvrages manuscrits, aliments conditionnés, etc. La flottille de Delagard se chargeait également du transport des métaux, des plastiques, des produits chimiques et autres marchandises de première nécessité si laborieusement produites par les différentes îles. Au fil des ans, Delagard avait ajouté de nouvelles îles à sa chaîne commerciale. Depuis les premiers temps de l'occupation humaine d'Hydros, tous les Delagard avaient été des entrepreneurs, mais c'est Nid qui avait développé l'entreprise familiale et lui avait donné une ampleur nouvelle.

— Par ici, dit Delagard.

Une traînée gris perle commença à poindre à l'orient. L'éclat des étoiles s'atténua et la petite lune posée sur l'horizon s'effaça lentement tandis que le jour se levait. La baie prenait sa teinte émeraude du matin. Lawler suivit Delagard sur le sentier descendant vers le chantier naval. Il tourna la tête vers la mer et distingua les gigantesques animaux phosphorescents qui avaient sillonné la baie toute la nuit. C'étaient des bouches, ces créatures, semblables à d'énormes sacs aplatis, mesurant près d'une centaine de mètres de long et qui parcouraient les océans en gardant ouverte leur mâchoire colossale, engloutissant tout ce qui passait à leur portée. À peu près une fois par mois, un groupe d'une dizaine ou une douzaine de ces

animaux titanesques pénétrait dans le port de Sorve et dégorgeait, encore vivantes, toutes les proies contenues dans leur estomac dans d'énormes filets de fibres végétales tendus à cet effet par les Gillies qui se servaient à loisir pendant les semaines suivantes. Lawler trouvait que c'était une très bonne affaire pour les Gillies – des tonnes et des tonnes de nourriture gratuite – mais il ne voyait pas très bien ce que les bouches gagnaient en retour.

— Voilà mes concurrents, dit Delagard avec un petit rire. Si je réussissais à me débarrasser de ces saloperies de bouches, mes navires pourraient transporter des tas de choses que je vendrais aux Gillies.

— Et avec quoi vous paieraient-ils ?

— Avec la même chose que ce qu'ils me donnent maintenant pour ce que je leur vends, répondit dédaigneusement Delagard. Des éléments précieux. Cadmium et cobalt, cuivre et étain, arsenic et iode, tout ce dont ce foutu océan est composé. Mais en quantités beaucoup plus importantes que ce qu'ils me donnent au compte-gouttes ou que nous sommes capables d'extraire nous-mêmes. Si nous parvenons à éliminer les bouches, je procure leur nourriture aux Gillies et ils me fournissent en échange toutes sortes de produits de valeur. Croyez-moi, ce serait une belle opération ! En cinq ans, ils dépendraient de moi pour toutes leurs denrées alimentaires. Il y a une fortune à gagner.

— Je croyais que vous possédiez déjà une fortune. Vous en voulez encore plus ?

— Vous ne comprenez rien, docteur.

— Je suppose que non, dit Lawler. Je ne suis qu'un simple médecin, pas un homme d'affaires. Où est donc votre patient ?

— Un peu de patience, doc. Je marche aussi vite que mes jambes peuvent me porter.

Delagard esquissa un geste de la main dans la direction de la mer.

— Vous voyez ce canot là-bas, amarré à la jetée de Jolly ? C'est là que nous allons.

La jetée de Jolly était une construction d'algue-bois, à moitié pourrie, qui s'avancait d'une trentaine de mètres dans la mer, au fond du chantier naval. Bien que rongée par les vers et les râpeurs, affaissée et gauchie, la jetée, vestige vénérable d'une époque révolue, était demeurée plus ou moins intacte. Elle avait été construite par un vieux marin à l'esprit dérangé, depuis longtemps disparu, un loup de mer chenu qui prétendait avoir fait le tour de la planète en solitaire. Il se vantait d'avoir traversé la Mer Vide, ce qu'aucun homme sain d'esprit n'aurait tenté, et même d'avoir navigué jusqu'aux confins de la Face des Eaux, la lointaine et gigantesque île interdite, le grand mystère de la planète dont les Gillies eux-mêmes semblaient ne pas oser s'approcher. Lawler se souvenait que, dans son enfance, il venait

s'asseoir à l'extrémité de la jetée de Jolly et qu'il écoutait le vieillard narrer ses héroïques, invraisemblables et miraculeuses aventures. C'était, avant que Delagard eût fait édifier son chantier naval, mais l'armateur avait préservé la jetée vermoulue. Peut-être aimait-il, lui aussi, quand il était petit, écouter les histoires merveilleuses du vieux marin.

L'un des canots de pêche de Delagard se balançait près de la jetée. À côté de l'endroit où il était amarré se trouvait une cabane qui paraissait assez vieille pour avoir été habitée par Jolly, même si ce n'était pas le cas. Delagard s'arrêta devant la porte et plongea les yeux dans ceux de Lawler.

— Il va sans dire, docteur, murmura-t-il d'une voix rauque, que tout ce que vous allez voir à l'intérieur doit rester absolument confidentiel.

— Épargnez-moi ce ton mélodramatique, Nid.

— Je parle sérieusement. Il faut que vous me promettiez de n'en parler à personne. Je ne serais pas le seul à trinquer si on l'apprend. C'est tout le monde qui va écopper.

— Si vous ne me faites pas confiance, choisissez un autre médecin. Mais vous aurez peut-être du mal à en trouver un autre par ici.

Delagard lui lança un regard mauvais, puis il ébaucha un sourire glacial.

— Très bien, dit-il, comme vous voulez. Allez-y, entrez.

Il poussa la porte de la cabane. L'intérieur était obscur et étonnamment humide. Lawler huma une odeur âpre et iodée de mer, pénétrante et concentrée, comme si Delagard l'avait mise en bouteilles dans la cabane branlante. Mais il y avait d'autres effluves, âcres et piquants, désagréables, qui lui étaient inconnus. Il perçut des sons, à la fois assourdis et grinçants, pareils aux soupirs des damnés. Delagard tripota près de la porte quelque chose qui faisait un petit bruit sec et rêche. Au bout d'un moment, il gratta une allumette et Lawler vit que l'armateur tenait une poignée d'algues séchées liées à une extrémité pour faire office de torche. Une flamme fumeuse répandit une lueur orangée dans toute la pièce.

— Ils sont là, dit Delagard.

Le centre de la cabane était occupé par une cuve grossière et rectangulaire faite de fibres végétales calfatées, d'environ trois mètres de long sur deux de large, et remplie presque jusqu'au bord d'eau de mer. Lawler s'avança vers la cuve et regarda à l'intérieur. Trois plongeurs, ces mammifères aquatiques au corps fuselé, s'y trouvaient côte à côte, serrés comme des sardines en boîte. Leurs puissantes nageoires étaient tordues en tous sens, à des angles impossibles, et leurs têtes, soulevées au-dessus de la surface de l'eau, avaient dans

leur raideur quelque chose de poignant. La curieuse odeur âcre que Lawler avait perçue en pénétrant dans la cabane venait d'eux, mais elle ne lui semblait maintenant plus aussi désagréable. Les affreux gémissements grinçants provenaient du plongeur de gauche ; c'étaient des gémissements de douleur aiguë.

— Oh ! merde ! souffla Lawler. Il pensait avoir découvert le pourquoi de la rage des Gillies, de leurs regards furibonds et de leurs grognements menaçants. Il sentit une flambée de colère parcourir tout son corps et déclencher un mouvement convulsif de sa joue.

— Merde ! répéta-t-il avec plus de véhémence en se tournant vers l'armateur avec une expression où se mêlaient le dégoût et un sentiment voisin de la haine. Qu'avez-vous encore fait, Delagard ?

— Écoutez, si vous vous imaginez que je vous ai amené jusqu'ici pour me faire un sermon...

Lawler secoua lentement la tête.

— Qu'avez-vous fait ? répéta-t-il en plongeant les yeux dans ceux de Delagard qui se dérochèrent. Qu'avez-vous fait, bon Dieu ?

Un cas d'absorption d'azote ; cela ne faisait presque aucun doute pour Lawler. La manière horrible dont le corps des trois plongeurs était tordu constituait un symptôme évident. Delagard avait dû les faire travailler en pleine mer, à une grande profondeur et les y laisser assez longtemps pour que leurs tissus cartilagineux, musculaires et graisseux absorbent d'énormes quantités d'azote. Puis, aussi invraisemblable que cela paraisse, ils étaient à l'évidence remontés à la surface sans avoir pris tout le temps nécessaire à la décompression. L'azote, se dilatant à mesure que la pression diminuait, avait pénétré dans leur sang et leurs articulations sous la forme de bulles mortelles.

— Nous les avons amenés ici dès que nous avons compris ce qui s'était passé, dit Delagard. Nous nous sommes dit que vous pourriez peut-être faire quelque chose pour eux. J'ai pensé qu'il fallait les laisser dans l'eau, qu'ils avaient besoin de rester sous l'eau, et j'ai fait remplir cette cuve, et...

— Taisez-vous, dit Lawler.

— Je voudrais simplement vous dire que nous avons fait le maximum pour...

— Taisez-vous, répéta Lawler. Ne dites plus rien, je vous en prie !

Lawler enleva son pagne de laitue de mer et grimpa dans la cuve. L'eau se répandit par-dessus bord tandis qu'il se faisait une petite place à côté des plongeurs. Mais il ne pouvait plus grand-chose pour eux. Celui du milieu était déjà mort ; Lawler posa les mains sur ses épaules musclées et sentit la rigidité cadavérique qui commençait à gagner le corps. Les deux autres étaient encore plus ou moins vivants. Cela n'avait rien d'enviable, car ils devaient souffrir atrocement, s'ils étaient conscients. Le corps en forme de torpille des plongeurs, si lisse habituellement, était étrangement noueux, chaque muscle contracté, pressé contre son voisin, et leur peau luisante et dorée, ordinairement douce et satinée, était devenue sèche et grumeleuse. Un voile recouvrait leurs yeux ambrés et ils avaient la mâchoire inférieure pendante. Une bave grisâtre couvrait leur museau. Celui de gauche gémissait à intervalles réguliers, à peu près toutes les trente secondes, un son affreux et déchirant qui semblait remonter des profondeurs de son ventre.

— Est-ce que vous pouvez les soigner ? demanda Delagard. Est-ce

que vous pouvez faire quelque chose pour eux ? Je sais que vous pouvez, docteur. Je le sais !

Il y avait dans la voix de l'armateur des inflexions insistantes et enjôleuses que Lawler ne se souvenait pas y avoir jamais entendues. Il était habitué à voir les malades investir leur médecin d'un pouvoir quasi divin et attendre de lui des miracles. Mais pourquoi Delagard tenait-il tellement à sauver la vie de ces plongeurs ? Quel était donc le fond du problème ? Delagard n'éprouvait assurément pas un sentiment de culpabilité. Non, non, pas Delagard.

— Je ne suis pas un médecin spécialisé dans les maladies des plongeurs, dit froidement Lawler. Tout ce que je sais faire, c'est soigner les humains, et encore ! Je pourrais être un bien meilleur médecin.

— Essayez... Faites quelque chose. Je vous en prie !

— L'un d'eux est déjà mort, Delagard. On ne m'a jamais appris à ressusciter les morts. Si c'est d'un miracle que vous avez besoin, adressez-vous à votre ami Quillan, le prêtre.

— Seigneur ! murmura Delagard.

— Précisément. Les miracles sont sa spécialité, pas la mienne.

— Seigneur ! Seigneur !

Lawler chercha le poulx sur la gorge des plongeurs. Il le trouva, faible, lent et inégal. Cela voulait-il dire qu'ils étaient moribonds ? Lawler n'en savait rien. Quel pouvait bien être le poulx normal d'un plongeur ? Comment était-il censé le savoir ? La seule chose à faire, se dit-il, serait de remettre à la mer les deux animaux encore vivants, de les faire redescendre à la profondeur à laquelle ils s'étaient trouvés et de les faire remonter lentement, assez lentement pour qu'ils puissent éliminer l'excès d'azote. Mais c'était impossible à réaliser et, de toute façon, il était certainement trop tard.

En désespoir de cause, il fit quelques mouvements de la main dérisoires, presque mystiques, au-dessus des corps torturés, comme s'il pouvait chasser les bulles d'azote par ces seuls gestes.

— À quelle profondeur étaient-ils ? demanda Lawler sans lever la tête.

— Nous ne savons pas très bien. Peut-être quatre cents mètres... Quatre cent cinquante. Le fond était accidenté à cet endroit et la mer assez agitée. Nous ne savons pas exactement quelle longueur de corde nous avons laissé filer.

Tout à fait au fond de la mer. C'était de la folie furieuse !

— Que cherchiez-vous ?

— Des pépites de manganèse. Il devait également y avoir du molybdène et peut-être de l'antimoine. Nous avons remonté tout un échantillonnage de minéraux avec la sonde.

— Eh bien, vous auriez dû utiliser la sonde pour remonter votre

manganèse à la place de ces animaux, lança Lawler avec colère.

Il sentit un frémissement parcourir le corps du plongeur de droite, puis l'animal eut une dernière convulsion et mourut. L'autre se tortillait et gémissait encore. Une rage froide, mélange de mépris et d'amertume, s'empara de Lawler. C'était un crime, un crime stupide commis par imprudence. Les plongeurs étaient des animaux intelligents... Pas aussi intelligents que les Gillies, mais assurément plus que les chiens, que les chevaux, que tous les animaux de la vieille Terre dont Lawler avait entendu parler dans son enfance. Les océans d'Hydros étaient remplis d'animaux qui pouvaient être considérés comme intelligents. C'était l'un des plus grands sujets d'étonnement offerts par cette planète où l'évolution ne s'était pas limitée à une seule espèce vivante, mais en concernait plusieurs dizaines. Les plongeurs avaient un langage, ils avaient des noms, ils avaient même une sorte de structure tribale. Mais, contrairement à presque toutes les autres espèces vivantes de leur planète, ils avaient un défaut fatal : ils étaient dociles, voire affectueux avec les humains dans la compagnie desquels ils aimaient à folâtrer dans la mer. Ils étaient tout à fait disposés à rendre service et il était même possible de les faire travailler. Voire de les tuer à la tâche. Lawler continuait avec acharnement de masser le dernier survivant, comme s'il espérait encore chasser l'azote de ses tissus. Les yeux de l'animal s'animèrent fugitivement et il émit cinq ou six mots dans le langage guttural des plongeurs. Lawler ne parlait pas leur langage, mais il était facile de deviner le sens de ces mots : *douleur, chagrin, peine, mort, désespoir, souffrance*. Puis les yeux couleur d'ambre se voilèrent de nouveau et le plongeur retomba dans le silence.

— L'organisme des plongeurs est adapté à la vie dans les profondeurs océaniques, dit Lawler sans cesser de s'occuper de l'animal. Laissés à eux-mêmes, ils sont assez intelligents pour ne pas passer trop vite d'un palier à l'autre et pour éviter les accidents de décompression. Tous les animaux marins le savent, jusqu'aux plus stupides. Même une éponge le sait, alors, un plongeur... Comment se fait-il que ces trois-là soient remontés si vite ?

— Ils se sont fait prendre dans le filet, répondit Delagard, la mine piteuse. Ils étaient dedans et nous ne nous en sommes rendu compte que lorsqu'il est arrivé à la surface. Mais vous ne pouvez rien faire, absolument rien faire pour les sauver, docteur ?

— Il y en a déjà deux qui sont morts. Et celui-ci n'en a plus que pour quelques minutes. Tout ce que je peux faire, c'est lui briser le cou pour mettre fin à ses souffrances.

— Seigneur !

— Oui, comme vous dites. Quelle merde !

Il ne lui fallut qu'un instant. Il y eut un craquement et ce fut tout.

Puis Lawler demeura immobile pendant un moment, la tête rentrée dans les épaules, expirant profondément, soulagé de savoir que le plongeur était mort. Il sortit de la cuve, secoua l'eau et enroula le pagne autour de ses reins. Ce dont il avait besoin maintenant, et il en avait terriblement besoin, c'était une bonne dose d'extrait d'herbe tranquille, ces gouttes roses qui lui procuraient une sorte de paix. Puis un bain, après tout ce temps passé dans la cuve avec les animaux agonisants. Mais son quota d'eau pour la semaine était déjà épuisé. Tant pis, il irait se baigner dans la baie un peu plus tard. Mais il doutait que cela suffise pour qu'il se sente propre après ce qu'il avait vu dans la cabane.

— Ce ne sont pas les premiers plongeurs à qui vous faites subir ce sort, n'est-ce pas ? demanda-t-il à Delagard avec un regard dur.

— Non, répondit l'armateur trapu en détournant les yeux.

— Vous n'avez donc pas le moindre bon sens ? Je sais que vous n'avez pas de conscience, mais vous pourriez au moins faire preuve d'un peu de bon sens. Qu'est-il arrivé aux autres ?

— Ils sont morts.

— Je m'en doute. Et qu'avez-vous fait de leur corps ?

— De la nourriture.

— Parfait. Combien y en avait-il ?

— Cela remonte à un certain temps. Quatre ou cinq... Je ne sais plus très bien.

— Cela veut donc dire au moins dix. Les Gillies l'ont-ils appris ?

Le « oui » de Delagard fut à l'extrême limite de l'audible.

— Oui, fit Lawler en le singeant. Bien sûr qu'ils l'ont appris. Les Gillies savent toujours quand nous déconnons avec la faune locale. Et qu'ont-ils dit en l'apprenant ?

— Ils m'ont mis en garde, répondit l'armateur dans un souffle, à peine plus fort que précédemment, d'une toute petite voix de collégien pris en faute.

Nous y voilà, se dit Lawler. Nous arrivons enfin au cœur du problème.

— Contre quoi vous ont-ils mis en garde ?

— Ils m'ont dit de ne plus utiliser de plongeurs.

— Mais vous n'en avez pas tenu compte, bien entendu. Pourquoi diable avez-vous recommencé malgré cet avertissement ?

— Nous avons changé de méthode. Nous pensions qu'il n'y avait plus de risques. Écoutez, Lawler, poursuivit-il en se raffermissant, savez-vous à quel point ces minéraux sont précieux ? Ils peuvent révolutionner toute notre existence sur cette foutue planète perdue uniquement composée de flotte ! Comment aurais-je pu deviner que les plongeurs allaient se jeter en plein dans le filet ? Comment aurais-je pu imaginer qu'ils allaient y rester après le signal de la remontée ?

— Ils n'y sont pas restés volontairement. Des animaux aussi intelligents que les plongeurs ne resteraient pas de leur plein gré à l'intérieur d'un filet tendu à quatre cents mètres de profondeur.

— C'est pourtant ce qu'ils ont fait, rétorqua Delagard avec un regard de défi. Je ne sais pas pourquoi, mais ils l'ont fait.

Son regard s'adoucit aussitôt et il leva de nouveau des yeux implorants vers Lawler, le faiseur de miracles. Qu'espérait-il encore ?

— Il n'y avait vraiment rien à faire pour les sauver, Lawler ? Rien de rien ?

— Bien sûr que si. J'aurais pu faire des tas de choses, mais je suppose que je n'en avais pas envie.

— Pardon, dit Delagard, l'air sincèrement confus. C'est idiot de ma part. Je sais que vous avez fait de votre mieux, poursuivit-il d'une voix rauque. Écoutez, docteur, si je peux vous faire porter quelque chose en échange de vos services. Une caisse d'alcool d'algue-vigne, ou quelques beaux paniers, ou bien des filets de frappeur pour une semaine...

— L'alcool, dit Lawler. C'est la meilleure idée. Comme cela je pourrai prendre une bonne cuite et essayer d'oublier ce que je viens de voir ici.

Il ferma les yeux et les rouvrit presque aussitôt.

— Les Gillies savent que vous avez amené ici trois plongeurs mourants, poursuivit le médecin.

— Vraiment ? Et comment pouvez-vous le savoir ?

— Parce que j'en ai rencontré quelques-uns en me promenant au bord de la baie et qu'ils ont failli m'arracher la tête. Ils étaient fous furieux. Vous ne les avez donc pas vus me chasser ?

Delagard, le teint terreux, secoua la tête.

— Eh bien, ils m'ont chassé, poursuivit Lawler, et je n'avais pourtant rien fait de mal, sinon peut-être m'approcher un peu trop près de leur centrale. Mais jamais ils ne nous avaient fait savoir que l'accès en était interdit. Ce doit donc être à cause de vos plongeurs.

— Vous croyez ?

— Je ne vois pas d'autre explication.

— Asseyez-vous, docteur. J'ai quelque chose à vous dire.

— Pas maintenant.

— Écoutez-moi !

— Non, je ne veux pas vous écouter ! Je ne peux plus rester ici. J'ai autre chose à faire... Il y a probablement des patients qui m'attendent au vaargh. Et je n'ai même pas pris mon petit déjeuner.

— Attendez, docteur. Je vous en prie !

Delagard tendit la main vers lui, mais Lawler se dégagea. L'air chaud et humide de la cabane auquel se mêlait l'odeur douceâtre des cadavres lui devenait insupportable. Sa tête commençait à tourner.

Tout le monde a ses limites, même un médecin. Il passa devant Delagard qui demeurait bouche bée et sortit. Il s'arrêta juste derrière la porte et oscilla d'avant en arrière pendant quelques instants, les yeux fermés, respirant profondément, écoutant les gargouillements de son estomac et les craquements de la jetée, jusqu'à ce que la nausée se soit dissipée.

Il cracha. Quelque chose de sec et de verdâtre qui lui fit faire la grimace.

La journée commençait bien.

Le jour s'était levé sur un spectacle magnifique. En raison de la proximité de l'équateur, le soleil montait rapidement au-dessus de l'horizon et descendait tout aussi brusquement à la tombée de la nuit. Mais, ce matin-là, le ciel était d'une exceptionnelle beauté. Des traînées d'un rose vif, entrelacées de bandes orange et turquoise se plaquaient sur la voûte céleste. Lawler songea fugitivement que ce bouquet de couleurs ressemblait au sarong de Delagard. Il s'était rapidement calmé en quittant la cabane et en respirant l'air pur de la mer, mais il sentit une nouvelle flambée de rage monter en lui et provoquer au plus profond de son être d'inquiétantes résonances. Il baissa les yeux et regarda ses pieds en se forçant de nouveau à respirer profondément. Il se dit que la seule chose à faire était de rentrer chez lui. Le vaargh, un petit déjeuner et peut-être deux ou trois gouttes d'extrait d'herbe tranquille. Puis il commencerait ses visites.

Il remonta doucement le sentier vers l'intérieur de l'île.

Il y avait déjà des gens levés, qui vaquaient à leurs occupations.

À Sorve, personne ne restait longtemps couché après l'aube. La nuit était faite pour dormir et le jour pour travailler. Lawler remontait lentement vers son vaargh pour y attendre la fournée quotidienne de vrais malades et de pleurnicheurs chroniques. Chemin faisant, il rencontra et salua un pourcentage important de la population humaine de l'île. Dans la pointe qui leur était réservée, les humains ne pouvaient manquer de se croiser du matin au soir.

La plupart de ceux qu'il salua d'une légère inflexion de la tête sur le sentier de fibres végétales d'un jaune vif, ferme sous le pied, étaient des gens qu'il connaissait depuis plusieurs dizaines d'années. La quasi-totalité de la population humaine était originaire d'Hydros et plus de la moitié, comme Lawler, avait vu le jour sur cette île. La plupart d'entre eux n'avaient donc pas décidé de leur plein gré de passer leur vie entière sur ce globe liquide d'une nature si singulière ; s'ils s'y trouvaient, c'est qu'ils n'avaient jamais eu le choix. La grande loterie de la vie leur attribua simplement à la naissance un billet pour Hydros. Et quand on se trouvait sur cette planète, il était hors de question d'en partir, puisqu'il n'existait aucun astroport. C'était une

condamnation à vie. N'était-il pas étonnant, dans une galaxie remplie de planètes habitables et habitées, de ne pas avoir le choix de vivre où l'on voulait ? Mais il y avait aussi les autres, ceux qui, arrivés d'une autre planète en capsule largable, avaient eu le choix, qui auraient pu aller n'importe où dans l'univers, mais qui préférèrent venir sur Hydros en sachant qu'il s'agissait d'un voyage sans retour. Voilà qui était encore plus étonnant.

Dag Tharp, le responsable de la station radio, qui faisait en plus office de dentiste et servait parfois d'anesthésiste à Lawler, fut le premier à croiser son chemin. Il était tout petit, sec comme un coup de trique et d'apparence frêle, avec un cou de poulet, un visage rougeaud et un nez en bec d'aigle entre deux petits yeux et des lèvres presque invisibles. Après lui, Lawler croisa Sweyner, le ferronnier et souffleur de verre, un vieux petit bonhomme noueux et ratatiné, et sa femme noueuse et ratatinée qu'on eût prise pour sa sœur jumelle. C'est ce que soupçonnaient certains des colons arrivés de fraîche date, mais le médecin savait qu'il n'en était rien. La femme de Sweyner était la cousine issue de germains de Lawler et Sweyner n'avait aucun lien de parenté avec lui... ni avec elle. Comme Tharp, les Sweyner étaient natifs de Sorve. Il n'était pas très régulier d'épouser quelqu'un de sa propre île, comme Sweyner l'avait fait, et cette entorse aux coutumes jointe à leur ressemblance physique avait alimenté les rumeurs.

Lawler avait presque atteint le faite de l'île, la terrasse principale à laquelle on accédait par une large rampe en bois. Il n'y avait pas d'escaliers à Sorve ; les jambes trapues et malhabiles des Gillies n'étaient pas faites pour monter des marches. Lawler monta la rampe d'un bon pas et déboucha sur la terrasse, une longue étendue plane et dure, large de cinquante mètres et faite de fibres jaunes de bambou de mer solidement liées, vernies et jointes par de la sève de seppeltane, et étayées par un treillis de lourdes poutres noires d'algues-bois.

La longue et étroite route centrale de l'île la traversait. Sur la droite se trouvait la partie de l'île habitée par les Gillies et sur la gauche l'agglomération d'abris de fortune où vivaient les humains. Lawler tourna à droite.

— Bonjour, monsieur le docteur, murmura Natim Gharkid, une vingtaine de mètres plus loin, en s'écartant pour laisser le passage à Lawler.

Gharkid était arrivé à Sorve quatre ou cinq ans auparavant, en provenance d'une autre île. C'était un homme au regard et au visage doux, à la peau sombre et lisse, qui n'avait pas encore réussi à s'intégrer dans la petite communauté d'une manière satisfaisante. Gharkid cultivait des algues et il partait ce matin-là faire sa récolte quotidienne sur les bas-fonds de la baie. Il ne faisait jamais rien d'autre. La plupart des humains vivant sur Hydros avaient différentes

occupations ; avec une population aussi restreinte, il était nécessaire à tout un chacun d'essayer d'avoir plusieurs cordes à son arc. Mais cela ne semblait pas préoccuper Gharkid. Lawler n'était pas seulement le médecin de l'île, il était également pharmacien, météorologue, ordonnateur des pompes funèbres et – c'est du moins ce que Delagard semblait croire – vétérinaire. Gharkid, lui, se contentait de récolter ses algues. Lawler pensait qu'il était né sur Hydros, mais il n'en était pas certain, car Gharkid ne révélait jamais rien de sa vie privée. Jamais Lawler n'avait connu personne d'aussi effacé que cet homme calme, patient et appliqué, affable et insondable à la fois, une présence toujours discrète et silencieuse.

En se croisant, ils échangèrent un sourire machinal.

Puis apparut un groupe de trois femmes vêtues de robes vertes flottantes : les sœurs Halla, Mariam et Thecla qui, deux ans auparavant, avaient fondé une sorte de couvent à la pointe de l'île, derrière le dépôt des maîtres des cendres où des ossements de toutes sortes étaient conservés en attendant leur transformation en chaux, puis en savon, encre, peinture et différents produits chimiques. En règle générale, nul n'allait jamais voir les maîtres des cendres et les sœurs qui vivaient derrière l'ossuaire étaient à l'abri de toute intrusion. Les Sœurs avaient choisi un drôle d'endroit pour vivre, mais, depuis la fondation du couvent, elles avaient aussi peu de rapports que possible avec les hommes. Elles étaient déjà onze en tout, près du tiers des femmes de la communauté humaine de l'île. Un phénomène étonnant, unique dans la brève histoire de Sorve. Delagard avançait maintes hypothèses lubriques sur ce qui se passait à l'intérieur du couvent et il était très probablement dans le vrai.

— Sœur Halla, dit Lawler en inclinant la tête. Sœur Mariam. Sœur Thecla.

Elles le regardèrent comme s'il avait dit quelque chose de parfaitement obscène. Lawler haussa les épaules et poursuivit son chemin.

La citerne principale se trouvait juste devant lui. C'était un réservoir circulaire et couvert, de trois mètres de hauteur et cinquante de diamètre, fait de tiges vernies de bambou de mer liées par de larges thalles d'algues d'un orange vif et calfatées à l'intérieur avec la pâte rouge extraite des concombres d'eau. Un dédale hallucinant de tuyaux ligneux en sortait et se déployait vers les vaarghs qui commençaient à s'élever juste derrière la citerne. C'était probablement la construction la plus importante pour toute la colonie. Elle avait été bâtie cinq générations auparavant par les premiers humains débarqués sur Hydros, tout au début du vingt-quatrième siècle, à l'époque où la planète était encore utilisée comme colonie pénitentiaire, et elle nécessitait un entretien constant des tiges de bambou et des thalles, et

de fréquentes opérations de calfatage. Il était question depuis au moins dix ans de remplacer la vieille citerne par quelque chose de plus élégant, mais rien n'avait jamais été fait et Lawler doutait que cela arrive un jour. Telle qu'elle était, elle faisait parfaitement l'affaire.

En s'approchant, Lawler aperçut le père Quillan, le prêtre de l'Église de Tous les Mondes, récemment arrivé sur Hydros, qui faisait lentement le tour du vaste réservoir de bambou avec un comportement extrêmement bizarre. À peu près tous les dix pas, le père Quillan s'arrêtait et se tournait vers la citerne en ouvrant les bras, en une sorte d'étreinte. L'air méditatif, il pressait de-ci de-là le bout de ses doigts sur la paroi, comme s'il cherchait une fuite.

— Vous avez peur que la paroi cède ? cria Lawler.

Colon de fraîche date, le prêtre était arrivé sur Hydros depuis moins d'un an et n'avait débarqué à Sorve que quelques semaines auparavant.

— Vous n'avez aucune crainte à avoir, poursuivit le médecin.

Quillan tourna vivement la tête. Manifestement embarrassé, il écarta les mains de la paroi de la citerne.

— Bonjour, Lawler.

Le prêtre était un homme d'apparence austère dont l'âge pouvait être compris entre quarante-cinq et soixante ans. Il était mince, avec un long visage ovale et un gros nez saillant. Ses yeux, profondément enfoncés dans leurs orbites, étaient d'un bleu clair et froid, et sa peau restait très pâle malgré l'alimentation à base de produits de la mer qui commençait à lui donner le teint mat et bleuté des colons de longue date, comme un affleurement d'algues à la surface de la peau.

— La citerne est extrêmement solide, dit Lawler. Vous pouvez me croire, mon père. J'ai passé toute ma vie ici et je n'ai jamais vu les parois céder une seule fois. Ce serait une catastrophe qu'il faut éviter à tout prix.

— Ce n'est pas ce que je faisais, répondit le père Quillan avec un petit rire gêné. En réalité, je m'imprégnais de sa force.

— Je vois.

— Je prenais conscience de toute sa puissance contenue... J'avais le sentiment d'une grande force bridée, de ces tonnes d'eau seulement retenues par la volonté et la détermination de l'homme.

— Mais aussi par des milliers de tiges de bambou de mer et les thalles des algues qui les lient, mon père. Sans parler de la grâce de Dieu.

— Il ne faut pas l'oublier, en effet, dit Quillan.

Quelle idée bizarre d'êtreindre la citerne pour prendre conscience de sa force. Mais Quillan faisait souvent des choses très curieuses. Il semblait y avoir chez lui un désir avide de grâce, de miséricorde, de soumission devant quelque chose qui le dépassait. Peut-être était-ce

tout simplement la foi qu'il cherchait. Lawler trouvait étrange qu'un homme se prétendant prêtre fût tellement avide de spiritualité.

— C'est mon trisaïeul qui l'a construite, poursuivit Lawler. Harry Lawler, l'un des Fondateurs. Mon grand-père disait de lui qu'il était capable de faire tout ce qu'il avait décidé. Aussi bien d'enlever un appendice que de naviguer d'une île à l'autre ou de construire une citerne. Ce vieux Harry, reprit le médecin après un silence, il a été envoyé ici après avoir été condamné pour meurtre. Ou plutôt pour homicide involontaire.

— Je l'ignorais. Votre famille a donc toujours vécu à Sorve ?

— Depuis le début. Je suis né ici. À moins de deux cents mètres de l'endroit où nous nous trouvons, pour être précis. Ce bon vieux Harry ! poursuivit Lawler en donnant une tape affectueuse à la paroi de la citerne. Sans lui, nous serions dans une triste situation. Vous avez vu comme le climat est sec ?

— Je commence à m'en rendre compte, dit le prêtre. Il ne pleut donc jamais, ici ?

— À certaines périodes de l'année, répondit Lawler, mais ce n'est pas le cas en ce moment. Vous ne verrez pas une goutte de pluie avant encore neuf ou dix mois. C'est pour cela que nous avons pris soin de construire des citernes qui ne fuient pas.

L'eau était rare à Sorve, tout au moins celle indispensable aux humains. L'île se déplaçait pendant la plus grande partie de l'année à travers des zones arides. C'était l'œuvre inexorable des courants. Les îles flottantes d'Hydros, même si elles dérivaien plus ou moins librement, n'en demeuraient pas moins, pendant des décennies d'affilée, bloquées sur les mêmes longitudes par de violents courants océaniques, aussi puissants que de grands fleuves. Chaque île accomplissait annuellement une migration rigoureusement déterminée d'un pôle à l'autre et dans les deux directions. Autour de chaque pôle tourbillonnaient des masses d'eau qui attiraient les îles arrivant à proximité, les faisaient tourner et les renvoyaient vers l'autre extrémité de l'axe de la planète. Les îles traversaient donc toutes les latitudes au cours de leur migration annuelle sur l'axe nord-sud, mais les fluctuations longitudinales étaient minimales en raison de la force des courants dominants. Aussi loin que remontaient les souvenirs de Lawler, Sorve, dans ses incessants allers et retours entre les pôles, était toujours restée entre quarante et soixante degrés de longitude ouest, ce qui, sous la plupart des latitudes, semblait être une zone aride. Les pluies étaient très rares, sauf quand l'île traversait les zones polaires où des pluies diluviennes étaient la règle.

Cette sécheresse quasi perpétuelle n'était pas un problème pour les Gillies qui, de toute façon, pouvaient boire de l'eau de mer, mais elle compliquait singulièrement l'existence des humains. Le

rationnement de l'eau faisait partie intégrante de la vie à Sorve. Il y avait eu deux exceptions du vivant de Lawler, la première quand il avait douze ans, la seconde huit ans plus tard, l'année de funeste mémoire où mourut son père. En ces deux occasions, des trombes d'eau s'étaient abattues sur l'île pendant plusieurs semaines d'affilée, à tel point que les citernes débordèrent et que l'eau cessa d'être rationnée. Cela avait été une nouveauté intéressante pendant les huit premiers jours, puis l'interminable déluge, les longues journées grises et l'odeur permanente de moisi engendrèrent un ennui profond. Tout compte fait, Lawler préférait la sécheresse ; au moins, il y était habitué.

— Cet endroit me fascine, reprit Quillan. C'est la planète la plus étrange qu'il m'ait été donné de voir.

— Je suppose que je pourrais dire la même chose.

— Avez-vous beaucoup voyagé ? Sur Hydros, je veux dire.

— Je suis allé une fois à Thibeire, répondit Lawler. L'île est passée tout près, juste à l'entrée du port, et, avec quelques amis, je suis monté dans un canot et j'y ai passé la journée. J'avais quinze ans et c'est la seule et unique fois que j'ai quitté Sorve. Mais vous, ajouta-t-il avec un regard méfiant, vous avez la réputation d'être un grand voyageur. Il paraît que vous avez bourlingué dans toute la galaxie.

— Dans une partie seulement, dit Quillan. Je n'ai pas voyagé tant que cela. Je ne connais que sept planètes, huit en comptant celle-ci.

— Cela fait sept de plus que je n'en verrai jamais.

— Mais je suis arrivé au bout de mes pérégrinations.

— Oui, dit Lawler, vous pouvez en être certain.

Comment pouvait-on quitter un autre monde pour venir vivre sur Hydros ? Pour Lawler, cela dépassait l'entendement. Partir d'Aurore, la planète la plus proche, à peine éloignée d'une douzaine de millions de kilomètres, se laisser enfermer dans une capsule largable lancée sur une orbite pour amerrir à quelques encablures de l'une des îles flottantes, en sachant que l'on ne pourrait plus jamais quitter Hydros. Puisque les Gillies refusaient obstinément d'autoriser la construction d'un astroport sur leur planète, le voyage ne pouvait être qu'un aller simple et tout le monde en avait conscience. Et pourtant, les voyageurs de l'espace continuaient à arriver, pas en très grand nombre, mais l'un après l'autre, naufragés volontaires sur une planète sans rivages, sans arbres ni fleurs, sans oiseaux ni insectes, sans prairies ni verdure, condamnés à vivre jusqu'à la fin de leurs jours sans commodités, sans confort, sans aucun des bienfaits de la technologie moderne, entraînés par les courants, dérivant d'un pôle à l'autre sur des îles de fibres végétales, sur une planète faite pour les animaux à nageoires ou à aileron.

Lawler n'avait pas la moindre idée de ce qui avait poussé Quillan

à venir sur Hydros, mais c'était le genre de question que l'on ne posait pas. Peut-être une manière de pénitence, ou bien un acte d'abnégation. Il n'était assurément pas venu remplir des fonctions sacerdotales. L'Église de Tous les Mondes était une secte catholique schismatique post-papale qui, à la connaissance de Lawler, ne comptait pas un seul fidèle sur toute la surface de la planète. Le prêtre ne semblait pas non plus être venu faire œuvre missionnaire. Il n'avait rien fait pour convertir quiconque depuis son arrivée à Sorve, ce qui n'était pas plus mal, car la religion n'avait jamais suscité un grand intérêt chez les insulaires. « Sur l'île de Sorve, Dieu est très loin de nous », se plaisait à dire le père de Lawler.

Quillan demeura maussade pendant quelques instants, comme s'il réfléchissait aux perspectives de son isolement à vie sur Hydros.

— Cela ne vous gêne pas de toujours rester au même endroit ? demanda-t-il enfin. Cela ne vous démange pas de connaître autre chose ? Vous n'éprouvez aucune curiosité ?

— Pas vraiment, répondit Lawler. J'ai trouvé que Thibeire ressemblait beaucoup à Sorve. Le même plan général, la même impression d'ensemble. Avec cette seule différence que je n'y connaissais personne. Si toutes les îles se ressemblent tellement, pourquoi ne pas rester sur celle que l'on connaît, au milieu de ceux avec qui on a toujours vécu ? Ce qui m'intéresse, poursuivit-il en plissant les yeux, ce sont les autres planètes. Celles où le sol est ferme, des planètes à la surface solide. Je me demande ce que cela fait de marcher pendant des journées entières sans jamais voir la haute mer, de se trouver en permanence sur une surface dure, pas sur une petite île, mais sur un continent, une étendue gigantesque où l'on ne peut d'un seul coup d'œil embrasser toute la surface du territoire où l'on se trouve, une énorme masse de terre où s'élèvent des villes et des montagnes, et où coulent des fleuves. Villes, montagnes... Ce ne sont pour moi que des mots vides de sens. Je serais curieux de voir des arbres, des oiseaux et des plantes qui portent des fleurs. La Terre me fascine, vous savez. Il m'arrive de rêver qu'elle existe encore, que j'y vais, que j'en respire l'air, que j'en foule le sol. Que j'y plonge les mains. Vous rendez-vous compte qu'il n'y a pas de sol sur Hydros ? Rien que le sable du fond des océans.

Lawler baissa furtivement les yeux vers les mains du prêtre, vers ses ongles, comme s'il pouvait encore y rester un peu de la terre noire d'Aurore. Les yeux de Quillan suivirent ceux de Lawler et il sourit, mais garda le silence.

— J'ai surpris la semaine dernière la conversation que vous avez eue avec Delagard, poursuivit le médecin, quand vous parliez de la planète sur laquelle vous avez vécu avant de venir ici. Je me souviens parfaitement de tout ce que vous avez dit. Vous avez parlé de la terre

qui semble ne pas avoir de limites, d'abord une étendue de prairies, puis la forêt, ensuite des montagnes et un désert au-delà de ces montagnes. Et je vous écoutais en essayant d'imaginer à quoi tout cela pouvait ressembler. Mais je ne le saurai jamais. Nous ne pouvons atteindre aucune autre planète à partir d'ici. Pour nous, c'est comme si elles n'existaient pas. Et puisque toutes les îles d'Hydros se ressemblent comme deux gouttes d'eau, je n'ai pas envie de courir les océans.

— Je vois, dit Quillan avec gravité. Mais ce n'est pas une attitude typique, n'est-ce pas ? ajouta-t-il après un silence.

— Typique de qui ?

— De ceux qui vivent sur Hydros. Je veux dire ne jamais voyager.

— Certains ont la bougeotte. Ils aiment changer d'île tous les cinq ou six ans. Mais ce n'est pas le cas de tout le monde, je dirais même que ce n'est pas le cas de la plupart des gens. Quoi qu'il en soit, je fais partie de ceux qui ne se déplacent pas.

— Je vois, dit Quillan après un nouveau silence, comme s'il pesait les éléments d'une situation particulièrement compliquée.

Il semblait avoir provisoirement épuisé son stock de questions et être arrivé à quelque grave conclusion.

Lawler le regarda sans grand intérêt, attendant poliment ce qu'il pouvait avoir à dire.

Mais un long moment s'écoula et Quillan demeurait toujours silencieux. À l'évidence, il n'avait plus rien à ajouter.

— Très bien, dit Lawler, je pense qu'il est l'heure de se mettre au travail.

Et il commença à remonter dans la direction de son vaargh.

— Attendez, dit Quillan.

Lawler se retourna et le regarda.

— Oui ?

— Vous allez bien, docteur ?

— Pourquoi ? J'ai l'air malade ?

— Vous semblez troublé par quelque chose, dit Quillan, et cela ne vous ressemble pas. L'impression que vous m'avez donnée depuis mon arrivée est celle d'un homme qui se contente de vivre sa vie au jour le jour, en acceptant tout ce qui lui arrive. Je ne sais pas pourquoi, mais, ce matin, vous paraissez différent. Peut-être est-ce ce que vous venez de dire sur les autres planètes... Je ne sais pas, mais cela ne vous ressemble pas. Mais je ne prétends pas assez bien vous connaître.

Lawler lança au prêtre un regard circonspect. Il n'avait aucune envie de lui parler des trois plongeurs qui venaient de mourir dans la cabane de la jetée de Jolly.

— J'avais des soucis hier soir et je n'ai pas très bien dormi, mais je ne pensais pas que cela se voyait autant.

— Je suis assez perspicace pour ce genre de choses, dit Quillan en souriant.

Ses yeux d'un bleu délavé, au regard le plus souvent distant et même voilé, semblaient à cet instant étonnamment pénétrants.

— Il ne m'en faut pas beaucoup, poursuivit le prêtre. Écoutez, Lawler, si vous avez envie de me parler, de quoi que ce soit, n'importe quand, juste pour vous soulager de ce qui pèse sur votre cœur...

En souriant, Lawler posa la main sur sa poitrine nue.

— Vous voyez bien qu'il n'y a rien !

— Vous me comprenez, dit Quillan.

L'espace d'un instant, quelque chose sembla passer entre eux, une impression électrique, un lien que Lawler ne désirait ni n'appréciait. Puis le prêtre lui sourit de nouveau. C'était un sourire chaleureux, trop chaleureux, volontairement doux et vague, un sourire bienveillant manifestement destiné à mettre de la distance entre eux. Il leva la main comme pour le bénir, ou bien le congédier, puis inclina la tête et s'éloigna.

En approchant de son vaargh, Lawler vit qu'une femme aux longs cheveux bruns et raides l'attendait devant la porte. Il supposa que c'était une patiente, mais, comme elle lui tournait le dos, il ne pouvait être sûr de qui il s'agissait car quatre femmes de Sorve portaient ce genre de chevelure.

Il y avait trente vaarghs dans la zone où habitait Lawler et une soixantaine d'autres, pas tous occupés, vers la pointe de l'île. C'étaient des constructions grises et asymétriques, de forme grossièrement pyramidale, deux fois hautes comme un homme de grande taille et se terminant en cône tronqué et légèrement incliné. Près du faite, des sortes de fenêtres avaient été pratiquées dans les murs, des ouvertures en biseau qui ne laissaient entrer la pluie que pendant les plus violents orages et en petite quantité. C'étaient à l'évidence des constructions très anciennes, faites d'une sorte de cellulose plissée, épaisse et raboteuse, manifestement tirée de la mer... D'où aurait-elle pu venir, ailleurs que de la mer ? C'était un matériau remarquablement solide et résistant. Quand on frappait un vaargh avec un bâton, il émettait le son métallique d'une cloche. Les premiers colons avaient trouvé ces constructions à leur arrivée et les utilisèrent comme abris temporaires ; cela remontait à plus d'un siècle et les insulaires les occupaient toujours. Nul ne savait pourquoi elles étaient là. Il y avait des groupes de vaarghs sur toutes les îles ou presque ; peut-être s'agissait-il des nids abandonnés de quelque race éteinte qui aurait jadis partagé les îles avec les Gillies. Les Gillies vivaient dans des habitations d'une nature totalement différente, des abris d'algues précaires, qu'ils abandonnaient et remplaçaient au bout de quelques semaines alors que les vaarghs étaient l'une des rares choses durables que l'on pût trouver sur cette planète liquide. Les premiers colons interrogèrent les Gillies pour savoir ce qu'étaient ces constructions et les Gillies leur répondirent simplement : « Des vaarghs. » Impossible de savoir ce que signifiait le mot ; de tout temps, la communication avec les Gillies avait été une entreprise hasardeuse.

Lawler continua d'avancer et il vit que la femme qui attendait était Sundira Thane. Tout comme le prêtre, c'était une nouvelle venue sur Sorve, une grande jeune femme à l'air grave, arrivée de Kentrup quelques mois plus tôt à bord d'un des navires de Delagard. Entretien

et réparation de filets, de bateaux et de matériel divers, tel était son métier, mais, en réalité, c'est aux Hydrans qu'elle semblait s'intéresser. Lawler avait entendu dire qu'elle était très versée dans leur culture, leurs caractéristiques biologiques et tous les autres aspects de leur vie.

— Je suis peut-être en avance, dit-elle.

— Pas si vous pensez ne pas l'être. Entrez donc.

L'entrée du vaargh de Lawler était une ouverture triangulaire aménagée dans le mur, si basse qu'on eût dit une porte conçue pour des nabots. Le médecin dut s'accroupir pour entrer et elle le suivit en se livrant à la même gymnastique. Elle était presque aussi grande que lui et semblait préoccupée et tendue.

La lumière indécise du matin pénétrait obliquement dans le vaargh. Au niveau du sol, de minces cloisons faites du même matériau que les murs divisaient l'espace en trois pièces, toutes trois exiguës et aux angles aigus : le cabinet de consultation, la chambre et une antichambre faisant office de salon.

Il n'était guère plus de sept heures du matin et Lawler commençait à avoir faim, mais il comprit que le petit déjeuner devrait attendre encore un peu. Il versa discrètement quelques gouttes d'extrait d'herbe tranquille dans un gobelet, ajouta un peu d'eau et vida le gobelet comme s'il s'agissait d'un simple remède à prendre tous les matins, conformément à ses propres prescriptions. N'était-ce pas un peu le cas ? Puis, éprouvant un vague sentiment de culpabilité, il tourna vivement la tête vers Sundira Thane, mais elle ne prêtait aucune attention à ce qu'il faisait. La jeune femme était en train de regarder sa petite collection de vestiges de la Terre. Comme tous ceux qui venaient là. Elle fit délicatement courir son doigt sur le bord dentelé du tesson de poterie orange et noir, puis tourna la tête par-dessus son épaule avec un regard interrogateur.

— Cela vient d'un pays qui s'appelait la Grèce, dit-il en souriant. Un pays très glorieux, sur la Terre, il y a très longtemps.

Les puissants alcaloïdes contenus dans la drogue s'étaient répandus presque instantanément dans son sang et avaient atteint le cerveau. Il sentait décroître les tensions provoquées par les rencontres de l'aube.

— J'ai une mauvaise toux, dit Thane. Je n'arrive pas à m'en débarrasser.

Comme obéissant à un signal, elle fut prise d'une violente quinte. Sur Hydros, ce genre de toux sèche pouvait être aussi bénigne que n'importe où ailleurs, mais elle pouvait également être le signe d'une affection beaucoup plus grave. Tous les insulaires le savaient.

Un champignon parasite flottant, vivant en général dans les eaux septentrionales tempérées, se reproduisait en infestant différents animaux marins avec les spores qu'il libérait dans l'atmosphère en

épais nuages noirs. Une de ces spores inhalée par un mammifère aquatique montant respirer à la surface de la mer se logeait douillettement dans l'œsophage de l'hôte et se développait aussitôt en propageant un enchevêtrement de filaments d'un rouge brillant qui pénétraient sans difficulté dans les poumons, les intestins, l'estomac et même dans le cerveau. L'organisme de l'hôte devenait une masse compacte de filaments écarlates attirés par l'hémocyanine, un pigment respiratoire renfermant du cuivre. Le sang de la plupart des animaux marins contenait ce proïeide qui lui donnait une couleur bleutée et dont le champignon semblait si friand.

La mort par infestation de ce champignon était lente et affreuse. L'hôte, le corps distendu par les gaz exhalés par le parasite, flottait sans pouvoir bouger et succombait après une longue agonie. Peu après, le champignon expulsait ses organes de fructification arrivés à maturité par une ouverture creusée dans l'abdomen de son hôte. C'était une masse globulaire ligneuse qui se divisait pour libérer la nouvelle génération de champignons adultes qui, à leur tour, émettaient des nuages de spores. Et le cycle recommençait.

Les spores de ce champignon tueur étaient capables de s'implanter dans les poumons humains, une situation à laquelle personne n'avait rien à gagner. Le corps humain n'était pas en mesure de fournir au champignon l'hémocyanine dont il avait besoin et le parasite se voyait contraint d'envahir toutes les régions de l'organisme de son hôte dans sa recherche du pigment respiratoire, une dépense d'énergie tout à fait inutile.

Le premier symptôme de l'infestation dans un organisme humain était une toux persistante.

— Je vais prendre quelques renseignements sur vous, dit Lawler. Puis nous allons regarder cela de plus près.

Il sortit une fiche vierge d'un tiroir et écrivit le nom de Sundira Thane en haut de la feuille.

— Votre âge ? demanda-t-il.

— Trente et un ans.

— Votre lieu de naissance ?

— L'île de Khamsilaine.

— C'est sur Hydros ? demanda Lawler en levant les yeux.

— Oui, bien sûr, répondit-elle avec une pointe d'impatience avant d'être secouée par une nouvelle quinte de toux. Vous n'avez jamais entendu parler de Khamsilaine ? poursuivit-elle dès qu'elle fut en mesure de parler.

— Les îles sont nombreuses et je ne voyage pas beaucoup. Non, je n'en ai jamais entendu parler. Sur quelle mer dérive-t-elle ?

— La Mer d'Azur.

— La Mer d'Azur, répéta Lawler sans cacher son étonnement.

Il n'avait qu'une très vague idée de l'endroit où se trouvait la Mer d'Azur.

— Je n'en reviens pas, poursuivit-il. On peut dire que vous avez fait du chemin, vous. Vous êtes arrivée de Kentrup il y a quelques mois, c'est bien cela ?

— Oui, répondit la jeune femme avant d'être interrompue par un nouvel accès de toux.

— Combien de temps y êtes-vous restée ?

— Trois ans.

— Et avant cela ?

— J'ai passé dix-huit mois à Velmise. Deux ans à Shaktan. À peu près un an à Simbalimak. Simbalimak se trouve aussi dans la Mer d'Azur, ajouta-t-elle en lui lançant un regard peu amène.

— J'ai entendu parler de Simbalimak, dit Lawler.

— Et avant, je vivais à Khamsilaine. Sorve est donc ma sixième île.

Lawler prit note.

— Avez-vous été mariée ?

— Non.

Il le nota également. Une répugnance répandue à épouser un membre de la communauté de sa propre île avait entraîné sur Hydros la pratique généralisée de l'exogamie. Les célibataires désireux de se marier allaient le plus souvent chercher l'âme sœur sur une autre île. Si une femme aussi séduisante que Sundira Thane avait autant voyagé sans jamais avoir épousé personne, cela signifiait soit qu'elle était particulièrement exigeante, soit que le mariage ne l'intéressait pas.

Lawler soupçonnait que la deuxième solution était la bonne. Le seul homme en compagnie duquel il l'eût jamais vue depuis son arrivée à Sorve était Gabe Kinverson, le pêcheur. Maussade et renfermé, le robuste et rude Kinverson aux traits taillés à la serpe pouvait exercer une attirance animale, mais, à son avis, ce n'était pas le genre d'homme qu'une femme comme Sundira Thane aimerait épouser, en supposant qu'elle cherchât à se marier. D'autre part, Kinverson n'avait de son côté jamais semblé intéressé par le mariage.

— Quand avez-vous commencé à tousser ? demanda Lawler.

— Il y a huit, dix jours. À peu près au moment de la dernière Nuit des *Trois Lunes*.

— Cela ne vous était jamais arrivé auparavant ?

— Non, jamais.

— Température, douleurs dans la poitrine, frissons ?

— Non.

— Est-ce une toux avec expectoration ? Crachez-vous du sang ?

— Expectoration ? Vous voulez dire des mucosités ? Non, il n'y a pas de...

Elle eut une nouvelle quinte de toux, la plus violente depuis son arrivée. Elle avait les yeux larmoyants, les joues cramoisies et tout son corps était agité de tremblements. Quand ce fut terminé, elle demeura quelques instants immobile, la tête penchée en avant, l'air épuisé et malheureux. Lawler attendit qu'elle reprenne son souffle.

— Nous n'avons pas traversé les latitudes où se développe le champignon tueur, dit-elle enfin. Je n'arrête pas de me le répéter.

— Cela ne veut rien dire, vous savez. Le vent peut transporter les spores sur des milliers de kilomètres.

— Je vous remercie, docteur.

— Vous ne pensez pas sérieusement qu'il s'agit du champignon tueur ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? dit-elle en levant brusquement la tête et en lui lançant un regard furieux. Mon corps est peut-être rempli de filaments rouges de la poitrine aux orteils ! Tout ce que je sais, c'est que je n'arrête pas de tousser ! C'est à vous de me dire pourquoi !

— Peut-être, dit Lawler. Peut-être pas. Je vais regarder cela de plus près. Enlevez votre chemise.

Il ouvrit un tiroir et en sortit son stéthoscope. C'était un instrument ridiculement grossier, rien d'autre qu'un cylindre de bambou de vingt centimètres de long sur lequel avaient été fixés deux tubes flexibles terminés par un écouteur en plastique. En fait d'équipement médical moderne, Lawler ne disposait pas de grand-chose, de pratiquement rien, en réalité, de ce qu'un de ses confrères du vingtième ou du vingt et unième siècle eût considéré comme moderne. Il lui fallait s'accommoder d'objets primitifs, d'instruments moyenâgeux. Une radiographie lui aurait indiqué en quelques secondes s'il y avait infestation du champignon. Mais où pourrait-il se procurer l'appareil ? Hydros avait si peu de contacts avec le reste de l'immense univers et pas le moindre échange commercial. Ils devaient déjà s'estimer heureux de disposer de ce minimum d'équipement médical et d'avoir quelques médecins, même avec une formation aussi rudimentaire que la sienne. La colonie humaine était fondamentalement démunie ; ils étaient si peu nombreux et le réservoir de talents si réduit.

Torse nu, elle s'avança vers la table d'examen et le regarda passer le stéthoscope autour de son cou. Très mince, presque maigre, elle avait de longs bras musclés comme le sont ceux des femmes très sveltes, avec de petits muscles plats et durs. Ses seins aussi étaient petits, hauts et sensiblement écartés l'un de l'autre. Ses traits paraissaient comprimés au centre d'un visage large et osseux ; bouche petite, lèvres minces, nez étroit, yeux gris et froids. Lawler se demanda pourquoi il l'avait trouvée séduisante, car elle était très loin

de la beauté classique. C'est son maintien, songea-t-il. La tête légèrement en avant surmontant un long cou, la ligne des mâchoires bien découpée, les yeux vifs, alertes, mobiles. Elle semblait très vigoureuse, presque agressive. À son grand étonnement, il sentit qu'il la désirait. Non pas parce qu'elle était à moitié nue – la nudité, partielle ou totale, n'avait rien d'inhabituel à Sorve – mais à cause de cette énergie, de cette vitalité qui émanaient d'elle.

Cela faisait très longtemps qu'il n'avait rien éprouvé de tel pour une femme. La vie de célibataire lui semblait maintenant tellement plus simple, exempte de tout souci et de toute complication. Il suffisait de dépasser le sentiment initial de solitude et de morosité, ce qu'il réussit à faire. De toute manière, Lawler n'avait jamais été très heureux en amour et son seul et unique mariage, à l'âge de vingt-trois ans, dura moins d'un an. Tout ce qui suivit n'avait été tout au plus que passades et aventures. Liaisons futilles...

La petite excitation endocrinienne retomba rapidement. En quelques instants, il posa de nouveau sur elle un regard de professionnel, le regard du docteur Lawler examinant un patient.

— Ouvrez la bouche, dit-il. Toute grande.

— Elle n'est pas très grande, vous savez.

— Eh bien, faites de votre mieux.

La bouche ouverte, elle le regarda prendre un petit tube muni d'une lampe. C'était un instrument légué par son père et dont il devait recharger la pile minuscule au bout de quelques jours. Lawler orienta la lumière vers le fond de la gorge de Sundira Thane et regarda dans le tube.

— Alors, dit-elle quand il eut retiré l'instrument, j'ai la gorge pleine de filaments rouges ?

— On ne dirait pas. Tout ce que j'ai vu, c'est une petite inflammation à proximité de l'épiglotte, ce qui n'a rien de particulièrement inquiétant.

— Qu'est-ce que c'est, l'épiglotte ?

— Une lame cartilagineuse qui protège votre glotte. Ne vous inquiétez pas.

Lawler appliqua le stéthoscope sur le sternum de la jeune femme et écouta.

— Vous entendez les filaments pousser ?

— Chut !

Lawler déplaça lentement l'extrémité du cylindre sur la surface plate et dure qui s'allongeait entre les seins pour écouter les battements du cœur, puis le long de la cage thoracique.

— J'essaie de déceler des signes d'inflammation du péricarde, expliqua-t-il. C'est la membrane qui enveloppe le cœur. J'écoute aussi les bruits qui se produisent à l'intérieur de vos bronches. Respirez

profondément et reprenez votre souffle. Essayez de ne pas tousser.

Immédiatement ; sans que cela eût rien d'étonnant, elle se mit à tousser. Lawler garda le stéthoscope plaqué sur sa poitrine pendant toute la durée de la quinte. Tout renseignement était bon à prendre. Quand la toux s'arrêta enfin, elle avait encore le visage rouge et marqué.

— Excusez-moi, dit-elle. Quand vous m'avez dit « Ne toussiez pas », c'est comme si un signal avait été transmis à mon cerveau et je...

Une nouvelle quinte l'empêcha d'achever sa phrase.

— Doucement, dit-il. Calmez-vous.

Le deuxième accès de toux dura moins longtemps que le précédent. Lawler écouta, hocha la tête, écouta de nouveau en déplaçant son stéthoscope. Tout semblait normal.

Mais il n'avait jamais eu à traiter un cas d'infestation par le champignon tueur. Tout ce qu'il savait sur cette maladie, il l'avait entendu de la bouche de son père ou appris en discutant avec des confrères exerçant sur d'autres îles. Il se demanda si son stéthoscope primitif pouvait réellement lui indiquer si le parasite s'était fixé à l'intérieur des poumons de la jeune femme.

— Tournez-vous, dit-il.

Il ausculta son dos. Il lui fit lever les bras et lui palpa les flancs pour s'assurer qu'il n'y avait pas de grosseur. Elle se tortilla comme s'il la chatouillait. Il lui fit un prélèvement de sang et l'envoya derrière le paravent du fond de la pièce en lui demandant de rapporter un échantillon d'urine. Lawler possédait une sorte de microscope que Sweyner, le taillandier, lui avait fabriqué et dont le pouvoir de résolution était celui d'un jouet. Mais, si un parasite se développait dans l'organisme de sa patiente, il le verrait peut-être.

Il en savait si peu, vraiment si peu.

Jour après jour, ses lacunes lui faisaient honte et, la plupart du temps, il lui fallait bluffer. Son savoir très insuffisant était un mélange de connaissances grappillées auprès de son père, de fragiles conjectures et d'une expérience péniblement accumulée aux dépens de ses patients. Lawler n'avait pas dépassé la moitié de ses études médicales quand son père était mort et, à l'âge de vingt ans, il s'était trouvé promu médecin de l'île de Sorve. Il n'était pas possible d'acquérir sur Hydros une véritable formation médicale, pas plus que de se procurer le moindre instrument moderne ni un remède autre que ceux qu'il préparait lui-même à partir d'organismes marins et avec de l'imagination et des prières. Du temps de son défunt père, une organisation charitable d'Aurore larguait de loin en loin des colis de produits médicaux, des colis peu nombreux, très espacés et qu'il fallait partager entre de nombreuses îles. Mais ces livraisons avaient cessé

depuis longtemps. La galaxie habitée était immense et tout le monde ou presque avait oublié les humains vivant sur Hydros. Lawler faisait de son mieux, mais ce n'était pas toujours suffisant. Quand il le pouvait, il s'entretenait avec les médecins d'autres îles en espérant apprendre quelque chose. Leur savoir était aussi imprécis que le sien, mais l'expérience lui avait enseigné qu'un échange de connaissances, aussi sommaires fussent-elles, pouvait dans certains cas provoquer une étincelle de compréhension. Dans certains cas...

— Vous pouvez vous rhabiller, dit Lawler.

— C'est le champignon, à votre avis ?

— C'est une toux nerveuse et rien d'autre.

Il posa une goutte de sang sur la lamelle de verre du microscope et appliqua son œil sur l'unique oculaire. Il y avait du rouge sur le fond rouge ! Pouvait-il s'agir de filaments mycéliens écarlates sur le fond plus sombre du sang ? Non. Non. Ses yeux lui jouaient des tours ; le sang était normal.

— Tout est parfaitement normal, dit-il en relevant la tête.

La poitrine encore nue, la chemise sur le bras, elle était figée dans l'attente du verdict, une expression soupçonneuse sur le visage.

— Pourquoi avez-vous besoin de penser que vous avez une terrible maladie ? poursuivit Lawler. Ce n'est qu'une toux.

— J'ai besoin de penser que je n'ai pas de terrible maladie. C'est pour cela que je suis venue vous voir.

— Eh bien, soyez rassurée, dit-il.

Il espérait de tout cœur ne pas s'être trompé, mais il n'y avait pas véritablement de raison de le redouter.

Il la regarda se rhabiller en se demandant s'il y avait vraiment quelque chose entre Gabe Kinverson et elle. Lawler ne s'intéressait pas aux potins de l'île et il ne s'était jamais posé la question. Maintenant qu'il envisageait cette possibilité, il constatait, à son profond étonnement, qu'elle lui était extrêmement pénible.

— Avez-vous traversé une période de grande tension, ces derniers temps ? demanda-t-il.

— Non, pas que je sache.

— Trop de travail ? Un sommeil difficile ? Une liaison amoureuse qui tourne mal ?

— Non aux trois questions, répondit-elle en lui lançant un regard bizarre.

— Il nous arrive d'être très tendu sans en prendre conscience, poursuivit Lawler. La tension s'accumule à notre insu et devient une partie intégrante du quotidien. Ce que je veux dire, c'est que je pense qu'il s'agit d'une toux nerveuse.

— C'est tout ? demanda-t-elle, l'air déçu.

— Vous voulez que ce soit une infestation du champignon tueur ?

Soit, c'est bien cela. Quand vous arriverez au stade où les filaments sortiront par vos oreilles, couvrez-vous la tête d'un sac pour ne pas gêner vos voisins. Sinon, ils pourraient penser qu'ils sont menacés de contagion. Ce ne sera pas le cas avant que vous libériez des spores, mais cela ne se produira que bien plus tard.

— Je ne savais pas que vous aviez des dons de comédien, dit-elle en riant.

— Je n'en ai pas.

Lawler lui prit la main en se demandant si c'était un geste provocant ou simplement une attitude avunculaire, dans le rôle du bon vieux docteur Lawler.

— Écoutez, dit-il, je n'ai rien trouvé d'anormal et, selon toute vraisemblance, votre toux est d'origine nerveuse. Elle provoque une irritation des voies respiratoires et des muqueuses qui, en se prolongeant, ne fait qu'empirer. Elle disparaîtra à la longue, mais cela peut prendre du temps. Je vais vous donner un tranquillisant, un calmant du système nerveux, de quoi apaiser assez longtemps cette toux pour que cesse l'irritation, pour que vous arrêtiez d'envoyer à votre cerveau l'ordre de tousser.

Lawler constata avec étonnement qu'il était disposé à partager avec elle son extrait d'herbe tranquille. Jamais il n'avait parlé à personne des propriétés de cette algue et, à plus forte raison, ne l'avait jamais prescrite à aucun de ses patients. Mais la drogue semblait le traitement le mieux approprié et il en avait plus qu'il ne lui en fallait pour sa consommation personnelle.

Il alla chercher une gourde dans un placard, y versa deux ou trois centilitres du liquide rose et la boucha avec une capsule de plastique de mer.

— C'est une préparation que je fais moi-même à partir de l'herbe tranquille, une des algues qui poussent dans notre lagon. Versez tous les matins cinq à six gouttes, pas plus, dans un verre d'eau. C'est un remède énergique. La plante renferme des alcaloïdes puissants qui pourraient vous assommer complètement, poursuivit-il en lui lançant un regard pénétrant. Il suffirait de grignoter quelques bouchées de cette algue pour perdre connaissance pendant une semaine. Et peut-être même ne jamais se réveiller. L'extrait que je vous ai donné est extrêmement dilué, mais soyez quand même prudente.

— Vous en avez pris un peu vous-même, n'est-ce pas, juste quand nous sommes entrés ?

Cela ne lui avait donc pas échappé. Vivacité du regard, esprit d'observation. Intéressant.

— Il m'arrive, à moi aussi, d'être un peu trop nerveux, dit Lawler.

— Est-ce moi qui vous rend nerveux ?

— Vous comme tous mes patients. Je ne suis pas très calé en

médecine et je n'aimerais pas qu'ils s'en rendent compte. Non, ce n'est pas vrai, poursuivit-il avec un petit rire forcé. Je n'en sais pas autant qu'il le faudrait, mais j'arrive à me débrouiller. Voyez-vous, j'utilise ce remède pour me calmer quand la journée commence mal, et la journée d'aujourd'hui n'a pas particulièrement bien commencé pour moi. Cela n'a rien à voir avec vous. Tenez, autant prendre votre première dose tout de suite.

Il versa quelques gouttes du liquide rose dans un verre qu'elle porta prudemment à ses lèvres. Elle but lentement et fit la grimace en percevant sur sa langue l'étrange et douce saveur des alcaloïdes.

— Cela vous fait de l'effet ? demanda Lawler.

— Oui ! Déjà ! C'est drôlement efficace !

— Peut-être trop, dit-il en griffonnant quelques mots sur la fiche. C'est assez insidieux. Cinq gouttes le matin, dans un verre d'eau, et surtout pas plus... Vous n'en aurez pas d'autre avant le début du mois prochain.

— Ho ! docteur !

L'expression de son visage avait changé du tout au tout et elle paraissait beaucoup plus détendue. Les yeux gris semblaient beaucoup plus animés et le regard presque pétillant ; les lèvres n'étaient plus aussi pincées ; les muscles de la joue perdaient leurs crispations incessantes. Elle paraissait plus jeune, plus jolie. Lawler n'avait encore jamais eu l'occasion d'observer les effets de l'herbe tranquille sur quelqu'un d'autre que lui. Ils étaient saisissants.

— Comment avez-vous découvert cette drogue ? demanda-t-elle.

— Les Gillies l'utilisent comme relaxant musculaire pour le poisson-chair qu'ils chassent dans la baie.

— Les Habitants, vous voulez dire ?

Il ne s'attendait assurément pas à se faire reprendre de la sorte. « Habitants » était le nom que se donnait la race dominante et indigène d'Hydros. Mais, au bout de quelques mois sur la planète, les humains, du moins ceux des îles de la Mer Natale, ne les appelaient plus autrement que Gillies. L'usage était peut-être différent sur l'île de la Mer d'Azur d'où elle venait. Ou peut-être était-ce ce que les jeunes disaient aujourd'hui. Les usages changent. Cela lui rappela qu'il avait dix ans de plus qu'elle. Mais c'est plus probablement par respect qu'elle employait le nom officiel, pour bien marquer qu'elle étudiait la culture gillie. Quelle importance ? Si elle préférait les appeler ainsi, il saurait se montrer conciliant.

— Oui, dit-il, les Habitants. Ils arrachent quelques fibres qu'ils enroulent autour d'un appât et lancent le tout en pâture aux poissons-chair qui, après l'avoir avalé, perdent toute énergie et remontent à la surface où ils flottent sans pouvoir bouger. Il ne reste plus aux Habitants qu'à les attraper sans avoir à se préoccuper de leurs

tentacules acérés. C'est un vieux marin du nom de Jolly qui m'a raconté cela quand j'étais petit. Cette histoire m'est revenue en mémoire bien des années plus tard et je suis descendu au port pour les regarder faire. J'ai aussi cueilli quelques algues et j'en ai expérimenté les effets. Je pensais pouvoir m'en servir comme anesthésique.

— Et alors ?

— Cela marche avec les poissons-chair, mais je n'ai guère d'opérations chirurgicales à pratiquer sur eux. Mais, en utilisant la drogue sur des humains, j'ai découvert que la dose nécessaire comme anesthésique était mortelle. C'était ma période d'essai, ajouta-t-il avec un petit sourire amer. Celle où la plupart étaient catastrophiques. Mais, à la longue, j'ai découvert qu'une préparation énormément diluée produisait un très puissant tranquillisant. Comme vous venez de le constater, il est extrêmement efficace. Nous pourrions le commercialiser dans toute la galaxie, si seulement il nous était possible d'expédier quoi que ce soit hors de cette fichue planète.

— Et vous êtes le seul à connaître cette drogue ?

— Avec les Gillies, dit-il. Pardon... les Habitants. Et maintenant, il y a vous. Les tranquillisants ne sont pas très demandés par ici, poursuivit-il avec un petit rire. Vous savez, je me suis levé avec l'idée saugrenue d'essayer de convaincre les Habitants de nous permettre d'ajouter une installation de dessalement de l'eau de mer à leur centrale électrique, à supposer qu'ils la mettent un jour en service. J'étais prêt à leur faire un beau discours venu du fond du cœur sur la collaboration entre les espèces. C'était une idée stupide, le genre de chimère qui vous vient à l'esprit pendant la nuit et s'évapore comme une brume matinale aux premières lueurs du jour. Jamais ils n'auraient accepté. En réalité, ce que je devrais faire, c'est préparer une grande quantité d'extrait d'herbe tranquille et leur en faire prendre une bonne dose. Je parie qu'ils nous laisseraient faire tout ce que nous voulons.

Mais cela ne sembla pas amuser la jeune femme.

— Vous plaisantez, n'est-ce pas ?

— Oui, je suppose.

— Si jamais ce n'était pas une plaisanterie, ne vous avisez surtout pas d'essayer, car cela ne marcherait pas. Le moment est très mal choisi pour demander une faveur aux Habitants. Ils sont braqués contre nous.

— Pour quelle raison ?

— Je ne sais pas, mais ils sont extrêmement nerveux. Hier soir, je suis allée dans leur territoire et il y avait une grande réunion. Je ne peux pas dire que j'aie été très bien accueillie.

— Cela arrive donc.

— Oui, en général. Mais, hier soir, ils n'ont même pas voulu me

parler. Ils ne m'ont pas laissée approcher et leur attitude était celle du mécontentement. Si vous connaissez un peu le langage corporel des Habitants, je peux vous dire qu'ils étaient raides comme des piquets.

Les plongeurs, se dit Lawler. Ils doivent être au courant. Qu'est-ce que cela pourrait être d'autre ? Mais il n'avait pas envie d'en discuter pour le moment, pas avec elle. Ni avec quiconque.

— L'ennui, avec les êtres des autres mondes, dit-il, c'est que leur nature est profondément différente de la nôtre. Même quand nous croyons les comprendre, nous ne comprenons absolument rien. Et je ne vois pas de solution à ce problème... Bon, si votre toux ne s'est pas arrêtée dans deux ou trois jours, revenez me voir et je ferai des examens complémentaires. Mais cessez de vous imaginer que le champignon tueur a envahi vos poumons. Quelle que soit la cause de votre toux, ce n'est pas la bonne.

— Cela fait plaisir à entendre, dit-elle en s'approchant de nouveau de l'étagère où étaient posés les vestiges de la Terre. Tous ces petits objets viennent vraiment de la Terre ?

— Oui. C'est mon arrière-grand-père qui les a rassemblés.

— Vraiment ? Ils viennent de la Terre ?

Elle effleura délicatement de la main la statuette égyptienne et le morceau de pierre venant d'un mur très connu dont Lawler avait oublié le nom.

— De vrais objets de la Terre ! Je n'en avais jamais vu. La Terre n'a aucune réalité pour moi, vous savez ? Elle n'en a jamais eu.

— Elle en a pour moi, dit Lawler. Mais je connais beaucoup de gens qui sont comme vous. Vous me tiendrez au courant pour cette toux, d'accord ?

Elle le remercia et sortit.

Et maintenant, se dit Lawler, enfin le petit déjeuner. Un beau filet de poisson-fouet, un toast aux algues et un jus de managordo pressé.

Mais il avait attendu trop longtemps et c'est sans appétit qu'il prit son repas matinal. Un peu plus tard, un second patient se présenta devant le vaargh, Brondo Katzin, le responsable du marché au poisson de l'île, avait saisi imprudemment un poisson-flèche qui n'était pas tout à fait mort et une épine d'un noir luisant, longue de cinq centimètres, lui avait percé la main droite de part en part.

— Faut-il être bête tout de même ! répétait le lourdaud au torse volumineux. Faut-il être bête !

Il avait les yeux exorbités de douleur et sa main gonflée à la peau luisante avait doublé de volume. Lawler retira l'épine, nettoya soigneusement la plaie pour enlever le poison et autres germes et donna au poissonnier quelques cachets d'herbe-gemme pour atténuer la douleur. Katzin regarda sa main boursouflée en secouant tristement

la tête.

— Faut-il être bête ! dit-il encore une fois.

Lawler espérait avoir enlevé suffisamment de trichomes pour que la blessure ne s'infecte pas. Sinon, il y avait beaucoup de risques pour que Katzin perde sa main et peut-être même tout le bras. Il devait être beaucoup plus facile d'exercer la médecine sur une planète ayant une surface solide et des astroports, et où l'on pouvait bénéficier de l'apport d'une technologie moderne. Mais il faisait ce qu'il pouvait avec ce qu'il avait. Décidément, la journée avait bien commencé !

À midi, Lawler sortit de son vaargh pour faire une petite pause. Depuis plusieurs mois, il n'avait pas eu autant de travail pendant une matinée. Sur une île dont la population humaine atteignait un total de soixante-dix-huit âmes, en bonne santé pour la plupart, il pouvait lui arriver de passer la journée entière, voire deux ou trois jours d'affilée, sans recevoir un seul patient. Ces jours-là, il allait parfois ramasser des algues médicinales dans la baie. Natim Gharkid l'aidait souvent et lui indiquait lesquelles choisir. Mais il lui arrivait aussi de ne rien faire du tout, d'aller se promener ou nager, ou encore de monter dans un canot de pêche et de rester tranquillement assis au milieu de la baie en regardant la mer. Mais cette matinée avait été particulièrement chargée. D'abord le petit garçon de Dana Sawtelle qui avait une poussée de fièvre, puis Marya Hain qui souffrait de crampes d'estomac après avoir mangé trop d'huîtres de casier la veille au soir, Nimber Tanamind qui se plaignait de la reprise de ses tremblements et de ses vertiges chroniques et le jeune Bard Thalheim qui s'était donné une entorse à la cheville en jouant imprudemment sur la paroi glissante de la digue. Lawler prononça les paroles magiques qu'on attendait de lui, appliqua les onguents les plus appropriés et renvoya tout le monde chez soi avec un mot de réconfort et un pronostic rassurant. Selon toute probabilité, ils se sentiraient tous mieux dans un ou deux jours. Le docteur Lawler n'était peut-être pas un praticien émérite, mais son assistant invisible, le docteur Placebo, parvenait en général à résoudre tôt ou tard les problèmes des patients.

Plus personne n'attendant pour le consulter et un peu d'air pur lui semblant la meilleure prescription qu'il pût faire au docteur Lawler, il sortit sous le soleil éclatant de midi, s'étira et exécuta quelques moulinets des deux bras. Puis il se tourna vers la mer. Il vit la baie en contrebas, familière et accueillante, dont les eaux calmes clapotaient doucement. Elle était merveilleusement belle à cet instant, une feuille d'or rutilante, un miroir étincelant. Les plantes aquatiques s'agitaient mollement sur les hauts-fonds en formant de mouvantes taches sombres. Plus au large, un aileron brillant déchirait de loin en loin la surface de la mer. Deux des navires de Delagard, amarrés à la jetée du chantier naval, se balançaient doucement au rythme d'une houle indolente. Lawler eut l'impression que cet instant de paix lumineuse

allait durer éternellement, que jamais plus ni la nuit ni l'hiver ne reviendraient. Un sentiment soudain de sérénité et de bien-être emplît son âme. La plénitude de l'instant le comblait.

— Lawler, dit une voix sur sa gauche. C'était une voix rauque et brisée, une voix d'ossuaire, une voix de cendres et de décombres. Une voix lugubre, sans timbre, impossible à reconnaître, mais que Lawler reconnut : la voix de Nid Delagard.

Il avait suivi le sentier méridional depuis le front de mer et se tenait immobile entre le vaargh de Lawler et le petit bassin où le médecin conservait sa réserve d'algues médicinales fraîchement ramassées. Le visage empourpré et couvert de sueur, les cheveux en bataille, il avait les yeux vitreux, comme après une attaque.

— Que s'est-il encore passé ? demanda Lawler d'un ton exaspéré.

Delagard demeura la bouche ouverte, tel un poisson sorti de l'eau, sans pouvoir articuler un mot.

Le médecin enfonça les doigts dans le bras épais et musclé de l'armateur.

— Êtes-vous capable de parler ? Allez, bon Dieu ! Dites-moi ce qui s'est passé !

— Oui. Oui.

Delagard remua sa grosse tête de droite et de gauche, lentement, pesamment, comme une masse d'armes.

— Cela va très mal. C'est encore pire que ce que je craignais.

— Qu'est-ce qui va mal ?

— Ces putains de plongeurs ! Les Gillies sont fous furieux et ils vont nous le faire payer très cher. Très, très cher. C'est ce que j'essayais de vous dire ce matin, dans la cabane, quand vous m'avez planté là.

Lawler cligna des yeux à deux ou trois reprises.

— Mais de quoi parlez-vous, à la fin ?

— Donnez-moi d'abord un peu de brandy.

— Bon, bon. Entrez.

Il versa à Delagard une grande rasade de l'alcool épais et couleur de mer, puis, après un instant de réflexion, se servit un petit verre. Delagard vida le sien d'un seul trait et le lui tendit pour qu'il le remplisse de nouveau. Lawler le resservit.

Au bout d'un moment, l'armateur commença à parler avec lenteur et précaution, comme s'il avait un défaut d'élocution.

— Les Gillies viennent de me rendre visite. Ils étaient une douzaine. Ils sont sortis de l'eau juste devant le chantier naval et ont dit à mes hommes qu'ils voulaient me parler.

Des Gillies ? Dans la zone des humains ? Cela n'était pas arrivé depuis plusieurs décennies. Les Gillies ne dépassaient jamais le promontoire sur lequel ils avaient édifié leur centrale électrique.

Jamais.

— « Que voulez-vous ? » leur ai-je demandé, poursuivit Delagard, manifestement au supplice. Je vous assure, Lawler, que j'ai fait tous les gestes de politesse, que j'ai été extrêmement courtois. Je pense que ceux qui sont venus me voir étaient les gros bonnets, mais comment en être sûr ? Il est impossible de les distinguer les uns des autres. Quoi qu'il en soit, ils avaient l'air important. « Êtes-vous Nid Delagard ? » m'ont-ils demandé. Comme s'ils ne le savaient pas ! Je leur ai dit que c'était bien moi et ils m'ont empoigné.

— Comment ?

— Oui, ils ont sauté sur moi. J'ai senti leurs petites nageoires ridicules sur mon corps. Ils m'ont poussé contre le mur du bâtiment et m'y ont maintenu de force.

— Vous avez bien de la chance d'être encore en vie !

— Je ne plaisante pas, docteur. Je n'ai jamais eu une telle trouille. J'ai cru qu'ils allaient m'éventrer sur place et me découper en filets... Regardez, regardez ! J'ai les marques de leurs griffes sur le bras !

Il montra à Lawler des traces rougeâtres en train de s'estomper.

— Et mon visage est tout gonflé, non ? Quand j'ai essayé de détourner la tête, l'un d'eux m'a bousculé. Peut-être accidentellement, mais regardez ! Puis deux d'entre eux m'ont tenu les bras pendant qu'un troisième s'avançait à me toucher et commençait à me parler. Oui, je dis bien à me parler. Avec des sons graves et résonnants. Au début, j'étais tellement retourné que je ne comprenais rien. Puis cela a fini par devenir clair. Ils l'ont répété et répété jusqu'à ce qu'ils soient sûrs que j'aie bien compris. C'était un ultimatum...

La voix de Delagard passa à un registre plus grave.

— Nous sommes chassés de l'île. Nous avons trente jours pour débarrasser le plancher. Tous autant que nous sommes.

Lawler eut l'impression que le sol se déroba brusquement sous ses pieds.

— *Quoi ?*

Un éclair de panique passa dans les petits yeux bruns et durs de l'armateur.

Il montra son verre vide. Lawler lui versa du brandy sans même regarder le récipient.

— Tout humain resté à Sorve après l'expiration du délai sera jeté dans le lagon sans possibilité de revenir sur l'île. Tout ce que nous avons construit sera rasé : la citerne, le chantier naval, les bâtiments qui bordent la place, tout. Tous les objets personnels que nous laisserons dans les vaarghs iront dans la mer. Tous les navires long-courriers que nous laisserons dans le port seront coulés. C'est fini pour nous, docteur. Nous sommes d'ex-résidents de l'île de Sorve. C'est fini, terminé, foutu.

Lawler fixait sur lui un regard incrédule. Des émotions violentes se succédaient en lui : l'incrédulité, l'abattement, le désespoir. La confusion régnait dans son esprit. Quitter Sorve ? *Quitter Sorve ?*

Il se mit à trembler. Il fit un effort pour reprendre son sang-froid, pour recouvrer son équilibre intérieur.

— Il va de soi, dit-il sèchement, que la mort de quelques plongeurs dans un accident du travail est tout à fait regrettable. Mais je trouve cette réaction disproportionnée. Vous avez dû comprendre de travers ce qu'ils vous ont dit.

— Mon œil ! Certainement pas ! Ils ont été très, très clairs.

— Nous sommes tous obligés de partir ?

— Oui, tous. Et nous avons trente jours. Lawler se demanda si ses oreilles ne lui jouaient pas des tours, si cette scène était bien réelle.

— Vous ont-ils donné une raison ? demanda-t-il. Est-ce à cause de vos plongeurs ?

— Bien sûr, dit Delagard d'une voix sourde où perçait la honte. C'est exactement ce que vous m'avez dit ce matin : les Gillies savent toujours tout ce que nous faisons.

— Mon Dieu ! Mon Dieu !

Lawler sentait la stupéfaction commencer à céder la place à la colère. Delagard avait joué d'une façon trop désinvolte avec la vie de tous les humains de l'île et il avait perdu. Les Gillies l'avaient pourtant mis en garde : *Ne recommencez plus jamais cela, ou nous vous chassons !* Mais il avait recommencé.

— Vous êtes un infâme salaud, Delagard !

— Je ne sais pas comment ils l'ont découvert. J'avais pris toutes les précautions nécessaires. Nous avons attendu la nuit pour les sortir de l'eau et ils sont restés cachés jusqu'à ce qu'ils arrivent dans la cabane qui était fermée à clé...

— Mais ils l'ont su.

— Ils l'ont su, dit Delagard. Ils savent tout, les Gillies. Si on baise la femme d'un autre, les Gillies le savent. Mais ils s'en foutent. Si on tue deux ou trois plongeurs, ils deviennent fous furieux.

— Que vous ont-ils dit exactement la dernière fois que vous aviez eu un accident avec vos plongeurs ? Quand ils vous ont averti de ne plus faire travailler de plongeurs, qu'ont-ils dit qu'ils feraient si vous recommenciez ?

Delagard ne répondit pas.

— Que vous ont-ils dit ? répéta Lawler d'un ton insistant.

— Qu'ils nous obligeraient à quitter Sorve, murmura l'armateur en passant la langue sur ses lèvres.

Et il baissa la tête comme un écolier pris en faute.

— Mais vous avez quand même continué. Vous avez quand même continué !

— Comment imaginer qu'ils mettraient leur menace à exécution ? Bon Dieu, Lawler, nous vivons sur cette planète depuis cent cinquante ans ! Se sont-ils opposés à notre arrivée ? Nous sommes tombés du ciel et nous nous sommes installés sur leurs putains d'îles. Est-ce qu'ils nous ont dit : « Foutez le camp, étrangers velus à quatre membres, créatures hideuses et repoussantes ! » Non, ils n'y ont rien trouvé à redire !

— Vous oubliez Shalikomo, dit Lawler.

— C'est une vieille histoire. Nous n'étions même pas nés, ni l'un ni l'autre.

— Les Gillies ont tué un grand nombre d'humains à Shalikomo. Des innocents.

— C'étaient d'autres Gillies, la situation était différente, dit Delagard en pressant ses deux mains l'une contre l'autre et en faisant craquer ses jointures.

Sa voix commençait à reprendre de l'ampleur et du volume. Il semblait se libérer rapidement du sentiment de culpabilité et de la honte qui l'avaient submergé. Ce type a toujours eu le chic pour recouvrer l'estime de lui-même, songea Lawler.

— Shalikomo est une exception, dit l'armateur. Les Gillies estimaient que les humains étaient beaucoup trop nombreux sur une île trop petite et ils demandèrent à quelques-uns d'entre eux de partir. Mais les humains de Shalikomo ne réussirent pas à s'entendre sur ceux qui devaient partir ou rester et rares furent ceux qui acceptèrent de s'exiler. En fin de compte, les Gillies décidèrent eux-mêmes du nombre d'humains dont ils pouvaient tolérer la présence sur leur île et ils tuèrent les autres. C'est une vieille histoire, répéta-t-il.

— Il est vrai que cela remonte à très longtemps, dit Lawler, mais qu'est-ce qui vous fait croire que l'histoire ne se répétera pas ?

— Nulle part ailleurs, les Gillies n'ont jamais manifesté une franche hostilité, dit Delagard. Ils ne nous aiment pas, mais ils ne nous empêchent pas de faire ce que nous voulons tant que nous restons de notre côté de l'île et que nous ne devenons pas trop nombreux. Nous pouvons ramasser des algues et pêcher à volonté, nous construisons des bâtiments, chassons le poisson-chair, nous faisons toutes sortes de choses dont ils pourraient s'indigner, mais jamais ils ne nous ont rien dit. J'ai réussi à entraîner une poignée de plongeurs pour m'aider à récupérer des métaux au fond de la mer, ce qui profite aux Gillies autant qu'à nous, mais comment aurais-je pu supposer qu'ils prendraient tellement à cœur la mort de quelques animaux au travail, qu'ils... qu'ils nous...

— C'est peut-être la goutte d'eau qui fait déborder le vase, dit Lawler.

— Hein ? Qu'est-ce que vous racontez ?

— C'est un vieux proverbe de la Terre. Peu importe ! Ce que je veux dire, c'est que, pour une raison ou pour une autre, l'affaire des plongeurs a épuisé leur patience et qu'ils veulent maintenant se débarrasser de nous.

Lawler ferma les yeux et s'imagina en train de faire ses bagages et d'embarquer sur un navire à destination d'une autre île. Ce n'était pas facile.

Nous allons devoir quitter Sorve. Nous allons devoir quitter Sorve. Nous allons devoir...

Il rouvrit les yeux en se rendant brusquement compte que Delagard était en train de parler.

— Je ne m'en suis pas encore remis. Je vous assure que je n'aurais jamais cru que cela m'arriverait un jour... Le dos plaqué contre un mur, les bras tenus par deux gros Gillies tandis qu'un troisième me disait, les yeux dans les yeux : *Vous avez trente jours pour plier bagage. Vous allez tous quitter cette île, sinon gare à vous !* Comment croyez-vous que j'ai pris la chose, doc ? Surtout en sachant que j'étais le seul responsable. Vous avez dit ce matin que je n'avais pas de conscience, mais vous ne savez rien de moi. Vous me prenez pour un rustre, un malotru et un criminel, mais qu'en savez-vous ? Vous restez tout seul dans votre coin, vous buvez à en perdre la tête et vous vous plaisez à juger des gens qui ont plus d'énergie et d'ambition dans un seul de leurs doigts que vous dans tout votre...

— La ferme, Delagard !

— Vous avez dit que je n'avais pas de conscience.

— J'avais tort ?

— Croyez-moi, Lawler, je n'étais vraiment pas fier d'avoir provoqué cela. Moi aussi, je suis né sur cette île et vous n'avez pas à me servir votre discours arrogant sur les Premières Familles, pas à moi. Ma famille est ici depuis le début, comme la vôtre. Nous avons construit pratiquement tout ce qu'il y a sur cette île, nous, les Delagard. Et maintenant, on m'annonce qu'on me jette comme un bout de viande avariée et que tous les autres doivent aussi plier bagage...

La voix de Delagard changea de nouveau. La colère s'estompait et il parlait maintenant avec des inflexions plus douces, des accents de gravité, presque d'humilité.

— Je veux que vous sachiez que j'assume la responsabilité pleine et entière de ce qui s'est passé. Voici ce que je vais faire...

— Attendez ! dit Lawler en levant la main. Vous n'entendez pas du bruit ?

— Du bruit ? Quel bruit ? Où cela ?

Le médecin tourna la tête vers la porte. Des cris confus, une clameur sourde, venaient de la longue place triangulaire qui séparait

les deux groupes de vaarghs de l'île.

— Oui, dit Delagard en hochant la tête, maintenant j'entends. Il y a peut-être eu un accident.

Mais Lawler s'était déjà levé. Il ouvrit la porte et s'élança au pas de course vers la place.

Trois bâtiments dégradés par les intempéries – des masures, plutôt, des bicoques, des baraques délabrées – s'élevaient autour de la place, un sur chaque côté du triangle. Le plus important, sur le côté intérieur, était l'école de l'île. Sur le plus proche des deux côtés en pente se trouvait le petit café tenu par Lis Niklaus, la compagne de Delagard. Sur le troisième côté s'élevait le centre communautaire.

Devant l'école, un petit groupe d'enfants accompagnés par leurs deux professeurs discutaient à voix basse. Devant le centre communautaire, une douzaine des habitants les plus âgés de l'île déambulaient, l'air égaré, en formant un cercle grossier. Lis Niklaus était sortie de son café et se tenait sur le seuil, bouche bée, le regard perdu dans le vague. De l'autre côté de la place se trouvaient deux des capitaines de Delagard : Gospo Struvin, trapu et massif, et Bamber Cadrell, long et dégingandé. Ils étaient au sommet du plan incliné conduisant du front de mer à la place et s'agrippaient à la rambarde comme deux marins se préparant à affronter une lame de fond. Entre eux, se dressant sur la place telle une statue colossale. Brondo Katzin le poissonnier se tenait immobile comme un grand animal pétrifié, le regard fixé sur sa main droite sans bandage, comme s'il venait de voir apparaître un œil au plus profond de la plaie.

Rien n'indiquait pourtant qu'il y ait eu un accident ou une victime quelconque.

— Que se passe-t-il ? demanda Lawler.

Lis Niklaus se tourna vers lui tout d'un bloc. C'était une grande femme robuste et plantureuse, à la longue tignasse blonde et à la peau si profondément hâlée qu'elle en paraissait presque noire. Delagard s'était mis en ménage avec elle depuis cinq ou six ans, juste après la mort de sa femme, mais il n'avait jamais officialisé leur union. On supposait en général qu'il cherchait à protéger l'héritage de ses fils. Delagard avait quatre grands fils qui vivaient chacun sur une île différente.

— Bamber et Gospo reviennent du chantier naval, dit Lis Niklaus d'une voix rauque, presque étranglée. Il paraît que les Gillies sont allés là-bas... et qu'ils nous ont dit... qu'ils ont dit à Nid...

Elle ne put achever sa phrase qui se termina en un bredouillement incompréhensible.

La petite Mendy Tanamind, la vieille mère toute ratatinée de Nimer, prit la parole de sa voix flûtée.

— Nous devons partir ! lança-t-elle avec un rire nerveux et

suraigu. Nous devons partir !

— Cela n'a rien de drôle, déclara Sandor Thalheim, aussi vieux que Mendy, en secouant la tête avec véhémence et en faisant trembloter ses fanons et ses bajoues.

— Tout ça à cause de quelques animaux, dit Bamber Cadrell. À cause de trois plongeurs qui sont morts.

La nouvelle s'était donc déjà répandue. Dommage, se dit Lawler. Les hommes de Delagard auraient dû garder le secret jusqu'à ce que nous trouvions un moyen de régler le problème.

Quelqu'un commença à sangloter. Mendy Tanamind se remit à rire. Brondo Katzin sortit de sa transe et commença à répéter d'une voix pleine de hargne :

— Salauds de Gillies ! Salauds de Gillies !

— Que se passe-t-il ici ? Quel est le problème ? s'écria Delagard en s'approchant enfin d'un pas lourd.

— Bamber et Gospo ont pris la liberté de répandre la nouvelle, dit Lawler. Tout le monde est déjà au courant.

— Comment ? Comment ? Les fumiers ! Je les tuerai !

— Il est un peu tard pour cela.

D'autres membres de la petite communauté affluaient sur la place. Lawler vit arriver Gabe Kinverson et Sundira Thane, le père Quillan, les Sweyner. Et d'autres encore qui les suivaient. Ils furent bientôt quarante, puis cinquante, soixante, presque tout le monde. Il y avait même une demi-douzaine de Sœurs, une petite phalange féminine en formation serrée. L'union fait la force. Dag Tharp apparut à son tour, suivi de Marya et Gren Hain, de Josc Yanez, le jeune homme de dix-sept ans que Lawler avait commencé à former et qui lui succéderait un jour, et d'Onyos Felk, le cartographe. Natim Gharkid, retour de ses champs d'algues, le pantalon trempé jusqu'à la taille, arriva au pas de course. La nouvelle s'était maintenant répandue dans toute la communauté.

Les visages exprimaient pour la plupart le désarroi, la stupéfaction, l'incrédulité. Est-ce vrai ? semblaient-ils se demander. Est-ce possible ?

— Écoutez-moi, vous tous ! s'écria Delagard. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter ! Les choses vont s'arranger !

Gabe Kinverson s'avança vers l'armateur. Avec sa carrure impressionnante, ses épaules massives, son menton en galoche, il était deux fois plus grand que Delagard. Il semblait toujours émaner du colosse une aura de violence, de danger potentiel.

— Ils nous chassent ? demanda Kinverson en dardant sur Delagard le regard froid et implacable de ses yeux vert d'eau. Ils ont vraiment dit que nous devons partir ?

Nous disposons de trente jours, confirma l'armateur en hochant

lentement la tête. Ils ont été très clairs là-dessus. Peu leur importe où nous allons, nous ne pouvons pas rester ici. Mais je vais arranger ça, vous pouvez compter sur moi.

— J'ai l'impression que vous avez déjà tout arrangé, dit Kinverson.

Delagard fit un pas en arrière et défia le colosse du regard, comme s'il s'apprêtait à se battre. Mais le chasseur semblait plus perplexe que furieux.

— Trente jours avant de quitter l'île, murmura Kinverson entre ses dents. Là, j'en reviens pas.

Il tourna le dos à Delagard et s'éloigna en se grattant la tête.

Lawler se demanda si, tout compte fait, Kinverson ne s'en fichait pas totalement... Il passait la majeure partie de son temps en mer, toujours seul, et péchait les espèces de poissons qui ne s'aventuraient pas dans la baie. Jamais Kinverson n'avait participé activement à la vie de la communauté ; il semblait la traverser en flottant, un peu comme les îles d'Hydros dérivant à la surface de l'océan, distant, indépendant, renfermé, sur une route qu'il était seul à connaître.

Mais les autres étaient plus agitées. Eliyana, la petite épouse fragile, aux cheveux dorés, de Brondo Katzin sanglotait avec frénésie. Le père Quillan essayait de la consoler, mais à l'évidence il était lui-même bouleversé. Les Sweyner, deux petits vieux ratatinés, échangeaient à voix basse des paroles inquiètes. Plusieurs femmes assez jeunes s'efforçaient d'expliquer la situation à leurs enfants anxieux. Lis Niklaus était allée chercher dans son café un cruchon d'alcool d'algue-vigne qui passait rapidement de main en main parmi les hommes qui en buvaient l'un après l'autre une grande lampée d'un air sombre et désespéré.

— Comment comptez-vous arranger les choses ? demanda discrètement Lawler à Delagard. Avez-vous un plan ?

— Oui, répondit l'armateur en paraissant soudain animé par une énergie farouche. Je vous ai dit que j'en assumais la responsabilité pleine et entière et j'étais sincère. Je vais retourner voir les Gillies pour implorer leur clémence. Je me jetterai à genoux et, s'ils me demandent de lécher leur nageoire caudale, je le ferai. Tôt ou tard, ils reviendront sur leur décision. Ils ne peuvent pas s'en tenir à cet ultimatum ridicule.

— J'admire votre optimisme.

— S'ils refusent de céder, poursuivit Delagard, je leur dirai que je suis prêt à me condamner à un exil volontaire. Je leur demanderai de ne pas punir tout le monde. Je leur dirai que je suis le seul et unique responsable. Je leur dirai que je suis disposé à partir à Velmise, à Salimil ou n'importe où, qu'ils ne reverront plus ma sale gueule et que je m'engage à ne plus jamais remettre les pieds à Sorve. Je réussirai,

Lawler ; ce sont des êtres raisonnables. Ils comprendront qu'il ne sert à rien de bannir de l'île une vieille femme comme Mendy qui y a passé les quatre-vingts années de sa vie. C'est moi le salaud, c'est moi l'affreux tueur de plongeurs et, s'il le faut, je partirai. Mais je ne pense pas que nous en arrivions à cette extrémité.

— Peut-être avez-vous raison. Mais je n'en suis pas sûr.

— Je ramperai devant eux, s'il le faut.

— Et, s'ils vous obligent à partir, vous ferez venir un de vos fils de Velmise pour qu'il prenne la direction du chantier naval, c'est bien cela ?

— Je ne vois aucun mal à cela, dit Delagard, l'air étonné.

— Les Gillies pourraient penser que vous n'étiez pas tout à fait sincère en acceptant de vous exiler. Ils pourraient penser que tous les Delagard se valent.

— Vous voulez dire que cela ne leur suffira peut-être pas si je suis le seul à partir ?

— Précisément. Ils exigeront peut-être autre chose de vous.

— Par exemple ?

— Imaginons qu'ils vous disent qu'ils pardonnent au reste d'entre nous, si vous vous engagez, vous et tous les membres de votre famille, à ne jamais remettre les pieds à Sorve et à détruire le chantier naval des Delagard.

— Non, dit l'armateur, les yeux étincelants. Jamais ils ne poseront de telles conditions !

— Ils l'ont déjà fait. Et pis encore.

— Mais si je pars, si je quitte vraiment l'île et si mes fils s'engagent solennellement à ne plus jamais faire du mal à un plongeur...

Lawler pivota sur ses talons et s'éloigna sans attendre la suite.

La violence première du choc commençait à s'estomper. Il avait incorporé dans son esprit, son âme et jusqu'à la moelle de ses os cette phrase toute simple : *Nous allons devoir quitter Sorve*. Tout bien considéré, il prenait très calmement la chose. Il se demanda pourquoi. En un instant, tout ce qu'il avait patiemment construit sur cette île venait de lui être arraché.

Lawler se remémora son séjour à Thibeire. Comme il avait été profondément troublant de voir tous ces visages nouveaux, d'ignorer le nom et l'histoire personnelle de chacun, de suivre un sentier sans savoir ce qu'il y avait au bout. Quelques heures lui avaient suffi et c'est avec plaisir qu'il avait retrouvé Sorve.

Et maintenant, il allait devoir s'établir ailleurs et y passer le reste de ses jours, vivre au milieu d'inconnus, oublier ce que représentait le fait d'être un Lawler de l'île de Sorve et devenir un humain comme un autre, un nouveau venu, un voyageur quelconque se joignant à une

nouvelle communauté où il n'avait rien à faire et où il n'y avait pas de place pour lui. Une telle perspective aurait dû être dure à digérer. Mais, passé le premier moment terrifiant d'émotion et d'angoisse, il s'était laissé envahir par une sorte de résignation, comme s'il était aussi indifférent à l'expulsion prochaine que semblaient l'être un Gabe Kinverson ou bien un Gharkid, libres d'attaches, insaisissables. Étrange, se dit-il, peut-être n'ai-je pas encore pris pleinement conscience de la situation.

Il vit Sundira Thane s'avancer vers lui. Elle était toute rouge et la sueur brillait sur son front. Tout dans son attitude révélait une vive excitation et une sorte de contentement farouche.

— Je vous avais bien dit qu'ils étaient furieux contre nous, non ? On dirait que j'avais raison.

— Oui, dit Lawler, on le dirait.

— Nous allons vraiment être obligés de partir, reprit-elle après l'avoir observé en silence pendant quelques instants. Pour moi, cela ne fait pas le moindre doute.

Les prunelles étincelantes, elle semblait tirer fierté de ce qui se passait, en être presque grisée. Il revint en mémoire à Lawler que Sorve était la sixième île sur laquelle elle vivait, à l'âge de trente et un ans. Les voyages ne la dérangeaient pas ; sans doute même lui plaisaient-ils.

— Pourquoi en êtes-vous si sûre ? demanda-t-il en hochant lentement la tête.

— Parce que les Habitants ne changent jamais d'avis. Quand ils disent quelque chose, rien ne les en ferait démentir. Tuer des plongeurs semble être beaucoup plus grave à leurs yeux que tuer des poissons-chair ou des frappeurs. Les Habitants ne s'opposent pas à ce que nous allions chercher notre nourriture dans la baie. Ils mangent des poissons-chair eux aussi. Mais les plongeurs, c'est autre chose. Les Habitants ont une attitude très protectrice avec eux.

— Oui, dit Lawler, cela me semble probable. Elle plongea les yeux dans les siens, sans avoir à lever la tête, car ils avaient à peu près la même taille.

— Vous vivez ici depuis longtemps, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Depuis que je suis venu au monde.

— Oh ! Je suis désolée pour vous ! Cela va être dur.

— Je m'en sortirai, dit-il. Il y aura toujours de la place pour un médecin sur les autres îles. Même un médecin mal dégrossi comme moi, ajouta-t-il en riant. À propos, comment va cette toux ?

— Je n'ai pas toussé une seule fois depuis que vous m'avez donné votre drogue.

— Cela ne m'étonne pas le moins du monde.

Lawler vit Delagard paraître brusquement à ses côtés.

— Voulez-vous venir avec moi chez les Gillies, docteur ? demanda l'armateur sans même s'excuser d'interrompre la conversation.

— Pour quoi faire ?

— Ils vous connaissent et ils vous respectent. Vous êtes le fils de votre père et vous jouissez d'un certain crédit auprès d'eux. Ils vous considèrent comme un homme honorable et digne de confiance. Si je suis obligé de leur promettre de quitter l'île, vous pouvez vous porter garant de ma sincérité.

— Si vous leur dites cela, ils n'ont pas besoin de moi pour vous croire. Ils ne pensent pas qu'un être intelligent, même vous, puisse mentir. Ma présence ne changera rien.

— Accompagnez-moi quand même, Lawler.

— C'est une perte de temps. Ce qu'il faut faire maintenant, c'est commencer à préparer l'évacuation.

— Nous pouvons quand même essayer. Nous ne pourrions être sûrs de rien, si nous n'essayons pas.

— Tout de suite ? demanda Lawler après quelques secondes de réflexion.

— Après la tombée de la nuit, dit Delagard. Pour l'instant, ils n'ont pas envie de voir un humain. Ils sont trop occupés à fêter l'ouverture de leur centrale électrique. Vous savez qu'ils viennent de la mettre en service il y a à peu près deux heures ? Ils ont tiré un câble entre le promontoire et leur côté de l'île, et le courant passe.

— Tant mieux pour eux.

— Je vous retrouve devant la digue, au coucher du soleil, d'accord ? Nous irons leur parler ensemble. Acceptez-vous, Lawler ?

Lawler passa tranquillement l'après-midi dans son vaargh en essayant de se représenter tout ce que signifierait le départ de l'île, en tournant et retournant dans son esprit cette pensée qui suscitait tant d'inquiétudes. Pas un seul patient ne se présenta. Fidèle à sa promesse du petit matin, Delagard lui fit porter plusieurs flacons d'alcool d'algue-vigne. Lawler but un peu, puis un peu plus, sans ressentir d'effets particuliers. Il envisagea un moment de s'octroyer une autre dose de son tranquillisant, mais il abandonna cette idée. Il était assez calme et ce n'était pas de sa nervosité habituelle qu'il souffrait. Ce qu'il éprouvait était une sorte de profond engourdissement de l'esprit, un sentiment écrasant d'abattement contre lesquels les gouttes roses ne lui seraient d'aucun secours. Je vais quitter l'île de Sorve, se répétait-il. Je vais aller vivre ailleurs, sur une île que je ne connais pas, avec des gens dont le nom, le lignage et la nature profonde seront des mystères pour moi.

Il avait beau se dire que ce n'était pas grave, qu'au bout de quelques mois il se sentirait autant chez lui à Thibeire, Velmise,

Kaggerham ou n'importe quelle autre île qu'il l'était maintenant à Sorve, il savait que ce n'était pas vrai. Mais il essayait de s'en convaincre.

Il se sentait mieux quand la résignation, le fatalisme, voire l'indifférence l'emportaient en lui, mais l'ennui c'est qu'il ne parvenait pas à demeurer dans cet état d'engourdissement. De loin en loin, une émotion violente s'emparait de lui et le bouleversait, il était envahi par le sentiment d'une perte intolérable et sentait même une terreur panique le gagner. Et il fallait tout recommencer.

Quand le soir tomba, Lawler quitta son vaargh et prit la direction de la digue.

Deux lunes s'étaient levées et un petit croissant d'Aurore réapparaissait au firmament. La baie était illuminée par les couleurs du crépuscule, de longues traînées d'or et de pourpre se fondant rapidement sous ses yeux dans le gris de la nuit tombante. Les formes sombres de mystérieuses créatures marines se mouvaient lentement dans les eaux peu profondes. Il émanait une impression de paix et de beauté du spectacle de la baie au soleil couchant.

Mais Lawler se prit soudain à penser au voyage qui l'attendait. Son regard se porta au-delà du port, vers l'immensité hostile et inconcevable de l'océan. Combien de temps leur faudrait-il naviguer avant de trouver une île acceptant de les accueillir ? Une semaine, quinze jours, un mois ?

Jamais il n'avait pris la mer, pas même pour une journée. Il était bien allé à Thibeire, l'île qui s'était approchée si près de Sorve, mais n'avait fait qu'une courte traversée en canot jusqu'à l'entrée de la baie.

Lawler savait qu'il redoutait la mer. Il lui arrivait parfois de se représenter la mer comme une bouche gigantesque, à l'échelle de la planète, qui, lors d'un lointain séisme, avait dû engloutir la totalité d'Hydros, ne laissant à la surface des flots que les quelques petites îles construites par les Gillies. Et il serait englouti lui aussi, s'il entreprenait de la traverser.

Il se dit avec un vif agacement que c'était ridicule, que des hommes comme Gabe Kinverson partaient en mer tous les jours et qu'ils étaient toujours vivants, que Nid Delagard avait effectué des centaines de traversées entre les îles, que Sundira Thane était venue d'une île de la Mer d'Azur, une île si éloignée qu'il n'en avait jamais entendu parler. Tout se passerait bien. Il embarquerait sur l'un des navires de Delagard et, une ou deux semaines plus tard, il débarquerait sur l'île qui deviendrait sa nouvelle patrie.

Et pourtant... Les nuits ténébreuses, l'immensité, la violence des houles de la mer sans limites...

— Lawler ? cria une voix.

Il regarda autour de lui. Pour la deuxième fois de la journée, Nid

Delagard sortit de l'ombre derrière lui.

— Venez, dit l'armateur, il se fait tard. Allons parler aux Gillies.

Des lumières brillaient dans la centrale électrique des Gillies, juste devant eux, le long de la saillie de la côte. D'autres points lumineux, des dizaines, voire des centaines, scintillaient un peu plus loin, dans les rues de l'agglomération des Hydrans. L'annonce de leur expulsion, aussi brutale qu'inattendue, avait totalement occulté l'autre événement d'importance de la journée, le début de la production d'électricité par des turbines hydrauliques sur l'île de Sorve.

La lumière venant de la centrale était froide, glauque, vaguement narquoise. Les Gillies disposaient d'une technique comparable à ce qu'elle était sur la Terre au XVIII^e ou XIX^e siècle et ils avaient inventé une sorte d'ampoule en utilisant des filaments obtenus à partir des fibres de la plante aux si nombreux usages qu'était le bambou de mer. Les ampoules étaient précieuses et difficiles à fabriquer, et la grosse pile voltaïque, la principale source d'énergie de l'île, malcommode et récalcitrante, ne fonctionnait que mollement et par intermittence et tombait fréquemment en panne. Mais maintenant, au bout de cinq ou six années de travail, les lampes de l'île étaient alimentées par une source nouvelle et inépuisable, l'énergie hydraulique ; l'eau chaude de la surface était transformée en vapeur qui faisait tourner les turbines du générateur produisant l'électricité destinée à alimenter les lampes de Sorve.

Les Gillies avaient accepté de laisser les humains vivant à l'autre extrémité de leur île utiliser une partie de la nouvelle énergie en échange d'une certaine somme de travail. Sweyner leur fabriquait des lampes, Dann Henders les aidait à tendre des câbles, etc. Lawler avait contribué à conclure cet arrangement, ainsi que Delagard, Nicko Thalheim et un ou deux autres. C'était la seule victoire dans le domaine de la coopération inter-espèces que les humains avaient réussi à remporter ces dernières années. Et il avait fallu près de six mois de lentes et difficiles négociations.

Il revint à l'esprit de Lawler que, le matin même, il espérait mener à bien par ses propres moyens une nouvelle œuvre commune. Cela lui semblait remonter à une éternité. La nuit venait à peine de tomber et, s'il se rendait maintenant chez les Gillies, c'était pour les implorer de laisser les humains continuer à vivre sur l'île.

— Nous irons directement voir les chefs, dit Delagard. Dans le cas

présent, il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints, non ?

— Comme vous voulez, dit Lawler avec un haussement d'épaules.

Ils contournèrent la centrale électrique et s'engagèrent en territoire gillie en longeant le rivage. À cet endroit, l'île s'élargissait rapidement et le sol s'élevait régulièrement pour former un vaste plateau circulaire sur lequel s'étendait la majeure partie du village des Gillies. De l'autre côté du plateau se trouvait un à-pic où la levée végétale protégeant l'arrière de l'île plongeait vertigineusement vers les flots sombres de l'océan.

Le village des Gillies formait un cercle irrégulier. Les bâtiments les plus importants étaient groupés au centre et les autres constructions disséminées à la périphérie. La principale différence entre les constructions du centre et les autres semblait être dans le souci de la permanence. Les constructions sises au cœur du village, selon toute vraisemblance des lieux de pratiques cérémonielles, étaient faites d'algue-bois, le matériau constituant le sol de l'île, alors que les autres, les habitations des Gillies, n'étaient que des sortes de tentes rudimentaires faites d'algues vertes encore humides jetées sur des tiges de bambou de mer. Il s'en dégageait sous le feu du soleil des relents infects de pourriture et, lorsque la couverture d'algues était devenue trop sèche, on la remplaçait par des algues fraîches. Une caste particulière de Gillies semblait passer son temps à démolir les huttes et à en construire de nouvelles.

Il fallait plusieurs heures pour traverser dans toute sa longueur la partie de l'île occupée par les Gillies. Quand Lawler et Delagard atteignirent le centre du village, Aurore s'était couchée et la *Croix d'Hydros* brillait au firmament.

— Ils arrivent, dit Delagard. Laissez-moi parler le premier. S'ils commencent à devenir trop désagréables avec moi, vous me relayerez. Vous pouvez leur dire tout ce que vous pensez de moi, cela m'est égal. Du moment que ça marche.

— Vous croyez vraiment que quelque chose pourra marcher ?

— Chut ! Je ne veux pas entendre ce genre de propos !

Venant du cœur du village, une demi-douzaine de Gillies – des mâles, pour autant que Lawler pût en juger – s'avançaient vers eux. Quand ils ne furent plus qu'à une douzaine de mètres, ils s'arrêtèrent et se rangèrent sur une seule ligne devant les deux humains.

Delagard leva les deux mains en formant le geste qui signifiait : « Nous venons en paix. » C'était le salut universel adressé par les humains aux Gillies, sans lequel aucune conversation ne pouvait commencer.

À ce stade, les Gillies étaient censés répondre en émettant les sons prolongés et funèbres qui signifiaient : « Nous reconnaissons vos intentions pacifiques et nous attendons vos paroles. » Mais, ce soir-là,

ils ne dirent rien. Ils demeurèrent immobiles, fixant en silence les deux intrus.

— Cela ne me dit rien qui vaille, murmura Lawler.

— Attendez. Attendez.

Delagard fit d'abord le geste de la paix, puis il passa aux signes de la main qui signifiaient : « Nous sommes vos amis et nous avons pour vous le plus profond respect. »

L'un des Gillies émit un son qui n'était pas sans évoquer un pet.

Les petits yeux jaunes et brillants, très rapprochés et placés à la base de la tête, observaient les deux humains avec un regard glacial et indifférent.

— Laissez-moi essayer, murmura Lawler.

Il fit un pas en avant. Le vent qui soufflait de derrière les Gillies lui apportait leur odeur forte et musquée à laquelle se mêlaient des remugles d'algues en décomposition provenant de leurs huttes précaires.

Il fit à son tour le signe *Nous venons en paix*, mais cela ne provoqua aucune réaction, pas plus que le signe voisin *Nous sommes vos amis*. Après un délai convenable, il entreprit de faire le signe *Nous demandons à être reçus en audience par ceux qui vous gouvernent*.

Un des Gillies émit pour la seconde fois le son ressemblant à un pet. Lawler se demanda si c'était le même que celui qui, au petit matin, devant la centrale électrique, l'avait repoussé avec force grognements et grondements menaçants.

Delagard leur adressa un autre signe, celui qui signifiait : « J'implore votre clémence pour une offense involontaire. » Il se heurta au silence des Gillies, à leurs yeux froids et indifférents, à leur regard distant.

Lawler essaya encore le signe qui signifiait : « Comment racheter notre écart de conduite ? » Mais ce fut en pure perte.

— Les ordures, grommela Delagard. J'aimerais leur crever le lard avec une lance.

— Ils le savent, dit Lawler. C'est pour cela qu'ils ne veulent pas négocier avec vous.

— Je vais m'en aller. Il vaut mieux que vous soyez seul pour leur parler.

— Si vous croyez que cela vaut la peine d'essayer...

— Ils n'ont rien contre vous. Rappelez-leur qui vous êtes... qui était votre père et ce qu'il a fait pour eux.

— Vous avez d'autres suggestions ? demanda Lawler.

— J'essaie seulement de me rendre utile. Mais allez-y, faites-le à votre manière. Je vous attendrai au chantier naval. Arrêtez-vous au retour et tenez-moi au courant de la situation.

Delagard recula et se fondit dans l'obscurité. Lawler s'avança vers

les six Gillies et recommença toute la série de salutations, puis il se fit reconnaître : Valben Lawler, médecin, fils de Bernat Lawler, le médecin. Le grand guérisseur qu'ils n'avaient certainement pas oublié, l'homme qui avait libéré leurs petits de la menace de la pourriture de l'aileron.

Il fut frappé par l'ironie de la situation : c'était le commencement du discours qu'il avait passé la moitié de la nuit à tourner et retourner dans son esprit enfiévré. Il avait enfin l'occasion de le prononcer, même si le contexte était profondément différent.

Ils continuèrent de le fixer sans réagir. Au moins, il n'y a pas eu de pet cette fois, songea Lawler.

« Nous avons reçu l'ordre de quitter l'île », dit-il en faisant les signes appropriés. « Est-ce la vérité ? »

Le Gillie de gauche émit le murmure grave et vibrant exprimant une réponse affirmative.

« Cela nous chagrine profondément. Existe-t-il un moyen de vous faire revenir sur cette décision ? »

Le Gillie de droite émit un grondement prolongé qui ne laissait pas subsister la moindre équivoque.

Lawler leur lança un regard désespéré. Une bouffée de vent lui emplît les narines de leur odeur pénétrante et il réprima un haut-le-cœur. Les Gillies avaient toujours été pour lui des êtres étranges, mystérieux et assez repoussants. Il savait qu'il aurait dû les accepter tels qu'ils étaient, ne voir en eux qu'une des composantes du monde dans lequel il avait toujours vécu, au même titre que l'océan ou le ciel, mais, malgré la longue pratique qu'il avait d'eux, ils demeuraient des êtres d'une autre création. Des habitants d'une autre planète, des créatures d'un autre monde. Il y avait les humains et les Gillies et, entre les deux races, aucune affinité. Pourquoi en va-t-il ainsi ? se demanda Lawler. C'est ma planète natale autant que la leur.

« La mort de ces plongeurs n'est qu'un malheureux accident », dit-il sans se laisser décourager. « Personne ne leur voulait de mal. »

Il reçut en réponse un grondement et un âpre sifflement qui signifiaient : « Peu importe la cause, seul le résultat compte. »

Derrière les six Gillies, des lumières verdâtres scintillaient, éclairant par intervalles les curieuses structures – statues, machines, idoles ? – qui s'élevaient au centre de l'espace découvert formant le cœur du village. D'étranges assemblages de métaux variés, patiemment extraits des tissus de petits animaux marins et agencés pour former des amas de ferraille couverts de rouille.

« Delagard promet de ne plus jamais faire travailler de plongeurs », reprit Lawler en essayant d'amadouer les Gillies pour établir enfin le contact.

Un grondement. Un âpre sifflement.

« Nous direz-vous comment nous pouvons réparer notre faute ? Nous regrettons ce qui s'est passé. Nous le regrettons profondément. »

Pas de réponse. Rien que le regard fixe et distant des yeux jaunes et froids.

C'est ridicule, se dit Lawler. Je pourrais aussi bien dialoguer avec le vent.

« Mais enfin, c'est notre patrie ! » poursuivit-il en s'exprimant avec des gestes véhéments. « C'est ici que nous avons toujours vécu ! »

Trois grondements. De plus en plus sourds. « Trouver une autre patrie ? » dit Lawler. « Mais nous aimons cette île ! C'est ici que je suis né. Jamais nous ne vous avons fait de mal, jamais aucun de nous ne vous a fait de mal avant cela. Mon père... Vous avez connu mon père. Il vous a bien rendu service quand... » De nouveau, le son évoquant un pet. Tout à fait éloquent, songea Lawler. Il ne servait à rien de continuer. Il avait pleinement conscience de l'inutilité de sa démarche. Les Gillies commençaient à perdre patience. Les grognements, les grondements sourds, les manifestations de colère n'allaient pas tarder. Et après, tout pouvait arriver.

D'un mouvement de la nageoire, l'un des Gillies lui signifia que l'entretien était terminé. C'était un congédiement, il ne pouvait pas s'y prendre.

Lawler fit un geste marquant sa déception. Il exprima sa tristesse, son désarroi, sa consternation.

À son grand étonnement, l'un des Gillies répondit par une rapide succession de sons dans lesquels on pouvait presque percevoir une manière de sympathie. Lawler se demanda si ce n'était pas l'effet d'une imagination trop optimiste. Comment en être sûr ? Son étonnement ne fit que s'accroître quand la créature massive sortit du rang et s'avança vers lui avec une stupéfiante rapidité en ouvrant ses bras rudimentaires. La surprise le cloua sur place. Qu'est-ce que cela signifiait ? Le Gillie se dressait devant lui comme une muraille vivante. Le moment est venu, se dit-il. C'est l'assaut final, le coup mortel porté avec désinvolture dans un mouvement d'irritation. Il demeurait pétrifié. L'instinct de conservation lui criait de faire quelque chose, mais il était incapable de trouver la volonté d'essayer de s'enfuir. Le Gillie le prit par un bras et l'attira à lui. Il referma ses nageoires en une étreinte étouffante. Lawler sentit les griffes recourbées et acérées pénétrer doucement dans sa chair, s'enfoncer avec une incroyable délicatesse.

Après tout, fais ce que tu veux. Moi, je m'en fous. Lawler n'avait jamais été si près d'un Gillie. Sa tête était plaquée contre l'énorme poitrine du Gillie et il entendait son cœur battre à l'intérieur. Ce n'était pas le rythme familial d'un cœur humain, mais un battement plus sourd et plus fort. Le cerveau déroutant d'un Gillie se trouvait à

quelques centimètres de sa joue. L'odeur âcre d'un Gillie lui emplissait les narines. Il avait la tête qui tournait et le cœur au bord des lèvres, mais, curieusement, il n'était pas effrayé. Quelque chose de profondément troublant dans cette étreinte ne laissait pour l'instant pas de place en lui pour la peur. La proximité de l'étrange créature faisait tout tourbillonner dans son esprit. Une sensation aussi violente qu'une tempête hivernale, aussi puissante que la Vague elle-même, balaya le tréfonds de son âme. Il avait le goût des algues dans la bouche ; l'eau de mer courait dans ses veines.

Le Gillie le tint longuement serré contre lui, comme pour lui communiquer quelque chose – quelque chose – que les mots étaient impuissants à exprimer. L'étreinte n'était ni amicale ni hostile ; sa nature échappait totalement à Lawler. Les robustes embryons de bras le pressaient avec vigueur, de toutes leurs forces, mais le Gillie ne semblait aucunement avoir l'intention de lui faire mal. Lawler avait l'impression d'être un petit enfant serré sur la poitrine d'une mère adoptive laide, bizarre, dépourvue d'affection. Ou encore une poupée écrasée contre la vaste poitrine de l'énorme créature.

Puis le Gillie le lâcha et le repoussa d'un petit mouvement brusque avant d'aller rejoindre les autres en se dandinant. Lawler demeura pétrifié, le corps secoué de tremblements. Il regarda les Gillies qui, sans plus lui prêter la moindre attention, pivotaient sur eux-mêmes et s'éloignaient pesamment vers leur village. Il les suivit longtemps des yeux avec le sentiment de n'avoir rien compris. D'âcres relents de mer demeuraient dans ses narines. Il eut à cet instant l'impression qu'il ne parviendrait jamais à se débarrasser de cette odeur fétide.

Ce devait être une sorte d'adieu, décida finalement Lawler.

Oui, c'est cela. Un adieu à la mode des Gillies, une dernière étreinte affectueuse. Peut-être pas vraiment affectueuse, mais quand même une sorte de baiser d'adieu. Cela avait-il un sens ? Non, sans doute pas, mais le reste non plus. Disons que c'était un geste d'adieu, conclut Lawler, et restons-en là.

La nuit était déjà bien avancée quand Lawler s'en retourna. Il repartit d'un pas lent vers le sentier du littoral, contourna de nouveau la centrale électrique et descendit vers le chantier naval, vers la bicoque de bois branlante où vivait Delagard. L'armateur avait toujours dédaigneusement refusé d'habiter dans un vaargh. Il affirmait qu'il voulait être près de son chantier naval à toute heure du jour et de la nuit.

Lawler le trouva seul dans la pièce enfumée, en train de boire de l'alcool d'algue-vigne à la lumière tremblotante du feu. La pièce était petite et encombrée, pleine de lignes et d'hameçons, de filets et de rames, d'ancres, de peaux de poissons-tapis empilées et de caisses

d'alcool. Elle ressemblait plus à une réserve qu'à une habitation. C'était le logis de l'homme le plus riche de l'île.

— Vous puez comme une Gillie, dit Delagard en fronçant le nez. Qu'avez-vous fait pendant tout ce temps ? Vous avez baisé avec une Gillie ?

— Vous avez deviné juste. Vous devriez essayer, vous savez. Vous avez peut-être encore des trucs à apprendre.

— Très drôle ! Mais c'est vrai que vous puez le Gillie. Ils vous ont malmené ?

— L'un d'eux m'a serré d'un peu trop près au moment où j'allais partir, dit Lawler. Je pense que c'était un accident.

— Bon, dit Delagard en haussant les épaules. Êtes-vous arrivé à quelque chose ?

— Non. L'avez-vous cru une seule seconde ?

— On peut toujours espérer. Ce n'est pas parce que vous voyez tout en noir qu'il faut perdre espoir. Il nous reste un mois pour les faire changer d'avis. Vous voulez boire un coup, docteur ?

Delagard lui versait déjà à boire. Lawler prit le gobelet et le vida d'un trait.

— Il est temps de cesser de se raconter des histoires, Nid. De faire semblant de croire que nous les ferons revenir sur leur décision.

Delagard leva vivement la tête. À la lueur tremblotante du feu, son visage paraissait plus lourd qu'il ne l'était en réalité. Les ombres mouvantes faisaient ressortir des bourrelets de chair autour de son cou et creusaient ses joues à la peau tannée. La lassitude se lisait dans ses petits yeux ronds et brillants.

— Vous croyez ?

— Cela ne fait plus aucun doute. Ils veulent vraiment se débarrasser de nous. Tout ce que nous pourrons dire ou faire n'y changera rien.

— C'est ce qu'ils vous ont dit ?

— Ils n'ont pas eu besoin de me le dire. J'ai vécu assez longtemps sur cette île pour savoir qu'ils font toujours ce qu'ils disent. Et vous aussi.

— Oui, dit pensivement Delagard. Moi aussi.

— Il est temps de regarder la réalité en face. Nous n'avons pas la moindre chance de les convaincre de lever leur ultimatum. Qu'en pensez-vous, Delagard ? Y a-t-il la moindre chance ?

— Non, je ne pense pas.

— Alors, quand allez-vous cesser de faire comme si nous pouvions les faire changer d'avis ? Dois-je vous rappeler ce qui s'est passé à Shalikomo quand ils ont ordonné à certains humains de partir et que personne ne l'a fait ?

— C'était à Shalikomo, il y a déjà longtemps. Nous sommes à

Sorve et le problème se pose aujourd'hui.

— Et les Gillies sont toujours les Gillies. Vous voulez que ce qui s'est passé à Shalikomo se reproduise ici ?

— Vous connaissez la réponse à cette question, doc.

— Très bien. Vous savez depuis le début qu'il n'y a aucun espoir de les faire revenir sur leur décision. Mais vous avez fait mine d'y croire, n'est-ce pas ? Uniquement pour montrer à tout le monde à quel point vous étiez préoccupé par le pétrin dans lequel vous nous avez plongés tout seul.

— Vous croyez que je me suis foutu de votre gueule ?

— Absolument.

— Eh bien, sachez que ce n'est pas vrai. Avez-vous une idée de ce que j'éprouve pour avoir provoqué tout cela ? J'ai l'impression d'être le dernier des salauds, Lawler. D'ailleurs, comment me jugez-vous ? Comme une brute, un vil exploiteur ? Vous croyez que je peux me contenter de hausser les épaules avec dédain et de m'adresser à tout le monde en disant : « Bon, voilà, les gars, vous savez que pendant un moment, j'ai eu une affaire juteuse avec des plongeurs, mais ça vient de foirer et on est tous obligés de faire notre balluchon. J'espère que vous ne m'en voulez pas trop. Allez, salut, à un de ces quatre ! » Sorve est ma patrie, docteur, et je voulais au moins montrer que j'essayais de réparer le mal que j'ai fait.

— D'accord, vous avez essayé. Nous avons essayé tous les deux et cela ne nous a menés nulle part, comme c'était à prévoir depuis le début. Mais qu'allez-vous faire maintenant ?

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Je vous l'ai déjà dit. Il n'est plus question de nous bercer d'illusions et de demander à genoux aux Gillies de nous pardonner. Nous devons commencer à réfléchir à la manière dont nous allons partir d'ici et à notre destination. Commencez à préparer l'évacuation, Delagard. C'est à vous de vous en occuper, c'est vous qui êtes la cause de tout cela. À vous de vous arranger.

— En fait, dit lentement l'armateur, j'ai déjà commencé à prendre des dispositions. Cette nuit, pendant que vous étiez en train de parlementer avec les Gillies, j'ai donné l'ordre à mes trois navires actuellement en mer de faire demi-tour et de regagner immédiatement Sorve pour pouvoir nous servir de bâtiments de transport.

— Pour nous transporter où ?

— Tenez, prenez un autre verre.

Delagard remplit de nouveau le gobelet de Lawler sans attendre sa réponse.

— Je vais vous montrer quelque chose, dit-il.

Il ouvrit un meuble de rangement et en sortit une carte marine. Elle se présentait sous la forme d'un globe de plastique d'une

soixantaine de centimètres de diamètre, composé de plusieurs dizaines de bandes de différentes couleurs assemblées de main de maître par quelque artisan d'art. On percevait à l'intérieur le mouvement d'un mécanisme. Lawler se pencha vers le globe. Les cartes marines étaient rares et précieuses et il avait rarement eu l'occasion d'en voir une de si près.

— C'est Dismas, le père d'Onyos Felk, qui l'a fabriquée, il y a cinquante ans, dit Delagard. Mon grand-père la lui a achetée à l'époque où le vieux Felk avait envie de se lancer dans la navigation maritime et où il avait besoin d'argent pour construire des navires. Vous vous souvenez de la flottille de Felk ? Trois bâtiments. La Vague les a fait sombrer tous les trois. Pour payer les navires, il a vendu sa carte marine et il a perdu les navires... Vous parlez d'une poisse ! Surtout que c'était la meilleure de toutes les cartes marines. Onyos serait prêt à donner son testicule gauche pour la récupérer, mais pourquoi la lui vendrais-je ? Je lui permets quand même de la consulter de temps en temps.

Des médaillons pourpres de la taille de l'ongle du pouce, mus par le mécanisme, se déplaçaient de haut en bas sur le globe. Il y en avait une quarantaine, peut-être plus. La plupart d'entre eux suivaient une ligne droite reliant les deux pôles, mais il arrivait que l'un d'eux s'écarte presque imperceptiblement pour glisser dans une bande longitudinale adjacente, de la manière dont une véritable île pouvait faire un léger écart vers l'ouest ou vers l'est tout en suivant la direction du courant qui la portait vers le pôle. Lawler était émerveillé par l'ingéniosité de l'instrument.

— Vous savez comment on lit ces cartes ? demanda Delagard. Ces cercles rouges sont les îles ; ici vous avez la Mer Natale et voici Sorve.

Une minuscule tache rouge remontait très lentement vers l'équateur sur le fond vert de la bande sur laquelle elle se déplaçait ; une trace infime, un point de couleur en mouvement. Si petit et pourtant si cher.

— Toute la planète est représentée, reprit Delagard, du moins tout ce que nous connaissons d'elle. Les points rouges sont les îles habitées... habitées par des humains. Voici la Mer Noire, la Mer Rouge et, ici, la Mer Jaune.

— Où est la Mer d'Azur ? demanda Lawler.

— Tout là-haut, répondit Delagard en marquant un léger étonnement, presque dans l'autre hémisphère. Que savez-vous sur la Mer d'Azur, docteur ?

— Pas grand-chose. Quelqu'un m'en a parlé récemment, c'est tout.

— La Mer d'Azur est à une sacrée distance. Je n'y suis jamais allé. Et voilà la Mer Vide, poursuivit l'armateur en tournant le globe pour montrer l'autre côté à Lawler. La grande surface sombre que vous

voyez là, c'est la Face des Eaux. Vous souvenez-vous des merveilleuses histoires que le vieux Jolly nous racontait sur la Face ?

— Ce vieux menteur ! Vous ne croyez quand même pas qu'il est allé là-bas ?

— C'était pourtant une belle histoire, non ? fit Delagard avec un clin d'œil.

Lawler hocha la tête en silence et laissa son esprit remonter près de trente-cinq ans en arrière. Il revit le vieux marin aux traits burinés qui leur avait si souvent fait le récit de sa traversée solitaire de la Mer Vide et leur racontait sa mystérieuse et irréaliste rencontre avec la Face, une île si vaste que toutes les autres îles de la planète auraient pu y loger, une paroi immense et menaçante qui barrait l'horizon et se dressait comme une muraille funeste dans des parages lointains et silencieux. Sur la carte, la Face n'était qu'une zone sombre et immobile de la taille de la paume d'une main, une tache noire et irrégulière dans les étendues vierges de l'autre hémisphère, qui descendait presque jusqu'aux régions polaires.

Lawler fit pivoter le globe pour suivre la lente progression des îles dans l'autre hémisphère.

Il se demanda comment une carte marine si ancienne pouvait, si longtemps après, prévoir la position des îles avec une quelconque précision. Elles avaient certainement été déviées de leur trajet d'origine par toutes sortes de phénomènes météorologiques localisés. Ou bien le cartographe avait-il pris tout cela en compte en s'appuyant sur quelque magie scientifique héritée de l'univers de la science du reste de la galaxie ? Tout était si primitif sur Hydros que Lawler s'étonnait toujours lorsqu'un mécanisme quelconque fonctionnait, mais il savait qu'il en allait différemment sur les autres planètes habitées de l'espace où, sous la terre ferme, se trouvaient des réserves de métaux et entre lesquelles existaient des communications. Les miracles technologiques de la Terre, l'ancienne patrie perdue, s'étaient transmis à ces autres mondes. Mais il n'y avait rien de tel sur Hydros.

— Que pensez-vous de l'exactitude de cette carte ? demanda-t-il après un long silence. Compte tenu du fait qu'elle a été dressée il y a un demi-siècle et de tout ce qui s'est passé depuis.

— Avons-nous appris quoi que ce soit de nouveau sur Hydros depuis un demi-siècle ? C'est la meilleure carte dont nous disposons. Le vieux Felk était un artisan de génie et il a recueilli des renseignements auprès de tous ceux qui avaient parcouru les mers du globe. Il a comparé tous ces renseignements avec des observations faites de l'espace, d'Aurore. Sa carte est exacte, j'en donnerais ma main à couper !

Lawler suivit le mouvement des îles avec fascination. Peut-être les informations fournies par la carte étaient-elles sûres, peut-être pas ; il

n'avait aucun moyen de le savoir. Jamais il n'avait compris comment il était possible à celui qui prenait la mer de regagner son port d'attache et, à plus forte raison, d'atteindre une autre île, étant donné que le navire et l'île se trouvaient tous deux en mouvement en même temps. Il faudra un de ces jours que je pose la question à Gabe Kinverson, se dit Lawler.

— Bon, dit-il, quel est votre plan ?

Delagard montra Sorve sur la carte.

— Vous voyez cette île, au sud-ouest de la nôtre, qui remonte à la limite de la bande contiguë ? C'est Velmise. Elle dérive vers le nord-est en se déplaçant plus vite que nous et elle passera tout près de Sorve dans un mois. Elle ne sera, à ce moment-là, qu'à une dizaine de jours de mer, peut-être moins. Je vais transmettre un message à celui de mes fils qui vit à Velmise et lui demander s'ils accepteraient de nous accueillir, nous tous, les soixante-dix-huit humains de Sorve.

— Et s'ils refusent ? Velmise est bougrement petite.

— Nous avons d'autres possibilités. Regardez : voici Salimil qui remonte de l'autre côté. Au moment de notre départ, elle ne sera qu'à deux semaines et demie de mer.

Lawler réfléchit à la perspective de passer deux semaines et demie en pleine mer, à bord d'un navire. Sous le soleil implacable, cinglé sans relâche par le vent desséchant, à se nourrir de poisson séché et à aller et venir dans l'espace exigu du pont, sans rien voir d'autre que l'océan, encore et toujours l'océan. Il prit la bouteille d'alcool et remplit son gobelet.

— Si Salimil ne veut pas de nous, poursuivit Delagard, nous pourrions aller à Kaggerham – ici – à Shaktan ou même à Grayvard. J'y ai de la famille et je crois que je pourrai m'arranger avec eux. Mais ce serait un voyage de huit semaines.

Huit semaines ? Lawler essaya d'imaginer ce que cela pouvait représenter.

— Il n'y aura de place nulle part pour soixante-dix-huit personnes, dit-il après un silence, surtout à si court terme. Ni à Velmise, ni à Salimil, nulle part !

— Dans ce cas, il nous faudra nous séparer, une poignée par-ci, une poignée par-là.

— Non ! lança Lawler avec véhémence.

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas que la communauté éclate. Je veux qu'elle reste unie.

— Et si ce n'est pas possible ?

— Nous trouverons une solution. Nous ne pouvons pas emmener un groupe de personnes qui ont toujours vécu ensemble et les éparpiller sur tout l'océan. Nous formons une grande famille, Nid.

— Vraiment ? Je ne crois pas que je vois les choses ainsi.

— Eh bien, essayez !

— Bon, dit Delagard, très calmement, le front plissé par la réflexion. Je pense que nous pourrions, en dernier ressort, aborder tout simplement dans une des îles qui ne sont pas habitées par des humains et demander refuge aux Gillies qui y vivent. Cela s'est déjà fait.

— Ces Gillies sauraient que nous avons été chassés d'ici par nos propres Gillies. Et ils sauraient pourquoi.

— Ce ne serait peut-être pas un obstacle. Vous connaissez les Gillies aussi bien que moi, docteur. Une grande partie d'entre eux sont bien disposés envers nous. À leurs yeux, nous ne sommes qu'un exemple parmi d'autres des voies impénétrables de l'univers, des êtres bizarres tombés de la grande mer de l'espace et échoués par hasard sur leurs côtes. Ils savent qu'il est inutile de perdre son temps à mettre en question les voies impénétrables de l'univers. Et je suppose que c'est pour cette raison qu'ils ont consenti à nous laisser nous installer chez eux dès notre arrivée sur Hydros.

— C'est peut-être la manière dont les plus sages voient les choses, mais les autres nous détestent et ne veulent rien avoir à faire avec nous. Pourquoi diable les Gillies d'une autre île nous accueilleraient-ils alors que ceux de Sorve nous jettent à la mer et nous considèrent comme des assassins ?

— Tout ira bien, dit paisiblement Delagard, sans réaction apparente au terme offensant d'assassin, le regard fixé sur le contenu de son gobelet d'alcool qu'il tenait entre ses deux mains. Nous irons à Velmise, reprit-il. À Salimil, ou à Grayvard, s'il le faut, ou bien dans une autre île inconnue. Nous resterons tous ensemble et nous nous bâtirons une vie nouvelle. J'y veillerai. Comptez sur moi, doc.

— Avez-vous assez de navires pour transporter tout le monde ?

— J'en ai six. À raison de treize passagers par bâtiment, nous n'aurons pas l'impression d'être les uns sur les autres. Cessez de vous inquiéter, doc. Prenez donc un autre verre.

— J'en ai un.

— Je peux vous accompagner ?

— Faites comme chez vous.

Delagard éclata de rire ; l'ivresse commençait à le gagner. Il caressa la sphère comme si c'était un sein de femme, puis il la souleva délicatement et alla la ranger dans le meuble. La bouteille d'alcool était presque vide. Delagard alla en prendre une autre quelque part et se versa une grande rasade. Il tituba en se servant, reprit son équilibre et se mit à pouffer.

— S'il y a une chose que je puis vous assurer, docteur, dit-il, la bouche pâteuse, c'est que je vais mettre le paquet pour nous trouver

une nouvelle île et faire en sorte que tout le monde y arrive sain et sauf. Vous me croyez quand je vous dis ça ?

— Bien sûr que je vous crois.

— Arriverez-vous à me pardonner du fond du cœur pour ce que j'ai fait à ces plongeurs ? poursuivit l'armateur en articulant de plus en plus difficilement.

— Mais oui. Mais oui.

— Vous êtes un menteur. Vous me détestez.

— Arrêtez, Nid. Ce qui est fait est fait. Il nous reste simplement à vivre avec ces souvenirs.

— Voilà qui est parlé comme un vrai philosophe. Tenez, encore un petit coup.

— D'accord.

— Et encore un pour le brave vieux Nid Delagard. Pourquoi pas ? C'est ça, encore un petit coup pour ce bon vieux Delagard ! Voilà, Nid. Merci, Nid... merci beaucoup. Oh ! c'est du bon... du bon.

Delagard bâilla à se décrocher la mâchoire. Ses yeux se fermèrent, sa tête descendit lentement vers la table.

— Oui, du bon... murmura-t-il encore. Il bâilla derechef, étouffa un rot et s'endormit. Lawler vida son gobelet et sortit.

Le seul bruit qui troublait le silence était celui du clapotis des vagues venant mourir sur le rivage, un bruit tellement familier à Lawler qu'il en avait à peine conscience. Les premières lueurs du jour n'apparaîtraient pas avant encore une ou deux heures. La *Croix d'Hydros*, brillant au firmament avec férocité, déchirait les ténèbres d'un bout à l'autre du ciel comme une charpente lumineuse à quatre branches, placée tout là-haut pour empêcher la planète de dégringoler dans le vide de l'espace.

Lawler avait l'impression que son esprit était doté d'une sorte de clarté cristalline. Il pouvait presque entendre fonctionner les rouages de son cerveau.

Il se rendit compte qu'il lui était égal de quitter Sorve.

Il en resta tout interdit. Tu es soûl, se dit-il.

Peut-être. Mais en tout cas, dans le courant de la nuit, à un moment qu'il ne pouvait préciser, la terreur du départ l'avait quitté. Était-ce définitif ou une absence éloignée provisoirement ? Lawler n'aurait su le dire, mais il se sentait capable, du moins pour l'instant, de regarder les choses en face, sans se dérober. Cette perspective ne l'effrayait pas. Plus que cela, même, la perspective de quitter Sorve était...

Grisante ? Était-ce possible ?

Oui, grisante. Le cadre de sa vie avait été tracé une fois pour toutes, figé à jamais... Le docteur Lawler, de Sorve, un descendant des

Premières Familles, un Lawler de la lignée des Lawler, qui vieillissait d'une journée chaque jour, qui accomplissait sa tâche quotidienne, guérissait les malades de son mieux, se promenait le long de la digue, nageait un peu, péchait un peu, consacrait le temps nécessaire à transmettre ses connaissances à son élève, mangeait et buvait, allait rendre visite à quelques amis de longue date, les mêmes depuis son enfance, puis qui allait se coucher, se réveillait et recommençait exactement la même chose le lendemain, été comme hiver, qu'il pleuve ou qu'il vente. Ce cadre allait éclater. Il allait vivre ailleurs ; peut-être devenir quelqu'un d'autre. Cette idée le fascinait ; il constatait, non sans étonnement, qu'il s'en réjouissait même. Il était là depuis si longtemps ; il était lui-même depuis si longtemps.

Tu es vraiment très, très soûl, se dit Lawler. Et il éclata de rire. Très, très, très soûl !

L'idée lui vint brusquement de se promener dans le village endormi, une sorte de voyage sentimental d'adieu, en regardant tout comme si c'était sa dernière nuit sur Hydros, en revivant tout ce qui lui était arrivé ici et là, chaque événement marquant de sa vie. Les endroits où, en compagnie de son père, il avait contemplé la mer, ceux où il avait écouté les récits fantastiques du vieux Jolly, où il avait pêché son premier poisson, où il avait embrassé sa première fille. Des scènes associées à ses amitiés et à ses amours, pour ce qu'elles valaient. L'endroit de la baie où il se trouvait le jour où il avait failli embrocher Nicko Thalheim. La cachette derrière l'ossuaire où il avait épié Marinus Cadrell, le barbu grisonnant, en train de faire l'amour avec la sœur de Damis Sawtelle, Mariam, qui était maintenant une des Sœurs du couvent. Cela lui rappela le jour où, lui aussi, il avait fait l'amour avec Mariam, quelques années plus tard, en territoire Gillie. Ils aimaient tous les deux vivre dangereusement, à l'époque. Les souvenirs affluaient à sa mémoire. La silhouette floue de sa mère ; ses deux frères, celui qui était mort beaucoup trop tôt et celui qui avait pris la mer pour sortir à jamais de sa vie ; son père, infatigable, imposant, distant, unanimement révééré, l'initiant inlassablement aux techniques médicales, quand il eût de loin préféré aller barboter dans la baie ; ces années d'enfance qui ne lui avaient pas laissé le souvenir d'une enfance, marquées par l'austérité de toutes ces longues heures d'étude forcée qui le privaient des jeux et des plaisirs de son âge. *Un jour, ce sera toi le médecin*, lui rabâchait son père. *Tu seras le médecin*. Sa femme Mireyl montait à bord du navire à destination de Morvendir. Son esprit remontait dans le temps. Tic-tac, c'était le jour de la traversée jusqu'à l'île de Thibeire. Tic-tac, il courait avec Nestor Yanez, mourant de rire et de peur, pour échapper à la femelle Gillie qu'ils avaient bombardée d'œufs de ginzo. Tic-tac, il allait au-devant de la lugubre délégation venue lui annoncer que son père était mort et

qu'il était le nouveau médecin. Tic-tac, il découvrait ce que cela faisait de mettre un bébé au monde. Tic-tac, il dansait, ivre, au sommet de la levée, au beau milieu d'une Nuit des *Trois Lunes*, en compagnie de Nicko et Nestor Lyonides, de Moira, de Meela et de Quigg, et il avait l'impression que ce jeune et gai Valben Lawler était quelqu'un d'autre, quelqu'un qu'il avait connu autrefois, très longtemps auparavant. Toute sa vie, ses quarante et quelques années passées à Sorve, défilait en sens inverse. Tic-tac. Tic-tac. C'est ça, songea-t-il, je vais prendre le temps de faire une longue promenade dans tous les lieux de mon passé avant que le jour se lève. D'un bout à l'autre de l'île. Mais l'idée lui vint, sans qu'il sût dans quel but, de passer par son vaargh avant de se mettre en route. Il trébucha en franchissant la porte basse de l'entrée et tomba de tout son long. Quand, quelques heures plus tard, les premiers rayons du soleil le tirèrent de son sommeil, il était toujours dans la même position.

Pendant quelques instants, Lawler fut incapable de se souvenir de ce qu'il avait dit et fait pendant la nuit. Puis tout lui revint. Un Gillie l'avait tenu serré contre lui. L'odeur lui collait encore à la peau. Puis Delagard, l'alcool d'algue-vigne, beaucoup d'alcool, la perspective d'une traversée jusqu'à Velmise, ou Salimil, ou même Grayvard. Puis cet étrange moment de griserie à l'idée de quitter Sorve. Tout cela avait-il vraiment eu lieu ? Oui, oui. Il était dégrisé maintenant et tout était encore présent à son esprit.

Mon Dieu !... Ma tête !

Il se demanda combien de verres d'alcool Delagard avait réussi à lui faire boire pendant la nuit.

— Docteur ? cria une voix fluette d'enfant à la porte du vaargh. Docteur, je me suis fait mal au pied.

— Une seconde, dit Lawler d'une voix râpeuse.

Une réunion se tenait ce soir-là au centre communautaire pour discuter de la situation. Dans la salle l'air était lourd et poisseux, chargé d'odeurs de sueur. Les esprits étaient échauffés. Lawler occupait sa place habituelle, au fond, en face de la porte, d'où il voyait tout. Delagard n'était pas venu, prétextant des affaires urgentes à régler au chantier naval et des messages qu'il devait recevoir de ses navires encore en mer.

— Ce n'est qu'un piège, déclara Dann Henders.

Les Gillies en ont assez de nous voir ici, mais ils ne veulent pas se donner la peine de nous tuer eux-mêmes. Ils nous obligent donc à prendre la mer pour que les poissons-pilon et les léopards de mer fassent le travail à leur place.

— Comment sais-tu cela ? demanda Nicko Thalheim.

— Je n'en sais rien. Ce n'est qu'une supposition. J'essaie de comprendre pourquoi ils nous obligeraient à quitter l'île pour une peccadille comme la mort de trois plongeurs.

— Avoir causé la mort de trois plongeurs n'est pas une peccadille ! s'écria Sundira Thane. N'oubliez pas que vous parlez d'êtres intelligents !

— Intelligents ? lança Dag Tharp, d'un ton railleur.

— Et comment ! Si j'étais une Gillie et si je découvrais que ces fichus humains massacrent des plongeurs, j'aurais, moi aussi, envie de me débarrasser d'eux.

— Peu importe, dit Henders. Ce que je veux dire, c'est que, si les Gillies réussissent à nous chasser d'ici, c'est tout l'océan et ses habitants qu'il nous faudra affronter dès que nous aurons pris la mer. Et ce ne sera pas accidentel. Les Gillies ont la haute main sur toute la faune marine, tout le monde le sait, et ils se serviront de tous les animaux pour nous faire disparaître.

— Et si nous décidions de ne pas nous laisser chasser par les Gillies ? demanda Damis Sawtelle. Et si nous décidions de résister ?

— Résister ? dit Bamber Cadrell. Résister comment ? Et avec quoi ? Tu es complètement fou, Damis !

Ils étaient tous deux capitaines sur les navires de Delagard. Deux hommes solides et pratiques, deux amis d'enfance. Mais, à voir les regards noirs et menaçants qu'ils échangeaient à cet instant, on eût dit

des ennemis mortels.

— Organiser la résistance, dit Sawtelle. Mener une guérilla.

— Nous nous glissons à l'intérieur de leur territoire, suggéra Nimber Tanamind, et nous faisons main basse dans leur édifice du culte sur quelque chose qui nous semble important.

— Cela me paraît complètement stupide, déclara Cadrell.

— À moi aussi, dit Nicko Thalheim. Voler leurs fétiches ne nous mènera nulle part. La solution, c'est la résistance armée, comme Damis vient de le dire. Une guérilla meurtrière. Faire couler le sang des Gillies dans les rues jusqu'à ce qu'ils reviennent sur leur décision. Le concept de guerre est inconnu sur cette planète et, si nous combattons contre eux, ils ne comprendront même pas ce que nous faisons.

— Et Shalikomo ? lança une voix au fond de la salle. Rappelez-vous ce qui s'est passé à Shalikomo.

— Oui, cria une autre voix. Ils nous massacreront comme ils ont massacré les nôtres à Shalikomo. Et nous ne pourrons rien faire pour les en empêcher.

— C'est vrai, déclara Marya Hain. C'est plutôt chez nous que le concept de guerre est inconnu, pas chez eux. Ils savent donner la mort quand ils ont décidé de le faire. Et avec quoi les attaquerons-nous ? Avec des couteaux à écailler ? Des marteaux et des ciseaux ? Nous ne sommes pas des guerriers... Nos ancêtres l'étaient peut-être, mais nous ne savons même pas ce que signifie la guerre.

— Nous apprendrons, rétorqua Thalheim. Nous ne pouvons pas nous laisser chasser de chez nous.

— Vraiment ? lança Marya Hain. Avons-nous le choix ? Nous ne sommes ici que parce qu'ils nous y tolèrent. Et maintenant, c'est terminé. Cette île est à eux. Si nous essayons de résister, ils nous prendront un par un et ils nous jeteront dans la mer, comme ils l'ont fait à Shalikomo.

— Mais nous en entraînerons un grand nombre avec nous, dit Damis Sawtelle avec véhémence.

— Dans la mer ? lança Dann Henders avec un grand rire. Bonne idée ! Nous leur tiendrons la tête sous l'eau jusqu'à ce qu'ils se noient !

— Tu as parfaitement compris ce que je voulais dire, grommela Sawtelle. S'ils tuent l'un de nous, nous tuons l'un d'eux. Quand ils commenceront à compter leurs victimes, ils reviendront en vitesse sur leur décision.

— Ils nous tueront beaucoup plus vite que nous ne pourrons le faire, dit Leynila, la femme de Poitin Stayvol.

Après Gospo Struin, Stayvol était le plus ancien des capitaines de Delagard. Il commandait ce soir-là le navire assurant la liaison avec Kentrup. On pouvait toujours compter sur Leynila, une petite femme

pleine de fougue, pour s'opposer à toutes les idées de Damis Sawtelle. Il en allait ainsi depuis leur plus tendre enfance.

— Même si nous en tuons un chaque fois que l'un de nous disparaît, où cela nous mènera-t-il ? demanda Leynila.

Dana Sawtelle inclina la tête en signe d'approbation. Elle se leva et traversa la salle pour aller se placer à côté de Marya et Leynila. La plupart des femmes se trouvaient d'un côté de la salle tandis que la poignée d'hommes constituant la faction belliciste se tenait de l'autre côté.

— Leynila a raison, dit-elle. Si nous essayons de nous battre, nous périrons tous. Cela n'a aucun sens. Si nous faisons la guerre aux Gillies, si nous nous battons comme des héros et si, en fin de compte, nous devons tous mourir, en quoi notre sort sera-t-il plus enviable que si nous avons tout simplement pris la mer pour aller vivre ailleurs ?

— Tais-toi, Dana ! ordonna son mari en se tournant vivement vers elle.

— Compte là-dessus, Damis ! Compte là-dessus ! Tu t'imagines que je vais tranquillement rester assise comme une gentille petite fille pendant que vous envisagez d'attaquer à un contre dix des créatures qui nous sont physiquement supérieures. Nous ne pouvons pas lutter contre les Gillies !

— Il le faut.

— Non. Non !

— C'est de la bêtise, toutes ces idées de bataille, dit Lis Nicklaus. Ils bluffent, ils ne nous obligeront pas vraiment à partir.

— Si, ils le feront...

— Pas si Nid prend les choses en main.

— C'est ton très cher Nid qui nous a mis dans ce pétrin ! s'écria Marya Hain.

— Et c'est lui qui nous en sortira. Les Gillies sont furieux en ce moment, mais ils ne...

— Qu'en pensez-vous, docteur ? cria quelqu'un.

Lawler avait gardé le silence pendant toute la discussion, attendant que l'émotion retombe d'elle-même. C'était toujours une erreur de se lancer hâtivement dans ce genre de débat.

Il se leva et le silence se fit brusquement dans la salle. Tous les regards convergeaient sur lui. Ils attendaient qu'il leur donne La Réponse. Un miracle, l'espoir d'un sursis. Ils étaient persuadés qu'il répondrait à leur attente. Lui, le pilier de la communauté, le descendant d'un célèbre fondateur, le praticien connaissant mieux qu'eux-mêmes le corps de chacun d'eux, l'esprit sagace et lucide, le donneur respecté de conseils judicieux.

Lawler parcourut longuement l'assemblée du regard avant de prendre la parole.

— Je suis désolé, Damis, Nicko, Nimber, mais je pense que ces idées de résistance ne nous mèneront nulle part. Nous devons reconnaître que ce n'est pas une solution.

Des murmures s'élevèrent aussitôt dans le groupe des bellicistes. Lawler les fit cesser d'un regard impérieux.

— Essayer de vaincre les Gillies, poursuivit-il, revient à essayer d'assécher la mer. Nous n'avons pas d'armes et nous ne disposons au mieux que d'une quarantaine d'hommes assez robustes pour se battre alors qu'ils sont plusieurs centaines. Ce n'est même pas la peine d'y penser.

Le silence devint glacial, mais Lawler vit que ses paroles et son calme commençaient à faire leur effet : les gens échangeaient des regards et hochaient gravement la tête. Il se tourna vers Lis Niklaus.

— Les Gillies ne bluffent pas, Lis, et Nid n'a aucun moyen de les faire revenir sur leur décision. Il leur a déjà parlé et moi aussi. Tu le sais bien. Si tu t'imagines encore que les Gillies vont changer d'avis, tu rêves.

Comme ils avaient tous l'air grave, la mine sombre ! Les Sweyner, Dag Tharp, le petit groupe de Thalheim, les Sawtelle. Sidero Volkin et sa femme Elka, Dann Henders et Martin Yanez aussi. Et le jeune Josc Yanez. Lis et Léo Martello. Et Pilya Braun, Leynila Stayvol et Sundira Thane. Il les connaissait si bien, tous ou presque. Ils formaient sa famille, comme il l'avait dit à Delagard pendant leur nuit de beuverie. Oui, sa famille. Tous ceux qui vivaient sur cette île.

— Mes amis, reprit-il, nous devons regarder la réalité en face. Cette situation ne me plaît pas plus qu'à vous, mais nous n'avons pas le choix. Les Gillies nous ordonnent de partir. Soit, c'est leur île. Ils ont pour eux le nombre et la force physique. Nous irons bientôt nous établir ailleurs et il n'y a rien à y faire. J'aimerais pouvoir vous proposer quelque chose de plus réjouissant, mais je ne peux pas. Personne ne le peut. Personne.

Il attendit une réplique véhémement de Thalheim, de Tanamind ou de Damis Sawtelle, mais ils n'avaient rien à objecter. Personne n'avait plus rien à dire. Tous ces projets de résistance armée avaient fait long feu. La réunion s'achevait sans résultat. Il n'y avait pas d'autre solution que de se soumettre ; tout le monde en avait maintenant pleinement conscience.

Debout devant la digue, entre le chantier naval de Delagard et la centrale électrique des Gillies, Lawler contemplait les couleurs changeantes de la baie en cette fin d'après-midi de la deuxième semaine après l'ultimatum quand il vit Sundira Thane passer en nageant au-dessous de lui. Sans cesser de nager, elle releva vivement la tête et lui adressa un petit signe. Il inclina la tête à son tour et agita

la main. Un ciseau vigoureux fit apparaître ses longues jambes fuselées et la propulsa en avant, les reins cambrés, le torse fendant l'eau juste en dessous de la surface.

Lawler vit fugitivement les fesses de Sundira miroiter au-dessus de l'eau, des fesses pâles de garçon, puis son corps tout entier glissa sous la surface, longue forme nue s'éloignant du rivage d'une nage puissante et régulière. Lawler la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Elle nage comme un Gillie, se dit-il. Il avait l'impression qu'elle n'avait pas sortie la tête de l'eau pendant au moins trois ou quatre minutes. Ne respirait-elle donc jamais ?

Mireyl aussi était une bonne nageuse, songea-t-il.

Lawler fut étonné de voir son ex-épouse remonter ainsi du passé à l'improviste. Il n'avait pas pensé à elle depuis une éternité. Puis il lui revint brusquement en mémoire qu'il avait songé à elle la nuit de sa beuverie. Mireyl, oui. C'était si loin.

Il la revoyait presque. Il se retrouva soudain à l'âge de vingt-trois ans, tout jeune médecin, et elle était avec lui, peau et cheveux blonds, ramassée, large d'épaules et de hanches, centre de gravité bas. Une sorte de petit projectile, charnu, musclé, trapu. Mais il ne parvenait pas à retrouver ses traits. Oui, il était incapable de se souvenir de son visage.

Elle nageait merveilleusement. Elle se mouvait dans l'eau comme une anguille. La fatigue ne semblait avoir aucune prise sur elle et elle demeurait immergée pendant un temps interminable. Aussi robuste et dynamique qu'il fût, Lawler avait toutes les peines du monde à la suivre à la nage. Elle finissait par se retourner en riant et elle l'attendait. Quand il arrivait à sa hauteur, il refermait les bras autour d'elle et la serrait très fort contre lui.

Ils sont en train de nager. Il s'approche d'elle et elle lui ouvre les bras. De petites créatures brillantes, souples et peu farouches évoluent autour d'eux dans l'eau de la baie.

— Nous devrions nous marier, dit-il.

— Tu crois ?

— Oui, je crois.

— La femme du médecin. Je n'aurais jamais cru devenir un jour la femme du médecin. Mais il faut bien qu'il y en ait une, ajoute-t-elle en riant.

— Non, ce n'est pas une obligation. Mais je veux que tu le deviennes.

— Attrape-moi et je t'épouse ! lance-t-elle en se dégageant de son étreinte et en se mettant à nager.

— Ce n'est pas juste ! Tu as pris trop d'avance !

— Rien n'est jamais juste ! crie-t-elle.

Avec un sourire, il se lance à sa poursuite, nageant plus vigoureusement qu'il ne l'a jamais fait, et, cette fois, il réussit à la rattraper au beau milieu de la baie. Il ne sait si c'est parce qu'il a nagé au-delà de ses capacités ou bien parce qu'elle s'est volontairement laissé rattraper. Sans doute un peu des deux. Le médecin avait donc pris femme.

— Es-tu heureuse ? lui demandait-il.

— Oh ! oui ! Oui !

— Moi aussi.

C'était une union solide, du moins le pensait-il. Mais elle avait la bougeotte. Venue d'une autre île, elle voulait quitter Sorve pour aller vivre ailleurs. Elle avait envie de voir le monde, mais lui était retenu à Sorve par l'exercice de sa profession, par son tempérament sérieux et discipliné, par une infinité de liens invisibles. Il n'avait pas compris à quel point il importait pour elle de mener une existence vagabonde, car il pensait que son désir de connaître d'autres îles n'était qu'une phase, que cette envie s'estomperait à mesure quelle s'habituerait à sa nouvelle vie de couple à Sorve.

Une autre scène. Le port, onze mois après leur mariage. Mireyl embarque sur un navire de Delagard assurant la liaison avec l'île de Morvendir. Elle se retourne vers la jetée et lui fait un signe de la main. Mais elle ne sourit pas. Lui non plus, qui lève lentement le bras à son tour, en signe d'adieu. Puis elle lui tourne le dos et disparaît.

Lawler n'avait plus jamais eu de nouvelles, plus jamais entendu parler d'elle. Cela remontait à vingt ans. Il espérait qu'elle était heureuse, où qu'elle fût.

Lawler regardait au loin des rase-vagues jaillir de l'eau et prendre leur envol au-dessus des flots. Leurs écailles rouge et or rutilaient au soleil couchant comme les pierres précieuses des contes de son enfance. Il n'avait jamais vu de pierres précieuses – il n'existait rien de tel sur Hydros – mais il était difficile d'imaginer qu'elles pussent être encore plus belles qu'un vol de rase-vagues au coucher du soleil. Il ne pouvait non plus imaginer spectacle plus beau que celui de la baie de Sorve étalant sa riche palette de couleurs. Quelle magnifique soirée d'été ! À certaines autres époques de l'année, l'air était loin d'être aussi doux et caressant ; pendant les saisons où l'île se trouvait dans les eaux polaires, balayée par des vents furieux, cinglée par des rafales de neige fondue. Il arrivait parfois, quand la tempête faisait rage, que personne ne pût s'aventurer dehors, même au bord de la baie pour rapporter du poisson et des plantes aquatiques. Tout le monde se nourrissait de poisson séché, de poudre d'algue et de filaments de varech séchés. Tout le monde se blottissait dans son vaargh en attendant tristement le retour de températures plus clémentes. Mais

l'été ! Ah ! l'été ! La saison où l'île traversait les eaux tropicales ! Rien ne valait l'été. Se faire chasser de l'île au cœur de l'été rendait l'expulsion encore plus pénible ; on les privait de la plus belle saison de l'année.

Mais n'est-ce pas l'histoire de l'humanité depuis le commencement des temps ? se demanda Lawler. Une expulsion après l'autre, à commencer par celle du paradis terrestre. Un exil après l'autre.

En contemplant la baie dans toute sa splendeur, Lawler éprouvait un douloureux pincement au cœur, le sentiment nouveau d'une perte. Sa vie à Sorve lui échappait irrémédiablement, seconde après seconde. L'étrange griserie qu'il avait ressentie la première nuit à la perspective de recommencer ailleurs une nouvelle vie ne l'avait pas quitté. Mais il ne l'éprouvait plus en permanence.

L'image de Sundira se présenta à lui. Il se demanda ce que cela lui ferait de coucher avec elle. Inutile de faire comme s'il n'était pas attiré par la jeune femme. Les longues jambes fuselées de Sundira ; son corps souple, mince et musclé à la fois ; son énergie, son attitude brusque et assurée. Il imagina ses doigts effleurant lentement la peau fraîche et satinée de l'intérieur des cuisses de la jeune femme. Sa tête se nichant dans le creux entre la gorge et l'épaule. Ses mains se refermant sur les petits seins fermes aux mamelons tendus contre ses paumes. Si Sundira faisait l'amour avec la moitié de la vigueur qu'elle employait à nager, ce serait extraordinaire.

C'était drôle de désirer de nouveau une femme.

Lawler avait pratiqué la continence pendant si longtemps ; céder au désir l'obligerait à retirer une partie de la cuirasse dont il s'était soigneusement revêtu. Mais la perspective de quitter l'île avait réveillé toutes sortes de choses qui dormaient en lui.

Lawler se rendit brusquement compte qu'il s'était écoulé au moins dix minutes depuis la dernière fois qu'il avait vu Sundira respirer. Le meilleur nageur humain ne pouvait suspendre aussi longtemps sa respiration. Inquiet, il fouilla du regard la surface de la baie.

En tournant la tête sur sa gauche, il la vit soudain s'avancer dans sa direction, sur la promenade de la digue. Ses cheveux bruns et mouillés étaient ramenés derrière sa tête et elle portait avec désinvolture une tunique bleue d'algue-lierre ouverte sur le devant. Elle avait dû gagner la côte par le sud sans qu'il le remarque et prendre pied près de la rampe de la baie, à côté du chantier naval.

— Acceptez-vous ma compagnie ? demanda-t-elle.

— Ce n'est pas la place qui manque ici, dit Lawler en écartant les bras.

Elle arriva à sa hauteur et prit la même position que lui, le buste

penché en avant, la tête tournée vers la mer, les coudes appuyés sur le garde-fou.

— Vous aviez l'air si grave tout à l'heure, quand je suis passée devant vous en nageant. Vous étiez plongé dans vos pensées.

— C'est vrai ?

— À moi de vous le demander.

— Oui, je suppose.

— Vous méditiez de profondes pensées, docteur ?

— Non, je réfléchissais, c'est tout.

Il ne se sentait pas capable de lui avouer ce qui occupait son esprit quelques minutes plus tôt.

— J'essayais d'accepter l'idée du départ, dit-il en improvisant rapidement. L'idée de ce nouvel exil.

— Un nouvel exil ? dit-elle. Je ne comprends pas. Pourquoi dites-vous cela ? Vous est-il déjà arrivé d'avoir à quitter une île avant celle-ci ? Je croyais que vous aviez toujours vécu à Sorve.

— C'est vrai. Ce que je voulais dire, c'est qu'il s'agit d'un deuxième exil pour nous tous. Nos ancêtres ont déjà été exilés de la Terre et maintenant, nous sommes condamnés à quitter cette île.

— Nous n'avons pas été exilés de la Terre, dit-elle en se tournant vers lui, l'air perplexe. Jamais aucun humain né sur la Terre n'est venu s'établir sur Hydros. La Terre a été détruite un siècle avant l'arrivée des premiers humains sur cette planète.

— Peu importe. Si l'on remonte à l'origine, nous venons tous de la Terre. Et nous avons perdu notre patrie. N'est-ce pas une sorte d'exil ? Et je parle pour tout le monde, pour tous les humains disséminés sur toutes les planètes. Écoutez, poursuivit-il en accélérant brusquement son débit, nous avions jadis une patrie, une planète ancestrale et cette planète a disparu. Elle est détruite, elle s'est volatilisée. Elle n'existe plus. La Terre n'est plus qu'un souvenir, et un souvenir très flou. Il n'en subsiste que quelques fragments infimes comme ceux que vous avez vus dans mon vaargh. Mon père me disait que la Terre était un endroit merveilleux, extraordinaire, la plus belle planète qui eût jamais existé. Le jardin des délices, aimait-il à dire, le paradis. Peut-être est-ce la vérité ; d'aucuns prétendent qu'il n'en est absolument rien, que c'était un endroit horrible, une planète que les gens fuyaient, car ils ne pouvaient supporter d'y vivre tellement elle était affreuse. Je ne sais pas. Tout cela est devenu une véritable mythologie. Quoi qu'il en soit, c'était notre patrie et, quand nous l'avons quittée, la porte s'est refermée derrière nous pour de bon.

— Je ne pense jamais à la Terre, dit Sundira Thane.

— Moi, si. Toutes les autres races de la galaxie ont une patrie, pas nous. Nous sommes condamnés à vivre éparpillés sur plusieurs centaines de mondes, un millier par-ci, quelques centaines par-là, tous

établis loin de chez nous, plus ou moins bien tolérés par la population indigène des planètes sur lesquelles nous avons réussi à prendre pied avec des fortunes diverses. Voilà ce que j'entends par exil.

— Même si la Terre existait encore, il nous serait impossible d'y retourner. Pas à partir d'Hydros. C'est cette planète qui est notre patrie, pas la Terre. Et personne ne veut nous exiler d'Hydros.

— On veut au moins nous exiler de Sorve. Vous n'arriverez pas à me prouver le contraire.

L'expression de la jeune femme, qui marquait de la perplexité et un peu d'impatience, s'adoucit brusquement.

— Si vous considérez cela comme un exil, dit-elle, c'est parce que vous n'avez jamais vécu ailleurs. Pour moi, une île n'est rien d'autre qu'une île. D'ailleurs, elles se ressemblent presque toutes. Je séjourne un certain temps sur l'une d'elles, puis j'ai envie d'aller voir ailleurs et je m'en vais. Pardonnez-moi, ajouta-t-elle en posant furtivement la main sur celle de Lawler, je sais que, pour vous, ce doit être différent.

Lawler aspirait de toutes ses forces à changer de sujet. Les choses avaient pris une mauvaise tournure. Elle lui offrait sa pitié, ce qui signifiait qu'elle devait croire qu'il s'apitoyait sur son sort. La conversation était mal engagée et il ne savait comment en changer le cours. Au lieu de lui parler d'exil et du sort poignant des malheureux humains dispersés comme des grains de sable d'un bout à l'autre de la galaxie, il aurait dû simplement lui dire qu'il l'avait trouvée superbe quand elle avait fait dans l'eau ce saut carapé mettant sa croupe en valeur et lui demander si elle aimerait le suivre sur-le-champ dans son vaargh pour une joyeuse partie de jambes en l'air avant le dîner. Mais il était trop tard pour changer de tactique. À moins que...

— Et comment va cette toux ? demanda-t-il après un long silence.

— De mieux en mieux. Mais j'aimerais avoir un peu plus de votre remède miraculeux. Il ne m'en reste plus que pour deux ou trois jours.

— Passez à mon vaargh quand vous l'aurez fini et je vous en donnerai d'autre.

— D'accord, dit-elle. Et j'aimerais aussi regarder de plus près vos vestiges de la Terre.

— Très volontiers. Et, si cela vous intéresse, je vous dirai tout ce que je sais sur eux. Dans la mesure de mes modestes connaissances. Mais l'intérêt de la plupart des gens retombe rapidement quand je commence à en parler.

— Je n'imaginai pas que vous étiez fasciné à ce point par la Terre. Je n'ai jamais connu personne pour qui elle ait une telle importance. Pour la plupart d'entre nous, la Terre est simplement la planète sur laquelle vivaient nos ancêtres il y a déjà bien longtemps. Mais, en réalité, c'est quelque chose qui dépasse notre entendement, quelque chose d'inaccessible. Nous ne pensons pas plus à la Terre qu'à

la tête que pouvaient avoir nos aïeux.

— J'y pense, répliqua Lawler, mais je ne sais pas pourquoi. Je pense à toutes sortes de choses qui me sont inaccessibles. Par exemple ce que peut être la vie sur la terre ferme. Un lieu où les pieds foulent un sol noir où poussent des plantes. Des plantes qui croissent en plein air et qui atteignent vingt fois la hauteur d'un homme.

— Vous voulez dire des arbres ?

— Oui, des arbres.

— J'ai entendu parler des arbres. Je sais que ce sont des végétaux dont la tige est si épaisse qu'on ne peut en faire le tour avec les bras. Qu'ils ont de haut en bas une enveloppe brune, dure et rugueuse. Vraiment incroyable !

— À vous écouter parler, on dirait que vous en avez déjà vu, dit Lawler.

— Moi ? Non ! Comment aurais-je pu en voir ? Je suis venue au monde sur Hydros, tout comme vous. Mais j'ai connu des gens qui avaient vécu sur des planètes où le sol est solide. Quand je vivais à Simbalimak, j'ai passé un certain temps avec un homme originaire d'Aurore et il m'a parlé des forêts, des oiseaux, des montagnes et de tant d'autres choses que nous n'avons pas ici. Des arbres. Des insectes. Des déserts. C'était ahurissant.

— J' imagine, dit Lawler.

Ce sujet de conversation ne le réjouissait pas plus que le précédent. Il ne voulait pas entendre parler de forêts, d'oiseaux, ni de montagnes, pas plus que de l'homme d'Aurore avec qui elle avait passé un certain temps à Simbalimak.

Elle lui lança un regard bizarre. Il y eut un long silence pesant, un silence plein de sous-entendus, mais il ne comprenait pas ce qu'il cachait.

— Vous n'avez jamais été marié, n'est-ce pas, docteur ? demanda-t-elle d'un ton beaucoup plus sec.

La question était si inattendue que Lawler n'aurait pas été plus surpris en voyant un Gillie faire devant lui un saut périlleux.

— Une fois, répondit-il, et pas très longtemps. Cela remonte à un certain temps et ce fut une grosse bêtise. Et vous ?

— Jamais. Je n'arrive pas à comprendre comment on peut faire cela. Je veux dire unir sa destinée à une seule personne et jusqu'à la fin de ses jours... Cela me paraît tellement bizarre.

— Il semble que ce soit possible, fit observer Lawler. Je l'ai vu de mes propres yeux. Mais je dois reconnaître que mon expérience personnelle est très limitée.

Sundira Thane acquiesça vaguement de la tête. Elle semblait lutter contre quelque chose. Lui aussi, et il savait ce que c'était : sa réticence à franchir les barrières qu'il avait dressées autour de son

existence depuis le départ de Mireyl, son manque d'ardeur à s'exposer à de nouvelles souffrances. Il s'était habitué à sa vie monacale et disciplinée. Non seulement il s'y était habitué, mais cela paraissait être le genre de vie qu'il souhaitait, celui qui répondait à ses aspirations les plus profondes. Qui ne risque rien ne perd rien. Attendait-elle qu'il lui fasse des avances ? Oui, c'est bien ce qu'il semblait. Mais le ferait-il ? En était-il capable ? Il s'était enfermé dans une indifférence intransigeante et qui ne laissait pas de solution pour en sortir.

Le souffle tiède de la brise venant du sud lui apportait l'odeur des cheveux mouillés de la jeune femme et agitait doucement la tunique, lui rappelant que dessous, elle était nue. La lumière orangée du soleil couchant jouait sur sa peau et transformait en fils d'or les poils très fins, presque invisibles, de son corps, de sorte que ses seins donnaient l'impression d'étinceler dans l'ouverture du vêtement primitif. Son corps était encore humide du bain et ses petits mamelons clairs durcissaient à la première fraîcheur du soir. Elle était souple et svelte, désirable.

Il avait envie d'elle, cela ne faisait aucun doute.

Soit. Eh bien, vas-y ! Tu n'as plus quinze ans. Tu sais ce qu'il faut lui dire : « Plutôt que d'attendre demain matin, accompagnez-moi donc maintenant jusqu'à mon vaargh et je vous donnerai le remède. Et après, nous pouvons dîner ensemble et boire quelques verres. J'ai envie de mieux vous connaître. » Lawler avait l'impression que les mots flottaient encore dans l'air, comme s'il les avait véritablement prononcés.

À cet instant précis, Gabe Kinverson, retour de sa journée en mer, apparut sur le sentier. Il portait encore sa tenue de pêche, de lourds vêtements évoquant une toile de tente et destinés à le protéger des coups cinglants des tentacules des poissons-chair. Sous un bras, il portait une voile pliée. Il s'arrêta à une douzaine de mètres, se redressa de toute sa taille et les considéra pendant quelques instants. Massif et rugueux comme un récif, il avait une présence imposante et il émanait de lui cet étrange sentiment d'une grande force contenue avec énormément de difficulté, de violence cachée, de danger latent.

— Te voilà, dit-il en s'adressant à Sundira. Je te cherchais. Bonsoir, docteur.

Il s'était exprimé d'un ton calme, détaché, énigmatique. Les paroles de Kinverson n'étaient jamais aussi menaçantes que son apparence. Il fit signe à Sundira de s'approcher et elle se dirigea vers lui sans hésiter.

— Cela m'a fait plaisir de discuter avec vous, docteur, dit-elle en regardant Lawler par-dessus son épaule.

— À moi aussi.

Kinverson a juste besoin d'elle pour réparer cette voile, se dit-il.

Bien sûr. Bien sûr.

Il fit cette nuit-là un des rêves de la Terre. Il y en avait deux, l'un extrêmement pénible, l'autre un peu moins angoissant. Lawler en faisait un au moins une fois par mois, parfois les deux.

C'était le moins désagréable, celui où il se trouvait sur la Terre et où il foulait un sol ferme. Il était pieds nus et il venait de pleuvoir ; le sol était chaud et souple. Quand il remuait les orteils et les enfonçait dans ce sol, il voyait jaillir entre eux des tortillons de terre, comme le sable lorsqu'il marchait sur un banc de la baie. Mais le sol de la Terre était beaucoup plus sombre et beaucoup plus lourd. Il céda légèrement sous le pied d'une manière très étrange.

Il traversait une forêt. Des arbres s'élevaient de tous côtés, des plantes qui ressemblaient un peu à des algues, avec des troncs élevés et de hautes couronnes de feuillage dense, mais elles étaient beaucoup plus massives que toutes les algues-bois qu'il eût jamais vues et les feuilles étaient si hautes qu'il ne pouvait en distinguer la forme. Des oiseaux voletaient à la cime des arbres. Ils émettaient de curieux cris mélodieux, une musique qu'il n'avait jamais entendue ailleurs et dont il était incapable de se souvenir à son réveil. Toutes sortes d'animaux plus ou moins étranges se déplaçaient dans la forêt ; certains marchaient sur deux jambes comme les humains, d'autres rampaient sur le ventre, d'autres encore prenaient appui sur six ou huit petites échasses. Il les saluait d'un signe de la tête et les créatures de la Terre lui rendaient son salut en passant.

Il atteignit un endroit où la forêt se dégarnissait et où une montagne se dressait devant lui. Elle avait l'aspect d'un verre sombre, moucheté d'irrégularités miroitantes et la lumière chaude et dorée du soleil couchant lui conférait un éclat extraordinaire. La montagne emplissait la moitié du ciel et ses pentes étaient couvertes d'arbres. Ils paraissaient si petits qu'il avait l'impression de pouvoir les prendre dans la main, mais il savait que ce n'était dû qu'à l'éloignement de la montagne, et qu'en réalité les arbres étaient au moins aussi gros, sinon plus, que ceux qui poussaient dans la forêt qu'il venait de quitter.

Il avait contourné la base de la montagne. Derrière se trouvait un espace allongé, en pente, une vallée, et, derrière cette vallée, il voyait quelque chose de sombre qui s'étendait en tous sens. Il savait que c'était une ville, grouillante de gens, des gens dont le nombre dépassait l'imagination. Il se dirigeait vers la ville en songeant qu'il allait se mêler aux gens de la Terre, leur dire qui il était et d'où il venait, leur poser des questions sur la vie qu'ils menaient, leur demander s'ils avaient connu son trisaïeul, Harry Lawler, ou bien le père ou le grand-père de Harry.

Mais il avait beau marcher, la ville ne se rapprochait pas. Elle demeurait sur l'horizon, tout au fond de la vallée. Il marchait pendant

des heures ; il marchait pendant des jours ; il marchait pendant des semaines. Mais la ville restait hors d'atteinte, reculant à mesure qu'il avançait vers elle.

Quand il se réveilla enfin, il se sentait épuisé, perclus de tous ses membres, comme après un grand effort, et avec l'impression de ne pas avoir dormi du tout.

Dans le courant de la matinée, Josc Yanez, le jeune élève de Lawler, vint prendre sa leçon habituelle. Le système d'apprentissage de l'île était très strict ; il ne fallait laisser perdre aucune compétence. Pour la première fois depuis l'installation des humains, l'apprenti médecin n'était pas un Lawler. Mais la lignée des Lawler allait s'éteindre avec lui ; il faudrait bien qu'une autre famille se charge de cette responsabilité quand il aurait disparu.

— Quand nous partirons, demanda Josc, pourrions-nous emporter tout l'équipement médical ?

— Cela dépend de la place qu'il y aura sur les navires, répondit Lawler. Nous emporterons le matériel, la majeure partie des médicaments, la pharmacopée.

— Et les dossiers des patients ?

— S'il y a de la place. Je ne sais pas.

Josc était un grand échalas de dix-sept ans. Un jeune homme d'un naturel doux, au sourire franc et au visage ouvert, qui savait prendre les gens comme il fallait. Il semblait avoir des dispositions pour la médecine et il aimait ces longues heures d'études dont Lawler, dans sa jeunesse remuante et indocile, n'avait jamais raffolé. C'était la deuxième année d'apprentissage de Josc, et Lawler pressentait qu'il connaissait déjà la moitié des procédés techniques de base. Le reste et l'art d'établir un diagnostic viendraient en leur temps. Le jeune homme était issu d'une famille de marins ; son frère aîné, Martin, était l'un des capitaines de Delagard. Cela ressemblait bien à Josc de se préoccuper des dossiers de ses patients. Mais Lawler doutait qu'ils puissent les emporter, car les navires de Delagard ne semblaient guère avoir de place pour la cargaison et il y avait des choses plus importantes à emporter que de vieux dossiers médicaux. Il leur faudrait donc, à Josc et à lui, apprendre par cœur les antécédents médicaux de tous les membres de la communauté avant de quitter l'île. Mais ce ne serait pas un gros problème : Lawler en avait déjà en mémoire la plus grande partie. Et il soupçonnait Josc d'en savoir autant que lui.

— J'espère pouvoir embarquer sur le même navire que vous, dit le jeune homme pour qui Lawler, juste après son frère Martin, était le plus grand des héros.

— Non, lui dit Lawler, nous devons embarquer sur des navires

différents. Si le mien disparaît en mer, tu survivras et tu me remplaceras comme médecin.

Josc eut l'air abasourdi. Était-ce à l'idée que son héros pouvait périr en mer ou bien parce qu'il se rendait compte qu'il était vraiment destiné à devenir un jour le médecin de la communauté et que ce jour était peut-être proche ?

Probablement pour cette seconde raison. Lawler se souvenait de ce qu'il avait éprouvé lorsqu'il avait pris conscience que son apprentissage, ces études exténuantes, ces interminables exercices avaient un but concret, qu'il serait appelé un jour à prendre la place de son père dans ce cabinet et à faire tout ce que son père faisait. Il avait à peu près quatorze ans quand cela s'était produit. À vingt ans, il avait perdu son père et était devenu le nouveau médecin.

— Ne t'inquiète pas pour cela, poursuivit Lawler, il ne m'arrivera rien. Mais il faut envisager le pire, Josc. Nous sommes, toi et moi, les seuls de toute la communauté à avoir acquis quelques connaissances médicales et il convient de protéger ce savoir.

— Oui, bien sûr.

— Très bien. Cela implique donc que nous voyagerons sur des navires différents. Tu vois ce que je veux dire ?

— Oui, répondit le jeune homme, je comprends. J'aurais préféré voyager avec vous, mais je comprends. Nous devons parler aujourd'hui des inflammations de la plèvre, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en souriant.

— Oui, dit Lawler, les inflammations de la plèvre.

Il déplaça sa planche anatomique usée et tachée. Josc se pencha en avant, attentif, le regard vif, avide d'apprendre. Le jeune homme était une source d'inspiration pour Lawler. Il lui rappelait quelque chose qu'il avait eu tendance à oublier ces derniers temps, à savoir que sa profession était plus qu'un métier, qu'elle était une vocation.

— Épanchement pleural et inflammations de la plèvre, reprit-il. Symptomatologie, causes, mesures thérapeutiques.

Il avait l'impression d'entendre la voix de son propre père, grave, mesurée, inexorable, résonnant encore dans sa tête comme un gong.

— Prenons l'exemple d'une douleur brusque et déchirante dans la poitrine...

— Je crains d'avoir de mauvaises nouvelles, dit Delagard.

— Ha !

Ils étaient au chantier naval, dans le bureau de l'armateur qui lui avait demandé de passer. Il était midi, l'heure de la pause pour Lawler. Il y avait une bouteille entamée d'alcool d'algue-vigne sur la table d'algue-bois, mais Lawler avait refusé le verre proposé par Delagard. Jamais pendant les heures de travail, disait-il. Il essayait toujours de garder l'esprit clair quand il exerçait et, même s'il faisait

une entorse pour l'herbe tranquille, il se disait qu'elle ne pouvait nuire à l'exercice de sa profession. Elle contribuait même à rendre son esprit plus clair.

— J'ai déjà des résultats, poursuivit Delagard. Mais ils ne sont pas bons. Velmise ne veut pas de nous, docteur.

Lawler eut l'impression de recevoir un coup de poing dans l'estomac.

— C'est ce qu'ils vous ont dit ?

Delagard poussa vers lui une feuille de papier parcheminé.

— Dag Tharp m'a remis cela il y a une heure. C'est un message de mon fils Kendy, qui vit à Velmise. Il m'annonce qu'ils ont réuni leur conseil hier soir et qu'ils ont rejeté notre demande. Leur quota d'immigration pour l'année est de six personnes et, compte tenu des circonstances exceptionnelles, ils acceptent de le porter à dix. Mais ils n'iront pas plus loin.

— Pas à soixante-dix-huit.

— Non, pas à soixante-dix-huit. Le souvenir de Shalikomo est encore vivace. Tout le monde redoute de provoquer la colère des Gillies en accueillant trop d'humains sur son île. On peut toujours se dire que dix personnes, c'est mieux que rien. Si nous en envoyons dix à Velmise, dix à Salimil, dix autres à Grayvard.

— Non, dit Lawler. Je tiens à ce que nous restions ensemble.

— Je sais, je sais.

— À défaut de Velmise, quelle est la meilleure possibilité ?

— Dag est en ce moment même en contact avec Salimil. J'ai un fils là-bas aussi, vous savez. Il saura peut-être se montrer un peu plus persuasif que Kendy. Ou bien les habitants de Salimil seront peut-être un peu moins stricts. Bon Dieu, on croirait que nous avons demandé à ceux de Velmise d'évacuer toute leur foutue ville pour nous faire de la place ! Je suis sûr qu'ils pourraient nous caser. Ce serait peut-être un peu difficile pendant quelque temps, mais ils pourraient se débrouiller. Il n'y aura pas de nouveau Shalikomo !

Delagard feuilleta une liasse de parchemins posés sur son bureau et les tendit à Lawler.

— Velmise peut aller se faire foutre. Nous trouverons autre chose. J'aimerais que vous jetiez un coup d'œil là-dessus, doc.

Lawler passa rapidement en revue les documents. Chaque feuille contenait une liste de noms rédigée de la grosse écriture vigoureuse de Delagard.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je vous ai dit il y a quinze jours que je disposais de six navires. Cela fait donc treize personnes par bâtiment. En réalité, de la manière dont les choses se présentent, nous aurons un navire avec onze personnes, deux avec quatorze et les trois autres avec treize passagers.

Vous allez comprendre pourquoi dans une minute. Voici les listes des passagers telles que je les ai établies. Tenez, ajouta-t-il en tapotant la première feuille, c'est celle qui devrait vous intéresser tout particulièrement.

Lawler parcourut rapidement la liste de noms.

Moi et Lis
Gospo Struin
Docteur Lawler
Quillan
Kinverson
Sundira Thane
Dag Tharp
Onyos Felk
Dann Henders
Natim Gharkid
Pilya Braun
Léo Martello
Neyana Golghoz.

— Alors ? demanda Delagard.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je vous l'ai dit, c'est la liste des passagers. Ceux de notre navire, le Reine d'Hydros. Je crois que nous formerons un bon groupe.

Lawler lança à Delagard un regard incrédule.

— Quel salaud vous faites, Nid ! On peut dire que vous prenez soin de votre petite personne.

— Comment ça, docteur ?

— Je veux dire que vous n'avez pas lésiné sur les moyens pour assurer votre sécurité et votre confort pendant que nous serons en mer. Et vous n'avez même pas honte de me montrer ça. Non, je suis sûr que vous êtes fier de vous. Vous aurez sur votre navire le seul médecin de la communauté, le meilleur spécialiste des communications, celui d'entre nous qui fait office d'ingénieur et le cartographe. Et Gospo Struin est considéré comme le meilleur capitaine de votre flotte. Ce n'est pas un mauvais équipage pour un voyage d'une durée inconnue et qui nous mènera Dieu sait où. Il faut ajouter Kinverson, le chasseur, qui est tellement fort qu'il n'a même pas l'air humain et qui connaît l'océan aussi bien que vous votre chantier naval. La belle équipe ! Et pas d'enfants pour nous casser les pieds, pas de vieillards, pas un individu ayant des problèmes de santé. Pas mal, pas mal !

Une étincelle de colère passa très fugitivement dans les petits yeux brillants de Delagard.

— Écoutez, doc, ce sera le navire de tête. Le voyage ne sera peut-être pas si facile, surtout si nous sommes obligés d'aller jusqu'à Grayvard. Nous devons assurer notre survie.

— Plus que les autres ?

— Vous êtes le seul médecin. Vous voulez être sur tous les navires à la fois ? Essayez donc ! Je me suis dit que, puisque vous deviez en choisir un, autant que ce soit le mien.

— Bien sûr, dit Lawler en laissant courir un doigt le long de la feuille. Mais, même en appliquant la règle du Delagard d'abord, il y a certains de ces choix que je m'explique mal. À quoi pourra bien vous servir Gharkid ? C'est une vraie nullité.

— Il connaît les algues, même s'il ne sait rien d'autre. Il pourra nous aider à trouver de la nourriture.

— Cela me paraît raisonnable, dit Lawler en baissant les yeux vers la panse rebondie de Delagard. Nous n'allons tout de même pas risquer de mourir de faim en mer, hein ? Hein ? Et Pilya Braun ? ajouta-t-il en reportant les yeux sur la liste. Et Neyana Golghoz ?

— Elles travaillent dur. Elles ne se mêlent pas de ce qui ne les regarde pas.

— Et Martello ? Un poète ?

— Ce n'est pas seulement un poète. Il sait se débrouiller à bord d'un navire. D'ailleurs, pourquoi pas un poète ? Nous allons entreprendre une sorte d'odyssée. Une foutue odyssée : la population entière d'une île qui émigre. Nous aurons à bord quelqu'un qui pourra faire le récit de notre voyage.

— Bonne idée, dit Lawler. Nous embarquons notre propre Homère afin que la postérité n'ignore rien de ce grand voyage. Cela me plaît. Je remarque, ajouta-t-il après un nouveau coup d'œil à la liste, que vous n'avez que quatre femmes contre dix hommes.

— La proportion d'hommes et de femmes ne dépend pas de moi, dit Delagard en souriant. La population de l'île est composée de trente-six femmes et de quarante-deux hommes. Mais n'oubliez pas que onze de ces dames appartiennent à cette foutue communauté religieuse. Elles embarqueront toutes seules sur un navire. Qu'elles se débrouillent pour le faire avancer, si elles en sont capables ! Il nous reste donc vingt-cinq femmes et jeunes filles pour cinq bâtiments, sachant que les mères doivent rester auprès de leurs enfants et ainsi de suite, j'ai calculé que nous pouvions en embarquer quatre à bord de notre navire.

— Pour Lis, je comprends, mais comment avez-vous choisi les trois autres ?

— Braun et Golghoz ont déjà fait partie de mes équipages, sur les trajets de Velmise et de Salimil. Si je dois avoir des femmes à bord, autant qu'elles soient capables d'effectuer les manœuvres.

Et Sundira ? C'est vrai, elle peut réparer le gréement. Je comprends votre choix.

— Bien sûr, dit Delagard. *De plus, elle est la compagne de Kinverson. Puisqu'elle sait se rendre utile et qu'ils forment un couple, je ne vois pas de raison de les séparer.*

— À ma connaissance, dit Lawler, ils ne forment pas un couple.

— Vous croyez ? C'est pourtant l'impression que j'ai. Je les vois souvent ensemble. Quoi qu'il en soit, doc, voilà nos passagers. Au cas où la flotte serait dispersée en mer, nous aurions avec nous des gens compétents pour nous permettre d'atteindre notre but. Passons au deuxième navire, le *Déesse de Sorve*. Il y aura Brondo Katzin et sa femme, tous les Thalheim, les Tanamind...

— Une seconde, dit Lawler, je n'ai pas encore fini avec le premier. Nous n'avons pas abordé le cas du père Quillan. Encore un qui nous sera très utile. Je suppose que vous l'avez choisi pour vous attirer les bonnes grâces du Seigneur.

Delagard resta imperméable à l'ironie. Il partit d'un rire tonitruant.

— Comme vous y allez ! Non, cela ne m'est jamais venu à l'esprit. Ouais, c'est une bonne idée d'emmener un prêtre. Si quelqu'un a de l'influence là-haut, ce ne peut être que lui. Mais si j'ai choisi le père Quillan, c'est simplement parce que je me plais en sa compagnie. Je trouve que c'est un homme terriblement intéressant. Naturellement, songea Lawler. C'était toujours une erreur d'attendre de Delagard qu'il fût conséquent dans ce qu'il faisait.

Il fit pendant la nuit l'autre rêve terrestre, celui qui était vraiment pénible, celui auquel il espérait toujours échapper. Depuis longtemps, il n'avait pas fait les deux rêves deux nuits consécutives et il fut pris

de court, car il pensait que le rêve de la veille le dispenserait de l'autre pendant quelque temps. Mais non. Il n'y avait pas moyen d'y échapper. La Terre ne cesserait donc jamais de le hanter.

Elle était là-haut, dans le ciel de Sorve, resplendissante sphère bleu-vert tournant lentement pour montrer ses océans étincelants et ses magnifiques continents ocre. Elle était d'une beauté sans pareille, tel un énorme joyau brillant au firmament. Il voyait les chaînes de montagnes, dentelures grises et irrégulières formant l'épine dorsale des continents. Il discernait sur leurs crêtes la neige d'un blanc immaculé. Du haut de la digue ligneuse de sa petite île, il prenait son essor et se laissait flotter dans le ciel, s'éloignant d'Hydros, voguant dans l'espace, jusqu'à ce que, tel un dieu, il plane au-dessus du globe bleu-vert appelé la Terre. Il distinguait maintenant les villes, chacun des bâtiments, non pas pointus comme des vaarghs, mais larges et plats, alignés sur des distances immenses et séparés par de larges voies. Et des gens qui suivaient ces voies, des milliers, des dizaines de milliers de gens, marchant rapidement ou, pour certains, se déplaçant dans de petits véhicules qui ressemblaient à des bateaux naviguant sur la terre ferme. Dans le ciel volaient les animaux ailés appelés oiseaux, comme les rase-vagues ou les autres poissons d'Hydros capables de jaillir de l'eau et de demeurer en suspension pendant un laps de temps très court. Mais ces oiseaux-là se soutenaient sans peine dans l'air ; ils prenaient majestueusement de la hauteur et tournaient autour de la planète en décrivant inlassablement de larges cercles. Aux oiseaux se mêlaient des machines capables, elles aussi, de voler. C'étaient des machines de métal, lisses et brillantes, aux ailes courtes et au long corps tubulaire. Lawler les voyait quitter la surface de la Terre et se déplacer à une vitesse incroyable sur d'énormes distances, transportant les habitants de la Terre d'une île à l'autre, d'une ville à l'autre, d'un continent à l'autre, un carrousel frénétique ; l'âme de Lawler chavirait en contemplant leurs évolutions.

Il se laissait flotter dans les ténèbres, très haut au-dessus de la planète bleu-vert, observant, attendant, sachant ce qui allait se produire ensuite, espérant que, cette fois, il ne se passerait rien.

Mais c'était inéluctable. Il se produisit la même chose que les fois précédentes, ce qu'il avait déjà vécu tant de fois, ce qui faisait sortir la sueur de tous ses pores et frémir tous ses muscles d'horreur et d'angoisse. Aucun signe n'annonçait jamais que cela allait se produire. Cela commençait tout simplement : le soleil jaune et ardent se mettait brusquement à grossir, son éclat augmentait, il se déformait monstrueusement... Des langues de feu s'élevaient dans le ciel...

Les flammes s'élevaient des collines et des vallées, des forêts et des bâtiments. L'eau des océans bouillonnait. Les plaines étaient calcinées. Des nuages de cendres obscurcissaient le ciel. La terre

noircie était éventrée. Les montagnes sinistres et dénudées se dressaient au-dessus des champs brûlés. La mort. Partout la mort, la mort, la mort.

Il espérait toujours se réveiller avant ce moment-là. Mais cela n'arrivait jamais ; il était contraint de tout voir, les océans bouillonnants, les forêts verdoyantes réduites en cendres.

Le lendemain matin, son premier patient fut Sidero Volkin, un des charpentiers de Delagard, qui s'était fait piquer au mollet par un ver-flamme pendant que, dans l'eau jusqu'à la taille, il débarrassait la quille d'un navire des doigts de mer qui s'y étaient fixés en abondance. Un tiers du travail de Lawler consistait à soigner des blessures reçues dans les eaux tranquilles et peu profondes de la baie. Ces eaux tranquilles et peu profondes n'avaient que trop souvent la visite d'animaux marins qui se plaisaient à piquer et mordre, couper et transpercer, s'infiltrer dans l'organisme, tourmenter de toutes les manières les humains de l'île.

— Cette petite saleté a nagé jusqu'à ma hauteur en suivant la coque, expliqua Volkin, puis elle s'est dressée et m'a regardé droit dans les yeux. J'ai visé la tête avec ma hachette, mais elle a lancé sa queue de l'autre côté et m'a piqué avec son dard. La sale bête ! Je l'ai coupée en deux, mais ça me fait une belle jambe.

La plaie était étroite mais profonde et déjà infectée. Le ver-flamme était un petit animal frétilant, au corps allongé, une sorte de tube résistant et flexible, armé d'un côté d'une petite bouche méchante et de l'autre d'un dard. Peu importait de quel côté l'animal frappait, les deux grouillaient de micro-organismes vivant en symbiose avec le ver-flamme, mais pathogènes pour l'organisme humain. Ces microbes provoquaient aussitôt une vive douleur et des complications quand ils entraient en contact avec les tissus humains. La jambe de Volkin était rouge et tuméfiée. L'inflammation avait provoqué sur la peau l'apparition de fines nervures écarlates rayonnant à partir de la plaie, comme les cicatrices de quelque culte sinistre.

— Ça va faire mal, dit Lawler en plongeant une longue aiguille de bambou dans un bol rempli d'un puissant antiseptique.

— Comme si je ne le savais pas, docteur !

Lawler sonda la plaie avec son aiguille, piquant de-ci de-là, introduisant autant d'antiseptique dans les chairs gonflées que Volkin pouvait, à son avis, le supporter. Le charpentier demeurait parfaitement immobile, jurant de temps en temps entre ses dents tandis que Lawler lui infligeait avec l'aiguille des douleurs qui devaient être atroces.

— Voici un calmant, dit le médecin en lui tendant un sachet de poudre blanche. Vous serez mal fichu pendant quarante-huit heures, puis l'inflammation se résorbera. Cet après-midi, vous aurez de la

fièvre. Prenez donc votre journée.

— Je ne peux pas. Jamais Delagard n'acceptera. Les navires doivent être remis en état pour prendre la mer et il reste encore beaucoup à faire.

— Prenez votre journée, répéta Lawler. Si Delagard vous fait des difficultés, dites-lui que c'est à moi qu'il doit venir se plaindre. De toute façon, vous aurez la tête qui tournera trop dans une demi-heure pour faire quoi que ce soit d'utile. Allez, rentrez chez vous.

Volkin hésita quelques instants à la porte du vaargh de Lawler.

— Je voudrais que vous sachiez que je vous suis reconnaissant de ce que vous avez fait, docteur.

— Allez-y. Si vous restez debout, votre jambe va refuser de vous porter.

Un autre patient attendait dehors. Neyana Golghoz, une autre employée de Delagard. C'était une femme placide et solidement charpentée d'une quarantaine d'années, avec des cheveux orange, d'une couleur très rare, et un visage plat et large, couvert de taches de rousseur. Elle était originaire de l'île de Kaggerham, mais s'était établie à Sorve depuis cinq ou six ans. Neyana appartenait au personnel d'entretien à bord des navires de Delagard qui faisaient la navette entre Sorve et les îles voisines. Six mois auparavant, un cancer de la peau s'était formé entre ses omoplates. Lawler l'avait traité chimiquement en glissant sous la tumeur des aiguilles enduites de solvant jusqu'à ce qu'elle se résorbe et qu'il puisse l'exciser. Cela n'avait été agréable ni pour l'un, ni pour l'autre. Lawler lui avait ordonné de revenir tous les mois afin qu'il puisse vérifier qu'il n'y avait pas de récidence.

Neyana enleva sa chemise de travail et tourna le dos à Lawler qui palpa la cicatrice, sans doute encore sensible. Cela ne provoqua aucune réaction de Neyana qui, comme la plupart des insulaires, était impassible et résistante. La vie sur Hydros était simple, parfois rude, jamais très amusante pour la population humaine. Les options restaient très limitées, on n'avait guère la liberté de choisir ce que l'on faisait, qui l'on épousait, où l'on vivait. À moins de décider de tenter sa chance sur une autre île, les grandes lignes de la vie étaient déjà tracées au moment où l'on atteignait l'âge adulte. Et si l'on décidait d'aller voir ailleurs, il y avait de grandes chances que l'on découvre que les choix s'y trouvaient pareillement limités par les mêmes facteurs. Cette situation tendait à engendrer un certain stoïcisme.

— Cela me paraît satisfaisant, dit Lawler. Vous vous protégez du soleil, Neyana ?

— Et comment !

— Vous appliquez régulièrement l'onguent ?

— Et comment !

— Dans ce cas, vous ne devriez plus avoir de problèmes.

— Vous êtes drôlement bon, comme médecin, dit Neyana. Vous savez, j'ai connu quelqu'un sur l'autre île qui avait un cancer comme le mien. La tumeur a rongé la chair et il en est mort. Mais vous, docteur, vous vous occupez bien de nous, vous prenez soin de nous.

— Je fais de mon mieux.

Lawler était toujours embarrassé par la gratitude de ses patients. Il avait la plupart du temps l'impression de n'être qu'un boucher, de tailler dans leur chair en employant des méthodes préhistoriques alors que sur d'autres planètes – s'il fallait en croire ceux qui étaient arrivés sur Hydros en provenance d'un autre monde – les médecins avaient à leur disposition toutes sortes de traitements absolument miraculeux. Ils utilisaient des ondes sonores, l'électricité, des radiations et toutes sortes de choses qu'il avait de la peine à comprendre ; ils avaient des remèdes qui pouvaient tout guérir en cinq minutes. Lui devait se contenter de baumes qu'il préparait lui-même, de potions à base d'algues, d'instruments de fortune en bois, avec un tout petit bout de fer ou de nickel. Mais il lui avait dit la vérité : il faisait de son mieux.

— Si jamais je peux faire quelque chose pour vous, docteur, n'hésitez pas à le demander.

— C'est très gentil, dit Lawler.

Neyana sortit et Nicko Thalheim entra. Il était né à Sorve, comme Lawler et, comme Lawler, descendait des Premières Familles. Son ascendance remontait à la cinquième génération, à l'époque de la colonie pénitentiaire. Nicko était l'un des hommes les plus influents de l'île. Carré et rougeaud, avec son cou de taureau et ses larges épaules, c'était un ami d'enfance de Lawler et les deux hommes s'entendaient encore très bien. Sept des insulaires portaient le nom de Thalheim, un dixième de la population totale de Sorve : Nicko, son père et sa sœur, sa femme et ses trois enfants. Il était rare qu'il y eût trois enfants dans une famille. La sœur de Thalheim avait rejoint quelques mois plus tôt le groupe de femmes vivant au bout de l'île et tout le monde la connaissait maintenant sous le nom de sœur Boda. Son entrée au couvent avait profondément déplu à Thalheim.

— Alors, cet abcès, il se vide ? demanda Lawler.

Thalheim avait une infection à l'aisselle gauche.

Lawler pensait qu'il s'était probablement fait piquer par quelque chose dans la baie, mais Nicko affirmait qu'il n'en était rien. L'abcès était profond et il ne cessait de suppurer. Lawler l'avait déjà ouvert et nettoyé de son mieux à trois reprises, mais, chaque fois, il s'était réinfecté. La dernière fois, il avait demandé à Harry Travish, le tisserand, de confectionner un petit tube en plastique de mer qu'il avait cousu sur la cage thoracique pour permettre au pus de s'écouler.

Lawler retira le pansement, coupa les points de suture qui

maintenaient le tube en place et examina l'abcès. Tout autour la peau était rouge et brûlante au toucher.

— Ça fait un mal de chien, dit Thalheim.

— Et cela a une sale gueule. Tu utilises la pommade que je t'ai donnée ?

— Ouais, bien sûr, répondit Thalheim d'un ton peu convaincant.

— Tu sais, Nicko, tu fais comme tu veux, dit Lawler. Mais si l'infection s'étend, je serai peut-être obligé de te couper le bras. Tu crois que tu pourras travailler normalement, avec un seul bras ?

— Ce n'est que le bras gauche, Val.

— Tu ne parles pas sérieusement, quand même ?

— Non. Non.

Thalheim poussa un grognement quand Lawler palpa de nouveau la zone enflammée.

— J'ai peut-être oublié la pommade un ou deux jours, ajouta-t-il. Je suis désolé, Val.

— Tu le seras encore plus dans quelques jours.

Froidement, sans ménagement, Lawler nettoya l'abcès comme s'il taillait un morceau de bois. Thalheim demeura immobile et silencieux pendant toute l'opération.

— Nous nous connaissons depuis un bon bout de temps, Val, dit-il tandis que le médecin refaisait la suture.

— Oui, pas loin de quarante ans.

— Et nous n'avons jamais eu envie, ni l'un ni l'autre, d'aller vivre sur une autre île.

— Cela ne m'est jamais venu à l'esprit, dit Lawler. Et, de toute façon, j'étais le médecin.

— Oui. Et, moi, je me plaisais bien ici.

— Oui, dit Lawler en se demandant où il voulait en venir.

— Tu sais, Val, poursuivit Thalheim, l'idée de ce départ me tarabuste. Cela ne me plaît vraiment pas. Je peux même dire que j'en suis malade.

— Moi non plus, Nicko, cela ne me plaît pas beaucoup.

— Mais tu donnes l'impression d'être résigné.

— Crois-tu que j'aie le choix ?

— Il y a peut-être une solution, Val.

Le regard fixé sur Thalheim, Lawler attendit la suite.

— J'ai bien écouté ce que tu as dit pendant notre dernière réunion. Tu as dit que nous n'aurions aucune chance, si nous essayions de nous battre contre les Gillies. Sur le moment, je n'étais pas d'accord avec toi, mais j'ai bien réfléchi et j'ai compris que tu avais raison. Mais je me demande quand même s'il ne serait pas possible à quelques-uns d'entre nous de rester ici.

— Comment ?

— Juste une dizaine ou une douzaine, tu vois, qui se cacheraient tout au bout de l'île, là où les Sœurs se sont installées. Nous deux, ma famille, les Katzin, les Hain... Cela fait une douzaine. Un bon petit groupe où tout le monde s'entend bien et où il n'y aurait pas de frictions. On ne se ferait pas remarquer, on ne s'approcherait jamais des Gillies, on pêcherait sur l'arrière de l'île et on essaierait de continuer à vivre comme on a toujours vécu.

L'idée était si extravagante que Lawler fut totalement pris par surprise. Pendant une fraction de seconde, il fut tenté par cette idée folle. Rester à Sorve malgré tout ? Ne pas avoir à renoncer à la baie et aux sentiers familiers ? Jamais les Gillies n'allaient jusqu'à la pointe de l'île. Peut-être ne remarqueraient-ils pas la présence d'une poignée d'insulaires après le départ des autres... Non.

L'ineptie de ce plan le frappa aussitôt avec toute la violence de la Vague. Les Gillies n'auraient pas besoin de se rendre à la pointe de l'île pour savoir qu'il s'y passait quelque chose. Ils étaient toujours au courant de tout ce qui se passait à n'importe quel endroit de l'île. Il leur suffirait de quelques minutes pour les découvrir, puis ils les jetteraient dans la mer par-dessus la levée et c'en serait fait d'eux. De plus, même si un petit groupe d'humains parvenait à échapper à la vigilance des Gillies, comment pouvait-on imaginer qu'ils puissent mener la même existence qu'avant, en l'absence de la majeure partie de la communauté de l'île ? Non, non. C'était impossible, absurde.

— Qu'en penses-tu ? demanda Thalheim.

— Pardonne-moi, Nicko, dit Lawler après un silence, mais je pense que c'est aussi idiot que l'idée de Nimber d'aller voler une de leurs idoles pour faire pression sur eux.

— Vraiment ?

— Oui.

Thalheim demeura silencieux, les yeux fixés sur l'enflure de son aisselle pendant que Lawler refaisait le pansement.

— Tu as toujours eu une manière très pratique de voir les choses, dit-il enfin. Insensible peut-être, mais pratique, toujours pratique. Je suppose que c'est parce que tu n'aimes pas prendre de risques.

— Pas quand il y a une chance sur un million de réussir.

— Tu crois qu'il y a si peu d'espoir ?

— Cela ne peut pas marcher, Nicko. C'est impossible... Allons, reconnais-le. Personne ne peut en faire accroire aux Gillies. Ton idée est trop téméraire, ce serait un suicide.

— Peut-être, dit Thalheim.

— C'est certain.

— J'ai pourtant cru que cela pouvait être une bonne idée.

— Nous n'aurions aucune chance, dit Lawler.

— Non, dit Thalheim en secouant la tête, aucune chance. Mais je

tiens vraiment à rester ici, Val. Je ne veux pas partir... Je donnerais tout ce que j'ai pour ne pas être obligé de partir.

— Moi aussi, dit Lawler. Mais nous allons partir. Nous n'avons pas le choix.

Sundira Thane vint le voir pour renouveler sa provision de tranquillisant. Son arrivée fut comme un coup de trompette dans le petit cabinet du vaargh qu'elle emplît de son énergie et de sa présence dynamique.

Mais elle recommençait à tousser. Lawler savait pourquoi et ce n'était pas parce qu'un champignon envahissait ses poumons. Elle avait les traits tirés et paraissait tendue. La lumière qui donnait ce jour-là à ses yeux un éclat si intense trahissait l'anxiété et pas seulement sa force intérieure.

Lawler remplit de liquide rose la petite gourde qu'il lui avait donnée ; de quoi lui permettre d'attendre le jour du départ. Si la toux persistait quand ils auraient pris la mer, elle pourrait partager sa réserve de tranquillisant.

— Savez-vous que l'une des cinglées du couvent vient de passer au village ? dit Sundira. Elle racontait à qui voulait l'entendre qu'elle avait tiré notre horoscope et que pas un seul d'entre nous ne survivrait à ce voyage. Pas un seul. Certains périront en mer et les autres navigueront jusqu'au bout du monde et se jetteront dans le vide pour aller directement au paradis.

— Je suppose que c'est la sœur Thecla. Elle prétend avoir un don de double vue.

— Et c'est vrai ?

— Elle a tiré mon horoscope un jour, avant d'entrer au couvent, à l'époque où elle adressait encore la parole aux hommes. Elle m'a dit que je vivrais jusqu'à un âge avancé et que j'aurais une vie heureuse et bien remplie. Et aujourd'hui, elle affirme que nous allons tous périr en mer. L'une de ces deux prédictions doit être erronée, qu'en pensez-vous ? Ouvrez la bouche, je vous prie. Laissez-moi jeter un coup d'œil à votre larynx.

— Peut-être voulait-elle dire que vous seriez l'un de ceux qui vogueront droit au ciel.

— La sœur Thecla n'est pas une source digne de foi, dit Lawler. Elle a en fait le cerveau sérieusement dérangé. Ouvrez plus grand.

Il examina sa gorge. Il y avait une légère irritation des tissus, mais rien d'inquiétant. Juste ce qu'une toux d'origine psychosomatique pouvait provoquer.

— Si Delagard savait comment aller au ciel en bateau, il l'aurait fait depuis longtemps, poursuivit Lawler. Il aurait déjà mis en place un service assurant la liaison entre Hydros et le paradis et il y aurait

envoyé toutes les Sœurs. Pour ce qui est de votre gorge, c'est toujours la même histoire. Tension, toux nerveuse, irritation. Essayez donc d'être plus détendue. Évitez aussi de frayer avec des sœurs qui veulent prédire votre avenir.

— Les pauvres ! dit Sundira en souriant. Elles me font de la peine.

La consultation était terminée, mais elle ne semblait aucunement pressée de partir. Elle se dirigea vers l'étagère sur laquelle était posée la collection de vestiges de la Terre.

— Vous aviez dit que vous m'expliqueriez ce que sont ces objets, dit-elle.

— La statuette de métal est la plus ancienne, dit-il en venant se placer près d'elle. Elle représente un dieu que l'on adorait dans un pays appelé Égypte, il y a plusieurs milliers d'années. L'Égypte s'étendait le long d'un fleuve et c'était l'un des pays les plus anciens de la Terre, l'un de ceux où la civilisation avait commencé. C'est soit le dieu-soleil, soit le dieu de la mort. Peut-être les deux, je n'en suis pas sûr.

— Les deux ? Comment un dieu-soleil pourrait-il être en même temps un dieu de la mort ? Le soleil est la source de la vie, il est lumière et chaleur. La mort est quelque chose de sombre... Mais c'est le soleil de la Terre qui a apporté la mort, n'est-ce pas ? reprit-elle après un silence. Vous voulez dire qu'ils savaient déjà cela dans ce pays appelé Égypte, plusieurs milliers d'années avant que cela se produise ?

— J'en doute fort. Mais le soleil meurt toutes les nuits. Et il ressuscite tous les matins. Peut-être le lien est-il là.

Ce n'était qu'une supposition. Il en savait si peu. Elle prit la figurine de bronze et la fit glisser au creux de sa main comme pour la soupeser.

— Quatre mille ans. Je n'arrive pas à imaginer ce que cela peut représenter.

— Il m'arrive de la prendre dans ma main comme vous venez de le faire, dit Lawler en souriant, et j'essaie de me laisser entraîner par elle jusqu'à l'endroit où elle a été fabriquée. Du sable sec, un soleil brûlant, un fleuve tout bleu bordé d'arbres, des villes où vivent des milliers de gens. Des temples et des palais gigantesques. Mais il est difficile d'avoir une vision nette de tout cela. Tout ce que je vois véritablement en esprit, c'est un océan et une petite île.

Elle reposa la statuette et montra du doigt le tesson de poterie.

— Et cet objet, cette matière dure et peinte, vous m'avez bien dit que cela venait de Grèce ?

— Oui, c'est une poterie qui vient de Grèce. C'est de l'argile. Regardez bien, on distingue un fragment de peinture, la silhouette d'un guerrier et un bout de la lance qu'il devait tenir.

— Le dessin est magnifique. Cette poterie devait être une merveilleuse œuvre d'art. Mais nous ne le saurons jamais. C'était quand, la Grèce ? Après l'Égypte ?

— Longtemps après. Mais c'est quand même une civilisation très ancienne. Il y avait des poètes et des philosophes, et de grands artistes. Homère était grec.

— Homère ?

— C'est lui qui a écrit l'Odyssée. Et aussi l'Iliade.

— Je suis désolée. Je ne...

— Ce sont des poèmes célèbres, très longs. L'un parle d'une guerre et l'autre est le récit d'un voyage en mer. Mon père me racontait des histoires extraites de ces poèmes, des fragments que son propre père lui avait racontés. Et qui les avait lui-même entendus de la bouche de son grand-père Harry dont le grand-père était né sur la Terre. Il y a sept générations, la Terre existait encore. Parfois nous l'oublions ; nous oublions parfois que la Terre a existé. Vous voyez ce gros médaillon brun ? C'est une carte de la Terre. Elle montre les continents et les mers.

De tous ses trésors, Lawler pensait souvent que c'était le plus précieux. Ce n'était ni le plus ancien, ni le plus beau, mais il représentait la Terre elle-même. Il ne savait pas qui l'avait fait, ni à quelle époque, ni pourquoi. C'était un petit disque dur, un peu plus large que sa pièce de monnaie des États-Unis d'Amérique, mais assez petit pour tenir dans la paume de sa main. Sur le pourtour étaient inscrits des caractères dont personne ne comprenait le sens et, au centre, se chevauchaient deux cercles à l'intérieur desquels était gravée la carte de la Terre, deux continents dans un hémisphère, deux dans l'autre, et un cinquième continent dans les deux cercles, en bas de la planète, ainsi que plusieurs grandes îles brisant la surface uniforme des océans. Peut-être certaines d'entre elles étaient-elles aussi des continents ; Lawler ne savait pas très bien où se trouvait la frontière entre une île et un continent.

— L'Égypte devait être là, au milieu de ce continent, dit-il en montrant le cercle de gauche. Et la Grèce quelque part par là, un peu plus haut. Et là, de l'autre côté, devaient se trouver les États-Unis d'Amérique. Ce petit morceau de métal est une pièce de monnaie qui était utilisée aux États-Unis d'Amérique.

— Pour quoi faire ?

— De l'argent, dit Lawler. Les pièces de monnaie étaient de l'argent.

— Et cet objet rouillé ?

— Une arme. On appelait cela un pistolet. Il tirait des sortes de petites flèches nommées des balles.

— Vous n'avez que ces objets de la Terre, dit-elle en réprimant un

frisson, et il faut que l'un d'eux soit une arme. Mais ils étaient comme cela, nos ancêtres, n'est-ce pas ? Ils passaient leur temps à se faire la guerre. À se massacrer, à se faire du mal.

— Certains d'entre eux étaient comme cela, surtout dans les temps les plus anciens. Mais, par la suite, cela a changé, je crois. Celui-ci, poursuivit-il en montrant le morceau de pierre, le dernier de ses trésors, vient d'un mur. Un mur élevé entre deux pays, parce qu'ils étaient en guerre. Comme si on construisait ici un mur entre deux îles, si vous pouvez imaginer cela. Quand la paix est enfin revenue, ils ont abattu le mur. Tout le monde a fêté l'événement et des pierres ont été conservées afin que personne n'oublie que ce mur avait existé. C'étaient des êtres humains, c'est tout, ajouta Lawler en haussant les épaules. Certains étaient bons, d'autres non. Je ne pense pas qu'ils aient été très différents de nous.

— Mais leur planète était différente de la nôtre.

— Très différente. C'était un monde étrange et merveilleux.

— Il y a une lumière très particulière qui brille dans vos yeux quand vous parlez de la Terre. Je l'avais déjà remarqué l'autre soir, devant la baie, quand nous parlions d'exil. Une expression de nostalgie, je suppose. Vous m'avez dit que les avis sont partagés, que certains pensent que la Terre était un paradis et d'autres que c'était une planète horrible d'où tout le monde voulait fuir. Vous devez être de ceux qui pensent que c'était un paradis.

— Non, je vous l'ai déjà dit, j'ignore ce qu'elle était vraiment. Je présume que, dans les derniers temps, la Terre était surpeuplée, que la pauvreté et la saleté y régnaient, sinon l'émigration n'aurait pas été si forte. Mais je n'en sais rien et je suppose que nous ne connaissons jamais la vérité. Tout ce que je sais, poursuivit-il après un silence, les yeux fixés sur Sundira, c'est que la Terre était notre patrie et qu'il ne faut jamais l'oublier. Notre seule et véritable patrie. Et nous avons beau essayer de nous convaincre que notre patrie est ici, nous ne sommes en réalité que des visiteurs sur Hydros.

— Des visiteurs ?

Elle se tenait tout près de lui. Ses yeux gris étaient brillants et ses lèvres humides. Lawler avait l'impression que sa poitrine se soulevait et s'abaissait plus rapidement sous la tunique légère. Était-ce son imagination ? Était-elle en train de s'offrir à lui ?

— Est-ce que vous vous sentez chez vous sur Hydros ? poursuivit-il. Vraiment chez vous ?

— Bien sûr. Pas vous ?

— J'aimerais, mais je ne peux pas.

— Mais c'est ici que vous êtes venu au monde !

— Et alors ?

— Je ne compr...

— Suis-je un Gillie ? Suis-je un plongeur ? Ou un poisson-chair ? Eux se sentent chez eux ici. Ils sont chez eux.

— Vous aussi.

— Vous ne comprenez toujours pas, dit-il.

— J'essaie. Je voudrais comprendre.

C'est le moment de la prendre dans mes bras, songea Lawler. De l'attirer vers moi, de la caresser, de faire ceci et cela avec les mains, les lèvres, de provoquer quelque chose. Elle veut te comprendre, donne-lui une chance.

Puis il entendit les paroles de Delagard résonner dans sa tête : De plus, elle est la compagne de Kinverson. Puisqu'elle sait se rendre utile et qu'ils forment un couple, je ne vois pas de raison de les séparer.

— Oui, reprit-il d'un ton plus sec, tout cela fait beaucoup de questions et bien peu de réponses. Mais n'en est-il pas toujours ainsi ?

Il avait soudain envie d'être seul. Il tapota la gourde d'extrait d'herbe tranquille.

— Avec cela, vous avez de quoi tenir deux semaines, jusqu'au jour du départ. Si votre toux ne va pas mieux, faites-le-moi savoir.

Elle parut légèrement surprise d'être congédiée avec une telle brusquerie. Mais elle le remercia en souriant et sortit rapidement. Merde ! se dit-il. Merde ! Merde !

— Les navires sont prêts à prendre la mer, annonça Delagard, et il nous reste encore une semaine. Tout le monde s'est vraiment cassé les couilles pour qu'ils soient prêts à temps.

Lawler tourna la tête vers le port où toute la flottille de Delagard était à l'ancre, à l'exception d'un seul navire mis en cale sèche pour réparer la coque et sur lequel deux charpentiers travaillaient. Sur les deux bâtiments les plus proches trois hommes et quatre femmes maniaient le marteau et le rabot.

— Je suppose qu'il faut prendre cela comme une métaphore, dit Lawler.

— Comment ? Ah ! Très drôle, docteur ! Vous savez, tous ceux qui travaillent pour moi ont des couilles, même les femmes. Ce n'est qu'une façon de parler, ou une de mes expressions vulgaires, comme vous préférez. Voulez-vous voir ce que nous avons fait ?

— Je ne suis jamais monté à bord d'un navire, vous savez. Seulement des petits bateaux de pêche, des canots, de petites embarcations de ce genre.

— Il faut bien commencer un jour. Venez, je vais vous montrer notre navire.

Une fois à bord, Lawler trouva que cela faisait plus petit que l'impression qu'il avait en regardant les navires de Delagard mouillant dans la baie. Mais c'était quand même assez grand. On eût dit une sorte d'île en miniature et, bien qu'il y eût très peu de fond, Lawler

sentait le navire rouler légèrement sous ses pieds. La quille était faite des mêmes thalles durs et jaunes d'algue-bois que l'île elle-même, de longues fibres résistantes solidement liées et calfatées. L'extérieur de la coque avait une autre sorte de revêtement. Tout comme les parois des digues de l'île étaient recouvertes d'une couche de doigts de mer entrelacés qui réparaient en permanence les blessures infligées par les assauts de l'océan, tout comme les troncs formant le fond de la baie étaient renforcés par une couche protectrice d'algues, la coque était festonnée d'un dense et vert lacs de doigts de mer qui montaient presque jusqu'à la hauteur du bastingage. Les petits filaments tubulaires bleu-vert qui, pour Lawler, avaient toujours plus ressemblé à de minuscules bouteilles qu'à des doigts, formaient une épaisse couche hérissant la coque et s'avancant en saillie juste au-dessous de la ligne de flottaison. Le pont était une surface plane de bois plus léger, parfaitement étanche pour éviter toute fuite à l'intérieur quand la mer embarquait et sur laquelle se dressaient deux mâts. À l'avant comme à l'arrière, des écoutes donnaient accès aux entrailles mystérieuses du navire.

— Nous avons donc refait le pont et resurfacé la coque, dit l'armateur. Nous tenons à ce que tout soit parfaitement étanche. Nous aurons sans doute à essuyer de méchantes tempêtes et vous pouvez être sûr que nous aurons à affronter la Vague quelque part. Pendant une traversée inter-îles, on peut toujours essayer de contourner une tempête et, si tout se passe pour le mieux, éviter le plus fort de la Vague, mais là, ce ne sera peut-être pas aussi facile.

— Ce n'est donc pas une traversée inter-îles ? demanda Lawler.

— Peut-être pas entre les îles que nous préférierions atteindre. Dans ce genre de voyage, il faut parfois prendre la route la plus longue.

Lawler n'avait pas très bien suivi, mais comme Delagard ne développait pas sa pensée, il n'insista pas. L'armateur lui fit faire le tour du navire à toute allure en l'abreuvant de termes techniques : voici la cabine de pont et le rouf, la passerelle, le gaillard d'avant et le gaillard d'arrière, le beaupré et le guindeau, le glisseur, le treuil et son moulinet. Là, ce sont des gaffes, le poste de timonerie et l'habitable. Dans l'entrepont nous avons le poste d'équipage, la cale, la cabine du magnétron, la cabine radio, l'atelier des charpentiers et ceci et cela...

Lawler écoutait à peine. La plupart de ces termes ne lui évoquaient rigoureusement rien. En revanche, il était frappé de voir à quel point tout était encombré dans l'espace réduit de l'entrepont. Habitué à l'intimité et à la solitude de son vaargh, il trouvait qu'ils seraient vraiment les uns sur les autres pendant la traversée. Il essayait de s'imaginer vivant sur ce bateau surpeuplé pendant deux, trois ou quatre semaines, au beau milieu de l'océan, loin de toute

terre.

Non, se dit-il, ce n'est pas un bateau, c'est un navire. Un bâtiment long-courrier.

— Quelles sont les dernières nouvelles de Salimil ? demanda Lawler quand Delagard le fit enfin remonter des profondeurs du navire où la claustrophobie le menaçait.

— Dag est en communication avec eux en ce moment même. La réunion de leur conseil devait avoir lieu ce matin. À mon avis, nous serons acceptés sans problème. Ce n'est pas la place qui manque là-bas. Mon fils Rylie m'a appelé de Salimil la semaine dernière et il m'a confié que quatre membres du conseil nous soutenaient sans réserve et que deux autres penchaient pour nous.

— Sur un total de combien ?

Neuf. Cela se présente bien, dit Lawler.

Leur destination serait donc Salimil. Très bien. Très bien. Pourquoi pas ? Il essaya de se représenter l'île de Salimil – très peu différente de Sorve, naturellement, mais plus vaste, plus belle, plus riche – et se vit en train d'installer son équipement médical dans le vaargh en bordure du rivage que son collègue, le docteur Nikitin, avait préparé pour lui. Lawler s'était entretenu à plusieurs reprises à la radio avec le docteur Nikitin. Il se demanda à quoi il pouvait bien ressembler. Soit, ce serait Salimil. Lawler aurait voulu être sûr que Rylie Delagard n'avait pas parlé à la légère et que Salimil allait bien les accueillir. Mais il n'avait pas oublié que Kendry, l'autre fils de Delagard, celui qui vivait à Velmise, s'était montré tout aussi persuadé que son île accueillerait les réfugiés de Sorve.

Sidero Volkin s'approcha en clopinant et s'adressa à Delagard.

— Dag Tharp vient d'arriver. Il est dans votre bureau.

— Voici notre réponse, dit Delagard en souriant. Retournons à terre.

Tharp s'était avancé à leur rencontre et il les attendait au bord de l'eau quand ils débarquèrent. Dès l'instant où Lawler vit l'air effaré sur le visage rouge et émacié du petit radio, il sut quelle était la réponse de Salimil.

— Alors ? demanda quand même Delagard.

— Ils ont refusé. Cinq voix contre quatre. Ils prétendent que leurs réserves d'eau sont insuffisantes à cause de l'été qui fut particulièrement sec. Ils ont proposé de prendre six personnes.

— Les salauds ! Qu'ils aillent se faire foutre !

— C'est ce que vous voulez que je leur dise ? demanda Tharp.

— Ne leur dites rien. Nous n'avons pas de temps à perdre avec des gens comme eux. Et nous n'enverrons pas six des nôtres, ajouta-t-il en se tournant vers Lawler. C'est tout le monde ou personne, quel que soit l'endroit où nous irons.

— Et maintenant ? demanda le médecin. Shaktan ? Kaggerham ?

Le nom des îles lui venait facilement aux lèvres, mais il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où elles se trouvaient, ni de ce qu'elles pouvaient être.

— Ils nous diront les mêmes conneries, fit Delagard.

— Je peux quand même essayer de joindre Kaggerham, suggéra Tharp. J'ai gardé le souvenir de braves gens. J'y suis allé il y a une dizaine d'années, quand...

— Merde à Kaggerham ! s'écria Delagard. Ils ont eux aussi un de ces foutus conseils. Il leur faudra une semaine pour débattre la chose, puis il y aura une réunion publique, un vote et tout et tout. Nous n'avons plus le temps.

L'armateur sembla brusquement s'abîmer dans ses réflexions. Il donnait l'impression d'être sur une autre planète. Il avait l'air de quelqu'un en train d'effectuer des calculs terriblement compliqués qui demandaient un effort intellectuel intense. Les yeux mi-clos, ses énormes sourcils noirs froncés, il était comme entouré par une épaisse carapace de silence.

— Grayvard, dit-il enfin.

— Mais Grayvard est à huit semaines de mer ! objecta Lawler.

— Grayvard ? dit Tharp sans cacher son étonnement. Vous voulez que j'appelle Grayvard ?

— Pas vous. Moi. Je vais les appeler moi-même, de ce navire.

Delagard se replongea un long moment dans le silence. Il semblait être reparti très loin, absorbé par de mystérieux calculs. Puis il hocha la tête à plusieurs reprises, comme satisfait du résultat.

— J'ai des cousins à Grayvard, dit-il. Je suis quand même capable de négocier avec mes propres cousins ! Je sais ce qu'il faut leur proposer. Ils nous accepteront, vous pouvez en être sûrs. Il n'y aura pas de problème. Cap sur Grayvard !

Lawler suivit des yeux l'armateur qui repartait vers le navire à grandes enjambées.

Grayvard ? Grayvard ?

Il ne savait presque rien sur cette île, sinon qu'elle se trouvait à la périphérie du groupe d'îles comprenant Sorve et qu'elle restait aussi longtemps dans la mer voisine, la Mer Rouge, que dans la Mer Natale. Grayvard était la plus éloignée des îles avec lesquelles Sorve entretenait des relations plus ou moins suivies.

Lawler avait appris à l'école que quarante des îles d'Hydros acceptaient sur leur sol une colonie humaine. Le chiffre officiel était peut-être maintenant passé à cinquante ou soixante ; il l'ignorait. Mais le véritable total était probablement beaucoup plus élevé, car tout le monde vivait encore dans le souvenir du massacre de Shalikomo qui avait eu lieu du temps de la troisième génération. Chaque fois que la

population humaine d'une île commençait à s'accroître dans des proportions trop importantes, une dizaine ou une vingtaine de personnes prenaient la mer pour aller s'établir ailleurs. Les colons s'installant sur cette nouvelle île n'avaient pas nécessairement les moyens d'établir un contact radio avec le reste d'Hydros et il était donc impossible de les dénombrer avec précision. Il devait maintenant y avoir quatre-vingts îles sur lesquelles vivaient des humains, peut-être même une centaine, éparpillées sur toute la surface de cette planète dont on disait qu'elle était plus grosse que la Terre. Les communications ne pouvaient qu'être épisodiques et difficiles au-delà du petit groupe d'îles qui dérivait de conserve. D'éphémères alliances ne cessaient de se nouer et de se dissoudre au gré des déplacements sur l'océan.

Un jour, il y avait très longtemps, des humains entreprirent de construire leur propre île afin de ne pas avoir à supporter en permanence le voisinage des Gillies. Ils réfléchirent à la manière de procéder et commencèrent à disposer les fibres entrelacées, mais ils ne purent aller très loin, car l'île fut attaquée par de gigantesques animaux marins et entièrement détruite. Plusieurs dizaines de colons périrent. Tout le monde supposa que les monstres avaient été envoyés par les Gillies qui, à l'évidence, n'appréciaient pas que des humains eussent tenté de créer un petit domaine indépendant. Depuis ce jour, plus personne n'avait essayé.

Grayvard, se dit Lawler. Bon, pourquoi pas ?

Toutes les îles se valaient et il réussirait bien à s'adapter, quelle que soit celle où il débarquerait. Mais seraient-ils vraiment les bienvenus à Grayvard ? Sauraient-ils seulement trouver cette île qui dérivait entre la Mer Rouge et la Mer Natale ? Après tout, c'était l'affaire de Delagard. Il n'avait pas à s'en inquiéter. Cela ne dépendait absolument pas de lui.

La voix de Gharkid, grêle, voilée et flûtée, lui parvint tandis qu'il remontait lentement vers son vaargh.

— Docteur ? Monsieur le docteur ?

Lourdement chargé, il chancelait sous le poids de deux énormes paniers dégoulinant d'eau de mer et remplis d'algues, qu'il portait sur les épaules. Lawler s'arrêta et l'attendit. Gharkid arriva à sa hauteur en titubant et laissa glisser les deux paniers au sol, presque aux pieds du médecin.

Gharkid était un petit bonhomme nouveau, tellement plus petit que Lawler qu'il lui fallait renverser la tête en arrière pour le regarder dans les yeux. Il sourit, dévoilant des dents d'une blancheur éclatante dans un visage au teint basané. Il y avait chez lui quelque chose de fervent et de touchant, mais la simplicité candide qu'il affichait, son

innocence rustique et enjouée pouvaient à la longue devenir agaçantes.

— Qu'est-ce que c'est, tout ça ? demanda Lawler en baissant les yeux vers l'enchevêtrement d'algues – il en distinguait des vertes, des rouges et des jaunes veinées de nervures pourpres – qui débordaient des paniers.

— C'est pour vous, monsieur le docteur. Des algues médicinales. C'est pour emporter, quand nous partirons.

Le visage de Gharkid se fendit d'un grand sourire. Il avait l'air très content de lui.

Lawler s'agenouilla et fouilla dans la masse ruisselante. Il reconnaissait quelques algues. L'une d'elles, aux reflets bleutés, était un analgésique. Une autre, aux feuilles latérales sombres en forme de lanières, produisait le meilleur des deux antiseptiques qu'il utilisait. Et celle-ci... Mais, oui, c'était assurément l'herbe tranquille ! Ce brave vieux Gharkid ! Lawler releva la tête et, quand son regard rencontra celui de Gharkid, il vit passer dans les yeux sombres du petit bonhomme une lueur d'où toute candeur et toute naïveté étaient absentes.

— Pour emporter avec nous sur le navire, répéta Gharkid, comme si Lawler n'avait pas compris. Ce sont les bonnes algues, pour les remèdes. J'ai pensé que vous en auriez besoin, pour avoir des réserves.

— Vous avez très bien fait, dit Lawler. Aidez-moi. Nous allons emporter tout cela jusqu'à mon vaargh.

C'était une belle récolte. Gharkid avait cueilli toutes les espèces ayant des propriétés curatives. Une cueillette si longtemps différée par Lawler que Gharkid avait fini par partir tout seul dans la baie pour rapporter toute la pharmacopée. Excellente initiative, songea Lawler. Surtout l'herbe tranquille. Il aurait juste le temps de traiter toutes les algues avant d'embarquer et d'en faire des poudres et des baumes, des onguents et des teintures. Lorsqu'ils lèveraient l'ancre, le navire transporterait dans ses flancs un bon stock de médicaments pour affronter la longue traversée jusqu'à Grayvard. Gharkid les connaissait bien, ses algues. Lawler se demanda encore une fois si le petit homme était aussi niais qu'il le paraissait, ou bien si ce n'était qu'une attitude de défense. Gharkid donnait souvent l'impression de n'être qu'un esprit vierge, une page blanche sur laquelle tout un chacun était libre d'écrire ce qu'il voulait. Et pourtant, il devait y avoir autre chose, quelque part en lui. Mais où ?

Les derniers jours avant le départ furent particulièrement pénibles. Tout le monde reconnaissait que l'exil était inévitable, mais beaucoup n'avaient jamais totalement cru qu'il aurait véritablement lieu et, à mesure que l'échéance approchait, le poids de la réalité

devenait de plus en plus dur à supporter. Lawler voyait des vieilles femmes empiler leurs possessions devant la porte de leur vaargh, les regarder fixement, les disposer différemment, remporter quelques objets à l'intérieur et en sortir d'autres. Certaines femmes et même quelques hommes ne pouvaient s'empêcher de pleurer, soit discrètement, soit beaucoup plus bruyamment. Des sanglots hystériques déchiraient le silence de la nuit. Lawler traitait les cas les plus graves avec de l'extrait d'herbe tranquille.

— Calmez-vous, disait-il. Ne vous mettez pas dans un état pareil.

Thom Lyonides ne dessoûla pas pendant trois jours qu'il passa à vociférer et à brailler. Puis il chercha une querelle à Bamber Cadrell en hurlant que personne ne pourrait l'obliger à mettre le pied sur un des navires. Quand Delagard, arrivé sur ces entrefaites en compagnie de Gospo Struin, lui demanda la raison de tout ce cirque, Lyonides se jeta sur lui en rugissant et en hurlant comme un malade. Delagard le frappa au visage et Struin referma les mains sur sa gorge et serra jusqu'à ce qu'il se calme.

— Emmène-le à bord de son navire, ordonna Delagard à Cadrell. Et veille à ce qu'il y reste jusqu'à ce que nous levions l'ancre.

Les deux derniers jours, des groupes de Gillies s'avancèrent jusqu'à la frontière entre les deux territoires, hautes silhouettes immobiles à l'air impénétrable, et observèrent de loin les humains, comme pour s'assurer qu'ils se disposaient bien à vider les lieux. Tout le monde avait maintenant la conviction qu'il n'y aurait pas de grâce, que l'ordre d'expulsion ne serait pas levé. Les derniers à en douter ou à refuser de l'admettre étaient contraints de baisser pavillon sous la pression de ces yeux ternes et fixes, au regard implacable. Sorve leur était interdite à jamais et Grayvard serait leur nouvelle patrie. C'était une chose réglée.

Juste avant la fin, à quelques heures du départ, Lawler se rendit à l'endroit le plus écarté de l'île, du côté opposé à la baie, là où la haute levée faisait face à l'océan. Il était midi et la réverbération du soleil faisait miroiter les eaux.

De son poste d'observation, il fixa son regard sur le large et s'imagina naviguant en pleine mer, loin de toute côte. Ce qu'il voulait savoir, c'est s'il avait toujours peur de cet univers liquide sur lequel il allait s'aventurer quelques heures plus tard.

Mais non. Toute la peur qui semblait s'être retirée de lui la nuit où il s'était soulé avec Delagard n'était pas revenue. Lawler regardait au loin et il ne voyait que l'océan. Très bien, il n'y avait rien à craindre. Il allait troquer l'île contre un navire, en fait une sorte d'île miniature. Qu'avait-il à redouter par-dessus tout ? Que son navire soit envoyé par le fond par une tempête ou fracassé par la Vague et qu'il

périssent en mer. De toute façon, il fallait bien mourir un jour. Rien de nouveau là-dedans. Mais il n'était pas si fréquent qu'un navire fût perdu corps et biens et ils avaient de grandes chances d'atteindre Grayvard sains et saufs. Il prendrait pied sur une autre île et commencerait une nouvelle vie.

Si Lawler n'était plus effrayé par la perspective du long voyage en mer, il éprouvait encore de loin en loin une douleur lancinante à l'idée de tout ce qu'il allait laisser derrière lui. C'était une nostalgie qui montait rapidement en lui et disparaissait tout aussi vite.

Mais il constata soudain que tout ce qu'il allait abandonner était en train de s'estomper. Le dos tourné au petit village des humains, le regard fixé sur l'immensité sombre de l'océan, il avait l'impression que tout s'envolait, que tout était emporté par la brise de terre. La figure imposante de son père ; sa mère, à la fois douce et insaisissable ; ses frères, déjà presque sortis de sa mémoire. Toute son enfance, son entrée dans l'âge adulte, son bref mariage, toutes les années passées en qualité de médecin de l'île, le docteur Lawler de sa génération. Tout cela était en train de s'effacer d'un seul coup. Oui, tout. Il se sentait étrangement léger, capable de s'envoler sur les ailes du vent et de flotter jusqu'à Grayvard. Toutes ses entraves semblaient s'être brisées. Il venait en un instant de se libérer de tout ce qui le retenait à Sorve. De tout.

CAP SUR LA MER VIDE

Les quatre premiers jours du voyage avaient été calmes, presque trop.

— C'est quand même bizarre, déclara Gabe Kinverson en secouant gravement la tête. Normalement, si loin en mer, poursuivait-il en portant son regard sur les paisibles flots bleu-gris, les ennuis ne devraient pas tarder.

Il y avait une brise soutenue et les navires faisaient force de voiles. La flottille naviguait en formation serrée sur une mer calme, cap au nord-ouest, cinglant vers Grayvard. Une nouvelle patrie ; une nouvelle vie. C'était pour les soixante-dix-huit passagers, les bannis, les exilés, comme une seconde naissance. Mais une naissance, que ce fût la première ou la seconde, pouvait-elle être aussi facile ? Et combien de temps le resterait-elle ?

Le premier jour, avant de gagner la haute mer, Lawler avait passé de longs moments à la poupe pour regarder une dernière fois l'île de Sorve dont les contours s'estompaient peu à peu.

Pendant ces premières heures, Sorve s'élevait au fond de la baie comme un tertre allongé de couleur ocre. Elle paraissait encore à ce moment-là bien réelle, tout à fait tangible. Lawler distinguait la forme familière du plateau central, les deux bras ouverts, les toits en flèche des vaarghs, la masse de la centrale électrique et le pêle-mêle des bâtiments du chantier naval de Delagard. Il crut même discerner une ligne sombre formée par les Gillies venus assister depuis le rivage à l'appareillage.

Puis les flots commencèrent à changer de couleur. Le vert soutenu de l'eau peu profonde de la baie céda la place à la couleur de l'océan, un bleu sombre teinté de gris. C'était le signe indiquant véritablement que les navires s'éloignaient de la côte et qu'ils laissaient la baie derrière eux. Ce fut pour Lawler comme si une trappe s'ouvrait sous ses pieds et qu'il dégringolait en chute libre. Dès que le fond artificiel de la baie eut cessé d'être visible sous la quille, Sorve alla en se rapetissant rapidement jusqu'à ce qu'il ne subsiste plus qu'une ligne sombre à l'horizon, puis plus rien du tout.

Plus loin, l'océan prendrait d'autres couleurs variant en fonction des micro-organismes qui s'y trouvaient, des conditions climatiques

locales, de la présence de matières particulières remontant des profondeurs. Les différentes mers avaient été nommées d'après leur couleur dominante : rouge, jaune, azur et noir. La plus redoutable était la Mer Vide, une mer d'un bleu très clair, un bleu de glace, une immensité déserte. Il y avait ainsi sur la planète d'immenses étendues d'océan où presque rien ne vivait. Mais la route de l'expédition ne devait pas s'approcher de ces régions.

Les six bâtiments avaient adopté pour naviguer une formation pyramidale qu'ils allaient essayer de conserver de jour comme de nuit. Chacun des navires était placé sous le commandement de l'un des capitaines de Delagard, à l'exception de celui sur lequel avaient embarqué les onze femmes du couvent qui manœuvraient seules leur bâtiment. Delagard leur avait proposé un de ses hommes pour leur servir de pilote, mais, comme il s'y attendait, elles avaient refusé.

— Ce n'est pas difficile de diriger un bateau, avait déclaré la sœur Halla. Nous observerons bien ce que vous faites et nous ferons la même chose.

Le navire de Delagard, la Reine d'Hydros, ouvrait la route, à la pointe de la pyramide, sous le commandement de Gospo Struvin. Puis venaient côte à côte l'*Étoile de la Mer Noire* et la *Déesse de Sorve*, commandés respectivement par Poitin Stayvol et Bamber Cadrell. Derrière, formant la base de la pyramide, naviguaient les trois autres bâtiments : la *Croix d'Hydros* des Sœurs flanqué des *Trois Lunes*, sous le commandement de Martin Yanez, et du *Soleil Doré* commandé par Damis Sawtelle.

Depuis que Sorve avait disparu, il n'y avait plus rien sous le ciel que la platitude de la mer, la ligne de l'horizon et le moutonnement des vagues. Lawler se sentait envahi par un étrange sentiment de paix. Il lui paraissait étonnamment facile de se laisser engloutir, de se perdre totalement dans cette immensité. La mer était calme et semblait devoir le rester à jamais. Certes, Sorve n'était plus visible, Sorve avait disparu. Et après ? Sorve ne comptait plus.

Il fit quelques pas sur le pont. Il sentait le vent dans son dos, ce vent qui faisait avancer le navire par sa seule force, qui l'éloignait de minute en minute de tout ce qui avait été sa vie.

Le père Quillan se tenait près du mât de misaine. Le prêtre portait une tunique gris foncé faite d'une étoffe légère, une étoffe fine et douce qu'il avait dû apporter d'une autre planète, car ce genre de matière n'existait pas sur Hydros.

Lawler s'arrêta en arrivant à sa hauteur. Quillan montra la mer d'un ample geste du bras. On eût dit un joyau colossal étincelant de mille feux, à la surface unie, présentant de toutes parts une immense ligne incurvée, comme si la planète tout entière n'était qu'une unique et gigantesque sphère polie.

— Regardez-moi ça, dit le prêtre. On peine à croire qu'il puisse y avoir autre chose que de l'eau sur cette planète.

— C'est vrai.

— Cet océan immense ! Tout ce vide, à perte de vue.

— Cela incite à croire à l'existence d'un dieu, n'est-ce pas ? Une telle immensité.

— Vraiment ? demanda Quillan, l'air surpris, en se tournant vers Lawler.

— Je ne sais pas. C'est une question que je vous posais.

— Croyez-vous en Dieu, Lawler ?

— Mon père était croyant.

— Mais pas vous ?

— Mon père possédait une Bible, dit Lawler en haussant les épaules. Il nous en faisait la lecture à haute voix. La Bible a été perdue, il y a longtemps. Perdue ou volée. Mais j'ai conservé le souvenir de quelques passages. « Dieu dit : Qu'il y ait une étendue entre les eaux, et qu'elle sépare les eaux d'avec les eaux... Et Dieu appela l'étendue ciel. » C'est bien le ciel qui est là-haut, mon père ? Et les eaux qui sont censées se trouver au-dessus de lui, c'est l'océan de l'espace, n'est-ce pas ?

Quillan le regardait avec stupéfaction.

— « Dieu dit : Que les eaux qui sont au-dessous du ciel se rassemblent en un seul lieu, et que le sec paraisse. Et cela fut ainsi. Dieu appela le sec terre, et il appela l'amas des eaux mers. »

— Vous connaissez toute la Bible par cœur ! s'écria Quillan.

— Seulement ce passage. C'est la première page. Je n'ai jamais rien réussi à comprendre au reste, tous ces prophètes, ces rois, ces batailles et tout.

— Et Jésus.

— C'était vers la fin. Je n'ai pas poussé ma lecture aussi loin.

Le regard de Lawler se porta sur l'horizon où se séparaient les bleus des deux espaces infinis.

— Puisqu'il n'y a pas de terre ici, reprit-il, il semble évident que Dieu a voulu créer sur Hydros quelque chose de différent de ce qu'il a créé sur la Terre. Qu'en pensez-vous ? « Dieu appela le sec terre », dit la Bible. Et je suppose qu'il appela la planète d'eau Hydros. Quel boulot cela a dû être de créer tous ces mondes. Pas seulement la Terre, mais toutes les planètes de la galaxie. Iriarte, Fenix et Mégalo Castro, Darma Barma, Mentirosa, Copperfield et Nabomba Zom, toute cette flopée de planètes, cette myriade de planètes. Et il devait avoir un dessein différent pour chacune, sinon pourquoi en créer autant ? C'est bien le même dieu qui les a toutes créées, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas, répondit Quillan.

— Mais vous êtes un prêtre !

— Cela ne veut pas dire que je sais tout. Cela ne veut même pas dire que je sache quoi que ce soit.

— Croyez-vous en Dieu ? demanda Lawler à son tour.

— Je ne sais pas.

— Croyez-vous en quoi que ce soit ?

Quillan ne répondit pas tout de suite. Son visage se figea ; il devint rigoureusement immobile, comme celui d'un mort, comme si son esprit avait momentanément quitté son corps.

— Je ne pense pas, dit-il enfin.

Même s'il était difficile de comprendre pourquoi, la mer semblait maintenant plus plate qu'à Sorve. La nuit tombait brusquement, presque avec fracas. Le soleil dégringolait à l'occident, demeurait un moment au-dessus de la mer et sombrait aussitôt. Les ténèbres s'installaient derrière les navires d'une manière presque instantanée et la *Croix d'Hydros* se mettait à briller dans le ciel.

— À table ! Premier quart ! cria Natim Gharkid en tapant sur une casserole.

L'équipage du Reine d'Hydros était divisé en deux quarts qui, à tour de rôle, étaient de service pendant une période de quatre heures. Les membres de chaque quart prenaient leurs repas en commun. Le premier quart était composé de Léo Martello, Gabe Kinverson, Pilya Braun, Gharkid, Dag Tharp et Gospo Struin. Le second de Neyana Golghoz, Sundira Thane, Dann Henders, Delagard, Onyos Felk, Lis Niklaus et le père Quillan. Il n'y avait pas de carré des officiers : Delagard et Struin, le propriétaire et le capitaine du navire, prenaient leurs repas avec les autres. Lawler, qui n'avait pas d'horaire fixe, mais pouvait être appelé à tout moment, était le seul à ne pas être intégré au système des quarts. Cela convenait parfaitement aux rythmes biologiques du médecin qui prenait son repas du matin à l'aube, avec le second quart, et son repas du soir au coucher du soleil, avec le premier. Mais il éprouvait un étrange sentiment de flottement et avait un peu l'impression de ne pas vraiment participer à la vie du bord. Dès les premiers jours de la traversée, une sorte d'esprit d'équipe commença de se développer à l'intérieur de chaque quart, mais lui ne faisait partie ni de l'un, ni de l'autre.

— Ce soir, annonça Lis Niklaus tandis que les membres du premier quart pénétraient à la file dans la cuisine, ragoût d'algues vertes. Ailerons de poisson-sentinelle grillés. Gâteaux de poisson. Salade de baie-gomme.

C'était le troisième soir, la troisième fois que Lis détaillait le menu, toujours le même, la troisième fois qu'elle faisait montre de la même jovialité, comme si elle espérait déclencher un élan d'enthousiasme général. C'est elle qui se chargeait de la préparation

des repas, avec l'aide de Gharkid et, de temps en temps, un coup de main de Delagard. Les repas étaient frugaux et il n'y avait guère d'espoir d'améliorer l'ordinaire : poisson séché et gâteaux de poisson, algues séchées et pain d'algues auxquels s'ajoutaient la récolte d'algues fraîches de Gharkid et la pêche du jour. Jusqu'à présent, les seules prises avaient été des poissons-sentinelles. Des bancs de ces poissons aux mouvements vifs, à l'air vorace et au nez en pointe suivaient la flottille depuis le départ de Sorve. Kinverson, Pilya Braun et Henders étaient chargés de la pêche, à la poupe du navire où étaient installés les engins.

— Bonne journée, dit Struvin.

— Trop bonne, grommela Kinverson en plongeant le nez dans son assiette.

— Tu préférerais affronter une tempête ? Ou la Vague peut-être ?

— Je me méfie de la mer quand elle est trop calme, dit Kinverson en haussant les épaules.

— Que nous reste-t-il comme eau pour ce soir, Lis ? demanda Dag Tharp en piquant un gâteau de poisson avec sa fourchette.

— Encore deux doigts par tête et ce sera tout pour ce repas.

— Merde. Ça donne soif, tout ce qu'on mange.

— Nous aurons beaucoup plus soif plus tard si nous buvons toute notre eau dès la première semaine, dit Struvin. Tu le sais aussi bien que moi. Lis, veux-tu apporter quelques filets de poisson-sentinelles cru pour notre radio ?

Avant de quitter Sorve, les colons avaient fait le plein d'eau douce, chargeant tous les tonneaux que la soute pouvait contenir. Mais cela ne représentait qu'une réserve de l'ordre de trois semaines en imposant une consommation modérée. Ils se trouvaient donc dans l'obligation de recueillir de l'eau de pluie pendant le voyage. Si la pluie faisait défaut, il leur faudrait trouver un autre moyen d'étancher leur soif. Le poisson cru en était un. Tout le monde savait cela, mais Tharp refusait d'en manger.

— Laisse tomber, Lis, dit-il en faisant la grimace. Je ne veux pas bouffer de poisson cru.

— Ça coupe la soif, dit doucement Kinverson.

— Ça coupe surtout l'appétit, répliqua Tharp. Je ne veux pas de cette saloperie. Je préfère encore avoir soif.

— Comme tu veux, fit Kinverson avec un haussement d'épaules. Tu changeras peut-être d'avis dans une ou deux semaines.

Lis posa sur la table un plat de tranches de poisson d'un vert pâle. La chair crue, encore humide, était entourée par des rubans d'algue jaune fraîche. Tharp considéra le plat d'un air renfrogné, puis il secoua la tête et détourna les yeux. Au bout d'un moment, Lawler se servit. Struvin l'imita, suivi de Kinverson. Lawler sentit la fraîcheur de

la chair crue sur sa langue. Une fraîcheur apaisante, presque désaltérante. Presque.

— Qu'en pensez-vous, docteur ? demanda Tharp au bout d'un certain temps.

— Pas mauvais du tout, répondit Lawler.

— Je pourrais peut-être en prendre juste une bouchée, dit le radio.

— Quel cul ! lança Kinversion en pouffant dans son assiette.

— Qu'est-ce que tu as dit, Gabe ?

— Tu veux vraiment que je répète ?

— Si vous avez envie de vous battre, vous deux, vous allez sur le pont, dit Lis Niklaus avec une moue de dégoût.

— Nous battre ? dit Kinversion, l'air stupéfait. Dag et moi ? Ne dis pas de bêtises, Lis. Je lui flanque une volée d'une seule main !

— Tu veux vraiment te battre ? s'écria Tharp, son visage mince, en lame de couteau, devenant encore plus rouge qu'à l'accoutumée. Viens, Kinversion, viens ! Tu crois que j'ai peur de toi ?

— Vous devriez avoir peur, dit doucement Lawler. Il est quatre fois plus grand que vous. Si nous avons épuisé notre quota d'eau pour ce soir, poursuivit-il en se tournant vers Struin avec un sourire, nous pourrions peut-être prendre un petit verre d'alcool. Cela nous coupera la soif.

— D'accord, dit Struin. De l'alcool pour tout le monde ! De l'alcool !

Lis lui tendit la bouteille. Struin la regarda attentivement, le visage fermé.

— C'est l'alcool de Sorve, dit-il. Gardons-le jusqu'à ce que nous soyons vraiment obligés de le boire. Passe-moi celui de Khuviar, veux-tu ? L'alcool de Sorve n'est que de la pisser.

Lis sortit d'un placard une bouteille au col allongé, à la panse renflée et luisante. Struin laissa courir la main sur ses flancs et eut un petit sourire de satisfaction.

— Ah ! Khuviar ! Ils savent faire de l'alcool là-bas ! Et du vin ! Quelqu'un y est déjà allé ? Non, je vois bien que non. À Khuviar tout le monde boit jour et nuit. Ce sont les gens les plus heureux de la planète.

— J'y suis allé une fois, dit Kinversion. Ils ne dessoûlaient pas. Ils ne faisaient rien d'autre que boire et dégobiller, et, quand ils avaient fini, ils recommençaient.

— Mais qu'est-ce qu'ils boivent, dit Struin. Qu'est-ce qu'ils boivent !

— Mais, s'ils sont toujours ivres, demanda Lawler, comment font-ils pour travailler ? Qui s'occupe de la pêche ? Qui répare les filets ?

— Personne, répondit Struin. L'île est misérable et dégoûtante.

Ils dessoûlent juste le temps d'aller faire une cueillette d'algues-vigne dans la baie, puis ils font fermenter les algues pour en faire du vin, ou ils les distillent pour en faire de l'alcool et ils se remettent à boire. Ils vivent d'une manière incroyable. Ils sont vêtus de haillons et dorment dans des huttes couvertes d'algues, comme les Gillies. L'eau de leur citerne est saumâtre. C'est un endroit absolument répugnant. Mais pourquoi toutes les îles devraient-elles être semblables ? Chaque lieu est différent et aucune île ne ressemble à une autre. C'est toujours ainsi que j'ai vu les choses : chaque île est ce qu'elle est, et rien d'autre. À Khuviar, ce qu'ils savent faire, c'est boire. Tiens, Tharp. Tu dis que tu as soif... Goûte donc mon alcool de Khuviar. Sers-toi, je t'en prie !

— Je n'aime pas ça, Gospo, dit Tharp, la mine renfrognée, tu le sais bien. De toute façon, l'alcool donne encore plus soif. Il dessèche les muqueuses de la bouche. N'est-ce pas, docteur ? Tu devrais savoir ça, quand même. Et merde ! s'écria-t-il brusquement en poussant un gros soupir. Donnez-moi du poisson cru !

Lawler lui fit passer le plat. Tharp prit avec sa fourchette une tranche qu'il examina comme s'il n'avait jamais vu de poisson cru de sa vie, puis il coupa une bouchée qu'il porta à ses lèvres d'un geste hésitant. Il la fit tourner dans sa bouche, l'avalait et sembla réfléchir. Puis il en prit une autre.

— Pas mauvais, dit-il enfin. Pas mauvais du tout.

— Quel cul ! répéta Kinversion.

Mais, cette fois, il souriait.

Quand le repas fut terminé, tout le monde monta sur le pont pour relever le quart. Henders, Golghoz et Delagard qui s'affairaient dans la mâture descendirent et furent remplacés par Martello, Pilya Braun et Kinversion.

L'éclat aveuglant de la Croix découpait les ténèbres du ciel en quartiers. La mer était si calme que son reflet traçait sur l'eau une ligne de feu d'un blanc éblouissant avant de se brouiller et de disparaître dans les lointains mystérieux. Appuyé sur la rambarde, Lawler regardait les petites lumières clignotantes indiquant la présence des cinq autres navires qui faisaient route derrière eux en conservant leur formation triangulaire. Tout Sorve était là, voguant sur l'océan. Toute la petite communauté de l'île était entassée sur la demi-douzaine de navires, les Thalheim et les Tanamind, les Katzin et les Yanez, les Sweyner, les Sawtelle et les autres, tous ces noms familiers, ces noms qu'il connaissait depuis sa plus tendre enfance. Chaque soir, à la tombée de la nuit, on allumait tout au long des rambardes de longues torches d'algues séchées qui brûlaient en produisant une lueur orange enveloppée de fumée. Delagard tenait absolument à ce que la flottille reste groupée et conserve sa formation.

Chaque navire était pourvu d'un équipement de radio et ils restaient en contact permanent pendant toute la nuit, de crainte que l'un d'eux se perde.

— La brise fraîchit ! cria quelqu'un. Larguez l'amure de misaine !

Lawler admirait l'art de régler les voiles pour utiliser au mieux l'action du vent et il aurait aimé en savoir un peu plus sur la navigation à voile qui lui semblait presque magique, et s'apparentait à quelque rite mystérieux réservé aux adeptes. Sur les navires de Delagard, beaucoup plus imposants que les petits canots qu'il avait utilisés à Sorve pour aller pêcher dans la baie ou, au mieux, juste à son entrée, chacun des deux mâts portait une grande voile triangulaire faite de lames de bambou serrées et surmontée d'une petite voile carrée fixée à une vergue. Une autre voile triangulaire, plus petite, était attachée entre les mâts. Les voiles principales étaient enverguées sur une longue bôme de bois ; un ensemble de cordages, de poulies et de mâchoires les maintenaient en place et elles étaient manœuvrées à l'aide de drisses et de palans.

Dans des conditions normales, il fallait trois personnes pour manœuvrer les voiles et une quatrième à la barre pour donner les ordres. La bordée composée de Martello, Kinverson et Braun travaillait sous le commandement de Gospo Struvin et, quand l'autre quart était de service, Neyana Golghoz, Dann Henders et Delagard en personne s'occupaient des voiles tandis qu'Onyos Felk, le cartographe et navigateur, remplaçait Struvin à la barre. Sundira Thane donnait un coup de main à la bordée de Struvin et Lis Niklaus à celle de Felk. Lawler restait à l'écart et les regardait courir en tous sens en hurlant des choses incompréhensibles, du genre : « Brassez carré ! » ou bien « Vent sur l'arrière du travers ! » ou encore « La barre dessous toute ! ». Sans arrêt, à chaque saute de vent, ils amenaient les voiles, les orientaient différemment, les hissaient derechef dans leur nouvelle position. Quelle que fût la direction du vent, ils parvenaient à faire tenir au navire le même cap.

Les seuls à ne jamais participer aux manœuvres étaient Dag Tharp, le père Quillan, Natim Gharkid et Lawler. Tharp était trop léger, trop frêle pour être d'une grande utilité dans le maniement des cordages et, de toute façon, il était le plus souvent occupé dans l'entrepont à assurer les liaisons radio qui permettaient à la flottille de rester en contact. Le père Quillan était plus ou moins exempté des manœuvres du bord. La tâche de Gharkid se limitait aux travaux culinaires et à la récolte des algues flottantes. Quant à Lawler, il eût volontiers donné un coup de main dans le gréement, mais il avait honte de demander à être initié aux manœuvres et il se tenait sur la réserve, attendant une invitation qui ne venait pas.

Adossé à la rambarde, Lawler regardait l'équipage travailler

quand quelque chose jaillit des flots sombres et le frappa au visage. Il éprouva une douleur cuisante sur la joue, une sensation douloureuse et brûlante, comme si sa peau avait été raclée par des écailles rugueuses. Une odeur aigre, intense et désagréable, devenant de plus en plus forte à mesure qu'elle imprégnait ses narines, se répandit tout autour de lui. Il entendit une sorte de clapotement à ses pieds.

Il baissa la tête et vit une créature ailée, longue comme la main, qui s'agitait sur le pont. Au moment du choc, Lawler avait cru qu'il s'agissait d'un rase-vagues, mais le rase-vagues était un animal gracieux, aux écailles irisées, au corps ferme et fuselé, dont le profil aérodynamique lui permettait de se maintenir longtemps en l'air et qui ne prenait jamais son essor de nuit. Le petit monstre nocturne qui se tortillait à ses pieds ressemblait plutôt à une espèce de vers muni d'ailes. Laid, mou et blafard, il avait de petits yeux ronds et noirs, et le haut du dos hérissé de courts poils rouges et raides. C'étaient ces poils que Lawler avait senti sur sa joue quand l'animal volant l'avait heurté.

Les ailes plissées, aux arêtes vives, attachées aux flancs de la hideuse créature continuaient de battre l'air par saccades, mais de plus en plus lentement. Elle faisait de petits bonds sur le pont en laissant derrière elle une traînée humide d'excréments noirâtres. Aussi répugnante fût-elle, elle semblait devenue inoffensive, pitoyable dans sa longue agonie.

La laideur même de l'animal fascinait Lawler. Il se pencha pour l'observer de plus près. Mais quelques secondes plus tard, Delagard, qui venait juste de descendre de la mâture, arriva à sa hauteur et glissa la pointe de sa botte sous le corps palpitant de l'animal. D'un mouvement preste, il le souleva et, d'un geste sec du pied, le projeta par-dessus bord en lui faisant décrire un large cercle au-dessus de la rambarde.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? demanda Lawler.

— Pour éviter qu'il saute sur vous et vous morde le nez, doc. Vous ne savez donc pas de quoi un poisson-taupe est capable ?

— Un poisson-taupe ?

— Oui, c'est un tout petit. Les adultes peuvent devenir grands comme ça, expliqua-t-il en écartant les mains d'une cinquantaine de centimètres, et ce sont de sales bêtes. Quand vous ne savez pas à quoi vous avez affaire, poursuivit-il, ne vous approchez pas trop près. C'est une règle qu'il faut toujours observer en mer.

— Je m'en souviendrai.

L'armateur s'adossa à la rambarde et lui sourit en découvrant largement les dents, comme s'il voulait se concilier ses bonnes grâces.

— Que pensez-vous de la vie à bord d'un navire ? reprit-il, encore en sueur après son travail dans la mâture, tout excité, le visage congestionné. L'océan n'est-il pas un endroit merveilleux ?

— Je suppose que cela a son charme. Je m'efforce de m'en persuader.

— Vous n'êtes pas heureux ici ? La cabine est trop petite ? La compagnie pas assez stimulante ? Le paysage monotone ?

Cela ne sembla pas du tout amuser Lawler.

— Foutez-moi la paix, Nid, voulez-vous ?

— Allons, dit Delagard en nettoyant sur sa botte une petite tache d'excrément du poisson-taupe. Je voulais seulement avoir avec vous une petite conversation amicale.

Lawler descendit dans l'entrepont et se dirigea vers l'arrière où se trouvait sa cabine. Une coursive, étroite et sentant le renfermé, éclairée par la lumière fumeuse et crachotante de lampes à huile de poisson portées par des appliques en os, courait à ce niveau-là sur toute la longueur du navire. L'air vicié et enfumé piquait les yeux et Lawler entendait le bruit sourd des vagues frappant la coque et se répercutant dans la membrure du navire avec d'étranges résonances. D'en haut lui parvenaient distinctement les craquements des mâts dans les emplantures.

En sa qualité de médecin du bord, Lawler disposait de l'une des trois petites cabines situées à l'arrière du navire. Struvin occupait la cabine contiguë à la sienne, sur bâbord. Delagard et Lis Niklaus partageaient la plus grande des trois, plus loin, contre la cloison de tribord. Tous les autres étaient entassés dans le gaillard d'avant, dans deux longs compartiments utilisés en général pour loger les passagers pendant les traversées inter-îles. Le premier quart occupait le compartiment bâbord et l'équipage du second avait posé son sac dans le compartiment tribord.

Kinverson et Sundira Thane ne faisant pas partie du même quart couchaient chacun dans un compartiment. Lawler s'en était étonné. Peu importait où l'on couchait ; l'entassement interdisait toute intimité et ceux qui avaient envie d'un peu de sexe étaient obligés de descendre dans la cale et de forniquer entre les caisses. Mais, oui ou non, formaient-ils un couple, comme l'avait dit Delagard ? Lawler commençait à croire qu'il n'en était rien. Et même si c'était le cas, il s'agissait d'un couple très libre. Il les avait à peine vu échanger un regard depuis le début du voyage. Ce qu'il y avait eu entre eux à Sorve, si tant est qu'il y ait eu quelque chose, n'avait dû être qu'une brève liaison sans lendemain, la rencontre fortuite de deux corps, un moyen agréable de passer le temps.

Il poussa de l'épaule la porte de sa cabine et entra. Elle n'était guère plus grande qu'un réduit et contenait une couchette, une cuvette et un petit coffre de bois dans lequel Lawler conservait les quelques possessions qu'il avait emportées. Delagard ne leur avait pas permis de

prendre grand-chose et il n'avait emporté que quelques effets personnels, son matériel de pêche, quelques ustensiles de cuisine et un miroir. Les vestiges de la Terre l'avaient naturellement suivi et il les avait disposés sur une étagère, face à sa couchette.

Il avait légué tout le reste aux Gillies, ses modestes meubles, ses lampes et quelques objets de décoration fabriqués à partir de morceaux de bois rejetés sur le rivage. Son équipement médical, la majeure partie de ses médicaments et sa pauvre bibliothèque composée de quelques textes médicaux manuscrits étaient entreposés à l'avant, à côté de la cuisine, dans une cabine servant d'infirmierie. Le reste de son matériel était en bas, à fond de cale.

Il alluma une bougie et examina sa joue dans le miroir. C'était un morceau grossier de verre marin granuleux que Swayner avait façonné pour lui de longues années auparavant et qui produisait une image grossière et granuleuse, trouble et floue. Le verre de bonne qualité était extrêmement rare sur Hydros où la seule source de silice provenait des coques de diatomées entassées au fond de la baie. Mais Lawler aimait bien son miroir trouble et bullé.

Le choc avec le poisson-taupe ne semblait pas avoir fait de gros dégâts. Il y avait une petite écorchure juste au-dessus de la pommette gauche, à peine sensible à l'endroit où quelques poils rouges s'étaient brisés dans la peau, et c'était tout. Lawler désinfecta la plaie avec quelques gouttes de l'alcool d'algue-vigne offert par Delagard. Son instinct professionnel lui disait qu'il n'avait aucune inquiétude à avoir.

Le flacon d'extrait d'herbe tranquille était posé à côté de la bouteille d'alcool. Lawler hésita quelques instants.

Il avait déjà pris sa dose quotidienne, avant le petit déjeuner, et il n'en avait pas vraiment besoin.

Qu'est-ce que ça peut faire ? se dit-il. Qu'est-ce que ça peut faire ?

Un peu plus tard, Lawler se rendit dans le compartiment de l'équipage. Il cherchait de la compagnie, sans très bien savoir laquelle.

Le quart avait déjà été relevé. Le second travaillait sur le pont et le compartiment tribord était vide. Lawler passa la tête dans l'embrasure de la porte de l'autre compartiment. Il vit Kinverson endormi sur sa couchette, Natim Gharkid assis, les jambes croisées, les yeux fermés, comme absorbé dans la méditation, et Leo Martello qui écrivait à la lumière diffuse d'une lampe, ses feuilles posées sur un petit coffre de bois. Lawler se dit qu'il devait travailler à son interminable poème épique.

Agé d'une trentaine d'années, Martello était un homme solidement bâti, débordant d'énergie et qui, en se déplaçant, donnait souvent l'impression d'être monté sur des ressorts. Il avait de grands yeux bruns et un visage mobile et ouvert, toujours rasé de près. Son

père, arrivé comme tout un chacun sur Hydros en capsule largable, était l'un des rares exilés volontaires. Il avait débarqué à Sorve quand Lawler n'était encore qu'un enfant et avait épousé Jinna Sawtelle, la sœur aînée de Damis. Ils avaient tous deux disparu, emportés par la Vague pendant une promenade en bateau.

Depuis l'âge de quatorze ans, Martello avait travaillé au chantier naval, mais il se singularisait surtout par la tâche à laquelle il prétendait s'être attelé, la rédaction d'un gigantesque poème retraçant la grande migration des habitants de la Terre condamnée vers les différentes planètes de la galaxie. Il affirmait y travailler depuis plusieurs années, mais personne n'en avait jamais lu plus de quelques vers.

Ne voulant pas le déranger, Lawler resta sur le seuil.

— Docteur, dit Martello. C'est justement vous que je voulais voir. J'ai besoin de quelque chose contre les coups de soleil. J'en ai attrapé de beaux aujourd'hui.

— Voyons cela de plus près.

Martello retira sa chemise. Il était bien bronzé, mais la peau avait rougi sous le hâle. Le soleil d'Hydros était plus fort que celui sous lequel la race ancestrale des humains avait évolué et Lawler passait tout son temps à soigner des cancers de la peau, des brûlures et autres dermatoses.

— Ça n'a pas l'air bien grave, dit Lawler. Passez me voir dans ma cabine demain matin et je vous donnerai ce qu'il faut. Si vous avez du mal à dormir, je peux vous donner quelque chose tout de suite.

— Ça ira. Je vais dormir sur le ventre.

— Et ce fameux poème, poursuivit Lawler, il avance bien ?

— Lentement. Je suis en train de récrire le cinquième chant.

— Je peux jeter un coup d'œil ? s'entendit dire Lawler à son grand étonnement.

Martello parut étonné lui aussi, mais il poussa vers le médecin une des feuilles enroulées de papier-algue. Lawler la prit et la déroula en la tenant à deux mains pour pouvoir lire. L'écriture de Martello était enfantine et irrégulière, toute en arabesques et fioritures.

*Ils filaient les longs vaisseaux
Au plus profond des ténèbres.
Des astres dorés brillaient,
Appelaient nos pères au passage.*

— Et nos mères, fit observer Lawler.

— Nos mères aussi, dit Martello avec une pointe d'agacement. Elles auront un chant pour elles toutes seules, un peu plus loin.

— Parfait, dit Lawler. C'est assurément une poésie très forte, mais

je ne suis pas bon juge. Au fait, vous n'aimez pas les poèmes qui riment ?

— La rime est périmée depuis plusieurs siècles, docteur.

— Vraiment ? Je l'ignorais, voyez-vous. Mon père récitait parfois des poèmes, des poèmes de la Terre. La rime était encore utilisée à l'époque. *C'est un marin très vieux ; Avisant trois passants, il arrête l'un d'eux : « Par ta longue barbe grise et ton œil brillant, Dis-moi, pourquoi viens-tu m'arrêter maintenant ? »*

— Quel est ce poème ? demanda Martello.

— Il s'appelle « Le Dit du Vieux marin ». C'est l'histoire d'un voyage en mer, un voyage très mouvementé. *Jusques aux profondeurs qui pourrissaient : Ô Christ ! De pareilles horreurs sont-elles donc possibles ? Oui, des êtres visqueux, tout en pattes, grouillaient Sur la putridité de cette mer visqueuse.*

— C'est vraiment fort. Vous connaissez la suite ?

— Quelques passages de-ci de-là, répondit Lawler.

— Nous devrions nous revoir un de ces jours pour parler de poésie, docteur. Je ne savais pas que vous vous y connaissiez.

Le visage radieux de Martello s'assombrit fugitivement.

— Mon père aussi aimait les vieux poèmes, reprit-il. Il avait apporté de la planète où il avait vécu avant de venir ici un recueil de poèmes de la Terre. Le saviez-vous, docteur ?

— Non, répondit Lawler, tout excité. Où est-il ?

— Disparu. Il l'avait emporté le jour où ma mère et lui se sont noyés.

— J'aurais aimé le voir, dit tristement Lawler.

— J'ai parfois l'impression que ce livre me manque autant que mes parents, dit Martello. Vous ne trouvez pas que c'est horrible de dire cela ? ajouta-t-il avec candeur.

— Non, je ne trouve pas. Je pense que je comprends ce que vous voulez dire.

De l'eau, de l'eau, de l'eau de toutes parts, se dit Lawler. *Et toutes nos planches, de chaleur, se contractaient.*

— Écoutez, Léo, venez donc me voir juste après votre quart du matin. Je m'occuperai de ce coup de soleil sur votre dos.

De l'eau, de l'eau de toutes parts, Et pas la moindre goutte que nous pussions boire.

Un peu plus tard, Lawler se retrouva seul sur le pont, sous les ténèbres palpitantes du ciel nocturne. Une brise égale et fraîche soufflait du nord. Il était minuit passé. Delagard, Henders et Sundira étaient dans la mâture et se hélaient en criant des choses sibyllines. La Croix brillait au beau milieu de la voûte céleste.

Lawler leva la tête. Il contempla les branches se croisant à angle

droit, faites de milliers de sphères d'hydrogène d'une taille inimaginable en train d'exploser, impeccablement alignées dans le ciel, une branche verticale, l'autre rigoureusement perpendiculaire. Les vers maladroits de Martello résonnaient encore dans sa tête. *Ils filaient les longs vaisseaux. Au plus profond des ténèbres.* L'une des étoiles de cette gigantesque constellation était-elle le soleil de la Terre ? Non, non. On lui avait affirmé qu'il n'était pas visible d'Hydros. Les étoiles qui composaient la Croix étaient d'autres étoiles. Mais plus loin, quelque part dans les ténèbres, caché par cette grande constellation à l'éclat intense appelée la Croix, se trouvait l'astre jaune dont les rayons à la douce chaleur avaient donné naissance à la grande saga de l'humanité. *Des astres dorés brillaient, Appelaient nos pères au passage.* Et nos mères, bien sûr. Ce soleil dont la soudaine férocité, en quelques minutes de cruauté cosmique, avait détruit toute la vie qu'il avait lui-même donnée. Ce soleil qui avait fini par se retourner contre sa propre création, projetant vers elle avec une terrible violence d'implacables radiations, transformant instantanément le berceau de l'humanité en une croûte racornie.

Toute sa vie, depuis les premières histoires de la planète ancestrale que lui avait racontées son grand-père, Lawler avait rêvé de la Terre, mais elle demeurait un mystère pour lui. Et il savait qu'elle le serait à jamais. Hydros était trop isolée, trop reculée, trop éloignée de tous les centres du savoir qui pouvaient encore exister. Il n'y avait personne sur Hydros pour lui enseigner ce qu'avait été la Terre. Il ne connaissait presque rien de sa musique, de ses livres, de ses arts, de son histoire. Seules des miettes de connaissances, d'infimes bribes lui étaient parvenues et, le plus souvent, il ne s'agissait que du contenant et non du contenu. Lawler savait que quelque chose avait existé, qui portait le nom d'opéra, mais il lui était impossible de le visualiser. Des gens qui chantaient une histoire ? Avec une centaine de musiciens jouant en même temps ? Il n'avait jamais vu une centaine d'êtres humains réunis en un seul lieu. Des cathédrales ? Des symphonies ? Des ponts suspendus ? Des autoroutes ? Il avait entendu tous ces noms, mais les choses elles-mêmes lui étaient inconnues. Mystères, tout n'était que mystères. Les mystères perdus de la Terre.

Cette petite sphère, sensiblement plus petite qu'Hydros, à ce qu'on disait, qui avait produit des empires et des dynasties, des rois et des généraux, des héros et des scélérats, des fables et des mythes, des poètes, des chanteurs, de grands maîtres des arts et des sciences, des temples et des tours, des statues et des villes fortifiées. Toutes ces choses glorieuses et mystérieuses dont il pouvait à peine imaginer la nature, lui qui avait passé toute sa vie sur une pauvre, une pitoyable planète d'eau. La Terre qui nous a produits, songea-t-il, qui, après des siècles de lutte, nous a projetés au plus profond des ténèbres, vers les

planètes lointaines de la galaxie insoucieuse. Puis la porte a claqué derrière nous sous la violence des implacables radiations. Nous laissant échoués ici, égarés au milieu des étoiles.

Des astres dorés brillaient, Appelaient...

Et nous voilà maintenant à bord d'un minuscule point blanc errant à la surface de l'océan immense, sur une planète qui n'est elle-même qu'un minuscule point blanc dans l'océan de ténèbres qui nous engloutit tous.

Seul, seul absolument, absolument tout seul. Tout seul sur une immense, immense, immense mer !

Lawler avait oublié la suite. C'est sans doute aussi bien, songea-t-il.

Il descendit dans l'entrepont pour voir s'il pouvait trouver le sommeil.

Il fit un nouveau rêve, un rêve de la Terre, mais pas un de ceux qui, depuis de longues années, revenaient régulièrement dans son sommeil. Ce n'est pas de la destruction de la Terre qu'il rêva cette fois, mais du départ, de la grande diaspora, de l'envol vers les étoiles. Il flottait au-dessus du globe bleu-vert familier de son rêve et, en baissant les yeux, il vit des milliers d'aiguilles brillantes qui s'en détachaient, peut-être un million, beaucoup trop nombreuses pour qu'il essaie de les compter, qui toutes s'élevaient vers lui, déchiraient le ciel, s'enfonçaient dans l'espace, un flot continu, une myriade de minuscules points lumineux plongeant dans les ténèbres qui entouraient la planète bleu-vert. Il savait que c'étaient les vaisseaux des voyageurs de l'espace, ceux qui avaient choisi de quitter la Terre, les explorateurs, les aventuriers, les colons qui s'enfonçaient dans le grand inconnu, qui s'éloignaient de la planète natale pour gagner les innombrables étoiles de la galaxie. Il suivait leur errance à travers les cieux, il les pistait jusqu'à leur destination, jusqu'à ces planètes dont il avait entendu le nom, des planètes aussi mystérieuses, magiques et inaccessibles pour lui que l'était la Terre : Nabomba Zom, où la mer est écarlate et le soleil bleu ; Alta Hannalanna, où de gigantesques vers au corps tout mou, sécrétant des kystes de précieux jade jaune, creusent des tunnels dans le sol spongieux ; Galgala la dorée ; Xamur, où l'air est parfumé et où l'atmosphère électrique emplit de crépitements nimbe le paysage d'un halo miroitant à couper le souffle ; Marajo aux sables étincelants ; Iriarte et Mentiroso ; Mulano aux deux soleils ; Ragnarok et Olympus, Malebolge et Ensalada Verde ; Aurore et...

Et même Hydros, la planète du bout du monde, la planète sans retour...

Les vaisseaux interstellaires qui quittaient la Terre en masse allaient partout où il était possible d'aller. Et pendant qu'ils faisaient

route vers toutes ces différentes destinations, le point lumineux qu'était devenu la Terre s'éteignit derrière eux pour toujours. Lawler, s'agitant dans son sommeil, revit encore une fois le flamboiement insoutenable et fatal, les ténèbres qui se refermaient définitivement, et il se lamenta sur la planète qui n'était plus. Mais personne d'autre ne semblait avoir remarqué sa disparition. Ils étaient tous trop occupés à aller de l'avant, toujours plus loin, toujours plus loin.

C'est le lendemain matin que Gospo Struvín qui marchait sur le pont poussa du pied ce qui semblait être un enchevêtrement de fibres jaunes et humides en s'écriant :

— Hé ! Qui a laissé traîner ce filet ici ?

Que Kinverson déclara, au moins dix fois dans la journée :

— Je vous l'avais bien dit. Il faut se méfier d'une mer trop calme.

Et que le père Quillan dit dans sa brève oraison :

— *Je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, mais je n'ai rien à redouter.*

La mort de Struin avait été trop brutale, elle était survenue trop tôt dans le cours du voyage pour être acceptable et même compréhensible. À Sorve, la mort était une éventualité toujours présente. Une barque de pêche s'éloignait un peu trop et une tempête que l'on n'avait pas vu venir éclatait brusquement, ou bien l'on suivait la promenade de la digue et la Vague se dressait soudain et vous emportait, ou encore on ramassait dans la baie quelques coquillages appétissants qui se révélaient mortels. Mais le navire avait jusqu'à présent semblé constituer une petite enclave d'invulnérabilité. Peut-être parce qu'il était tellement vulnérable, peut-être parce que ce n'était qu'une dérisoire coque de bois, un point minuscule flottant au milieu de l'océan incommensurable, ils s'étaient tous imaginé qu'ils étaient en sécurité à son bord. Lawler s'attendait à des difficultés, des tensions, des privations et à une ou deux blessures graves pendant la traversée jusqu'à Grayvard, un défi à ses compétences parfois fragiles. Mais la mort d'un homme ? Sur cette mer d'huile ? La mort du capitaine ? Et cinq jours seulement après le départ ! Autant le calme des premiers jours de mer avait été inquiétant et suspect, autant la mort de Struin était de mauvais augure et laissait présager de terribles et inexorables calamités.

Les voyageurs se soudèrent autour de cette mort comme une nouvelle peau rose se reforme autour d'une plaie. Tout le monde devint résolument positif, délibérément optimiste, ostensiblement respectueux des frontières du psychisme soumis à rude épreuve des autres. Delagard annonça qu'il allait prendre en personne le commandement du navire. Pour rétablir l'équilibre, Onyos Felk allait changer de quart et diriger les manœuvres de la bordée composée de Martello, Kinversion et Braun tandis que le nouveau capitaine dirigerait celle de l'autre quart, formée de Golghoz, Henders et Thane.

Après sa perte de sang-froid, la première, à l'annonce de la disparition de Struin, Delagard présentait maintenant une façade de froide compétence, de résolution sans faille. Droit comme un i sur la passerelle, solide au poste, il suivait les évolutions de sa bordée dans la mâture. Un vent modéré continuait de souffler de l'est et le navire cinglait sur les flots paisibles.

Quatre jours plus tard, les paumes de Lawler étaient encore

irritées par les brûlures infligées par le filet et ses doigts demeuraient très raides. L'empreinte brillante du réseau de lignes rouges s'était estompée et avait viré au brun, mais Pilya avait peut-être eu raison en lui disant qu'il garderait des cicatrices. Cela ne le préoccupait guère ; il avait déjà le corps couvert de cicatrices, témoignages d'imprudences commises au fil des ans. Mais la raideur de ses doigts le préoccupait beaucoup plus. Il avait besoin de toute leur souplesse, non seulement pour les quelques interventions chirurgicales qu'il était amené à effectuer, mais pour la palpation, l'examen des parties extérieures du corps de ses patients, un élément essentiel du diagnostic. Il n'était pas en mesure d'interpréter les messages de l'organisme avec des doigts raides comme des bouts de bois.

Pilya semblait elle aussi se soucier de l'état des mains de Lawler. En arrivant sur le pont pour prendre son quart, elle le vit et prit doucement les mains du médecin dans les siennes, comme elle l'avait fait juste après la mort de Gospo Struin.

— Cela ne semble pas beaucoup s'améliorer, dit-elle. Vous appliquez régulièrement le baume ?

— Scrupuleusement. Mais à ce stade de la guérison, le baume ne sert plus à grand-chose.

— Et l'autre remède ? Le liquide rose ? L'analgésique ?

— Bien sûr. Vous pouvez me faire confiance, celui-là, je ne risque pas de l'oublier.

— Vous êtes un homme si bon, un homme si sérieux, poursuivit-elle en effleurant des doigts ceux de Lawler. S'il devait vous arriver quelque chose, j'en aurais le cœur brisé. J'ai eu peur pour vous quand je vous ai vu vous battre contre cette créature qui a entraîné le capitaine. Et quand j'ai vu que vous étiez blessé aux mains.

Une expression de pure dévotion s'épanouit sur son visage au nez camus et aux méplats accusés. Pilya avait des traits grossiers, sans beauté, mais ses yeux étaient brillants et débordants d'affection. Le contraste entre ses cheveux dorés et sa peau lisse et bistrée était très attirant. C'était une fille simple et solide, et ce qui émanait d'elle à cet instant était une émotion simple et solide, l'expression d'un amour inconditionnel. Avec une grande douceur, car il ne voulait pas la repousser trop durement, Lawler retira sa main tout en lui adressant un sourire à la fois bienveillant et neutre. Il eût été facile d'accepter ce qu'elle lui offrait, de dénicher quelque recoin dans la cale et de jouir de ces plaisirs simples qu'il s'interdisait depuis si longtemps. Il ne vivait pas dans le célibat ecclésiastique, il n'avait pas fait vœu de chasteté. Mais il semblait avoir perdu la foi en ses propres émotions. Il répugnait à se fier à lui-même, même pour une aventure aussi anodine que celle-ci le serait probablement.

— Croyez-vous que nous vivrons ? lui demanda-t-elle

brusquement.

— Vivre ? Bien sûr que nous allons vivre !

— Non, dit-elle. J'ai très peur que nous mourions tous. Gospo n'a été que le premier à partir.

— Tout se passera bien, dit Lawler. Je vous l'ai déjà dit l'autre jour et je le répète. Gospo n'a pas eu de chance, voilà tout. Il y a toujours quelqu'un qui a la chance contre lui.

— Je veux vivre. Je veux atteindre Grayvard. Il y a un mari qui m'attend à Grayvard. La sœur Thecla me l'a dit, quand elle m'a prédit l'avenir, juste avant le départ. Elle m'a dit qu'en arrivant au terme de ce voyage, je trouverai un mari.

— La sœur Thecla a raconté à des tas de gens des tas de bêtises sur ce qui allait nous arriver au terme de ce voyage. Il ne faut pas prêter attention aux diseuses de bonne aventure. Mais, si c'est un mari que vous voulez, Pilya, je souhaite que la sœur Thecla vous ait dit la vérité.

— Ce que je veux, c'est un homme mûr. Un homme sage et fort qui m'aimera, mais aussi qui m'apprendra des choses. Personne ne m'a jamais rien appris, vous savez. Sinon à travailler à bord d'un navire. C'est pour cela que j'ai toujours voyagé sur les navires de Delagard, que j'ai navigué de-ci de-là et que je n'ai jamais trouvé de mari. Mais maintenant j'en veux un. Le moment est venu pour moi. Je suis jolie à regarder, vous ne trouvez pas ?

— Très jolie, dit Lawler.

Pauvre Pilya, songea-t-il. Il se sentait coupable de ne pas l'aimer.

Elle se détourna, comme si elle reconnaissait que la conversation ne prenait pas la direction qu'elle souhaitait.

— J'ai repensé à ces petits objets de la Terre que vous m'avez montrés, reprit-elle au bout d'un moment, ceux qui sont dans votre cabine. De ravissantes petites choses ! Comme ils sont jolis ! Je vous avais dit que j'aimerais en avoir un, mais vous avez refusé, vous m'avez dit que c'était impossible. Eh bien, j'ai changé d'avis, je n'en veux plus. Ils représentent le passé et moi, seul l'avenir m'intéresse. Vous vivez trop dans le passé, docteur.

— Pour moi, Pilya, le passé est plus vaste que l'avenir. Il y a plus de place pour regarder autour de soi.

— Non, non. L'avenir est très grand. L'avenir se prolonge jusqu'à la fin des temps. Attendez et vous verrez bien que j'ai raison. Vous devriez balancer toutes ces vieilleries. Je sais que vous ne le ferez pas, mais vous devriez. Il faut que je monte dans la voilure à présent, ajouta-t-elle en lui adressant un sourire timide et tendre. Vous êtes un homme de bien, docteur, je tenais à vous le dire. Et je voudrais que vous sachiez que, si vous avez besoin d'une amie, je suis là.

Elle se retourna brusquement et s'éloigna à toute allure.

Il la vit grimper avec souplesse et vivacité et, en quelques instants, elle se trouva très haut dans la mâture. Elle grimpait comme un de ces singes des livres de contes de son enfance, ces livres remplis d'histoires de la Terre, cette planète incompréhensible où l'on foulait un sol ferme, où l'on trouvait des jungles, des déserts et des glaciers, des singes et des tigres, des chameaux et des chevaux rapides, des ours polaires et des morses, des chèvres qui bondissaient de rocher en rocher. Qu'était un rocher ? Qu'était une chèvre ? Il lui avait fallu les inventer par lui-même, d'après les quelques indices fournis par les histoires. Les chèvres étaient des animaux maigres, à pelage fourni, aux pattes interminables semblables à des ressorts d'acier. Les rochers étaient des blocs de pierre dressés, un peu comme des troncs d'algue-bois, mais infiniment plus durs. Les singes ressemblaient à de petits hommes très laids, aux poils bruns et longs, des animaux rusés qui se déplaçaient dans les arbres en poussant des cris aigus et en jacassant. Non, Pilya ne leur ressemblait pas du tout, mais en évoluant dans la mâture, elle semblait être dans son élément.

Lawler se rendit compte qu'il n'avait plus le moindre souvenir de l'amour qu'il avait fait vingt ans plus tôt à Anya, la mère de Pilya. Il se rappelait seulement qu'il l'avait fait. Mais tout le reste, les sons émis par Anya, les mouvements de son corps, la forme de ses seins, tout avait disparu. Ses sons, ses mouvements avaient disparu d'une manière aussi définitive que la Terre. Comme si rien ne s'était jamais passé entre eux. Il se souvenait qu'Anya avait les mêmes cheveux dorés et la même peau lisse et hâlée que Pilya, mais il avait l'impression que ses yeux étaient bleus. À l'époque, Lawler était affreusement malheureux, souffrant de mille blessures après le départ de Mireyl. Anya, qui croisait sa route, lui avait offert un peu de réconfort.

Telle mère, telle fille. Les mères et les filles faisaient-elles l'amour de la même manière, obéissant inconsciemment à quelque loi génétique ? Dans ses bras, Pilya pouvait-elle se brouiller, se transformer, se métamorphoser sous ses yeux en sa propre mère ? Une étreinte avec Pilya lui permettrait-elle de retrouver ses souvenirs enfouis d'Anya ? Lawler réfléchit quelques instants, se demandant si l'expérience valait la peine d'être tentée. Non, décida-t-il enfin. Non, cela n'en vaut pas la peine.

— On contemple les fleurs d'eau, docteur ? demanda le père Quillan, juste à côté de lui.

Lawler se tourna vivement. Quillan avait une curieuse manière de se glisser près des gens ; il se matérialisait soudain, telle une sorte d'ectoplasme, et s'approchait sans donner du tout l'impression de bouger. Et il était là, tout près, exsudant ses inquiétudes métaphysiques.

— Des fleurs d'eau ? demanda distraitemment Lawler, assez amusé d'avoir été surpris au milieu de ses réflexions lascives. Oui, là ! Je les vois !

Comment aurait-il pu ne pas les voir ? Sous l'éclatant soleil matinal, des fleurs d'eau étaient disséminées sur toute la surface de l'océan. Leur tige charnue d'un mètre de haut se terminait par l'appareil producteur des spores, gros comme le poing, aux couleurs éclatantes, d'un rouge vif avec des pétales jaunes rayés de vert, et était munie, juste sous la surface de l'eau, d'une curieuse vésicule noire et renflée qui permettait à la fleur d'eau de flotter. Quand elle était frappée et couchée par une vague, la plante se redressait aussitôt et reprenait sa position verticale, comme un de ces clowns infatigables rebondissant chaque fois qu'ils recevaient un coup.

— Un miracle d'élasticité, dit Quillan.

— Oui, et une leçon pour nous tous, dit Lawler, pris d'une brusque envie de faire un petit sermon. Nous devons en toute circonstance nous efforcer de les imiter. Nous ne cessons en ce bas monde de recevoir des coups et, chaque fois, il nous faut reprendre le dessus. La fleur d'eau doit être notre modèle : invulnérable à toutes les attaques, capable de résister à tout, de supporter tous les coups. Au fond de nous-mêmes nous possédons l'élasticité de la fleur d'eau, n'est-ce pas, mon père ?

— En ce qui vous concerne, oui.

— Moi ?

— Savez-vous que l'on vous tient en grande estime ? Tous ceux à qui j'ai parlé ont vanté votre patience, votre endurance, votre sagesse et votre force de caractère. Surtout votre force de caractère. On m'a dit que vous étiez l'un des plus coriaces, des plus forts et des plus résistants de tous les membres de la communauté.

Cela ressemblait à la description de quelqu'un d'autre, de quelqu'un de beaucoup moins fragile et inflexible que Valben Lawler.

— C'est peut-être l'impression que je donne de l'extérieur, dit-il en étouffant un petit rire. Mais tout le monde se trompe.

— J'ai toujours été persuadé que la vérité d'une personne est dans l'image que les autres ont d'elle, dit le prêtre. Ce que vous pensez de vous-même n'est ni fiable ni pertinent. Votre véritable valeur ne peut être évaluée d'une manière satisfaisante que par l'estime dans laquelle vous êtes tenu par autrui.

Lawler lui lança un regard étonné. Le long visage austère du prêtre semblait parfaitement sérieux.

— C'est vraiment ce que vous croyez ? demanda Lawler en remarquant qu'une pointe d'irritation venait d'apparaître dans sa voix. Je n'ai rien entendu d'aussi idiot depuis un bon bout de temps. Mais, non, je suis sûr que vous voulez me faire marcher... Vous devez aimer

cela.

Le prêtre ne répondit pas. Les deux hommes restèrent silencieux, côte à côte, sous le soleil encore timide du matin. Lawler gardait le regard fixé devant lui. Puis sa vue se brouilla et il ne vit plus qu'un ensemble confus de couleurs dansantes, un ballet désordonné de fleurs d'eau.

Mais, au bout d'un moment, son attention fut attirée par quelque chose.

— Eh bien, dit-il en pointant le doigt vers l'océan, il semble que même les fleurs d'eau ne soient pas totalement invulnérables.

La bouche de quelque animal géant était visible tout au bout du champ de plantes aquatiques. Elle avançait lentement au milieu des fleurs, ouvrant une profonde tranchée dans laquelle les plantes aux vives couleurs basculaient par dizaines.

— On a beau avoir une grande élasticité, il finit toujours par arriver quelque chose qui vous engloutit. N'est-ce pas, mon père ?

La réponse de Quillan fut emportée par une rafale de vent.

Il y eut un nouveau silence tendu. Lawler entendait encore la voix du prêtre lui disant : *La vérité d'une personne est dans l'image que les autres ont d'elle. Ce que vous pensez de vous-même n'est ni fiable ni pertinent.* Totalement absurde, non ? Non ? Oui, bien sûr.

— Pourquoi avez-vous décidé de venir sur Hydros, mon père ? s'entendit brusquement dire Lawler, surpris par sa propre question.

— Pourquoi ?

— Oui, pourquoi ? C'est une planète on ne peut plus inhospitalière pour nous autres humains. Elle n'a pas été conçue pour nous, nous ne pouvons y vivre que dans l'inconfort et il est impossible d'en repartir. Pourquoi vous condamner à finir votre existence sur une planète comme celle-ci ?

Les yeux du père Quillan s'animèrent bizarrement.

— Si je suis venu, dit-il avec une ferveur nouvelle dans la voix, c'est parce que j'étais irrésistiblement attiré par Hydros.

— Ce n'est pas vraiment une réponse.

— Bon, d'accord.

Le ton du prêtre était un peu plus sec, comme s'il avait le sentiment que Lawler le poussait à dire certaines choses sur lesquelles il eût préféré garder le silence.

— Disons, si vous voulez, que je suis venu parce que c'est un endroit où tous les proscrits de la galaxie finissent par échouer. Une planète uniquement peuplée des déchets, du rebut du cosmos. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non.

— Vous êtes tous des descendants de criminels. Il n'y a plus d'autres criminels dans le reste de la galaxie. Sur les autres planètes

tout le monde a maintenant une conduite raisonnable.

— Permettez-moi d'en douter, dit Lawler qui avait peine à croire que le prêtre pût parler sérieusement. Il est vrai, et ce n'est un secret pour personne, que nous sommes, au moins pour une partie d'entre nous, les descendants de criminels. Ou de gens considérés comme des criminels. Mon arrière-arrière-grand-père, par exemple, a été envoyé ici parce qu'il n'a pas eu de chance. Il avait tué accidentellement un homme. Mais admettons que vous ayez raison, que nous soyons tous les descendants de cette racaille dont vous parlez. Pourquoi avez-vous choisi de vivre parmi nous ?

Un éclair passa dans les yeux d'un bleu glacial.

— Je pense que cela saute aux yeux, dit Quillan. Ma place est ici.

— Pour pouvoir exercer parmi nous votre saint ministère et nous permettre d'être touchés par la grâce ?

— Pas le moins du monde. Je suis venu pour satisfaire mes propres exigences, pas les vôtres.

— Je vois. Vous avez donc fait cela par simple masochisme, pour vous infliger un châtiment. C'est bien cela, mon père ?

Quillan garda le silence, mais Lawler sentit qu'il devait avoir raison.

— Pourquoi ce châtiment ? poursuivit-il. Pour expier un crime ? Vous venez de me dire qu'il n'y a plus de criminels.

— Mes crimes ont été dirigés contre Dieu. Ce qui fait fondamentalement de moi l'un des vôtres. Un exilé, un banni par ma nature profonde.

— Des crimes contre Dieu, dit Lawler d'un air songeur.

Dieu était pour lui un concept aussi vague et mystérieux que pouvaient l'être des singes et la jungle, des chèvres et un rocher.

— Quel genre de crime avez-vous bien pu commettre contre Dieu ? reprit-il. S'il est tout-puissant, Il est invulnérable, et s'il ne l'est pas, comment peut-Il être Dieu ? D'autre part, vous m'avez dit il y a quelques jours que vous ne saviez même pas si vous croyez ou non en Dieu.

— Ce qui est en soi un crime contre Lui.

— Seulement si on croit en son existence. S'il n'existe pas, on ne peut pas lui causer de préjudice.

— Vous avez toute l'habileté d'un homme d'Église dans vos raisonnements, dit Quillan d'un air approbateur.

— Parliez-vous sérieusement, l'autre jour, quand vous m'avez dit que vous n'étiez pas sûr d'avoir la foi ?

— Oui.

— Ce n'était pas pour me faire marcher ? Pas pour vous offrir à mes dépens un petit moment de cynisme facile ?

— Non, non, pas du tout. Je vous le jure !

Quillan tendit la main et prit le médecin par le poignet ; un geste de confiance, étrangement intime, dont, en d'autres circonstances, Lawler aurait pu se formaliser, mais qui, à cet instant, lui parut presque touchant.

— J'étais encore très jeune quand j'ai décidé de consacrer ma vie au service de Dieu, commença le prêtre d'une voix grave et claire. Je sais que cela peut paraître assez pompeux. Mais dans la pratique cela représente une somme de travail pénible et désagréable ; pas seulement de longues séances de prières dans des salles glaciales et pleines de courants d'air à toute heure du jour et de la nuit, mais aussi l'accomplissement de tâches rebutantes que seul, à mon avis, un médecin est en mesure de comprendre. Le lavement des pieds des pauvres, pour prendre une image symbolique. Soit, je ne me plains pas. Je savais à quoi m'attendre en entrant dans les ordres et je ne demande pas qu'on me décerne une médaille. Mais ce que je ne savais pas, Lawler, ce que j'étais très loin d'imaginer au début, c'est que plus je me consacrerais au service de Dieu en me mettant au service de l'humanité souffrante, plus je deviendrais sujet à des périodes de vide spirituel total. D'interminables périodes où je me sentais privé de tout lien avec l'univers qui m'entourait, où les êtres humains me paraissaient aussi étrangers que des créatures d'un autre monde, où il ne subsistait plus en moi la moindre parcelle de foi en l'être supérieur à qui j'avais fait vœu de consacrer ma vie. Où je me sentais si totalement seul que je suis incapable de vous en donner la plus petite idée. Plus je mettais d'acharnement dans mon travail, plus j'avais le sentiment que c'était inutile. La plaisanterie était fort cruelle. J'espérais, j'imagine, que Dieu répande Sa grâce sur moi, mais tout ce qu'il me donnait, c'était de fortes doses de Son absence. Vous me suivez, Lawler ?

— Et, à votre avis, qu'est-ce qui provoquait ce vide spirituel ?

— C'est la réponse que je suis venu chercher ici.

— Mais pourquoi ici ?

— Parce que l'Église n'y est pas présente. Parce que les communautés humaines y sont extrêmement fragmentaires. Parce que cette planète nous est hostile. Et parce que c'est une aventure sans retour, comme la vie elle-même.

Lawler voyait danser dans les yeux de Quillan quelque chose qui dépassait sa compréhension, quelque chose d'aussi déroutant que de voir la flamme d'une bougie brûler vers le bas au lieu de monter. Le prêtre semblait considérer le médecin du fond de quelque éternité, de quelque néant d'où il savait être issu et qu'il aspirait à regagner.

— Je suis venu ici pour me perdre, comprenez-vous ? Ce qui me permettra peut-être de me trouver. Ou au moins de trouver Dieu.

— Dieu ? Où ? Quelque part au fond de cet océan gigantesque ?

— Pourquoi pas ? Puisqu'il ne semble pas être ailleurs.

— Comment voulez-vous que je le sache ? dit Lawler.

Mais il fut interrompu par un grand cri venant du haut du mât.

— Terre en vue ! s'écria Pilya Braun. Une île au nord ! Une île au nord !

Il n'y avait aucune île dans les eaux où ils se trouvaient, pas plus au nord qu'au sud, pas plus à l'est qu'à l'ouest. S'il y en avait eu une, tout le monde l'aurait guettée depuis plusieurs jours. Mais personne n'avait jamais mentionné la présence d'une île dans ces parages.

Onyos Felk, qui était à la barre, poussa un rugissement incrédule. Secouant la tête, le cartographe se dirigea vers Pilya d'un pas lourd, sur ses petites jambes arquées.

— Qu'est-ce que tu nous chantes là ? Quelle île ? Que ferait une île par ici ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? cria Pilya, une main crochée dans le grément, tout le corps penché dans le vide. Ce n'est pas moi qui l'ai placée là !

— Il ne peut pas y avoir d'île par ici.

— Montez donc voir vous-même, espèce de vieux crabe !

— Quoi ? Quoi ?

Lawler mit sa main en visière et regarda au loin. Il ne voyait que les fleurs d'eau dansant sur les flots. Mais Quillan le tira vigoureusement par le bras.

— Là-bas ! Vous voyez ?

Non, il ne voyait pas. Ah ! si ! Tout là-bas, à l'horizon, il crut discerner une fine ligne d'un jaune soutenu. Était-ce une île ? Il n'aurait su le dire.

Tout le monde était maintenant sur le pont et commençait à courir en tous sens. Au centre de toute cette agitation se trouvait Delagard, tenant délicatement au creux d'un bras la précieuse carte marine et de l'autre main une grosse lunette d'approche de métal jaune. Onyos Felk se précipita vers lui et tendit la main vers le globe. Delagard le repoussa avec un regard venimeux.

— Mais il faut que je regarde...

— Bas les pattes !

— Pilya vient de dire qu'elle avait vu une île. Je veux lui prouver que c'est impossible.

— Elle a vu quelque chose, non ? C'est peut-être une île. Vous ne savez pas tout, Onyos. Vous ne savez rien du tout !

Mû par une énergie démoniaque, Delagard écarta rageusement le cartographe béant d'étonnement et commença à grimper dans la mâture en s'aidant des coudes et des dents, le globe toujours serré sous son bras droit et la longue-vue dans sa main gauche. Il parvint à atteindre la vergue, réussit à trouver une place et porta la longue-vue

à son œil. Un silence absolu s'était abattu sur le pont. Au bout d'un laps de temps interminable, Delagard baissa la tête.

— Que je sois pendu si ce n'est pas une île !

L'armateur tendit la lunette à Pilya et fit fiévreusement tourner le globe. Il suivit lentement du doigt les déplacements des îles les plus proches en écartant exagérément les coudes.

— Non, ce n'est pas Velmise. Ni Salimil. Kaggerham ? Non plus... Kentrup ?

Il secoua la tête. Tous les regards étaient fixés sur lui. Quel comédien, se dit Lawler. L'armateur passa le globe à Pilya et reprit la longue-vue en lui donnant une petite tape sur le derrière. Il braqua la lunette sur l'horizon.

— Dieu nous damne ! s'écria-t-il. C'est une nouvelle île ! Ils sont en train de la construire ! Regardez-moi ça ! Les troncs ! Les échafaudages ! Dieu nous damne !

Il lâcha la lunette au-dessus du pont. Dann Henders la saisit adroitement avant qu'elle touche les bordages et y appliqua son œil tandis que les autres se pressaient autour de lui. Pendant ce temps, Delagard redescendait en répétant à mi-voix :

— Dieu nous damne ! Dieu nous damne !

La longue-vue passa de main en main, mais, en quelques minutes, le navire se rapprocha suffisamment de l'île en construction pour que l'instrument d'optique devienne inutile. Lawler contemplait le spectacle avec une fascination mêlée de crainte.

C'était une construction étroite, de vingt ou trente mètres de large sur une centaine de long. Son point le plus élevé, qui ne dépassait pas de plus de deux mètres la surface de l'eau, évoquait l'épine dorsale de quelque colossal animal marin dont le reste du corps eût été immergé. Des Gillies au nombre d'une douzaine s'affairaient pesamment sur l'île, tirant des troncs, les étayant, les entaillant avec les étranges outils de leur race, les entourant de fibres résistantes.

Alentour, la mer bouillonnait de vie et d'activité. Lawler vit que certaines des créatures qui s'y agitaient étaient des Gillies, des dizaines et des dizaines de Gillies. Les petits dômes de leur tête montaient et descendaient sur les flots tranquilles comme les corolles des fleurs d'eau. Mais il reconnut aussi les longues formes fuselées et luisantes de plongeurs. Ils semblaient aller chercher dans les profondeurs des troncs d'algue-bois qu'ils remontaient à la surface pour les Gillies qui les taillaient, les équarrissaient, les faisaient passer le long d'une chaîne sous-marine aboutissant sur la grève de l'île où d'autres ouvriers Gillies les tiraient au sec et les préparaient pour l'installation.

L'Étoile de la Mer Noire arrivait à leur hauteur à tribord. Des silhouettes couraient sur le pont, des mains s'agitaient ou se tendaient

vers l'île. De l'autre côté, la *Déesse de Sorve* se rapprochait rapidement, suivie de près par les *Trois Lunes*.

— Il y a une plate-forme là-bas, dit Gabe Kinverson. Sur le côté nord de l'île, à gauche.

— Bon Dieu, c'est vrai ! s'écria Delagard. Regardez-moi ce monstre !

Immobile derrière l'île, flottant à côté d'elle comme si elle eût été amarrée, se trouvait une créature marine d'une taille gigantesque que l'on aurait pu prendre pour une seconde île tellement elle lui ressemblait. À la connaissance des humains, la plate-forme était le plus grand de tous les animaux peuplant les mers d'Hydros, encore plus grand que l'énorme animal ressemblant à une baleine et avalant gloutonnement tout ce qui se trouvait sur son passage, qui avait reçu le nom de bouche. La plate-forme était une énorme créature plate, un bloc immense de forme vaguement rectangulaire, tellement inerte qu'on pouvait vraiment la prendre pour une île. Elle flottait sur toutes les mers, charriée par les courants, attirant les micro-organismes en suspension dans l'eau par des sortes de tamis disposés sur le pourtour de son corps. Personne ne comprenait comment, même en s'alimentant vingt-quatre heures sur vingt-quatre, elle pouvait ingérer assez de nourriture. Lawler imaginait que la plate-forme avait un métabolisme aussi peu actif que du bois flottant, que ce n'était qu'une masse géante de chair à peine douée de sensibilité. Et pourtant ses immenses yeux pourpres, disposés par triple rangée de six de chaque côté de son dos, chacun de la largeur des épaules d'un homme, semblaient renfermer une sorte de morne intelligence. En de rares occasions, une plate-forme avait pénétré dans la baie de Sorve, flottant juste au-dessus du fond artificiel immergé. Un jour, Lawler qui pêchait dans la baie, à bord d'un petit canot, était passé sans le savoir au-dessus d'un de ces monstres. En baissant les yeux, il avait découvert avec stupéfaction une rangée de grands yeux tristes qui le regardaient à travers l'eau transparente avec une sorte de détachement céleste et même – c'est du moins l'impression qu'il avait eue – une manière d'étrange compassion.

La plate-forme qu'ils avaient devant eux semblait ne servir que de gigantesque établi. Des groupes de Gillies travaillaient avec zèle sur son dos. Ils s'activaient dans soixante centimètres d'eau, tordant et lovant de longues fibres d'algues qui étaient déposées sur la plate-forme par des tentacules d'un vert luisant. Ces tentacules, gros comme le bras, très souples, avaient des terminaisons en forme de doigts. Personne, pas même Kinverson, n'avait la moindre idée de l'animal à qui les tentacules pouvaient appartenir.

— C'est merveilleux, dit le père Quillan, de voir de quelle manière tous ces différents animaux travaillent ensemble !

— À ma connaissance, dit Lawler en se tournant vers le prêtre, personne n'avait encore jamais vu une île en construction. Nous pensions que toutes les îles avaient des centaines, voire des milliers d'années. C'est donc comme cela qu'ils font ! Quel spectacle !

— Un jour, poursuivit Quillan, cette planète aura un sol ferme, comme toutes les autres. Dans quelques millions d'années, le fond de la mer s'élèvera. En construisant ces îles artificielles et en sortant de l'eau pour y vivre, les Gillies préparent la phase suivante de leur évolution.

— Comment savez-vous cela ? demanda Lawler en plissant les yeux.

— J'ai étudié la géologie et les théories de l'évolution au séminaire, quand j'étais sur Aurore. N'oubliez surtout pas que l'on enseigne uniquement aux prêtres la liturgie et les Écritures. Ou que nous prenons la Bible au pied de la lettre. Savez-vous que l'histoire géologique de cette planète est exceptionnellement calme ? Il n'y a pas eu de mouvements de l'écorce de la planète qui ont fait jaillir de la mer des chaînes de montagnes et des continents entiers comme cela s'est passé ailleurs. Tout est resté au même niveau, en majeure partie submergé. À la longue, l'érosion marine est venue à bout de toutes les terres émergées. Mais tout cela va changer. Des champs de gravitation internes créent lentement des turbulences et dans trente, quarante ou cinquante millions...

— Attendez, dit Lawler. Que se passe-t-il là-bas ?

Une vive altercation venait d'éclater entre Delagard et Dag Tharp. Le visage congestionné, une veine saillant sur le front, Dann Henders se mêlait à la dispute. Nerveux et irascible, Tharp se querellait à tout propos avec tout le monde, mais la vue de Dann Henders, habituellement si calme, en train de perdre son sang-froid, retint toute l'attention de Lawler.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il en s'approchant d'eux.

— Un acte d'insubordination, c'est tout, répondit Delagard. J'en fais mon affaire, docteur.

Le nez en bec d'aigle de Tharp était cramoisi et la peau flasque de son cou tremblotait.

— Nous avons suggéré, Henders et moi, d'aller jusqu'à l'île et de demander asile aux Gillies, expliqua-t-il à Lawler. Nous pouvons jeter l'ancre à proximité et les aider à construire leur île. Ce serait une œuvre commune, à laquelle nous aurions participé depuis le début. Mais Delagard ne veut pas en entendre parler, il dit que nous devons aller jusqu'à Grayvard. Qui sait combien de temps il nous faudra pour atteindre Grayvard ? Qui sait combien de saloperies venues de la mer, comme le filet de l'autre jour, vont encore ramper sur le pont ? Dieu sait ce qui nous attend ! Kinverson dit que nous avons eu énormément

de chance jusqu'à présent, que nous n'avons encore rien rencontré de véritablement dangereux, mais combien de temps cela peut-il...

— C'est à Grayvard que nous allons, déclara Delagard d'un ton inflexible.

— Vous voyez ? Vous voyez ?

— Nous devrions au moins faire un vote, dit Henders. Qu'en pensez-vous, docteur ? Plus nous restons en mer, plus les risques sont grands de rencontrer la Vague, ou bien un de ces monstres dont Gabe nous a parlé, d'être pris dans une tempête mortelle ou n'importe quoi. Nous sommes devant une île en construction. Si les Gillies font appel à des plongeurs, à une plate-forme et à je ne sais quels autres animaux marins, pourquoi n'accepteraient-ils pas l'aide des humains ? Et ils pourraient nous en être reconnaissants. Mais, non, il ne veut même pas envisager cette possibilité !

— Depuis quand les Gillies ont-ils besoin de notre aide ? demanda Delagard en lançant un regard noir à l'ingénieur. Vous savez bien comment cela s'est passé à Sorve, Henders.

— Nous ne sommes pas à Sorve.

— C'est la même chose partout.

— Comment pouvez-vous en être si sûr ? rétorqua Henders. Écoutez, Nid, nous allons en parler avec les autres navires et nous verrons bien. Dag va appeler Yanez, Sawtelle et les autres, et...

— Restez où vous êtes, Dag ! ordonna Delagard.

Le regard de Tharp passa de Delagard à Henders, puis revint se poser sur l'armateur. Il ne bougea pas, mais ses fanons tremblotaient de colère.

— Écoutez-moi ! lança Delagard. Voulez-vous vraiment que nous soyons contraints de vivre sur cette île toute plate et ridiculement petite dont la construction prendra encore de longs mois, si ce n'est plusieurs années ? Et dans quoi vivrons-nous ? Des huttes d'algues ? Voyez-vous des vaarghs quelque part ? Voyez-vous une baie où nous pourrions nous procurer des matériaux utiles ? De toute façon, les Gillies ne nous accepteront pas. Ils savent que nous avons été chassés de Sorve à coups de pied dans les fesses. Tous les Gillies de la planète le savent, vous pouvez me croire.

— Si ces Gillies ne veulent pas de nous, insista Tharp, comment pouvez-vous être si sûr que ceux de Grayvard nous accepteront ?

Le visage de Delagard s'empourpra violemment. Pendant quelques instants, il sembla avoir été touché au vif. Lawler se rendit compte que Delagard n'avait pas encore mentionné une seule fois qu'il avait l'accord des véritables propriétaires de l'île pour s'installer sur Grayvard. Seuls les colons humains de l'île avaient accepté de leur offrir un asile.

Mais l'armateur se ressaisit rapidement.

— Vous dites des conneries, Dag ! Depuis quand avons-nous à demander aux Gillies l'autorisation d'émigrer entre les îles ? Une fois qu'ils ont accordé à des humains l'accès à une île, ils se foutent bien de savoir desquels il s'agit. De toute façon, ils sont incapables de nous distinguer les uns des autres. Tant que nous n'empiéterons pas sur le territoire gillie de Grayvard, il n'y aura pas de problèmes.

— Vous avez l'air très sûr de vous, dit Henders. Mais pourquoi faire tout le trajet jusqu'à Grayvard, si nous pouvons nous en dispenser ? Rien ne nous dit qu'il nous sera impossible de prendre pied sur une île plus proche et où il n'y aura pas encore de colonie humaine. Ces Gillies seront peut-être d'accord pour nous prendre avec eux. Et – qui sait ? – ils seront peut-être contents si nous leur donnons un coup de main pour construire leur île.

— Sûr, dit Delagard. Ils seront particulièrement ravis d'avoir un radio et un ingénieur. C'est exactement ce qu'il leur faut. Bon, vous voulez vivre tous les deux sur cette île ? Allez-y à la nage ! Allez-y donc ! Sautez par-dessus bord, tous les deux !

Il saisit Tharp par le bras et commença à l'entraîner vers la rambarde. Les yeux écarquillés, bouche bée, Tharp se laissait faire.

— Allez ! Sautez !

— Attendez, dit calmement Lawler.

L'armateur lâcha Tharp. Le corps penché en avant, il commença de se balancer sur la plante des pieds.

— Vous avez quelque chose à dire, docteur ?

— Si jamais ils sautent par-dessus bord, je les suis.

— Et merde, doc ! lança Delagard avec un grand rire. Personne ne va passer par-dessus bord ! Pour qui me prenez-vous ?

— Vous tenez vraiment à ce que je vous réponde, Nid ?

— Écoutez, dit Delagard, la situation est très simple. Ces navires m'appartiennent. Je suis le capitaine de celui-ci et je suis également le chef de l'expédition. Personne ne le contestera. Par générosité, par grandeur d'âme, j'ai invité tous les anciens habitants de Sorve à m'accompagner vers notre nouvelle patrie, l'île de Grayvard. C'est là où nous allons. Un vote pour déterminer si nous devrions essayer de nous établir sur cette île minuscule est totalement hors de question. Si Dag et Dann veulent vivre ici, c'est très bien et je les accompagnerai moi-même en glisseur. Mais il n'y aura pas de vote et il n'y aura aucun changement dans le plan initial. C'est bien clair, Dann et Dag ? C'est bien clair, docteur ?

Les poings serrés, Delagard montrait qu'il avait un vrai tempérament de lutteur.

— Si je ne me trompe, Nid, dit Dann Henders, c'est vous qui nous avez mis dans ce pétrin. Était-ce aussi le fait de votre générosité et de votre grandeur d'âme ?

— Taisez-vous, Dann, dit Lawler. Laissez-moi réfléchir.

Il tourna la tête vers la nouvelle île. Ils en étaient maintenant si près qu'il discernait le jaune des yeux des Gillies. Les Gillies semblaient vaquer à leurs occupations sans prêter la moindre attention à la flottille de navires chargés d'humains.

Il apparut brusquement à Lawler que Delagard était dans le vrai et que Henders et Tharp avaient tort. Lawler se fût profondément réjoui que leur voyage s'achève là, mais il comprenait qu'il ne fallait pas songer à s'établir sur cette île. Elle était beaucoup trop exiguë ; ce n'était qu'une toute petite langue de bois s'élevant à peine au-dessus des flots. Même si les Gillies acceptaient de les y accueillir, il n'y aurait pas assez de place pour tout le monde.

— Très bien, dit-il doucement. Pour une fois, Nid, je suis de votre côté. Cette île minuscule n'est pas faite pour nous.

— Bien ! Parfait ! Voilà qui est raisonnable. On peut toujours compter sur vous pour avoir une position raisonnable, n'est-ce pas, docteur ?

Delagard mit ses mains en porte-voix et leva la tête vers Pilya Braun.

— Remontez au vent ! Nous partons !

— Nous aurions dû voter, grommela Tharp d'un air buté en se frottant le bras.

— Laissez tomber, dit Lawler. Delagard est seul maître à bord. Nous ne sommes que ses invités.

Le temps commença à changer d'une manière radicale au début de la semaine suivante. Les navires qui suivaient toujours leur route nord-ouest, dans la direction de Grayvard, commençaient à laisser derrière eux les eaux tropicales, le soleil ardent et le ciel limpide de l'été perpétuel régnant sous ces latitudes. Ils entraient dans une zone tempérée où l'eau était fraîche et où de lourdes brumes glacées flottaient au-dessus de la mer quand une brise tiède soufflait de l'équateur. À midi, la brume avait disparu mais, la majeure partie du temps, le ciel était pommelé ou même chargé de gros nuages bas. Une seule chose ne changeait pas : toujours pas la moindre goutte de pluie. Il n'avait pas plu une seule fois depuis que la petite flotte avait quitté Sorve et cela commençait à devenir préoccupant.

L'aspect de la mer était différent. Ils avaient maintenant laissé loin derrière eux les eaux familières de la Mer Natale et étaient entrés dans la Mer Jaune, séparée par une démarcation très nette des flots azurés de l'orient. Une épaisse couche écumeuse d'algues microscopiques jaunes, ressemblant à des vomissures, striées de longues traînées rouges semblables à des filaments sanguinolents, couvrait dans toutes les directions et jusqu'à l'horizon la surface de l'océan.

C'était répugnant, mais très fertile. L'eau grouillait de vie, une vie étrange et inconnue. Des poissons à grosse tête, lourds et disgracieux, de la taille d'un homme, aux écailles d'un bleu terne et dont les yeux noirs paraissaient aveugles, furetaient autour des bateaux comme des souches flottantes. De loin en loin, un élégant léopard de mer à la peau veloutée surgissait de l'eau avec une effrayante vélocité et en avalait un d'une seule goulée. Un après-midi, une créature tubulaire et râblée, longue d'une vingtaine de mètres et à la mâchoire en forme de hachette, apparut brusquement entre le navire de tête et l'étrave du bâtiment de Bamber Cadrell, et commença à marteler l'eau dans le sillage du navire de tête, se dressant au-dessus de la surface de l'eau et se laissant frénétiquement retomber sur la pointe de sa mâchoire. Quand il eut terminé, des quartiers de poissons bleus à grosse tête étaient disséminés sur l'écume jaunâtre. Des répliques en miniature du poisson-hache montèrent à la surface et commencèrent à se nourrir. Les poissons-chair abondaient dans ces eaux. Ils nageaient en

tourbillonnant et leurs tentacules effilés avaient l'éclat d'une lame, mais ils demeuraient prudemment hors de portée des lignes de Kinversion, exaspérant le grand pêcheur.

— Des myriades de petits animaux aux nombreuses pattes, au corps chatoyant et transparent, se taillaient dans la masse jaunâtre de larges passages qui se refermaient aussitôt derrière eux. Gharkid en remonta un plein filet. Ils se débattaient et se jetaient furieusement contre les mailles, paniqués par la lumière du soleil, essayant désespérément de regagner l'eau. Quand Dag Tharp suggéra, en manière de plaisanterie, qu'ils étaient peut-être bons à manger, Gharkid en fit aussitôt bouillir une poignée dans leur eau teintée de jaune et les mangea en affectant une totale indifférence.

— Pas mauvais, dit-il. Vous devriez goûter.

Une heure plus tard, comme il ne montrait aucun signe d'indisposition, plusieurs autres, au nombre desquels se trouvait Lawler, décidèrent de courir le risque. Ils mangèrent tout, pattes comprises. Les petits crustacés étaient croquants, avec un goût vaguement sucré, et apparemment nourrissants. Aucun de ceux qui en avaient mangé n'éprouva de troubles. Gharkid passa la journée au poste de pêche et en remonta des milliers dans son filet. Le soir, tout l'équipage fit bombance.

D'autres organismes de la Mer Jaune étaient moins utiles. Des méduses vertes, inoffensives, mais répugnantes, ayant trouvé le moyen de grimper le long de la coque, atteignirent en grand nombre le pont où elles commencèrent à se décomposer en quelques minutes. Il fallut toutes les repousser par-dessus bord, une tâche qui prit presque une journée entière. Les navires traversèrent une zone où les organes de fructification de grandes algues, en forme de hautes tours noires, qui s'élevaient dans le courant de la matinée à sept ou huit mètres au-dessus de la surface de l'eau, explosaient à la chaleur de midi et bombardaient les navires de milliers de petits grains durs qui obligeaient tout le monde à se précipiter à l'abri. Et il y avait des poissons-taupe dans ces parages. Par vagues de dix ou vingt, des escadrilles des animaux vermiformes survolaient les vagues en sifflant et en vrombissant sur une centaine de mètres, agitant désespérément leurs ailes membraneuses et pointues avec une énergie féroce avant de retomber dans l'eau. Ils passaient parfois assez près du navire pour que Lawler distinguât les rangées de poils rouges et drus sur leur dos, et il portait machinalement la main à sa joue gauche où une légère irritation subsistait après le choc avec la petite horreur volante.

— Pourquoi volent-ils comme cela ? demanda Lawler à Kinversion. Est-ce pour essayer d'attraper un animal vivant dans l'air ?

— Ce n'est pas un animal qui vit dans l'air, répondit Kinversion. Il y a plutôt quelque chose qui essaie de les attraper, eux. Quand ils

voient une grande bouche s'ouvrir sous eux, ils décollent. C'est un bon moyen d'échapper au danger. L'autre occasion où ils volent, c'est pendant la saison des amours. Les femelles s'envolent en prenant un peu d'avance et les mâles les poursuivent. Ce sont ceux qui volent le plus vite et le plus loin qui touchent le gros lot.

— Ce n'est pas un mauvais système de sélection, si l'on recherche la vitesse et l'endurance.

— Espérons que nous n'aurons pas à les voir en action. C'est par milliers qu'ils volent. Ils remplissent tout le ciel et sont rendus fous par leur chasse !

— J'imagine ce que cela peut donner, dit Lawler en montrant l'écorchure sur sa joue. Un petit m'a heurté la semaine dernière.

— Quelle taille ? demanda Kinverson sans manifester la moindre curiosité.

— Une quinzaine de centimètres.

— Vous avez eu de la chance qu'il soit si petit, dit Kinverson. Il y a des tas de sales bêtes par ici.

Vous vivez trop dans le passé, docteur, avait dit Pilya Braun. Mais comment aurait-il pu en aller autrement ? Le passé vivait en lui : pas seulement la Terre, lointaine et mythique, mais Sorve, surtout Sorve où son sang et son corps, son cerveau et son âme s'étaient formés. Le passé ne cessait de fermenter en lui. Accoudé à la rambarde, le regard perdu dans l'étrange immensité de la Mer Jaune, Lawler sentit le passé remuer en lui.

Il avait dix ans et son grand-père venait de l'appeler dans son vaargh. Son grand-père, qui avait abandonné l'exercice de la médecine trois ans auparavant, passait maintenant toutes ses journées à se promener le long de la digue. Ratatiné, le teint jaunâtre, il était manifeste que le vieillard n'en avait plus pour très longtemps. Il était très vieux, assez vieux pour avoir gardé le souvenir de certains des colons de la première génération et de son propre grand-père, Harry Lawler, Harry le Fondateur.

— J'ai quelque chose pour toi, mon garçon. Viens, approche-toi. Tu vois cette étagère, Valben ? Celle où il y a les objets de la Terre. Apporte-les-moi, je te prie.

Il y avait quatre vestiges de la Terre, deux objets de métal plats et ronds, un autre plus gros, fait de métal rouillé, et un tesson de poterie peinte. Autrefois, il y en avait six, mais les deux autres, la statuette et le morceau de pierre, se trouvaient maintenant dans le vaargh du père de Valben. Le vieillard avait déjà commencé à transmettre ses possessions.

— Tiens, mon garçon, dit le grand-père. C'est pour toi. Cela

appartenait à mon grand-père Harry, qui l'a lui-même reçu de son grand-père qui l'avait emporté en quittant la Terre. Et maintenant, c'est à toi.

Et le vieillard lui donna le tesson de poterie orange et noir.

— Pas à mon père ? Pas à mon frère ?

— C'est pour toi, dit le grand-père. Pour que tu te souviennes de la Terre. Et pour que tu te souviennes de moi. Fais bien attention de ne pas le perdre, mon garçon. Car nous ne possédons que six objets de la Terre et, si nous les perdons, nous n'en aurons plus. Prends, ajouta-t-il d'une voix pressante en refermant la main de l'enfant sur le tesson. Prends ! Cela vient de Grèce. Cela appartenait peut-être à Socrate, ou à Platon. Et maintenant, c'est à toi.

C'est la dernière fois qu'il avait parlé à son grand-père.

Pendant plusieurs mois, il avait emporté partout avec lui le fragment de poterie peinte. Et, chaque fois qu'il passait le doigt sur sa surface aux bords dentelés, il avait l'impression que la Terre prenait vie dans sa main, que Socrate, ou bien Platon, lui parlait par l'intermédiaire du tesson. Même s'il n'avait aucune idée de ce qu'ils avaient été.

Il avait quinze ans. Son frère Coirey, qui avait quitté Sorve pour prendre la mer, venait leur rendre visite. De neuf ans plus âgé que lui, Coirey était l'aîné des trois frères, mais le cadet, prénommé Bernat comme son père, était mort depuis si longtemps que Valben se souvenait à peine de lui. Coirey était destiné à devenir un jour le médecin de l'île, mais cela ne l'intéressait pas. L'exercice de la médecine l'aurait astreint à vivre sur une seule île alors que tout ce qu'il aimait, c'était la mer, encore la mer, toujours la mer. Coirey avait donc pris la mer et ils avaient reçu des nouvelles de différents endroits, de simples noms pour Valben : Velmise, Sembilor, Thetopal, Meisa Meisanda. Et maintenant, Coirey était là, en chair et en os, pour un bref séjour, une courte escale à Sorve pendant son voyage à destination d'une île nommée Simbalimak, dans une mer appelée la Mer d'Azur et si éloignée qu'elle aurait pu être sur une autre planète.

Valben n'avait pas vu son frère depuis quatre ans et il ne savait pas à quoi s'attendre. L'homme qui arriva avait le même visage que son père, le visage qui commençait aussi à devenir le sien, avec des traits énergiques, une mâchoire puissante, un long nez droit. Mais il avait la peau tellement hâlée par le soleil et le vent qu'on eût dit un vieux bout de peau de poisson-tapis. Il avait aussi une longue balafre sur la joue, une cicatrice violacée courant du coin de l'œil à la commissure des lèvres.

— C'est un poisson-chair qui m'a eu, expliqua-t-il. Mais je l'ai eu aussi. Tu es drôlement grand, toi ! poursuivit-il en frappant le bras de

Valben du poing. Tu es aussi grand que moi ! Mais tu ne pèses pas lourd. Il te faut un peu de muscles sur les os ! Viens donc me voir un de ces jours, à Meisa Meisanda, poursuivit Coirey avec un clin d'œil. On sait ce que c'est de manger là-bas ! C'est un festin tous les jours ! Et les femmes ! Ah ! les femmes !

Il s'interrompit un instant, le front plissé.

— Tu t'intéresses aux femmes ? reprit-il. Mais oui, bien sûr ! Je me trompe ? Non. Alors, Val, qu'en dis-tu ? Dès que je reviens de Simbalimak, tu m'accompagnes à Meisa Meisanda.

— Tu sais bien que je ne peux pas partir d'ici, Coirey. J'ai mes études.

— Tes études ?

— Père m'apprend la médecine.

— Ah bon ! Je vois. C'est toi le prochain docteur Lawler. Mais tu peux quand même faire une petite balade en mer avec moi, avant de commencer.

— Non, dit Valben. Je ne peux pas.

C'est à cet instant qu'il comprit pourquoi c'est à lui que son grand-père avait donné le tesson de poterie de la Terre et non à son frère aîné.

Coirey n'était plus jamais revenu à Sorve.

Il avait dix-sept ans et il étudiait d'arrache-pied la médecine.

— Il est grand temps que tu fasses une autopsie avec moi, Valben, lui dit son père. Jusqu'à présent, tout ce que tu as appris n'est que de la théorie. Mais il faudra bien, tôt ou tard, que tu ouvres le paquet pour regarder ce qu'il y a à l'intérieur.

— Nous pourrions peut-être attendre que j'aie fini mes cours d'anatomie, dit-il. Cela me permettrait d'avoir une meilleure idée de ce que je vois.

— Il n'y a pas meilleure leçon d'anatomie qu'une autopsie, répliqua son père.

Et il le conduisit dans la salle d'opération où un corps recouvert d'une couverture de laitue de mer était étendu sur la table. Il souleva la couverture et Valben vit que le corps était celui d'une vieille femme aux cheveux gris dont les seins flasques tombaient de chaque côté, vers les aisselles. Quelques instants plus tard, il la reconnut et il comprit qu'il regardait la mère de Bamber Cadrell, Samara, l'épouse de Marinus. Comment aurait-il pu ne pas la connaître ; il n'y avait que soixante humains sur l'île et, bien évidemment, il les connaissait tous. Mais enfin... la femme de Marinus, la mère de Bamber... entièrement nue... allongée sur la table d'opération... est tombée dans son vaargh et ne s'est pas relevée. C'est Marinus qui l'a amenée ici. Sans doute le cœur, mais je tiens à en être absolument sûr et je veux que tu

regardes, toi aussi.

Son père prit la sacoche contenant ses instruments de chirurgie.

— Moi non plus, je n'ai pas aimé ma première autopsie, Valben, reprit-il avec douceur. Mais c'est indispensable. Il faut que tu saches à quoi ressemblent un foie, une rate, des poumons et un cœur. Tu ne le sauras pas si tu te contentes d'en lire des descriptions. Il faut que tu connaisses la différence entre un organe sain et un organe malade. Et nous n'avons pas beaucoup de cadavres sur lesquels travailler ici. C'est une occasion que je ne peux pas laisser passer.

Il choisit un scalpel en montrant à Valben la manière de le tenir et pratiqua la première incision. Puis il commença à lui dévoiler les secrets du corps de Samara Cadrell.

Ce fut dur au début, très dur.

Puis il se sentit capable de le supporter, il sentit qu'il s'habituaît à l'atrocité de la situation, qu'il parvenait à surmonter la honte qu'il éprouvait en se rendant complice de la violation sanglante du sanctuaire de ce corps.

Au bout d'un certain temps, quand il eut réussi à oublier que c'était une femme qu'il avait connue toute sa vie et à ne penser à elle que comme à un arrangement interne d'organes de couleurs, de textures et de formes différentes, il commença à trouver cela fascinant.

Mais quand, cette nuit-là, après avoir fini ses leçons du jour, il retrouva Boda Thalheim derrière la citerne et commença à caresser son ventre plat et lisse, il ne put s'empêcher de songer que sous cette peau soyeuse et tendue comme celle d'un tambour se trouvait aussi un arrangement interne d'organes de couleurs, de textures et de formes différentes, très semblables à ceux qu'il avait vus dans l'après-midi, qu'il y avait la masse luisante des intestins enroulés et que ces seins ronds et fermes contenaient un ensemble de glandes fort peu différentes de celles que contenaient les mamelles flasques de Samara Cadrell et que son père lui avait montrées quelques heures plus tôt après quelques coups adroits de scalpel. Il retira la main du corps lisse de Boda comme si, sous ses caresses, il s'était transformé en celui de Samara.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, Val ?

— Non, non.

— Tu n'as pas envie ?

— Bien sûr que si. Mais... Je ne sais pas...

— Viens. Laisse-moi t'aider.

— Oui. Oh ! Boda ! Oh oui !

Quelques instants plus tard, tout allait bien. Mais il se demanda s'il pourrait jamais poser les mains sur le corps d'une jeune fille sans que des images précises de son pancréas, de ses reins et de ses trompes de Fallope lui viennent malgré lui à l'esprit et il se dit qu'être médecin

était une tâche bougrement compliquée.

Souvenirs d'un temps irrémédiablement révolu. Fantômes qui jamais ne le quitteraient.

Trois jours plus tard, Lawler s'enfonça dans les entrailles du navire pour aller chercher du matériel dans la cale. Il n'avait pour s'éclairer qu'une petite bougie. Dans la pénombre, il faillit heurter Kinverson et Sundira qui sortaient de derrière un amoncellement de caisses. Le visage couvert de sueur, les cheveux en bataille, ils eurent l'air un peu étonné de le voir. Il n'y avait guère de doute à avoir sur ce qu'ils venaient de faire.

— Bonjour, docteur, dit Kinverson sans se démonter et en le regardant droit dans les yeux.

Sundira n'ouvrit pas la bouche. Elle tira sur sa tunique pour la ramener vers l'avant où elle était entrouverte et passa devant Lawler, le visage impénétrable, croisant fugitivement le regard du médecin et détournant aussitôt les yeux. Elle semblait moins embarrassée que désireuse de se retrancher dans quelque sphère intime. Piqué au vif, Lawler inclina sèchement la tête comme s'il s'agissait d'une rencontre tout à fait banale dans une partie tout à fait anodine du navire et reprit sa route vers la zone où était entreposé son matériel médical.

C'était le premier indice probant qu'il avait de la liaison entre Kinverson et Thane et le coup fut plus rude qu'il ne l'aurait cru. Les paroles de Kinverson sur le vol nuptial des poissons-taupe lui revinrent brusquement en mémoire. Il se demanda si elles ne lui avaient pas été insidieusement destinées. *Ce sont ceux qui volent le plus vite et le plus loin qui touchent le gros lot.*

Non. Non. Lawler avait eu à Sorve de nombreuses occasions de nouer une liaison avec Sundira, mais il avait préféré s'abstenir, pour des raisons qui, sur le moment, lui avaient paru assez fortes.

Alors, pourquoi souffrait-il autant maintenant ?

Tu la désires plus que tu ne voudras jamais le reconnaître, même en ton for intérieur.

Oui. C'était vrai. Surtout là, sur le moment.

Pourquoi ? Est-ce parce qu'elle est avec quelqu'un d'autre ?

La question n'était pas là. Mais il avait envie d'elle. Il en avait déjà conscience depuis un certain temps, mais il n'avait jamais rien fait. Peut-être le moment était-il venu de commencer à s'interroger sérieusement sur le pourquoi de cette attitude.

Il les revit ensemble un peu plus tard, côte à côte sur la passerelle. Kinverson semblait avoir péché quelque chose d'assez bizarre et il le lui montrait avec la fierté du chasseur rapportant une belle prise à sa femme.

— Docteur ? s'écria Kinversion en passant la tête par-dessus le garde-corps.

Il souriait avec une amabilité légèrement narquoise, à moins que ce fût une désinvolture teintée de condescendance.

— Voulez-vous monter une minute, doc ? reprit Kinversion. J'ai quelque chose qui pourrait vous intéresser.

Le premier mouvement de Lawler fut de secouer la tête et d'aller son chemin. Mais il ne voulait pas leur donner le plaisir de les éviter ostensiblement. De quoi avait-il peur ? De voir sur la peau de Sundira l'empreinte des grosses pattes de Kinversion ? Ne sois donc pas si stupide, se dit-il en commençant à grimper la petite échelle.

Kinversion avait tous ses engins de pêche, gaffes, crochets, lignes, etc., fixés aux bordages. Lawler vit également les filets dont se servait Gharkid pour ramasser les algues.

Une créature verte aux formes gracieuses, ressemblant un peu à un plongeur, mais plus petite, gisait sur la passerelle dans une flaque jaunâtre, comme si Kinversion venait juste de la sortir de l'eau. Lawler ne connaissait pas cette espèce. Très probablement une sorte de mammifère. Pourvu d'un appareil respiratoire, comme tant d'autres habitants des océans d'Hydros.

— Qu'est-ce que vous avez pris là ? demanda-t-il à Kinversion.

— Eh bien, doc, à vrai dire, on ne sait pas.

L'animal aquatique avait un front bas et tombant, un museau allongé terminé par des barbillons gris et raides, et un corps mince et fuselé, avec une nageoire caudale à trois lobes. La colonne vertébrale était apparente et les membres antérieurs aplatis formaient d'étroites nageoires qui n'étaient pas sans évoquer celles des Gillies et à l'extrémité desquelles dépassaient des griffes grises et crochues. Les yeux, noirs, ronds et luisants, étaient ouverts.

L'animal ne semblait pas respirer. Mais il n'avait pas l'air mort non plus. Il y avait dans ses yeux une expression qui pouvait être de la peur ou bien de l'incompréhension. Comment le savoir ? C'étaient les yeux d'une créature inconnue où l'on pouvait seulement lire une forme d'inquiétude.

— Il était empêtré dans les mailles d'un des filets de Gharkid que j'ai remonté, expliqua Kinversion. Même en passant toute sa vie sur cet océan, on n'arrêterait pas de découvrir des créatures nouvelles.

Il donna du doigt un petit coup sur le flanc de l'animal qui réagit en remuant légèrement, presque imperceptiblement, la queue.

— À mon avis, il est fichu, reprit Kinversion. Qu'en pensez-vous ? Dommage, il était beau.

— Laissez-moi regarder d'un peu plus près, dit Lawler.

Il s'agenouilla près de l'animal et posa délicatement la main sur son flanc. La peau était chaude, moite, peut-être fiévreuse. Il percevait

une respiration très faible. L'animal roula les yeux pour voir ce que faisait Lawler, mais sans manifester beaucoup d'intérêt. Puis sa bouche s'ouvrit et Lawler découvrit avec stupéfaction qu'elle contenait un bizarre lacs de tissu ligneux, une structure sphérique formant un enchevêtrement de filaments blancs obstruant toute la bouche et le gosier de l'animal. Les filaments s'unissaient en une hampe épaisse qui disparaissait au fond de la gorge.

Lawler appuya les mains sur l'abdomen et sentit à l'intérieur un ensemble de nœuds et de bosses là où tout aurait dû être souple. Ses doigts avaient fini par perdre leur raideur et il était en mesure de lire la topographie de l'intérieur du corps de l'animal comme s'il l'avait disséqué avec un scalpel. Partout où il posait la main, il sentait la présence de l'organisme qui l'avait envahi. Il fit pivoter la créature et vit d'autres filaments du réseau fibreux sortant de l'anus, juste au-dessous de la queue.

L'animal émit soudain un son sec et saccadé. Sa bouche s'ouvrit toute grande, bien plus que Lawler ne l'aurait cru possible. L'enchevêtrement fibreux apparut, se projeta à l'extérieur comme s'il était monté sur un socle et commença de se balancer de droite et de gauche. Lawler se redressa rapidement et recula. Quelque chose ressemblant à une petite langue rose se détacha de la sphère fibreuse et se tortilla frénétiquement sur le pont, allant et venant avec une furieuse énergie. Lawler abattit sa botte sur elle au moment où elle passait devant lui en se dirigeant vers Sundira. Une deuxième langue autonome jaillit de la sphère. Lawler l'écrasa aussitôt. La sphère remuait lentement, comme si elle rassemblait son énergie pour en lancer d'autres.

— Balancez cet animal à l'eau, dit Lawler à Kinversion. Faites vite.

— Hein ?

— Soulevez-le et faites-le passer par-dessus bord. Allez-y !

Kinversion avait suivi la palpation d'un air à la fois intrigué et distant. Mais le ton insistant de Lawler le poussa à réagir. Il glissa une de ses grosses pattes sous le ventre de l'animal, le souleva et le lança en l'air. La créature retomba lourdement, inerte, comme un sac, mais, à la dernière seconde, elle parvint à se redresser et à prendre contact en douceur avec la surface de l'eau, la tête la première, comme si ses réflexes fonctionnaient encore partiellement. L'animal donna encore un puissant coup de queue et disparut instantanément sous l'eau.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Kinversion.

— Infestation d'un parasite. Du museau à la queue, cet animal était rempli d'un organisme végétal. Vous avez bien vu sa bouche ? Et tout le reste de son corps était pareil. Il était totalement envahi par le parasite. Quant à ces petites langues roses... À mon avis, il s'agissait de rejets à la recherche d'un nouvel hôte.

— Comme pour le champignon tueur ? demanda Sundira en réprimant un frisson.

— Oui, quelque chose comme cela.

— Vous croyez qu'il aurait pu s'attaquer à nous ?

— Il allait essayer, dit Lawler, cela ne fait aucun doute. Dans un océan aussi vaste que celui-ci, les parasites ne peuvent se permettre de choisir un hôte spécifique. Ils se font héberger partout où ils le peuvent.

Il regarda par-dessus le plat-bord, comme s'il s'attendait à moitié à voir le navire entouré d'une nuée d'animaux marins grouillants de parasites et se laissant passivement flotter. Mais il n'y avait rien d'autre à voir que l'écume jaune veinée de filaments rouges. Il se retourna brusquement vers Kinversion.

— Je veux que vous interrompiez la pêche sous toutes ses formes jusqu'à ce que nous nous soyons suffisamment éloignés de cette partie de l'océan. Je vais aller voir Dag Tharp pour lui demander de transmettre cet ordre aux autres bâtiments.

— Nous avons besoin de nourriture fraîche, docteur.

— Vous tenez à prendre la responsabilité d'examiner personnellement chaque prise pour vérifier si elle n'héberge pas ce végétal parasite ?

— Certainement pas !

— Alors, nous ne pêchons plus rien par ici. C'est aussi simple que cela. Je préfère me nourrir pendant quelque temps de poisson séché plutôt que d'avoir le ventre rempli par une de ces saloperies. Pas vous ?

Kinversion inclina gravement la tête.

— Dommage, dit-il, il était bien beau.

Le lendemain, naviguant toujours dans la Mer Jaune, ils eurent à affronter leur première lame de fond. Ils étaient en mer depuis plusieurs semaines et le plus étonnant restait qu'il leur avait fallu attendre si longtemps.

Il était impossible d'échapper à ces phénomènes de marée. Les trois lunes de la planète, petites et au déplacement rapide, tournaient autour d'Hydros en décrivant des orbites compliquées qui se croisaient et se recroisaient. À intervalles réguliers, elles se trouvaient alignées de telle manière qu'elles exerçaient une puissante force de gravitation sur la sphère liquide autour de laquelle elles tournaient. Cela provoquait le soulèvement d'une énorme masse d'eau qui se déplaçait continuellement autour du ventre de la planète en mouvement. Des mouvements ondulatoires de moindre amplitude, produits par les champs de gravitation de chacune des lunes, suivaient des trajectoires obliques. Les Gillies avaient conçu leurs îles de manière qu'elles puissent résister aux lames sur la trajectoire desquelles elles se

trouvaient nécessairement à un moment ou à un autre. En certaines occasions exceptionnelles, les lames de moindre amplitude croisaient la trajectoire de la plus importante et déclenchaient le phénomène baptisé la Vague. Les îles des Gillies étaient également construites pour résister à la Vague, mais les bateaux et les navires qu'elle surprenait en mer étaient emportés comme fétus de paille. La Vague était ce que les marins redoutaient plus que tout au monde.

Cette première lame n'était pas des plus redoutables.

C'était une journée lourde et humide avec un soleil pâle, diffus, exsangue. Martello, Kinversion, Gharkid, Pilya Braun, ceux du premier quart, étaient de service.

— Mer houleuse droit devant ! cria Kinversion de son poste dans la mâture.

Onyos Felk, qui était à la barre, saisit la lunette d'approche. Lawler, qui venait juste de monter sur le pont après avoir fait son bilan médical quotidien... avec le reste de la flottille, sentit le pont s'enfoncer et se cabrer sous lui, comme si le navire avait posé sa quille sur quelque chose de solide. Des embruns jaunâtres lui fouettèrent le visage.

Il leva la tête vers le poste de timonerie. Felk lui faisait de grands signes véhéments.

— Une lame ! cria le cartographe. Descendez vous mettre à l'abri !

Lawler vit Pilya et Léo Martello fixer les cordages qui retenaient les voiles. Quelques instants plus tard, ils se laissèrent tomber sur le pont. Gharkid était déjà descendu dans l'entrepont et Kinversion arrivait à son tour au pas de course.

— Venez, doc, lança-t-il en lui faisant signe de le suivre. Il ne fait pas bon rester sur le pont maintenant.

— D'accord, dit Lawler.

Mais il demeura encore quelques instants près du bastingage. Et il vit la lame. Elle se dirigeait droit sur eux, venant du nord-ouest, comme une sorte de petit message de bienvenue de la lointaine Grayvard. C'était une épaisse muraille d'eau grise dressée sur l'horizon qui fonçait sur eux à une vitesse impressionnante. Lawler imagina une sorte de bâton se déplaçant dans la mer, juste au-dessous de la surface, et soulevant cette puissante crête distendue. Un vent froid, chargé d'embruns, la précédait comme un sombre présage.

— Doc ? cria Kinversion de l'écoutille. Le pont risque d'être balayé par la lame.

— Je sais, dit Lawler.

Mais la puissance de l'énorme vague le fascinait et le retenait en haut. Kinversion disparut dans l'intérieur du navire avec un haussement d'épaules. Lawler était seul sur le pont. Comprenant que les autres pouvaient décider de fermer le panneau de l'écoutille et le

laisser seul, il lança un dernier regard dans la direction de la vague et se précipita vers l'ouverture. Tout le monde, à l'exception de Henders et de Delagard, était rassemblé dans l'escalier et se préparait à affronter le choc imminent.

Kinverson referma le panneau de l'écoutille et poussa la barre.

Un étrange grincement s'éleva des profondeurs du navire, quelque part à l'arrière.

— Le magnétron se met en marche, dit Sundira Thane.

— Vous avez déjà vécu cela ? demanda Lawler en se tournant vers elle.

— Trop souvent. Mais, cette fois-ci, ce ne sera pas méchant.

Le grincement s'amplifia. Le magnétron envoya vers le noyau de la planète constitué de fer en fusion un flux magnétique capable de soulever le navire d'un ou deux mètres au-dessus de l'eau, un peu plus si nécessaire, juste ce qu'il fallait pour qu'il échappe au plus fort de la lame. Le champ de déplacement magnétique était l'unique appareil d'une technologie avancée que les humains venus des autres planètes de la galaxie avaient réussi à emporter sur Hydros. Dann Henders avait déclaré un jour qu'un appareil aussi puissant que le magnétron pourrait avoir des applications beaucoup plus utiles aux colons que de permettre aux navires de Delagard de rester à flot sur une mer très agitée. Henders était probablement dans le vrai, mais l'armateur gardait les magnétrons sous clé, à bord de ses navires. Les appareils étaient sa propriété, les bijoux de la couronne de l'empire maritime des Delagard, l'origine de la fortune familiale.

— Sommes-nous montés ? demanda Lis Niklaus d'une voix inquiète.

— Quand le grincement s'arrêtera, répondit Neyana Golghoz. Voilà... Ça y est.

Tout était silencieux.

Le navire flottait juste au-dessus de la crête de la lame.

Cela ne dura qu'un moment. Quelle que fût sa puissance, le magnétron avait ses limites. Mais un moment suffisait. La lame arriva et le navire passa doucement par-dessus, puis redescendit de l'autre côté, reprenant contact avec l'eau dans le creux formé à sa base. En reprenant sa place sur les flots, il trembla, oscilla et toute sa membrure tressaillit. L'impact fut plus violent que Lawler ne l'avait imaginé et il dut s'arc-bouter pour ne pas être jeté au sol.

Puis tout se calma et la quille se retrouva d'aplomb.

Delagard sortit par l'écoutille donnant accès à la cale, le visage illuminé par un grand sourire d'autosatisfaction. Dann Henders le suivait de près.

— Et voilà ! annonça l'armateur. C'est terminé ! Tout le monde à son poste ! En avant toute !

Dans le sillage de la lame, la mer légèrement agitée se balançait comme un berceau. Quand il remonta sur le pont, Lawler vit la lame qui s'éloignait vers le sud-est, une ondulation écumeuse à la surface de l'eau. Il vit le pavillon jaune du *Soleil Doré*, le rouge des *Trois Lunes*, le vert et noir de la *Déesse de Sorve*. Plus loin, il distingua les deux autres bâtiments qui n'avaient apparemment pas souffert.

— Cela n'a pas été trop dur, dit-il à Dag Tharp qui venait de monter derrière lui.

— Attendez, dit Tharp. Attendez un peu.

La mer changea de nouveau. Un courant froid et rapide venant du sud ouvrait un sillon dans les algues jaunes. Il n'y eut d'abord qu'une étroite saignée d'eau libre au milieu de l'écume, puis une bande plus large et enfin, quand la flottille atteignit le courant en son endroit le plus large, la mer alentour retrouva une couleur d'un bleu limpide.

Kinverson demanda à Lawler s'il pensait que les animaux marins étaient maintenant à l'abri du parasite végétal. Les voyageurs n'avaient pas eu de poisson frais depuis plusieurs jours.

— Péchez donc quelque chose et nous verrons bien, lui dit Lawler. Mais faites attention quand votre prise sera sur le pont.

Mais Kinverson n'eut pas à faire attention à quoi que ce fût. Les filets qu'il remonta étaient vides, l'appât sur les hameçons intact. Il y avait pourtant des poissons en abondance dans ces eaux, mais ils restaient à distance des navires. Les voyageurs en voyaient parfois des bancs entiers qui s'éloignaient rapidement à leur approche. Les autres navires signalèrent la même chose. Ils auraient aussi bien pu naviguer dans des eaux totalement désertes.

L'heure du repas venue, il y eut des protestations dans la cuisine.

— Je ne peux rien vous préparer, si personne n'attrape rien, dit Lis Niklaus. Adressez-vous à Gabe.

Kinverson demeura indifférent.

— Je ne peux rien attraper si les poissons ne s'approchent pas de nous. Si vous n'êtes pas contents, vous n'avez qu'à plonger et à les attraper à mains nues. D'accord ?

Les poissons continuaient de garder leurs distances, mais les navires entraient dans une zone riche en algues de différentes sortes. Des masses flottantes d'une espèce rouge, aux ramifications très denses, se mêlaient aux longues lames étalées d'une succulente espèce bleu-vert. Gharkid se régala en les récoltant.

— Elles seront bonnes à manger, dit-il. Je le sais. Nous avons de quoi nous alimenter avec elles.

— Mais, objecta Léo Marte, si vous ne connaissez pas ces espèces...

— Je sais. Elles seront bonnes à manger.

Gharkid les goûta lui-même, avec cette innocence tranquille que

Lawler trouvait si extraordinaire. L'algue rouge, déclara-t-il, était à consommer en salade, mais la bleu-vert serait meilleure cuite dans un peu d'huile de poisson. Il passait toutes ses journées au poste de pêche, remontant de pleins filets d'algues, jusqu'à ce que la moitié du pont soit recouverte d'une masse végétale trempée.

Quand Lawler alla le voir, il était assis et triait les algues encore ruisselantes d'eau. De petits animaux marins qui s'étaient fait prendre dans le filet se déplaçaient dans l'enchevêtrement humide : escargots, crabes et minuscules crustacés à la carapace d'un rouge très vif qui ressemblaient à des châteaux de conte de fées miniatures. Gharkid ne semblait aucunement préoccupé par la possibilité que ces minuscules passagers eussent un aiguillon venimeux ou des mâchoires assez puissantes pour infliger de cruelles morsures, qu'ils eussent des excréments toxiques ou fussent porteurs d'autres dangers. Il les écartait de ses algues avec une sorte de peigne fait de roseaux et se servait de ses mains pour gagner du temps. Quand Lawler s'approcha, Gharkid lui adressa un grand sourire qui découvrit des dents étincelantes dans un visage basané.

— La mer a été bonne pour nous aujourd'hui. Elle nous a donné une belle récolte.

— Où avez-vous appris tout ce que vous savez sur les plantes aquatiques, Natim ?

— Dans la mer, répondit Gharkid, l'air perplexe. Où voulez-vous que j'aie appris ? C'est de la mer que vient la vie. Quand on y va, on apprend à connaître ce qui est bon. On essaie telle ou telle plante et on se rappelle.

Il saisit quelque chose dans un bouquet de thalles rouges et le leva délicatement pour permettre au médecin de l'examiner.

— Si beau, dit-il. Tellement délicat.

C'était une sorte de limace de mer jaune mouchetée de rouge qui ressemblait presque à un petit fragment d'écume de la mer qu'ils avaient laissée derrière eux. Une douzaine d'yeux noirs d'une étrange intensité, gros comme le bout du doigt, oscillaient à l'extrémité d'un épais pédicule. Lawler ne percevait ni beauté ni délicatesse dans l'animal jaunâtre et visqueux, mais Gharkid semblait absolument charmé. Il approcha la limace de son visage et lui sourit. Puis il la lança par-dessus bord.

— Une créature bénie de la mer, dit Gharkid d'un ton empreint d'une bienveillance absolue qui eut le don d'irriter Lawler.

— Vous vous demandez dans quel but elle a été créée, dit-il.

— Oh ! non, monsieur le docteur ! Non, je ne me pose pas ces questions. Qui suis-je pour demander à la mer pourquoi elle fait ce qu'elle fait ?

Il parlait de la mer avec une telle révérence qu'il semblait presque

la considérer comme une divinité. Peut-être était-ce le cas. De toute façon, c'était une question qui n'appelait pas de réponse, une question impossible à aborder pour quelqu'un ayant la tournure d'esprit de Lawler. Il n'avait nul désir de traiter Gharkid avec condescendance et assurément pas de l'offenser. Se sentant presque impur devant l'innocence émerveillée du petit homme, il lui fit un sourire et s'éloigna. En levant la tête, il aperçut le père Quillan qui les observait de loin.

— Je l'ai regardé travailler, dit le prêtre quand Lawler s'approcha de lui. Je l'ai vu prendre toutes ces algues, les trier, reformer des tas. Il n'arrête pas. Cet homme à l'air si doux est habité par une sorte de fureur. Que savez-vous de lui, docteur ?

— De Gharkid ? Pas grand-chose. Il ne fréquente presque personne et ne parle pas beaucoup. Il est arrivé à Sorve il y a quelques années et je ne sais même pas où il vivait avant. À part les algues, rien ne semble l'intéresser.

— Un mystère.

— Oui, un mystère. Je l'ai longtemps considéré comme un penseur tournant et retournant Dieu sait quel problème philosophique dans le secret de son cerveau, mais je me demande maintenant s'il a jamais fait autre chose que se pencher sur les différentes sortes d'algues. Vous savez, le silence peut facilement passer pour de la profondeur. J'en arrive aujourd'hui à penser qu'il est aussi simple qu'il le paraît.

— C'est possible, dit le prêtre, mais cela m'étonnerait fort. Il ne m'a encore jamais été donné de rencontrer une âme véritablement simple.

— Vous parlez sérieusement ?

— Certains en donnent l'impression, mais ce n'est qu'une illusion. Dans ma branche, l'occasion se présente tôt ou tard de lire dans l'âme des gens, soit parce qu'ils finissent par se confier au prêtre, soit parce qu'ils en viennent à la longue à ne plus le considérer que comme un voile tenu entre Dieu et eux. C'est alors que l'on découvre que même les plus simples sont loin d'être simples. Innocents, peut-être, mais jamais simples. L'esprit humain, aussi limité soit-il, est trop compliqué pour qu'on y puisse trouver la simplicité. Vous me pardonnerez, docteur, mais je vous suggère de revenir à votre première hypothèse. Je crois que Gharkid pense. Je crois qu'il cherche Dieu, comme tout un chacun.

Lawler sourit. Croire en Dieu était une chose, mais chercher Dieu était quelque chose de totalement différent. Autant qu'il pût en juger, Gharkid pouvait fort bien être croyant, avoir une foi fervente, aveugle. Mais celui qui cherchait Dieu, c'était Quillan lui-même. Cela l'amusait toujours de voir comment les hommes projettent sur le monde qui les

entoure leurs besoins et leurs craintes, et comment ils les élèvent au rang de lois fondamentales de l'univers.

Et trouver Dieu était-il véritablement ce que tout le monde essayait de faire, tout le monde sans exception ? Quillan, assurément. C'était pour lui une nécessité professionnelle, pour ainsi dire. Mais Gharkid ? Et Kinversion ? Et Delagard ? Et Lawler lui-même ?

Le médecin considéra longuement le prêtre. Il commençait à être capable de lire sur son visage. Quillan avait deux modes d'expression. L'un était celui de l'homme pieux et sincère ; l'autre celui de l'individu froid, vide, cynique, privé de Dieu. Il passait de l'un à l'autre suivant les tempêtes spirituelles qui faisaient rage dans son cerveau troublé. Lawler avait à cet instant le sentiment d'avoir affaire au pieux Quillan, au Quillan sincère.

— Vous croyez donc que, moi aussi, je cherche Dieu ?

— Bien entendu !

— Parce que je suis en mesure de citer quelques versets de la Bible ?

— Parce que vous croyez pouvoir passer toute votre vie dans Son ombre sans accepter une seule seconde la réalité de Son existence. C'est une situation qui engendre automatiquement son contraire. Niez l'existence de Dieu et vous êtes condamné à passer votre vie à Le chercher, ne fût-ce que pour acquérir la certitude que vous êtes dans le vrai.

— Ce qui est précisément votre situation, mon père.

— Évidemment.

Lawler tourna la tête vers Gharkid qui, à l'autre bout du pont, traitait patiemment le contenu de son dernier filet, arrachant les thalles morts et les lançant par-dessus le plat-bord. Il fredonnait doucement, pour lui-même, un air sans mélodie.

— Et celui qui ne nie pas l'existence de Dieu et qui ne l'accepte pas non plus, poursuivit Lawler, celui-là ne serait-il pas une personne véritablement simple ?

— Oui, dit le prêtre, je suppose. Mais je n'en ai encore jamais connu.

— Eh bien, je vous suggère d'avoir une petite conversation avec notre ami Gharkid.

— C'est déjà fait, dit Quillan.

La pluie se faisait toujours attendre. Les poissons avaient décidé de revenir à portée des engins de Kinversion, mais le ciel demeurerait implacable. Les voyageurs approchaient de la fin de leur troisième semaine de mer et leur provision d'eau douce commençait à s'épuiser. Le peu qui restait prenait un goût saumâtre. Le rationnement était pour eux tous une seconde nature, mais la perspective de devoir se

contenter de l'eau qui restait dans les citernes pendant le reste des huit semaines nécessaires pour atteindre Grayvard n'avait rien de réjouissant.

Il était encore trop tôt pour commencer à se nourrir des globes oculaires, du sang et des fluides spinaux d'animaux marins – des techniques de survie que Kinverson avait expérimentées pendant de longues traversées solitaires sans pluie – et la situation n'était pas encore assez critique pour sortir le matériel permettant de distiller de l'eau de mer. C'était l'ultime recours, la production lente et continue d'eau douce, goutte après goutte, un procédé inefficace et fastidieux à n'utiliser qu'à la dernière extrémité.

Il y avait d'autres moyens. Le poisson cru, à la chair gorgée d'humidité et dont la teneur en sel était relativement faible, faisait maintenant partie de leur régime alimentaire quotidien. Lis Niklaus faisait de son mieux pour préparer et présenter des filets appétissants, mais ce régime devint vite lassant et même écoeurant. Il était également utile de s'asperger la peau et d'imbiber ses vêtements d'eau de mer ; c'était une manière d'abaisser la température interne et donc de réduire les besoins en eau du corps. De plus, c'était le seul moyen de rester propre, car l'eau douce du bord était trop précieuse pour servir aux ablutions.

Mais un beau jour, dans le courant de l'après-midi, le ciel s'assombrit brusquement et un véritable déluge s'abattit sur eux.

— Des seaux ! hurla Delagard. Des bouteilles, des tonneaux, des bidons, tout ce qui vous tombe sous la main ! Sortez tout sur le pont !

Tout le monde commença à grimper et à dévaler les échelles, tirant tout ce qui pouvait contenir de l'eau, jusqu'à ce que le pont soit couvert de récipients de toute sorte. Puis ils se déshabillèrent, tous et toutes, et commencèrent à danser nus sous la pluie bienfaisante, comme des déments, pour débarrasser leur peau et leurs vêtements de la croûte de sel qui s'y était formée. Delagard, satyre trapu, velu, mamelu comme une femme, gambadait sur le pont. Lis Niklaus, riant et criant de joie, sautait à ses côtés, ses longs cheveux blonds collés à ses épaules, les deux énormes globes de ses seins tressautant comme des planètes menaçant de quitter leur orbite. Le petit Dag Tharp au corps de gringalet dansait avec Neyana Golghoz qui semblait assez robuste pour le faire passer d'une chiquenaude par-dessus son épaule. Seul, près du mât d'artimon, Lawler savourait la pluie quand Pilya Braun s'approcha de lui en se trémoussant, la prunelle étincelante, les lèvres entrouvertes en un sourire aguicheur. Sa peau olivâtre, luisante sous la pluie, était magnifique. Lawler dansa avec elle pendant une ou deux minutes, admirant ses cuisses musclées et sa poitrine opulente, mais quand, par ses mouvements, Pilya sembla manifester le désir de partir avec lui et d'aller chercher un petit coin tranquille dans

l'entrepont, il fit semblant de ne pas comprendre ce qu'elle essayait de lui communiquer et elle finit par s'éloigner.

Gharkid gambadait sur la passerelle, à côté de ses tas d'algues. Dann Henders et Onyos Felk se tenaient par la main et dansaient en rond autour de l'habitable. Le père Quillan s'était débarrassé de sa robe ; blafard et anguleux, la tête levée au ciel et les yeux vitreux, les bras écartés et les épaules agitées d'un mouvement mécanique, il semblait en transe. Leo Martello dansait avec Sundira ; deux jeunes gens minces, agiles et vigoureux qui allaient bien ensemble. Lawler chercha Kinverson du regard et le découvrit à l'avant du navire. Debout, nu sous la pluie, il laissait avec détachement l'eau dégouliner sur son corps de colosse.

Le grain ne dura pas plus d'un quart d'heure. Lis calcula par la suite qu'il leur avait fourni une demi-journée supplémentaire d'eau douce.

Entre les accidents du bord, les ampoules et les foulures, des dysenteries bénignes et, ce jour-là, une fracture de la clavicule sur le navire de Bamber Cadrell, Lawler avait constamment des soins à donner. Il ressentait la fatigue causée par la nécessité de se multiplier au service de toute la flottille. Accroupi devant l'appareillage incompréhensible de Dag Tharp, Lawler faisait par radio une grande partie de son travail. Mais une fracture ne pouvait être réduite par radio. Il lui fallut donc se rendre en glisseur sur la *Déesse de Sorve* de Cadrell pour s'en occuper.

Un déplacement en glisseur était une tâche malaisée. Le glisseur était un hydrofoil ultraléger actionné au moyen de pédales, aussi fragile que ces crabes géants aux pattes interminables que Lawler avait vus en plusieurs occasions se déplacer avec précaution sur le fond de la baie de Sorve. C'était une simple nacelle faite de feuilles d'un bois extrêmement léger et munie de pédales, de flotteurs, d'ailes fixées sur un portant extérieur pour assurer la sustentation et d'une hélice performante. La coque était recouverte d'une couche visqueuse de micro-organismes qui réduisaient le frottement.

Dann Henders accompagna Lawler jusqu'à la *Déesse de Sorve*. Le glisseur fut mis à l'eau avec un bossoir et les deux hommes descendirent en se laissant glisser le long d'un cordage. Les pieds de Lawler se trouvaient à peine à quelques centimètres de la surface de l'eau quand il prit place sur le siège avant du glisseur. La fragile embarcation qui se balançait doucement sur les flots paisibles donnait l'impression de n'être protégée que par une mince pellicule d'un abîme béant. Lawler se représenta des tentacules jaillissant des profondeurs, des yeux moqueurs, grands comme des soucoupes, fixés sur lui, des mâchoires argentées s'ouvrant démesurément.

— Prêt, doc ? demanda Henders en s'installant derrière lui. En avant !

En pédalant tous les deux de toutes leurs forces, ils permirent à peine au glisseur d'atteindre la vitesse nécessaire au décollage. C'est le début qui était le plus dur. Quand la vitesse fut suffisante, la paire d'ailes supérieures qui avaient assuré le démarrage se replièrent en sortant de l'eau, réduisant la résistance, et la petite paire d'ailes placées au-dessous prirent le relais pour supporter l'engin.

Mais il n'était pas question de ralentir. Comme toutes les embarcations rapides, le glisseur devait constamment demeurer dans sa lame d'étrave. S'ils ralentissaient la cadence, ne fût-ce qu'un moment, ils retombaient et étaient happés par les flots. Aucun tentacule ne se glissa vers eux pendant le court trajet, aucune mâchoire aux dents acérées ne vint chatouiller la plante de leurs pieds. Des cordages avaient été lancés par-dessus le bordage de la *Déesse de Sorve* et ils furent hissés sur le pont.

La clavicule cassée était celle de Nimber Tanamind, un hypocondriaque chronique dont le problème médical ne pouvait nullement, cette fois, être mis en doute. Une bôme lui avait fracassé la clavicule gauche et tout le haut de son corps massif était gonflé et meurtri. Pour une fois, là encore, Nimber ne se plaignait pas. Peut-être était-ce le choc, peut-être la peur, peut-être était-il abruti de douleur ; adossé à un tas de filets, l'air hébété, ses yeux fixaient le vague. Il avait les bras tremblants et ses doigts étaient agités de curieuses petites secousses. Brondo Katzin et sa femme Eliyana se tenaient à ses côtés tandis que Salai, la femme du blessé, arpentait fiévreusement le pont.

— Nimber, dit Lawler en refoulant son émotion, car il le connaissait depuis sa plus tendre enfance. Qu'as-tu encore fait, sombre idiot ?

Tanamind souleva légèrement la tête. Il semblait avoir très peur. Il ne répondit pas et se contenta d'humecter ses lèvres. Malgré la fraîcheur, son front était couvert de gouttes de sueur luisantes.

— C'est arrivé il y a combien de temps ? demanda Lawler à Bamber Cadrell.

— À peu près une demi-heure, répondit le capitaine.

— Il a gardé toute sa connaissance depuis le début ?

— Oui.

— Vous lui avez donné quelque chose ? Un sédatif ?

— Juste un peu d'alcool, répondit Cadrell.

— Bon, dit Lawler, au travail. Couchez-le sur le dos... Voilà, bien à plat. Est-ce qu'il y a un oreiller ou quelque chose à glisser sous sa tête ? Oui, comme ça, entre les omoplates.

Il prit dans sa trousse un sachet d'analgésique.

— Allez me chercher un peu d'eau pour lui faire prendre cela, poursuivit-il. Et il me faut aussi des compresses. Eliyana ? À peu près de cette longueur et imbibées d'eau chaude...

Nimber ne gémit qu'une seule fois, quand Lawler exerça une traction sur ses épaules pour que les clavicules s'étirent et que la fracture se remette en place. Quand ce fut terminé, il ferma les yeux et sembla s'abîmer dans la méditation pendant que Lawler essayait de son mieux de résorber la tuméfaction et immobilisait le bras du patient pour éviter que la fracture se rouvre.

— Donnez-lui encore un peu d'alcool, dit le médecin quand il eut fini. Salai, ajouta-t-il en se tournant vers la femme de Nimber, ce sera à vous de le soigner. S'il a de la fièvre, donnez-lui un de ces sachets tous les matins. Si le côté de son visage commence à gonfler, appelez-moi. S'il se plaint d'avoir les doigts engourdis, prévenez-moi aussi. Tout ce qui pourrait le gêner d'autre n'aura probablement aucun caractère de gravité.

Puis il se tourna vers Cadrell.

— Bamber, je prendrais bien, moi aussi, un petit verre d'alcool.

— Tout se passe bien pour vous ? demanda Cadrell.

— Oui, depuis la disparition de Gospo, tout va bien. Et ici ?

— Absolument aucun problème.

— Cela fait plaisir à entendre.

Un échange de propos tout à fait banals, mais, depuis qu'il était monté à bord de la *Déesse de Sorve*, Lawler avait trouvé l'atmosphère fort guindée. Comment allez-vous, docteur, content de vous voir, bienvenue à bord... Un manque de naturel dans le contact, aucun échange de sentiments profonds. Même Nicko Thalheim, monté tardivement sur le pont, s'était contenté de sourire en faisant un petit signe de la tête. Lawler avait un peu le sentiment de ne plus être entouré de visages familiers, l'impression que tous ces gens, en quelques semaines, étaient devenus des étrangers. Lawler se rendit compte qu'il s'était totalement immergé dans une vie quasi insulaire à bord du navire de tête. Tout comme eux dans le microcosme constitué par la *Déesse de Sorve*. Il se demanda ce qu'il adviendrait de la petite communauté de Sorve quand elle se reformerait dans sa nouvelle patrie.

Le retour se passa sans incident. Une fois à bord de la Reine d'Hydros, il gagna directement sa cabine.

Sept gouttes d'extrait d'herbe tranquille. Et pourquoi pas dix ?

La nuit, accoudé au bastingage, écoutant la profonde et mystérieuse respiration de la mer, le regard dirigé vers les ténèbres impénétrables qui enveloppaient le navire, il arrivait souvent à Lawler de songer à la Terre disparue. Cette obsession qu'il avait de la planète de ses ancêtres semblait s'accroître de jour en jour, à mesure que la

flottille faisait route sur les océans de la planète d'eau. Il s'efforçait sans se lasser de se représenter la Terre du temps où elle existait encore. Les vastes îles appelées pays, gouvernées par des rois et des reines, détenant une richesse et une puissance qui dépassaient l'entendement. Les guerres sanglantes. Les armes terrifiantes, capables d'anéantir des planètes. Puis la grande migration dans l'espace, le départ des myriades de vaisseaux spatiaux transportant les ancêtres de tous ces humains maintenant disséminés d'un bout à l'autre de la galaxie. Tous. Tous étaient issus de la même source, cette petite planète qui n'était plus.

Sundira, qui faisait une promenade nocturne sur le pont, apparut à côté de lui.

— Toujours en train de méditer sur le destin du cosmos, docteur ?

— Oui. Comme d'habitude.

— Quel est le thème de vos réflexions de la nuit ?

— L'ironie. Pendant de si longues années, les peuples de la Terre ont essayé de se détruire mutuellement au cours de leurs petites guerres mesquines et meurtrières, mais ils n'ont jamais réussi. Et c'est leur propre soleil qui, en explosant, y est parvenu en une seule journée.

— Heureusement que nous étions déjà partis nous établir sur les autres planètes.

— Oui, dit Lawler, le regard tourné vers les flots sombres infestés de monstres marins. Quelle chance nous avons eue !

Quand elle revint un peu plus tard, il n'avait toujours pas bougé.

— Vous êtes encore là, Valben ?

— Oui, je suis encore là.

C'était la première fois qu'elle l'appelait par son prénom et il trouva cela bizarre, presque déplacé. Il ne savait plus depuis combien de temps on ne l'avait pas appelé Valben.

— Pouvez-vous supporter encore une fois ma compagnie ?

— Bien sûr, répondit-il. Vous n'arrivez pas à dormir ?

— Je n'ai même pas essayé. Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais il y a un service religieux dans l'entrepont.

— Et quels sont les fidèles qui y participent ?

— Le père Quillan, bien entendu. Lis et Neyana. Dann. Et Gharkid.

— Gharkid ? Il sort donc enfin de sa coquille, celui-là ?

— En fait, il se contente de regarder et d'écouter. C'est le père Quillan qui monopolise la parole. Il leur explique que Dieu est insaisissable, il leur dit qu'il sait à quel point il nous est difficile d'entretenir notre foi en un être suprême qui jamais ne nous parle, jamais ne nous donne la moindre preuve de sa réalité. Il dit qu'il sait

que c'est un grand effort de garder la foi et qu'il ne devrait pas en aller ainsi, que ce ne devrait pas être un effort, que nous devrions accepter l'existence de Dieu les yeux fermés, mais que c'est trop difficile pour la plupart d'entre nous, etc. Et les autres boivent ses paroles. Gharkid écoute et, de temps en temps, il hoche la tête. C'est vraiment un type bizarre. Et vous, avez-vous envie de descendre et d'écouter le père Quillan ?

— Non. merci, répondit Lawler. J'ai déjà eu le privilège de l'entendre s'exprimer longuement sur ce sujet.

Ils restèrent tous deux silencieux pendant quelque temps.

— Valben, dit brusquement Sundira. C'est un drôle de nom, Valben.

— Un nom de la Terre.

— Non, certainement pas. John, Richard, Elizabeth sont des noms de la Terre. Léo a un nom de la Terre. Mais je n'ai jamais entendu le nom de Valben.

— Cela signifie-t-il pour autant que ce n'est pas un nom de la Terre ?

— Tout ce que je veux dire, c'est que je sais reconnaître les noms de la Terre et que je n'ai jamais connu personne qui s'appelait Valben.

— Alors, ce n'est peut-être pas un nom de la Terre. C'est pourtant ce que mon père m'avait affirmé, mais il s'est peut-être trompé.

— Valben, répéta-t-elle en jouant avec les sonorités. C'est peut-être un nom propre à votre famille, un nom qui vous est particulier. En tout cas, il est nouveau pour moi. Préférez-vous que je vous appelle Valben ?

— Si je préfère ? Non. Vous pouvez m'appeler Valben si vous en avez envie, mais personne ne le fait.

— Alors, comment aimez-vous qu'on vous appelle ? Vous aimez bien doc ?

— Oui, ça me va, répondit-il en haussant les épaules. On m'appelle aussi Lawler. Et quelques-uns Val. Mais ils sont très peu nombreux.

— Val. Oui, je trouve que cela sonne mieux que doc. Vous voulez bien que je vous appelle Val ?

Seuls ses plus vieux amis l'appelaient Val, des gens comme Nicko Thalheim, Nimber Tanamind ou Nestor Yanez. Cela ne sonnait pas bien dans la bouche de Sundira. Mais quelle importance ? Il s'y habituerait. Et puis Val était quand même préférable à Valben.

— Faites comme vous voulez, dit-il.

Trois jours plus tard, ils eurent à affronter une autre lame de fond qui, cette fois, venait de l'ouest. Elle était plus forte que la première, mais le magnétron leur permit d'écarter sans problème le danger. S'élever, passer par-dessus la crête, retomber dans le creux, une petite

secousse à l'amerrissage et c'était tout.

Le temps demeurait frais et sec. Le convoi poursuivait sa route.

Il y eut au beau milieu de la nuit un choc sourd et violent contre la coque, comme si le navire venait de heurter un récif. Lawler se dressa sur son séant en bâillant et en se frottant les yeux. Il se demanda s'il n'avait pas rêvé. Tout était silencieux. Puis il y eut un autre bruit sourd, encore plus violent. Ce n'était donc pas un rêve. Il était encore à moitié endormi, mais déjà à moitié réveillé. Il compta une minute, une minute et demie. Un autre coup. Il perçut des craquements et des vibrations dans la membrure du navire.

Complètement réveillé, Lawler passa quelque chose autour de sa taille et se dirigea vers l'escalier des cabines. Des lumières s'étaient allumées, des silhouettes sortaient du poste d'équipage, le visage ensommeillé, dont un couple dans le plus simple appareil, sans doute comme il avait été surpris dans son sommeil. Lawler monta sur le pont. Le quart de nuit – Henders, Golghoz, Delagard, Niklaus, Thane – courait fébrilement en tous sens, se précipitant d'un côté à l'autre du navire, comme pour suivre les mouvements d'un ennemi attaquant par-dessous.

— Ils reviennent à la charge ! s'écria quelqu'un.

Un nouveau choc sourd ébranla les bordages.

Sur le pont le heurt était plus violent – le navire sembla tressaillir et s'incliner – et le bruit de l'impact sur ses œuvres vives plus net, un craquement sec, d'une intensité surprenante.

Lawler s'approcha de Dag Tharp qui se tenait devant le bastingage.

— Que se passe-t-il ?

— Regardez là-bas et vous comprendrez.

La mer était calme. Deux lunes brillaient au firmament, une de chaque côté du ciel, et la Croix, qui avait amorcé la lente descente nocturne qui se poursuivrait jusqu'à l'aube, était légèrement décalée vers l'orient. Les six navires de la flottille avaient rompu leur formation habituelle sur trois rangs et se trouvaient maintenant disposés en une sorte de cercle très lâche. Une douzaine de longues traînées phosphorescentes d'un bleu vif étaient visibles dans l'espace libre entre les navires, telles des flèches de feu fendant l'eau à une faible profondeur. Lawler observait les traînées phosphorescentes d'un air intrigué, quand il vit l'une d'elles se mettre en mouvement à une vitesse stupéfiante et filer comme une flèche dans l'obscurité droit sur l'embarcation naviguant à bâbord de son navire. Un son aigu et sinistre se fit entendre et son intensité s'accrut à mesure que le trait phosphorescent s'approchait de sa cible.

La collision eut lieu. Lawler perçut le craquement à l'impact et vit

l'autre navire donner de la gîte. Des cris affaiblis lui parvinrent par-dessus l'eau.

Le trait phosphorescent recula et s'éloigna rapidement pour regagner le centre du cercle formé par les navires.

— Des poissons-pilon annonça Tharp. Ils essaient de nous envoyer par le fond.

Lawler agrippa le bastingage et se pencha vers la mer. Ses yeux commençaient à s'habituer à l'obscurité et il distinguait nettement les assaillants à la lumière que leur propre corps émettait.

On eût dit des missiles vivants, au corps effilé, longs de dix à quinze mètres, propulsés par une puissante queue à deux nageoires. Leur front arrondi était prolongé par une épaisse corne jaune, longue d'à peu près cinq mètres et aussi solide qu'un tronc d'algue-bois, à l'extrémité émoussée, mais à l'aspect redoutable. Ils nageaient avec frénésie dans l'espace dégagé entre les navires ; des mouvements furieux de la queue leur permettaient d'atteindre une vitesse incroyable et de projeter leur corne contre les flancs des navires dans l'espoir manifeste de les fracasser. Puis, avec une obstination frisant la démence, ils faisaient demi-tour, s'éloignaient pour prendre de l'élan et chargeaient avec une violence accrue. Plus vite ils nageaient, plus la luminescence irradiant de leurs flancs devenait intense et plus le son qu'ils émettaient se faisait aigu.

Kinverson apparut brusquement, traînant une sorte d'énorme chaudron de fer entouré de fibres d'algues.

— Voulez-vous me donner un coup de main, doc ?

— Où allez-vous avec ça ?

— Sur la passerelle. C'est un émetteur de vibrations sonores.

L'appareil ressemblant à un chaudron était presque trop lourd pour que Kinverson le déplace seul. Lawler saisit une petite corde à nœuds pendant de son côté et ils réussirent à eux deux à le transporter au bout du pont. Delagard les rejoignit au pied de la passerelle et ils hissèrent l'appareil en haut de la superstructure.

— Putains de poissons-pilon ! grommela Kinverson. Je savais bien qu'on aurait affaire à eux un jour ou l'autre.

Un nouveau choc fit vibrer la coque. Lawler vit un trait éblouissant de lumière bleue ricocher sur le bordage et s'éloigner à toute allure.

De toutes les étranges créatures que la mer avait envoyées contre eux, ces animaux qui se jetaient aveuglément à l'assaut des navires semblaient les plus terrifiantes. On pouvait en écraser certaines, en éviter d'autres, se méfier de filets à l'aspect bizarre, mais que faire contre ces torpilles attaquant sous l'eau en pleine nuit, ces énormes créatures acharnées à couler les navires et capables d'y parvenir ?

— Sont-ils assez forts pour percer la coque ? demanda Lawler à

Delagard.

— Cela s'est déjà vu. Seigneur ! Seigneur !

La silhouette colossale de Kinversion se découpant sur le ciel à la clarté des lunes se dressait au-dessus de l'énorme chaudron qu'il avait installé à l'extrémité de la passerelle. Le pêcheur qui avait détaché un long bâton fixé sur le côté du chaudron le saisit à deux mains et l'abattit sur le couvercle du chaudron comme s'il frappait la membrane d'un tambour. Un roulement sourd et prolongé se répercuta au-dessus des flots.

Kinversion frappa encore, et encore, et encore.

— Que fait-il ? demanda Lawler.

— Il envoie des ondes sonores. Les poissons-pilon ne voient pas. Ils s'orientent en projetant des ondes sonores vers leur cible. Kinversion est en train de brouiller leur sens de l'orientation.

Kinversion frappait sur son tambour avec une énergie et une ardeur phénoménales. L'air vibrait des roulements qu'il produisait. Mais pouvaient-ils pénétrer dans l'eau ? Oui, il semblait bien. Les poissons-pilon qui nageaient en tous sens au centre du cercle grossier formé par les navires semblaient se déplacer encore plus rapidement qu'avant, et les traînées phosphorescentes d'un bleu éblouissant qu'ils laissaient dans leur sillage formaient un réseau de lignes entrecroisées. Kinversion frappait sans relâche et une frénésie chaotique semblait gagner les mouvements des poissons-pilon. Ils faisaient des bonds, brisant de loin en loin la surface de la mer, s'élevant pendant quelques instants avant de retomber dans une grande gerbe d'eau. L'un d'eux heurta la coque du navire, mais obliquement, et le choc fut amorti. Les sons aigus qu'ils émettaient devenaient arythmiques et discordants. Kinversion s'arrêta pendant quelques instants, comme si la fatigue commençait à le gagner, et les poissons-pilon donnèrent l'impression de devoir se regrouper. Puis il reprit de plus belle, avec une ferveur accrue, frappant inlassablement le couvercle de son bâton. La mer sembla soudain s'agiter violemment et deux des assaillants bondirent hors de l'eau au même moment. À la lumière des autres poissons-pilon qui décrivaient autour d'eux des cercles désordonnés, Lawler vit que la corne de l'un d'eux avait pénétré dans les ouïes de l'autre, qu'elle avait même transpercé le crâne de son congénère. Les deux créatures soudées dans cette horrible position retombèrent dans un grand bouillonnement d'eau et commencèrent à couler. Un sillage phosphorescent marqua pendant quelques instants leur lente descente vers les profondeurs, puis ils disparurent.

Kinversion frappa encore trois fois sur le couvercle, trois coups lents et espacés, et il baissa le bras.

— Dag ? Dag, où êtes-vous passé ?

C'était la voix de Delagard qui s'élevait dans l'obscurité.

— Commencez à appeler tous les navires, poursuivit l'armateur. Assurez-vous qu'aucun n'a une voie d'eau.

Tout était calme et sombre à la surface de l'eau. Mais quand Lawler ferma les yeux, il eut l'impression que des traits brûlants de lumière bleue allaient et venaient devant ses paupières.

La lame suivante fut la plus violente qu'ils aient eu à affronter depuis le début du voyage. Elle arriva deux jours plus tôt que prévu, Onyos Felk s'étant à l'évidence trompé dans ses calculs, et elle les assaillit avec enthousiasme et une malveillance ardente, frappant par le travers les navires encalminés sur une mer d'huile où flottaient des algues grises dégageant des effluves d'une étrange suavité qui embaumaient l'air. Lawler était occupé dans sa cabine à inventorier son stock de remèdes. Le choc fut si violent qu'il crut tout d'abord que les poissons-pilon étaient revenus à l'assaut. Mais non, cela n'avait rien à voir avec l'impact localisé d'une corne de poisson-pilon. Cela ressemblait beaucoup plus à une gifle assénée sur la coque par une main géante et faisant reculer le navire sur sa propre route. Il entendit le magnétron se mettre en marche et attendit de sentir le navire se soulever, et le brusque silence signifiant qu'ils pénétraient dans le champ de gravitation au-dessus de la muraille d'eau. Mais le silence ne vint pas et Lawler dut s'agripper de toutes ses forces au bord de sa couchette quand le navire donna de la bande à un angle invraisemblable en le projetant vers la cloison. Différents objets tombèrent des étagères et glissèrent à toute vitesse sur le plancher pour s'amonceler en vrac à l'autre bout de la cabine.

Que se passait-il ? Était-ce la Vague tant redoutée ? Pourraient-ils lui résister ?

Agrippé au bord de sa couchette, Lawler attendit. Le navire bascula en arrière, retomba avec un fracas terrifiant dans le creux formé à la base de la lame et donna de la gîte du côté opposé, ce qui eut pour effet de projeter à l'autre bout de la cabine tous les objets tombés des étagères. Puis le bâtiment se redressa. Tout était calme. Lawler ramassa la statuette égyptienne et la poterie grecque, et il les remit à leur place.

Quoi ? Un autre choc ?

Non. Tout était tranquille ; le navire était stabilisé.

Sommes-nous en train de couler ?

Apparemment pas. Lawler sortit précautionneusement de la cabine et tendit l'oreille. Delagard était en train de hurler quelque chose. Il criait que tout allait bien. Ils avaient été sévèrement secoués, mais tout allait bien.

La puissante lame de fond les avait irrésistiblement entraînés, les faisant dévier beaucoup trop à l'est et leur faisant perdre une demi-

journée. Mais les six bâtiments avaient miraculeusement suivi la même trajectoire ; ils avaient rompu leur formation, mais se trouvaient en vue les uns des autres sur les flots calmés. Il leur fallut une heure pour reprendre leur formation et six autres pour retrouver la position qui était la leur au moment où la lame les avait frappés. Tout compte fait, ce n'était pas trop grave. Ils poursuivirent leur route.

La clavicule de Nimber Tanamind semblait se ressouder d'une manière satisfaisante. Lawler ne retourna pas sur la *Déesse de Sorve* pour s'en assurer, puisque rien de ce que Salai, la femme de Nimber, lui communiquait ne laissait pressentir des complications. Lawler lui expliqua comment changer le bandage et ce qu'elle devait surveiller autour de la fracture.

Martin Yanez appela des *Trois Lunes* pour signaler que le vieux Sweyner, le verrier, avait été violemment heurté au visage par un poisson-taupe et que son cou était si endolori qu'il ne pouvait tenir la tête droite. Lawler expliqua à Yanez ce qu'il convenait de faire. De la *Croix d'Hydros*, le navire des Sœurs, lui parvint une question insolite : la sœur Boda souffrait d'élancements dans le sein gauche. Lawler savait qu'il était inutile d'aller la voir, car jamais il n'aurait l'autorisation de l'examiner. Il prescrivit des analgésiques et demanda de rappeler après la prochaine menstruation de la sœur Boda. Il n'entendit plus jamais parler de ces élancements.

Une femme de l'*Étoile de la Mer Noire* tomba d'une vergue et se luxa l'épaule. Lawler chargea Poitin Stayvol de remboîter l'articulation et le guida pas à pas pendant toute l'opération. Un membre de l'équipage du *Soleil Doré* vomissait une bile noire. Il se révéla qu'il avait voulu goûter du caviar de poisson-flèche et Lawler lui conseilla de se montrer plus prudent dans son alimentation. Un matelot de la *Déesse de Sorve* se plaignait de cauchemars fréquents et Lawler prescrivit une gorgée d'alcool avant le coucher. Rien pour lui qui sortît du train-train.

Le père Quillan, peut-être avec une pointe d'envie, fit observer qu'il devait être merveilleusement satisfaisant pour le médecin de se sentir aussi indispensable, de jouer un rôle si essentiel dans la vie de toute une communauté, d'être en mesure, le plus souvent, de guérir ceux qui souffraient et qui faisaient appel à lui.

— Satisfaisant ? Oui, je suppose, mais je ne me suis jamais vraiment donné la peine d'y réfléchir. Je fais mon travail, c'est tout.

Ce n'était que la vérité. Mais Lawler se rendait compte que le prêtre n'avait pas tort en disant cela. Son pouvoir sur l'île de Sorve avait été presque celui d'un dieu, ou tout au moins celui d'un prêtre. Qu'est-ce que cela représentait, tout bien considéré, d'avoir été le

médecin de l'île pendant vingt-cinq ans ? Eh bien, tout d'abord cela signifiait qu'à un moment ou à un autre il avait tenu dans sa main les testicules de tous les hommes et glissé les doigts dans le vagin de toutes les femmes, qu'il avait aidé à mettre au monde tous les habitants de Sorve ou presque âgés de moins de vingt-cinq ans et qu'il avait donné leur première tape sur les fesses aux bébés gigotant furieusement. Tout cela contribuait à créer des liens ; cela donnait au médecin certains droits sur eux, et vice versa. Lawler ne trouvait pas étonnant que le médecin fût partout un objet de vénération. Il est le Guérisseur, le Docteur, le Magicien. Celui qui protège, qui reconforte et fait disparaître la douleur. Il en allait ainsi depuis le temps des hommes des cavernes, là-bas, sur la pauvre vieille Terre disparue. Lui-même n'était que le dernier représentant d'une longue, très longue lignée. Et, contrairement à l'infortuné Quillan et aux autres gens d'Église qui avaient la tâche ingrate de dispenser les faveurs d'un dieu invisible, il était souvent en mesure d'apporter une assistance tangible. Oui, il était indiscutablement une personnalité marquante de la communauté, celui qui, en vertu de sa vocation, détenait le pouvoir de vie et de mort, un homme respecté, indispensable et probablement craint, et il supposait que c'était satisfaisant. Soit. Et après ? Il ne voyait pas quelle importance cela pouvait avoir.

Le convoi venait de pénétrer dans la Mer Verte, où de denses colonies de ravissantes plantes aquatiques rendaient presque impossible la marche des navires. C'étaient des plantes charnues aux épaisses feuilles luisantes spatulées, portées par une tige centrale brune et un pédoncule central terminé par de rutilants corpuscules reproducteurs jaune et pourpre. Des renflements remplis d'air leur permettaient de flotter. Les racines grises s'entrecroisaient comme des tentacules juste sous la surface de l'eau, s'enchevêtraient pour former un tapis sombre, une couche dense et ininterrompue couvrant toute la surface de la mer. Les navires, dont l'étrave buta sur ce lacis inextricable, furent aussitôt immobilisés.

Armés de machettes, Kinverson et Neyana Golghoz descendirent avec le glisseur pour ouvrir un passage.

— Inutile, déclara Gharkid sans s'adresser à personne en particulier. Je connais ces plantes. Chaque fois qu'on en tranche une, elle donne aussitôt naissance à cinq nouvelles.

Gharkid avait raison. Kinverson taillait à tour de bras dans la masse de plantes pendant que Neyana faisait avancer le glisseur en pédalant de toutes ses forces, mais aucune brèche n'apparaissait. Il n'était pas possible à un homme seul, aussi vigoureux fût-il, d'ouvrir dans le tapis végétal une brèche assez large pour créer un chenal digne de ce nom. Les tronçons de plantes reprenaient vie

instantanément. On les voyait presque à l'œil nu se reformer, refermer la brèche, produire de nouvelles racines, donner naissance à de nouvelles feuilles luisantes et à des pédoncules rutilants.

— Je vais aller fouiller dans mes réserves, dit Lawler. Je trouverai peut-être quelque chose que nous pourrons projeter sur ces plantes et qu'elles n'aimeront pas.

Il descendit dans la cale. Ce qu'il cherchait, c'était une grande bouteille contenant une huile noire et visqueuse que lui avait envoyée il y avait bien longtemps, en remerciement d'un service, le docteur Nikitin, son confrère de l'île de Salamil. L'huile du docteur Nikitin était censée détruire les fleurs de feu, une plante aquatique urticante qui pouvait créer des problèmes aux nageurs humains, mais dont la présence ne semblait absolument pas gêner les Gillies. Lawler n'avait jamais eu l'occasion de s'assurer de l'efficacité de l'huile, car la dernière invasion de fleurs de feu dans la baie de Sorve remontait à sa jeunesse. Mais c'était le seul produit de toute sa provision de drogues, remèdes, onguents et potions destiné à détruire un organisme végétal. L'huile serait peut-être efficace contre celui qu'ils avaient à affronter. Après tout, il n'avait rien à perdre en essayant.

Les instructions figurant sur l'étiquette et rédigées de la petite écriture serrée et soigneuse du docteur Nikitin précisaient qu'une solution dosée à un pour mille suffisait pour dégager un hectare de la surface de la baie de toutes les fleurs de feu. Lawler fit un dosage à un pour cent et se fit suspendre au-dessus de l'eau sur un bossoir d'embarcation pour asperger de la solution les plantes enserrant l'étrave de la Reine d'Hydros.

Les végétaux ne semblèrent pas s'en soucier. Mais quand l'huile diluée commença à couler le long des tiges serrées et à s'étaler à la surface de l'eau, il se fit en profondeur une agitation qui devint un véritable grouillement. Des poissons par milliers, par millions remontèrent à la surface, de petites créatures cauchemardesques à l'énorme mâchoire béante, au corps serpentin et à la queue évasée. Toute une colonie devait nicher sous les plantes et c'est maintenant par myriades qu'ils remontaient, d'un seul mouvement. Ils se frayaient à grands coups de queue un chemin à travers l'enchevêtrement de racines et s'accouplaient avec frénésie en surface. Si elle n'avait aucun effet nocif sur les plantes, l'huile du docteur Nikitin paraissait avoir de puissantes vertus aphrodisiaques pour les animaux marins vivant dans leurs racines. Le grouillement frénétique de la multitude de petits animaux anguiformes provoquait une agitation si tumultueuse des flots que les plantes étaient arrachées par paquets et que les navires réussirent à se glisser dans les trouées s'ouvrant devant eux dans le tapis végétal. En peu de temps, les six bâtiments sortirent de la zone obstruée et retrouvèrent la mer libre.

— Vous êtes un type drôlement ingénieux, doc, dit Delagard.

— Oui. Si ce n'est que j'ignorais ce qui allait se passer.

— Vous ne le saviez pas ?

— Je n'en avais pas la moindre idée. J'essayais simplement d'empoisonner ces plantes. J'ignorais que tous ces poissons vivaient sous elles. Vous comprenez maintenant comment ont été faites un grand nombre d'importantes découvertes scientifiques.

— Comment ? demanda Delagard, le front plissé par la perplexité.

— D'une manière purement accidentelle.

— Eh oui, intervint le père Quillan.

Lawler vit que le prêtre était dans une disposition cynique et incrédule.

— Dieu use de mystérieux détours pour accomplir Ses miracles, déclara Quillan d'un ton faussement sentencieux.

— Assurément, dit Lawler.

Deux jours après la traversée de la zone obstruée par les plantes aquatiques, le fond diminuait très sensiblement. Il n'y avait guère plus d'eau que dans la baie de Sorve et l'onde devint d'une extraordinaire transparence. De gigantesques colonies de coraux, certains verts, d'autres ocre, la plupart d'un bleu très sombre tirant sur le noir, s'élevaient du fond de la mer constitué de sable d'un blanc étincelant qui paraissait assez proche pour qu'on pût le toucher. Les coraux verts se dressaient comme des flèches baroques ; les bleu-noir ressemblaient à des ombrelles au bras long et épais ; les coraux ocre avaient la forme de grandes cornes aplaties et évasées, aux nombreuses ramifications. Il y avait également un énorme corail écarlate, poussant en masses globulaires isolées, d'une couleur éclatante sur le fond blanc du sable et dont la forme évoquait un cerveau humain avec ses lobes et ses circonvolutions.

De place en place, les récifs coralliens s'étaient développés avec une telle luxuriance que leur sommet émergé était léché par de petits moutons d'écume. Le corail exposé depuis longtemps à l'action de l'air était mort, décoloré et blanchi par le soleil implacable. Juste au-dessous, une couche de corail mourant prenait une teinte d'un brun terne.

— Le commencement de la terre sur Hydros, déclara le père Quillan. Si le niveau de la mer baisse un petit peu, tous ces bancs de corail seront émergés. Puis ils se décomposeront pour constituer un sol calcaire sur lequel se formeront des plantes aériennes qui se reproduiront et ce sera le commencement de tout le processus. Il y aura d'abord des îles coralliennes naturelles, puis le fond de la mer s'élèvera un peu plus et ce sont des continents qui apparaîtront.

— Et, à votre avis, dans combien de temps cela se produira-t-il ?

demanda Delagard.

— Trente millions d'années, répondit Quillan avec un haussement d'épaules. Peut-être quarante. Mais peut-être beaucoup plus.

— Dieu merci ! beugla Delagard. Nous n'avons pas à nous en préoccuper pendant un certain temps !

Mais ce dont il leur fallait se préoccuper, c'était de cette mer de corail. Les coraux ocre, en forme de corne, avaient l'air tranchants comme des rasoirs et, en certains endroits, leur bord supérieur ne se trouvait qu'à quelques mètres au-dessous de la quille. Il se pouvait qu'ailleurs l'espace libre fût encore plus réduit et un navire risquait de se faire éventrer sur toute sa longueur.

Il était donc nécessaire de naviguer avec la plus grande prudence et de chercher des chenaux entre les récifs. Pour la première fois depuis le départ de Sorve, toute navigation nocturne était interdite. De jour, quand le soleil, tel un phare, projetait un entrelacs de traits lumineux sur le fond blanc du sable miroitant, les voyageurs louvoyaient précautionneusement entre les formations coralliennes en s'émerveillant devant les myriades de poissons dorés vivant autour des coraux, se déplaçant rapidement et silencieusement, se fauflant en masse dans les passes et se nourrissant des micro-organismes qui se trouvaient en abondance sur les récifs. À la nuit tombante, les six navires jetaient l'ancre en eau libre, dans un périmètre réduit, et ils attendaient l'aube. Tout le monde montait sur le pont et se penchait par-dessus les plats-bords pour saluer des amis sur les autres bâtiments et même engager des conversations en criant à tue-tête. C'étaient, pour la plupart d'entre eux, les premiers véritables contacts depuis le départ.

De nuit, le spectacle était encore plus féerique qu'à la lumière du jour. À la clarté froide de la Croix et des trois lunes, à laquelle la lointaine Aurore ajoutait sa lumière atténuée, les habitants des bancs coralliens se montraient, sortant d'une multitude d'anfractuosités creusées dans les récifs. De longues lanières, tantôt écarlates, tantôt d'un rose tendre, jaune soufre pour telle variété de corail, bleu-vert pour telle autre, qui se déroulaient et lançaient vivement la tête en avant, qui toutes agitaient frénétiquement l'eau pour avaler les organismes minuscules qui y vivaient en suspension. Entre les formations coralliennes apparaissaient des animaux serpentins à l'aspect stupéfiant, tout en yeux, en dents et en écailles brillantes, qui ondulaient avec application sur le fond sablonneux où restaient imprimées les gracieuses arabesques dessinées par leur ventre. Leur corps luminescent émettait des pulsations de lumière verte. Sortant à leur tour de leur myriade d'antres ténébreux paraissaient enfin ceux qui semblaient être les rois de ces récifs, des octopodes rouges et ventrus au corps gonflé, boursoufflé, opulent, protégé par de longs

tentacules qui s'enroulaient et ondulaient sans cesse, et d'où émanait une terrifiante lumière palpitante d'un blanc bleuté. La nuit, chaque affleurement corallien devenait un trône pour ces gros octopodes qui s'y installaient en luisant béatement et en surveillant tranquillement leur domaine de leurs yeux brillants, jaune-vert, plus larges qu'une main d'homme aux doigts écartés. Il était impossible d'échapper au regard de ces yeux quand on se penchait dans l'obscurité par-dessus le plat-bord pour contempler les merveilles de ce monde sous-marin. C'était un regard fixe, rempli d'assurance, voire de suffisance, qui n'exprimait ni curiosité ni crainte. Et ces grands yeux semblaient dire : *Ici nous sommes les maîtres et, pour nous, vous ne comptez pas. Venez, sautez, nagez vers nous et laissez-nous profiter de vous.* Et de grands becs jaunes acérés s'ouvraient comme pour dire : *Venez à nous. Venez à nous.* C'était une puissante tentation.

Les affleurements coralliens commencèrent à s'espacer, devinrent de plus en plus clairsemés et finirent par disparaître. Le fond de la mer demeura sablonneux pendant quelque temps, puis, brusquement, le sable blanc et miroitant disparut et la mer turquoise, si claire et limpide, retrouva la teinte d'un bleu sombre et opaque des eaux profondes tandis que, sur sa surface ridée, clapotaient de petites vagues.

Lawler commençait à se demander si le voyage finirait un jour. Le navire n'était plus seulement une île sur laquelle il vivait ; il constituait maintenant la totalité de son univers. Il avait le sentiment de devoir y rester jusqu'à la fin de ses jours et les autres bâtiments voguant à proximité représentaient des planètes voisines dans les espaces intersidéraux.

Le plus étonnant était qu'il ne trouvait pas grand-chose à y redire. Entièrement pris par le rythme du voyage, il avait appris à apprécier le tangage incessant, à accepter les petites privations et même à goûter les visites occasionnelles de monstres marins. Il s'était fait à cette nouvelle vie, il s'était adapté. Était-il en train de s'amollir ? Ou bien avait-il acquis une sorte d'ascétisme, n'avait-il plus véritablement de besoins, s'était-il plus ou moins détaché des choses matérielles ? Peut-être. Il se dit qu'il devrait en parler au père Quillan dès que l'occasion se présenterait.

Dann Henders s'était ouvert l'avant-bras sur une gaffe en aidant Kinversion à remonter à bord un énorme poisson de la taille d'un homme et qui se débattait vigoureusement. Sa provision de bandages étant épuisée, Lawler descendit dans la cale pour aller en chercher d'autres. Depuis sa rencontre avec Kinversion et Sundira, il se sentait un peu mal à l'aise chaque fois qu'il s'enfonçait dans les entrailles du navire. Il supposait qu'il leur arrivait encore de se réfugier dans la cale

pour y trouver une certaine intimité et il ne voulait surtout pas tomber sur eux une seconde fois.

Mais, avant de descendre, il avait vu Kinverson sur le pont, occupé à vider son poisson. Lawler fouilla pendant un certain temps dans la pénombre des profondeurs de la cale où flottait une odeur de moisi. Puis il fit demi-tour et s'apprêtait à remonter quand, dans la coursive étroite et mal éclairée qu'il suivait, il faillit heurter Sundira Thane qui arrivait en sens inverse.

Elle sembla aussi étonnée que lui de le trouver là et sa surprise paraissait sincère.

— Val ? murmura-t-elle, les yeux écarquillés, en faisant précipitamment un pas en arrière pour ne pas le heurter.

Mais une violente embardée du navire la précipita vers l'avant, droit dans les bras de Lawler.

Ce ne pouvait qu'être accidentel ; jamais elle n'aurait agi d'elle-même avec une telle effronterie. Prenant appui sur la pile de caisses qui se dressait derrière lui, Lawler lâcha son paquet de bandages et saisit la jeune femme qui tournoyait vers lui comme une poupée lancée à toute volée par une fillette coléreuse. Il referma les bras autour de sa taille et la remit d'aplomb sur ses jambes. Le navire commença de tanguer dans l'autre sens et il resserra son étreinte pour l'empêcher de se faire projeter contre la cloison. Ils demeurèrent ainsi, nez contre nez, les yeux dans les yeux, pouffant de rire.

Puis le navire se redressa et Lawler se rendit compte qu'il la serrait encore contre lui. Et qu'il y prenait plaisir.

Et son prétendu ascétisme ? Au diable l'ascétisme ! Au diable !

Ses lèvres s'approchèrent de celles de Sundira, à moins que ce ne fût le contraire. Quand il y repensa par la suite, il fut incapable de savoir précisément ce qui s'était passé. Mais le baiser fut long, ardent et profond. Après cela, bien que les mouvements du navire eussent perdu de leur amplitude, il ne trouva aucune raison de la lâcher. Ses mains commencèrent à se déplacer, l'une parcourant le creux des reins, l'autre glissant lentement vers la croupe ferme et musclée, et il la serra encore plus fort contre lui, à moins que ce ne fût elle qui se serra très fort contre lui. Cela non plus, il n'aurait su le dire avec précision.

Lawler ne portait qu'un pagne de tissu jaune autour de la taille. Sundira était vêtue d'une légère tunique grise qui descendait jusqu'aux hanches. Les vêtements n'offrirent guère de résistance. Tout se passait d'une manière simple, méthodique, prévisible, mais qui, pour être prévisible, n'avait rien de terne. Il y avait au contraire la clarté, la netteté, la précision inévitable, mais aussi le caractère mystérieux, infiniment prometteur d'un rêve. Comme dans un rêve, Lawler explora sa peau. Elle était douce et chaude. Comme dans un rêve, Sundira

laissa courir les doigts sur sa nuque. Comme dans un rêve, il fit passer sa main droite du dos à la poitrine, entre leurs deux corps serrés ; il la fit glisser dans le creux à peine marqué entre les seins petits et fermes, là où il avait un jour, un jour qui lui semblait remonter à plusieurs siècles, appliqué son stéthoscope pour l'ausculter ; il la fit descendre le long du ventre plat jusqu'à l'aine. Il enfonça la main ; elle fut toute mouillée. Sundira commença à prendre l'initiative, à le pousser en arrière, mais sans hostilité, cherchant juste, semblait-il, à le guider vers un endroit entre les empilements de caisses où ils auraient assez de place pour s'allonger, ou du moins pour s'étendre partiellement. Il lui fallut un petit moment pour comprendre.

Ils étaient à l'étroit, affreusement serrés, et ils avaient tous deux de longues jambes. Mais ils réussirent à se débrouiller, à trouver une position. Ni l'un ni l'autre n'ouvrit la bouche. Sundira était vive, fouguese, rapide. Lawler était vigoureux et plein d'ardeur. Il leur suffit de quelques instants pour synchroniser leurs cadences et tout fonctionna parfaitement. À un moment, Lawler essaya de calculer depuis combien de temps il n'avait pas fait l'amour, mais il se força avec irritation à reporter toute son attention sur ce qu'il faisait.

Quand ce fut terminé, ils se mirent à rire, le souffle court, leurs corps pressés l'un contre l'autre et couverts de sueur, les jambes tellement emmêlées que même les octopodes des récifs de corail auraient eu du mal à s'y retrouver. Lawler sentait que ce n'était pas le moment de dire quoi que ce fût qui pourrait être interprété comme sentimental ou romantique.

Mais il se sentit obligé de dire quelque chose.

— Tu ne m'as pas suivi jusqu'ici ? demanda-t-il enfin pour rompre l'interminable silence.

Elle lui lança un regard où se mêlaient l'étonnement et l'amusement.

— Pourquoi aurais-je fait cela ?

— Comment veux-tu que je le sache ?

— Je suis descendue chercher des outils pour réparer des cordages. Je ne savais pas que tu étais dans la cale. Et puis le navire s'est mis à tanguer et je me suis retrouvée dans tes bras.

— Oui. Et j'espère que tu ne le regrettes pas.

— Non, dit-elle. Pourquoi ? Tu le regrettes, toi ?

— Pas du tout.

— Très bien, dit Sundira. Tu sais, nous aurions pu le faire beaucoup plus tôt.

— Tu crois ?

— Bien sûr. Pourquoi as-tu attendu si longtemps ?

Il la considéra à la clarté fuligineuse de la chandelle. Une lueur amusée, oui, amusée, brillait dans les yeux gris et froids, mais il n'y

percevait nulle moquerie. Et pourtant il avait l'impression qu'elle prenait ce qui s'était passé avec plus de détachement que lui.

— Je pourrais te poser la même question, reprit-il.

— Très juste. Mais tu as eu plusieurs occasions, ajouta-t-elle après un silence. Et tu as soigneusement évité de les saisir.

— Je sais.

— Pourquoi ne les as-tu pas saisies ?

— C'est une longue histoire, dit-il. Et très ennuyeuse. Cela a vraiment de l'importance ?

— Non, pas vraiment.

— Très bien.

Ils retombèrent dans le silence.

Au bout d'un petit moment, Lawler se dit que ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée de refaire l'amour et il commença négligemment à caresser un des bras et une des cuisses emmêlées sur le plancher de la cale. Il perçut quelques frémissements révélateurs, mais, en faisant preuve d'une grande maîtrise de soi et d'un tact remarquable, elle parvint à interrompre le processus avant que soit atteint le point de non-retour et elle se dégagea doucement.

— Plus tard, dit-elle gentiment. Tu sais, j'avais vraiment une raison pour descendre dans la cale.

Elle se leva et remit sa tunique. Puis elle lui adressa un sourire plein d'entrain mais dénué de passion, accompagné d'un clin d'œil, et elle disparut dans la soute arrière.

Lawler fut stupéfait par son imperturbabilité. Il n'était assurément pas en droit d'espérer qu'elle fût aussi bouleversée par ce qui venait de se passer qu'il l'était après sa longue période de célibat volontaire. Elle avait semblé en avoir envie. Elle avait indiscutablement semblé y prendre plaisir. Mais cela n'avait-il donc été pour elle qu'un incident sans importance, la conséquence fortuite d'une embardée du navire ? C'était bien aussi ce qu'il semblait.

Le père Quillan mit à profit la torpeur d'un après-midi pour entreprendre de convertir Natim Gharkid au catholicisme. C'est du moins ce qu'il semblait faire avec une grande véhémence quand Lawler passa devant eux et il eut la même impression en les observant de la passerelle. Le prêtre, en sueur et très agité, noyait le petit homme basané sous un déluge de paroles et de concepts ; Gharkid, impassible comme à son habitude, l'écoutait attentivement.

— Le Père, le Fils et le Saint-Esprit, disait Quillan. Un Dieu unique en trois personnes.

Gharkid hochait gravement la tête.

Lawler, qui écoutait sans être vu, s'étonna en entendant ce terme bizarre. Le Saint-Esprit ? Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Mais le prêtre était déjà passé à autre chose et il s'était lancé dans

l'explication d'un autre dogme, celui de l'Immaculée Conception. L'attention de Lawler se relâcha et il poursuivit sa promenade, mais, quand il repassa un quart d'heure plus tard, Quillan n'avait toujours pas fini et il parlait maintenant de rédemption et de rachat, d'essence et d'existence, de la signification du péché et de sa présence chez une créature faite à l'image de Dieu. Il expliquait pourquoi il était devenu nécessaire d'envoyer sur la Terre un Sauveur qui, par Sa mort, rachèterait le genre humain. Une partie de ce discours paraissait sensée à Lawler, mais le reste semblait n'être qu'un tissu d'inepties. Au bout d'un moment, la proportion d'insanités lui parut si élevée qu'il se sentit offusqué par la ferveur dont le père Quillan faisait montre pour défendre un credo aussi absurde. Lawler considérait le prêtre comme beaucoup trop intelligent pour ajouter foi à ces idées d'un dieu qui devait d'abord créer un monde peuplé par une version imparfaite de lui-même, puis envoyer sur ce monde un aspect de lui-même pour le racheter de ses défauts inhérents en acceptant de se laisser tuer. Et cela rendait Lawler furieux de songer que Quillan, après avoir gardé si longtemps pour lui sa religion, était en train de circonvenir le malheureux Gharkid pour faire de lui son premier converti.

Quand Gharkid fut seul, il alla le trouver et lui dit :

— Vous ne devez pas prêter attention à tout ce que le père Quillan vous a raconté. Cela m'a ennuyé de vous voir gober ce tissu d'absurdités.

Une lueur de surprise passa rapidement dans le regard impénétrable du petit homme.

— Vous croyez que je les gobe ?

— C'est l'impression que j'ai eue.

— Ah ! fit Gharkid avec un petit rire. Cet homme ne comprend rien !

Et il s'éloigna.

Un peu plus tard, c'est le père Quillan qui vint trouver Lawler.

— Je vous serais reconnaissant, commença-t-il avec aigreur, de vous abstenir de donner votre avis sur les conversations privées que vous écoutez d'une oreille indiscreète. C'est d'accord, docteur ?

— De quoi parlez-vous ? demanda Lawler en s'empourprant.

— Vous savez très bien ce dont je parle.

— Oui, sans doute.

— Vous voulez prendre part aux discussions que j'ai avec Gharkid, venez donc vous joindre à nous et nous écouterons ce que vous avez à dire. Mais ne me critiquez pas derrière mon dos.

— Pardonnez-moi, dit Lawler en hochant doucement la tête.

— Êtes-vous sincère ? demanda le prêtre en lui lançant un long regard glacial.

— Croyez-vous qu'il soit honnête d'essayer de faire partager votre croyance à une âme simple comme Gharkid ?

— Nous avons déjà parlé de cela. Il n'est pas aussi simple que vous l'imaginez.

— Peut-être, dit Lawler. Il m'a confié que vos dogmes ne lui avaient pas fait une grande impression.

— C'est exact. Mais il a au moins le mérite d'écouter avec un esprit ouvert. Alors que vous...

— Bon, bon, dit Lawler. Je ne suis pas religieux par nature. C'est comme cela, je n'y peux rien. Continuez donc et faites de Gharkid un bon catholique, ce n'est pas mon affaire. Vous pouvez même faire de lui un meilleur catholique que vous. Ce ne devrait pas être trop difficile. Et en quoi voulez-vous que cela me dérange ? Je vous ai déjà dit que j'étais désolé de m'être immiscé dans vos affaires. Et je le suis. Voulez-vous accepter mes excuses ?

— Bien sûr, répondit Quillan après un instant de silence.

Mais, pendant quelque temps, leurs rapports demeurèrent assez tendus. Lawler prenait soin de se tenir à l'écart chaque fois qu'il voyait le prêtre et Gharkid ensemble, mais il était manifeste que le petit homme n'était guère plus réceptif que le médecin aux enseignements de Quillan et, au bout d'un certain temps, ses dialogues avec le prêtre prirent fin. Ce qui réjouit Lawler beaucoup plus qu'il ne l'eût imaginé.

Une île apparut, la première depuis le début du voyage, si l'on ne tenait pas compte de celle qu'ils avaient vu construire par les Gillies. Dag Tharp essaya d'entrer en communication radio, mais il n'eut pas de réponse.

— Sont-ils insociables ? demanda Lawler à Delagard, ou bien est-ce une île Gillie ?

— Des Gillies, répondit l'armateur. Il n'y a que des foutus Gillies. Vous pouvez me faire confiance, ce n'est pas une de nos îles.

Trois jours plus tard, une autre île apparut au septentrion. Elle était en forme de croissant et on eût dit un animal assoupi sur l'horizon. Lawler emprunta au timonier sa lunette d'approche et il crut apercevoir des signes de colonisation humaine à la pointe orientale de l'île. Tharp commença à se diriger vers la cabine radio, mais Delagard lui ordonna de revenir en lui disant que ce n'était pas la peine.

— C'est encore une île Gillie ? demanda Lawler.

— Pas celle-là. Mais il est inutile de les appeler. Nous n'allons pas débarquer.

— Ils nous laisseraient peut-être faire le plein d'eau potable. Nos réserves sont presque épuisées.

— Non, dit Delagard. C'est l'île de Thetopal. Mes navires n'ont pas le droit d'accoster à Thetopal et j'ai de très mauvais rapports avec les

insulares. Ils ne nous donneraient même pas un seau de pisser.

— Thetopal ? dit Onyos Felk, l'air perplexe. Vous en êtes sûr ?

— Bien sûr que j'en suis sûr ! Que voulez-vous que ce soit d'autre ? C'est bien Thetopal.

— Thetopal, répéta Felk. Bon. Puisque vous le dites, Nid.

Après être passés au large de Thetopal, ils ne virent plus d'îles. Il n'y avait plus que de l'eau, dans toutes les directions, à perte de vue. Comme s'ils traversaient un univers totalement vide.

Lawler calcula qu'ils étaient à peu près à mi-chemin de Grayvard, mais ce n'était qu'une approximation. Ils naviguaient depuis au moins quatre semaines, mais l'isolement du navire et le train-train du bord brouillaient sa perception du temps qui s'écoulait.

Pendant trois jours d'affilée, un vent du nord, froid et âpre, balaya la flottille ballottée sur le dos des flots en courroux. Le signe avant-coureur fut un brusque changement du climat qui, dans la zone des récifs coralliens, avait eu une douceur quasi tropicale. L'air devint soudain limpide et électrique, le ciel s'arqua très haut au-dessus des navires, pâle et vibrant, comme un immense dôme métallique. Lawler, qui se piquait de météorologie, en fut troublé. Il fit part de ses craintes à Delagard qui les prit au sérieux et donna l'ordre de fermer les écouteilles. Un peu plus tard, une sorte de roulement lointain, un grondement sourd et prolongé, annonça l'approche de vents impétueux. Puis les vents se déchaînèrent : de brèves et violentes rafales d'air glacé qui giflaient la mer et la fouettaient, brassant les flots comme avec un pilon. Ils étaient accompagnés d'averses de grêle, violentes et espacées, mais n'apportaient toujours pas la pluie.

— Le pire est à venir, marmonna Delagard.

Dans des conditions de plus en plus difficiles, il ne quittait presque pas le pont, prenant à peine le temps de se reposer. Le père Quillan était souvent à ses côtés et ils restaient ensemble, comme deux vieux copains, cinglés par le vent, fouillant la mer du regard. Lawler les voyait parler, montrer quelque chose du doigt, hocher la tête. Que pouvaient-ils bien avoir à se dire, le rustre au langage cru et aux appétits grossiers, et le prêtre austère, mélancolique, hanté par l'idée de Dieu ? En tout cas, ils étaient là, toujours ensemble, dans le poste de timonerie, près de l'habitable ou sur le gaillard d'arrière. Quillan avait-il maintenant entrepris de convertir Delagard ? Ou bien essayaient-ils, par leurs prières, d'écarter la tempête ?

Elle éclata pourtant. La mer se transforma en une immense étendue d'eau furieusement agitée. Des embruns fins comme une fumée blanche emplissaient l'air. Le vent frappait de toute sa force, martelant le navire, sifflant à leurs oreilles et laissant derrière lui une clameur confuse. Ils réduisirent la toile, mais les cordages lâchèrent et

les pesantes vergues se mirent à osciller dangereusement.

Tout l'équipage était sur le pont. Martello, Kinverson et Henders se déplaçaient prudemment dans la mâture, s'attachant pour ne pas être précipités dans la mer. Les autres manœuvraient les cordages tandis que Delagard hurlait furieusement des ordres. Lawler lui-même mettait la main à la pâte ; pas question de couper à la manœuvre dans un tel coup de vent.

Le ciel était noir. La mer l'était encore plus, sauf lorsqu'elle montrait la crête de ses houles couvertes d'écume blanche ou quand une vague titanesque se dressait à côté d'eux comme une gigantesque muraille verte. Ballotté par les flots, le navire plongeait au lieu de s'élever comme il aurait dû le faire, basculant dans d'énormes creux sombres et lisses, donnant de la gîte quand une vague immense reculait sous le vent avec un terrible bruit de succion, avant de revenir s'écraser sur la coque en projetant des cataractes sur le pont. Le magnétron était inutilisable dans ces conditions : les vents soufflant de directions contraires s'entrechoquaient et entouraient le bâtiment de masses d'eau en mouvement qui se fracassaient de tous côtés sur les bordages et au-dessus desquelles il était impossible de s'élever. Ils avaient fermé tous les panneaux, ils avaient descendu dans l'entrepont tout ce qu'ils pouvaient descendre, mais les vagues léchant le pont allaient dénicher tout ce qui restait – un seau, un tabouret, une gaffe, un baril d'eau – et les faisaient rebondir et sauter en tous sens avant de les projeter par-dessus bord. Le navire piquait du nez, se redressait pour plonger derechef. Quelqu'un vomissait, quelqu'un hurlait. Lawler aperçut l'un des autres navires – il ne savait pas lequel ; il n'avait pas de pavillon – bord à bord, tout proche, ballotté en tous sens, tantôt s'élevant si haut qu'il semblait avoir décidé de s'écraser sur leur propre pont, tantôt tombant à la verticale et disparaissant d'un coup, comme aspiré vers les profondeurs.

— Les mâts ! hurla une voix. Ils vont se briser ! Couchez-vous ! Couchez-vous !

Mais les mâts tenaient bon, même s'il semblait assuré qu'ils dussent sauter hors de leur emplanture et être précipités à la mer. Leurs vibrations terrifiantes secouaient tout le bâtiment. Lawler agrippa quelqu'un – c'était Pilya – et, quand Lis Niklaus s'élança à toute allure sur le pont, à la merci d'une bourrasque, ils la saisirent tous les deux et la tirèrent à l'abri comme on hale un poisson au bout d'une ligne. Lawler s'attendait à voir tomber d'un instant à l'autre des trombes d'eau et il regrettait que les vents déchaînés les empêchent de sortir des récipients pour recueillir la bienfaisante eau de pluie. Mais les vents demeuraient secs, secs et chargés de crépitements électriques. À un moment, il regarda par-dessus le bastingage et, à la clarté des masses d'écume, il vit que l'océan grouillait de petits yeux

fixes et brillants. Une vision ? Une hallucination ? Non, il ne pensait pas. C'étaient des têtes de drakkens : une horde, une armée de longs museaux sinistres criblant la surface des flots. Une multitude de dents pointues attendant le moment où la Reine d'Hydros chavirerait et où ses treize passagers seraient précipités dans la mer.

La tempête semblait ne jamais devoir s'achever, mais le navire tenait bon. Ils avaient perdu toute notion du temps. Il n'y avait plus ni nuit ni jour, rien que le vent furieux qui soufflait sans relâche. Onyos Felk calcula par la suite que le coup de chien avait duré trois jours. Peut-être avait-il raison. Tout s'arrêta aussi brusquement que cela avait commencé, la tourmente se muant en un vent impétueux mais lumineux, luisant et tranchant comme un couteau. Puis, comme à un signal, la tempête cessa subitement, le calme revint et ce fut un choc brutal.

Hébété, Lawler s'avança lentement sur le pont inondé où régnait un étrange silence. Les bordages étaient jonchés de morceaux d'algues déchiquetées, de fragments de méduses, d'animaux se débattant furieusement, de toutes sortes de débris marins déposés par les paquets de mer. Ses mains le faisaient souffrir là où de nouvelles brûlures causées par les cordages avaient ravivé les lésions infligées par la créature en forme de filet. En silence, il fit le recensement des passagers. Pilya était là ainsi que Gharkid, le père Quillan et Delagard. Tharp et Golghoz, Felk et Niklaus. Martello ? Oui, là-haut, sur une vergue. Dann Henders ? Oui.

Et Sundira ?

Il ne la voyait pas ! Puis il la vit et il le regretta. Elle était sur le gaillard d'avant, trempée jusqu'aux os, et ses vêtements lui collaient tellement à la peau qu'elle aurait aussi bien pu ne pas en avoir du tout. Kinversion était avec elle. Ils étaient en train d'examiner une créature des profondeurs qu'il avait sortie de l'eau et qu'il tenait devant elle, une sorte de serpent de mer, un animal au corps mou et allongé, pourvu d'une bouche large mais à l'aspect inoffensif et de rangées de ronds verts qui se succédaient tout le long du corps jaune et flasque et lui donnaient un air comique. Ils riaient ; Kinversion secouait l'animal devant elle, devant son nez, et elle hurlait de rire en le repoussant avec de grands gestes. Kinversion saisit l'animal par la queue et le regarda se tortiller d'une manière pathétique. Sundira laissa courir sa main le long du corps lisse, comme pour le câliner, le consoler des outrages qu'ils lui faisaient subir. Puis Kinversion le rejeta à l'eau. Il passa le bras autour des épaules de Sundira et ils s'éloignèrent.

Comme ils étaient à l'aise ensemble. Si détendus, si joyeux, si douloureusement intimes !

Lawler se détourna. Il vit Delagard qui s'avançait vers lui.

— Avez-vous vu Dag ? cria l'armateur.

— Là-bas, répondit Lawler en tendant le bras.

Affalé comme un tas de chiffons contre le bastingage de tribord, le radio secouait la tête comme s'il refusait de croire qu'il avait survécu.

Delagard écarta de ses yeux quelques mèches dégouttant d'eau et regarda dans la direction indiquée.

— Dag ! Dag ! Descendez dans votre cabine et plus vite que ça ! Nous avons perdu tout le reste de la putain de flottille !

Le visage hagard, Lawler pivota sur lui-même et son regard parcourut la surface étrangement calme des flots. Delagard avait dit vrai. Il n'y avait pas un seul autre navire en vue. *La Reine d'Hydros* était seule sur la mer.

— Vous croyez qu'ils ont coulé ? demanda-t-il à l'armateur.

— Prions pour qu'il n'en soit rien, répondit Delagard.

Mais les navires n'étaient pas perdus. Ils étaient simplement hors de vue. L'un après l'autre, ils établirent le contact avec le navire de tête quand Tharp les appela. La tempête les avait éparpillés sur la mer comme autant de fétus de paille, les entraînant dans toutes les directions et sur de grandes distances. Mais ils étaient tous là. *La Reine d'Hydros* garda sa position et les autres convergèrent sur le navire de tête. À la nuit tombante, toute la flottille était regroupée. Delagard donna l'ordre d'ouvrir une bouteille d'alcool, la dernière du stock que Gospo Struin avait rapporté de Khuviar, pour fêter leur survie. Du haut de la passerelle, le père Quillan dit une prière de remerciement à Dieu. Lawler lui-même se surprit à prononcer quelques mots rapides de gratitude.

Ce qui existait entre Kinverson et Sundira ne semblait pas contrarier ce qui commençait à naître entre Sundira et Lawler. Le médecin était incapable de comprendre aussi bien les rapports entre Sundira et Kinverson que les siens avec la jeune femme. Mais il avait assez d'expérience en la matière pour savoir qu'essayer de comprendre était le meilleur moyen d'échouer. Il lui faudrait se contenter de ce qu'on lui offrait.

Une chose devint rapidement claire. Kinverson ne trouvait rien à redire à la liaison que Sundira entretenait avec Lawler. La notion de possession sexuelle semblait lui être totalement étrangère. Le sexe paraissait être pour lui quelque chose d'aussi naturel que la respiration : il le faisait sans y penser. Avec toutes celles qui étaient disponibles, aussi souvent que son corps en éprouvait le besoin. Une fonction naturelle, machinale, mécanique. Et il attendait des autres la même attitude.

Quand Kinverson s'entailla le bras, il vint voir le médecin pour faire désinfecter et panser sa blessure.

— Alors, doc, dit-il pendant que Lawler finissait son pansement, vous baisez Sundira, vous aussi ?

— Je ne vois pas pourquoi je répondrais à cette question, dit Lawler en serrant le bandage. Ce ne sont pas vos oignons.

— Bon, d'accord. Bien sûr que vous la baisez.

C'est une fille bien, Sundira. Trop intelligente pour moi, mais ça ne me dérange pas. Et ce que vous faites avec elle ne me dérange pas non plus.

— C'est très aimable à vous, dit Lawler.

— Mais, bien entendu, j'espère que c'est aussi valable dans l'autre sens.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que je veux dire, c'est qu'il y a peut-être encore quelque chose entre Sundira et moi. J'espère que vous comprenez ça.

— Elle est adulte, dit Lawler en lançant au pêcheur un long regard pénétrant. Elle peut faire tout ce qu'elle veut, avec qui elle veut et quand elle veut.

— Parfait. Ce n'est pas très grand, un bateau. Il vaut mieux éviter de faire des histoires pour une femme.

— Vous faites ce que vous avez à faire et moi aussi ! dit Lawler sans masquer son irritation. N'en parlons plus, voulez-vous ? À vous entendre, on croirait qu'elle n'est qu'un instrument dont nous voulons nous servir tous les deux.

— Oui, dit Kinverson. Et un bon instrument avec ça.

Peu de temps après, Lawler, qui s'était rendu à la cuisine, surprit Kinverson en compagnie de Lis Niklaus. Ils riaient, se palpaient, se frottaient l'un contre l'autre et grognaient comme des Gillies en rut. Lis lui adressa un petit clin d'œil et un gloussement rauque par-dessus l'épaule de Kinverson.

— Salut, doc ! lança-t-elle d'une voix pâteuse.

Lawler la regarda d'un air ahuri et sortit précipitamment.

La cuisine était très loin d'être un coin discret. À l'évidence, Kinverson ne prenait aucune précaution particulière pour éviter que Sundira – ou même Delagard – découvre qu'il avait une aventure avec Lis. Au moins, se dit Lawler, il est conséquent avec ses principes. Il s'en fiche. De tout et de tout le monde.

Dans la semaine qui suivit la tempête, Lawler et Sundira trouvèrent plusieurs occasions de se réfugier dans la cale. Le médecin dont les ardeurs étaient restées en sommeil pendant si longtemps retrouvait très rapidement le goût de la passion. Mais, autant que Lawler pût en juger, il n'y avait rien de tel chez Sundira, à moins qu'un plaisir rapide, efficace, enthousiaste, mais presque impersonnel pût être qualifié de passion. Lawler ne le pensait pas. Peut-être l'avait-il cru quand il était jeune, mais plus maintenant.

Jamais ils ne prononçaient une parole pendant qu'ils faisaient l'amour et après, étendus l'un contre l'autre, redescendant lentement des hauteurs auxquelles le plaisir les avait portés, ils limitaient leur conversation, d'un commun accord semblait-il, à des banalités. Les nouvelles règles furent très rapidement établies. Lawler se laissait guider par elle, comme il l'avait fait depuis le début. Sundira goûtait manifestement ce qu'il y avait entre eux et, d'une manière tout aussi évidente, elle n'avait nul désir d'approfondir leurs relations. Chaque fois que Lawler la rencontrait sur le pont, ils se contentaient d'échanger quelques paroles sans conséquence.

L'un d'eux disait : « Quel temps magnifique. » Ou bien : « La couleur de la mer est étrange, par ici. » Il disait : « Je me demande dans combien de temps nous arriverons à Grayvard. »

Elle disait : « Je ne tousse plus du tout, as-tu remarqué ? »

Il disait : « Tu n'as pas trouvé délicieux ce poisson à chair rouge que nous avons mangé hier soir ? »

Elle disait : « Regarde, on dirait un plongeur qui est en train de nager là-bas ! » Tout était impersonnel, courtois, contrôlé.

Jamais il ne disait : « Sundira, jamais je n'ai éprouvé ce que j'éprouve en ce moment. »

Jamais elle ne disait : « Val, j'attends avec impatience notre prochain rendez-vous. »

Jamais il ne disait : « Au fond, nous nous ressemblons beaucoup. Nous avons de la peine à nous intégrer dans un groupe. »

Jamais elle ne disait : « La raison pour laquelle j'ai voyagé d'île en île, c'est que partout, j'ai toujours cherché autre chose. »

Au lieu de connaître de mieux en mieux Sundira, maintenant qu'ils étaient amants, Lawler avait le sentiment qu'elle devenait de plus en plus distante et fuyante. Il ne s'attendait certes pas à cela et il aurait aimé qu'il y eût autre chose entre eux. Mais il ne voyait pas comment y parvenir, si elle ne le voulait pas.

Elle semblait vouloir le tenir à distance et n'accepter de lui que ce qu'elle obtenait déjà de Kinversion. À moins qu'il ne se méprît totalement sur elle, Sundira ne désirait aucune autre manière d'intimité. Jamais il n'avait connu une femme comme elle, aussi indifférente à la permanence, à la continuité, à l'union des esprits, une femme qui semblait prendre chaque événement comme il venait, sans jamais se donner la peine de le lier à ce qui avait déjà eu lieu ou à ce qui pouvait advenir. Puis l'idée lui vint qu'il avait connu quelqu'un qui vivait comme cela.

Ce n'était pas une femme. C'était lui-même, le docteur Lawler. Le jeune Lawler de l'île de Sorve, passant de maîtresse en maîtresse sans autre souci que celui de l'instant. Mais il était différent maintenant. Du moins il l'espérait.

Pendant la nuit, Lawler entendit des cris et des coups étouffés provenant de la cabine voisine de la sienne. Delagard et Lis Niklaus se querellaient. Ce n'était pas la première fois, loin de là, mais cette dispute semblait particulièrement violente et bruyante.

Le lendemain matin, de bonne heure, quand Lawler se rendit dans la cuisine pour prendre son petit déjeuner, il trouva Lis recroquevillée sur le fourneau, la tête détournée. De profil, son visage semblait gonflé et, quand elle se retourna, il vit qu'elle avait un hématome jaunâtre sur la pommette et un œil poché. Sa lèvre inférieure était fendue et tuméfiée.

— Voulez-vous que je vous donne quelque chose pour tout ça ? demanda Lawler.

— Je ne vais pas en mourir.

— J'ai entendu le bruit cette nuit. Sale histoire.

— Je suis tombée de ma couchette, c'est tout.

— Et vous vous êtes cognée contre toutes les cloisons de la cabine en hurlant et en jurant pendant au moins cinq ou dix minutes ? Et

Nid, en vous aidant à vous relever, s'est mis à hurler et à jurer lui aussi ? Vous ne me ferez pas avaler ça, Lis !

Elle lui lança un regard dur et maussade. Elle semblait au bord des larmes. Jamais encore il n'avait vu Lis Niklaus, la dure, la coriace, sur le point de craquer.

— Le petit déjeuner peut attendre un peu, poursuivit-il d'une voix douce. Je vais nettoyer cette coupure et vous donner quelque chose pour apaiser la douleur des contusions.

— J'ai l'habitude, docteur.

— Il vous frappe souvent ?

— Assez souvent.

— On ne frappe pas les femmes, Lis. Plus personne ne le fait depuis l'âge des cavernes.

— Expliquez-le à Nid.

— Vous voulez que je le fasse ? Je vais lui parler.

— Non ! s'écria-t-elle, une lueur de panique dans les yeux. Je vous en prie, docteur, ne dites rien ! Il me tuerait !

— Vous avez vraiment peur de lui, n'est-ce pas ?

— Pas vous ?

— Non, répondit Lawler, surpris. Pourquoi aurais-je peur ?

— Peut-être n'avez-vous pas peur mais, vous et moi, ce n'est pas pareil. J'ai fait quelque chose qui lui a déplu, il l'a découvert et l'a pris beaucoup plus mal que je ne l'aurais imaginé. C'est une bonne leçon pour moi. Nid peut devenir complètement dingue. J'ai cru qu'il allait me tuer cette nuit.

— La prochaine fois, appelez-moi. Ou tapez sur la cloison de la cabine.

— Il n'y aura pas de prochaine fois. Dorénavant, je serai irréprochable. Et je parle sérieusement.

— Vous avez donc si peur de lui ?

— Je l'aime, docteur. Cela vous paraît incroyable, non ? Je l'aime, cet enfant de salaud ! S'il ne veut pas que j'aille baiser ailleurs, je ne le ferai pas. Voilà ce que je suis prête à faire pour lui.

— Même s'il vous tabasse ?

— Cela prouve que je compte pour lui.

— Vous ne parlez pas sérieusement, Lis.

— Mais si. Mais si.

— Seigneur ! dit Lawler en secouant la tête. Il vous flanque des raclées et vous, vous me dites que c'est parce qu'il tient à vous.

— Vous ne pouvez pas comprendre, docteur, dit Lis. Vous n'avez jamais pu comprendre ce genre de choses.

Lawler la considéra avec stupéfaction en essayant de se mettre à sa place. Mais elle lui était à cet instant aussi étrangère qu'un Gillie.

— J'imagine que vous avez raison, dit-il.

Après la tempête, la mer fut calme pendant quelques jours. Pas vraiment une mer d'huile, mais à peine agitée par une faible houle. Ils atteignirent une autre zone obstruée par les plantes aquatiques qu'ils avaient déjà rencontrées, mais elles étaient moins denses que la fois précédente et ils réussirent à la traverser sans avoir recours à l'huile aphrodisiaque du docteur Nikitin. Un peu plus loin, ils virent apparaître de gros bouquets serrés d'une mystérieuse algue flottante dont les longs filaments grêles jaune-vert se courbaient au passage des navires en émettant des sortes de longs soupirs tristes produits par des vésicules noires suspendues à de courtes tiges épineuses. « Repartez », semblaient-elles murmurer. « Repartez, repartez, repartez. » C'était un son inquiétant et troublant à la fois. À l'évidence, c'était un lieu qu'il valait mieux éviter. Mais les étranges algues disparurent rapidement, même s'il fut encore possible, pendant une demi-journée, de percevoir par intervalles leur murmure lointain et mélancolique porté par le vent.

Le lendemain, un autre animal marin inconnu apparut : c'était une gigantesque créature flottante composée d'une colonie d'animaux, toute une population, des centaines, voire des milliers d'organismes spécialisés suspendus à un gigantesque flotteur aux dimensions voisines de celles d'une plate-forme ou d'une bouche. Son corps charnu et transparent miroitait dans l'eau comme une île à peine immergée. En se rapprochant, ils purent distinguer les innombrables composants qui s'agitaient en vrombissant, en frémissant, en tourbillonnant pour accomplir leurs tâches individuelles, tel groupe d'organismes payant, tel groupe péchant des poissons, tels petits organes palpitants disposés sur le pourtour du corps servant de stabilisateurs à l'ensemble de l'organisme gigantesque dans son déplacement majestueux sur les flots.

Quand le navire s'approcha, la créature géante éleva plusieurs douzaines de structures en forme de tuyau, hautes de deux mètres, qui se dressaient comme d'épaisses cheminées claires et luisantes au-dessus de la surface de la mer.

— Qu'est-ce que cela peut bien être, à votre avis ? demanda le père Quillan.

— Un dispositif visuel ? suggéra Lawler. Des sortes de périscopes ?

— Non, regardez ! Il y a quelque chose qui sort...

— Attention ! cria Kinverson, perché dans la mâture. On nous bombarde !

Lawler se jeta au sol et entraîna le prêtre avec lui juste au moment où une boule d'une substance rougeâtre et gluante sifflait à leurs oreilles et tombait au milieu du pont, deux ou trois mètres

derrière eux. On eût dit une sorte d'étron d'un rouge orangé, informe et tremblotant. De la vapeur commença à s'en élever. Une demi-douzaine d'autres projectiles atterrirent sur le pont, en différents endroits, et d'autres continuaient de passer en sifflant.

— Merde de merde ! rugit Delagard en piétinant frénétiquement les bordages. Cette saloperie attaque le pont ! Apportez des seaux et des pelles ! Des seaux et des pelles ! Virez de bord ! Virez de bord, Felk ! Foutons le camp d'ici !

Des grésillements et de la vapeur s'élevaient du pont attaqué par les boules orangées. À la barre, Felk s'efforçait d'échapper au bombardement en louvoyant avec une ardeur extrême. Il hurlait ses ordres et les matelots de quart manœuvraient furieusement les cordages et réglaient la voilure. Armés de pelles, Lawler, Quillan et Lis Niklaus couraient sur le pont pour prendre les projectiles gluants et corrosifs et les balancer par-dessus bord. Des marques calcinées restaient visibles sur le pont partout où une boule de substance acide avait attaqué le bois jaune pâle des bordages. La créature, déjà à une certaine distance, continuait, avec une hostilité machinale et méthodique, de projeter dans la direction du navire ses missiles qui retombaient maintenant dans la mer et s'enfonçaient en bouillonnant et en provoquant un dégagement de vapeur avant de disparaître.

Les marques calcinées qui parsemaient le pont étaient trop profondes pour être effacées. Lawler songea que, s'ils ne s'étaient pas débarrassés immédiatement des projectiles gluants, les bordages des ponts auraient été rongés de part en part jusqu'à la coque.

Le lendemain matin, Gharkid vit au loin un nuage gris de créatures volantes obscurcissant le ciel à tribord.

— Un vol nuptial de poissons-taupe !

Delagard lâcha un juron et donna l'ordre de virer de bord.

— Non, dit Kinverson, ça ne marchera pas. Nous n'avons pas le temps de manœuvrer. Il faut amener toute la toile.

— Quoi ?

— Il faut amener les voiles, sinon elles feront office de filets quand le vol de poissons-taupe arrivera sur nous et le pont sera couvert de ces saloperies.

Avec une bordée de jurons, Delagard donna l'ordre d'amener les voiles et, peu après, les mâts nus de la Reine d'Hydros se dressèrent vers le ciel d'un blanc métallique. Puis les poissons-taupe arrivèrent.

Les hideuses créatures vermiformes au dos couvert de piquants, affolées par le rut, se déployaient par millions, juste au vent de la flottille. Un océan de poissons-taupe dont les ailes en mouvement cachaient presque entièrement la mer. Ils prenaient leur essor en vagues successives, les femelles devant, en nombre incalculable, éclipsant le soleil. Elles battaient furieusement l'air de leurs petites

ailles luisantes et pointues, tenant désespérément levée leur tête au nez camus, avançant en légions enragées. Et les mâles les suivaient de près.

Peu leur importait qu'il y eût ou non des navires sur leur trajectoire. Un navire n'était qu'un obstacle dérisoire pour les poissons-taube en rut. Une montagne eût été tout aussi négligeable. Leur trajectoire était programmée génétiquement et ils la suivaient aveuglément, inexorablement. Même si cela impliquait qu'ils se fracassent, la tête la première, contre les flancs de la Reine d'Hydros. Même si cela impliquait qu'ils évitent de quelques mètres le pont du navire et s'écrasent contre la base d'un mât ou le gaillard d'avant. Rien n'avait d'importance. Il n'y avait plus personne sur le pont quand la nuée de poissons-taube se présenta. Lawler savait ce que c'était d'être frappé par un jeune. Un adulte en proie à la fureur de son instinct sexuel devait se déplacer dix fois plus vite que celui qui l'avait seulement effleuré, et une collision serait très probablement fatale. Un coup porté obliquement de la pointe de l'aile entaillerait les chairs jusqu'à l'os. Le contact des poils durs qu'ils portaient sur le dos laisserait une trace sanglante.

La seule chose à faire était de se mettre à l'abri et d'attendre. Attendre jusqu'à ce que le ciel soit dégagé. Tous les passagers se réfugièrent dans l'entrepont. Pendant plusieurs heures d'affilée, l'air fut rempli d'un vrombissement confus, ponctué d'étranges petits gémissements et de chocs sourds et brusques.

Puis le silence revint enfin. Prudemment, Lawler et deux autres passagers remontèrent sur le pont.

Le ciel était vide. Les nuées de poissons-taube s'étaient éloignées. Mais le pont était jonché d'animaux morts ou agonisants, entassés comme de la vermine au pied de toutes les superstructures qui avaient constitué un obstacle. Aussi mal en point qu'ils fussent, certains trouvaient encore la force d'émettre des sifflements menaçants et d'ouvrir les mâchoires. Ils essayaient de se redresser et de se jeter sur l'équipe de nettoyage. Il fallut la journée entière pour se débarrasser d'eux.

Après le passage des poissons-taube arriva un nuage noir annonciateur de la pluie tant désirée. Mais, au lieu d'eau douce, ce fut un dépôt visqueux qui s'écoula de ses flancs : une masse mouvante de micro-organismes à l'odeur fétide dont les multitudes enveloppèrent le navire et laissèrent sur les voiles, les mâts, l'ensemble du gréement et chaque millimètre carré du pont un voile brun, gluant et glissant. Cette fois, c'est trois jours qu'il fallut pour tout nettoyer.

Après cela, il y eut de nouveaux poissons-pilon et Kinversion remonta sur la passerelle et tambourina sur son chaudron pour semer la confusion dans leurs rangs.

Après les poissons-pilon...

Lawler commençait à considérer la vaste mer couvrant toute la planète comme une force hostile, acharnée à leur perte, lançant inlassablement contre eux toutes sortes d'ennemis, en réaction à la présence de la flottille. Les navires causaient une démangeaison à l'océan et l'océan se grattait. Il se grattait parfois avec fureur. Lawler commençait à se demander s'ils survivraient assez longtemps pour atteindre Grayvard.

Enfin, ils eurent une journée de pluie. Une pluie abondante qui nettoya le dépôt visqueux laissé par les micro-organismes, chassa la puanteur des poissons-taupe morts sur le pont et leur permit de se réapprovisionner en eau douce au moment où la situation commençait de nouveau à paraître critique. Juste après la pluie, une troupe de plongeurs apparut et accompagna quelque temps les navires, folâtrant avec espièglerie et bondissant avec grâce dans l'écume comme des danseurs accueillant des touristes sur le sol de leur patrie. Mais à peine les plongeurs avaient-ils disparu, une nouvelle créature flottante projetant des boules orangées, à moins que ce ne fût la même, se rapprocha et les bombardait de nouveau de ses missiles incendiaires gluants. Comme si l'océan s'était tardivement rendu compte qu'en envoyant successivement la pluie et les plongeurs aux voyageurs, il leur montrait un visage trop aimable et comme s'il tenait à leur rappeler sa vraie nature.

Puis, pendant un certain temps, ce fut le calme. Le vent était modéré, les créatures marines s'accordaient une trêve dans leurs assauts incessants. Les six navires voguaient sereinement de conserve vers leur but. Leurs sillages, longs et droits, s'étiraient derrière eux comme des rubans carrossables à travers les solitudes infinies qu'ils venaient de troubler.

Dans la paix d'une aube parfaite – une mer sans vagues ou presque, un vent doux, un ciel miroitant, avec le joli globe bleu-vert d'Aurore juste au-dessus de l'horizon et une lune dans le ciel – Lawler monta sur le pont où il découvrit un petit groupe en conversation sur la passerelle. Il y avait Delagard, Kinverson, Felk et Léo Martello. Après quelques instants, Lawler aperçut également le père Quillan, à moitié caché par la haute stature de Kinverson.

Delagard avait à la main sa lunette d'approche. Il scrutait la mer et signalait quelque chose aux autres qui tendaient la main, écarquillaient les yeux et faisaient des commentaires.

Lawler gravit l'échelle.

— Il se passe quelque chose ?

— Et comment ! répondit Delagard. Un de nos navires a disparu.

— C'est une blague ?

— Regardez vous-même, dit l'armateur en tendant la longue-vue à

Lawler. Une nuit très calme. Rien à signaler, d'après la vigie, entre minuit et le lever du jour. Comptez donc les navires, doc... Un, deux, trois, quatre.

Lawler porta la longue-vue à son œil.

Un. Deux. Trois. Quatre.

— Lequel n'est plus là ?

— Je n'en suis pas encore sûr, répondit Delagard en tortillant une mèche grasse de sa tignasse. Ils n'ont pas hissé leur pavillon. Gabe pense que ce sont les Sœurs qui ont disparu. Elles auraient profité de la nuit pour s'éclipser et suivre leur propre route.

— Ce serait complètement idiot, objecta Lawler. Elles sont à peine capables de diriger un navire.

— Jusqu'à présent, intervint Léo Martello, elles se sont bien débrouillées.

— Parce qu'il leur suffisait de suivre le convoi. Mais si elles ont essayé de naviguer toutes seules...

— Ouais, grommela Delagard. Ce serait complètement dingue. Mais elles sont dingues, ces putains de gouines ! Elles sont bien capables d'avoir fait une connerie comme ça...

Il s'interrompit en entendant un bruit de pas sur l'échelle de la passerelle.

— C'est vous, Dag ? cria l'armateur. Je l'ai envoyé dans la cabine radio pour appeler les autres navires, ajouta-t-il à l'adresse de Lawler.

Le visage ratatiné de Dag Tharp apparut, suivi du reste de son corps.

— C'est le *Soleil Doré* qui manque, annonça le radio.

— Les Sœurs sont sur la *Croix d'Hydros*, dit Kinversion.

— Exact, dit Tharp d'un ton aigre. Mais la *Croix d'Hydros* a répondu quand j'ai appelé. L'*Étoile*, les *Trois Lunes* et la *Déesse* aussi. Mais aucune réponse du *Soleil Doré*.

— Vous en êtes absolument certain ? demanda Delagard. Vous n'avez pas pu entrer en contact avec eux ? Il n'y avait vraiment rien à faire ?

— Si vous voulez essayer vous-même, vous n'avez qu'à descendre. J'ai appelé toute la flottille et quatre navires ont répondu.

— Y compris celui des Sœurs ?

— J'ai parlé à la sœur Halla en personne. Vous ne me croyez pas ?

— Qui est le capitaine du *Soleil Doré* ? demanda Lawler. J'ai oublié.

— Damis Sawtelle, répondit Léo Martello.

— Jamais Damis n'aurait décidé de partir de son côté. Cela ne lui ressemble pas.

— Non, dit Delagard, le regard chargé de suspicion, cela ne lui ressemble pas. N'est-ce pas, docteur ?

Toute la journée, Tharp essaya d'obtenir une réponse sur la fréquence du *Soleil Doré*. Les radios des quatre autres navires essayèrent en vain eux aussi.

Personne n'eut de réponse. Le silence. Le silence.

— Un navire ne peut pas disparaître comme cela pendant la nuit, dit Delagard qui marchait de long en large comme un fauve en cage.

— C'est pourtant bien ce qui semble s'être passé, dit Lis Niklaus.

— Tu vas la fermer, ta grande gueule ?

— Très distingué, Nid. Vraiment très distingué.

— Ferme-la, ou c'est moi qui vais te la fermer !

— Cela ne nous avance pas beaucoup, dit Lawler en se tournant vers Delagard. Avez-vous déjà perdu un navire dans ces circonstances ? Un navire qui disparaît comme cela, sans lancer un S.O.S., ni rien ?

— Je n'ai jamais perdu de navire. Point à la ligne !

— S'ils avaient été en difficulté, ils auraient lancé un appel radio, non ?

— À condition d'en avoir eu la possibilité, dit Kinversion.

— Que voulez-vous dire ?

— Imaginons que tout un groupe de ces filets aient grimpé sur le pont pendant la nuit. Le changement de quart a lieu à trois heures du matin : les hommes de quart descendent de la mâture, la relève monte sur le pont, tout le monde se fait prendre dans les mailles des filets et entraîner par-dessus bord. Cela fait déjà la moitié de l'équipage qui a disparu. Damis ou l'autre homme de barre sort du poste de timonerie pendant l'attaque pour voir ce qui se passe et il marche à son tour sur un filet. Et puis le reste de l'équipage, l'un après l'autre...

— Gospo a poussé des hurlements quand le filet s'est refermé sur lui, fit remarquer Pilya Braun. Vous croyez que tout l'équipage d'un navire pourrait se faire prendre par ces filets et entraîner par-dessus bord sans qu'un seul fasse assez de bruit pour avertir les autres ?

— Ce n'étaient donc pas des filets, dit Kinversion. C'est autre chose qui est monté à bord. Ou bien des filets, plus autre chose. Et ils sont tous morts.

— Puis une bouche qui passait par-là a englouti le navire, dit Delagard. Où est passé ce putain de navire ? Tout l'équipage a peut-être disparu, mais qu'est devenu le navire ?

— Un navire chargé de toiles peut dériver assez loin en quelques heures, même sur une mer calme, fit observer Onyos Felk. Cinq ou dix milles, peut-être plus... Qui sait ? Et il continue de s'éloigner. Même en cherchant pendant mille ans, nous ne le retrouverions pas.

— Ou peut-être a-t-il coulé, glissa Neyana Golghoz. Quelque chose l'a attaqué par-dessous, a percé un trou dans la coque et il a coulé tout

doucement.

— Sans même envoyer un seul signal de détresse ? dit Delagard. Un navire ne coule pas en deux minutes. Quelqu'un aurait eu le temps de faire un appel radio.

— Je n'en sais rien, moi, poursuivit Neyana. Imaginons que cinquante créatures aient percé des trous dans la coque. Que la coque ait été criblée de trous. Que le navire ait été envoyé par le fond en moins de temps qu'il ne vous en faut pour lâcher un vent. Et hop ! il coule d'un seul coup et personne n'a le temps de rien faire. Je n'en sais rien. Ce n'est qu'une supposition.

— Qui était à bord du *Soleil Doré* ? demanda Lawler.

— Damis, Dana et leur petit garçon, commença Delagard en comptant sur ses doigts. Sidero Volkin. Les Sweyner. Ça fait six.

Chaque nom tombait comme un coup de hache. Lawler songea au vieux taillandier tout ratatiné et à sa vieille épouse ratatinée. Comme Sweyner était habile de ses mains, comme il s'entendait à tirer le meilleur parti des rares matériaux disponibles sur Hydros. Et Volkin, le charpentier, un dur, un travailleur infatigable. Et Damis. Et Dana.

— Qui d'autre ?

— Laissez-moi réfléchir. J'ai la liste quelque part, mais laissez-moi réfléchir. Les Hain ? Non, ils sont avec Yanez, à bord des *Trois Lunes*. Mais il y avait Freddo Wong et sa femme... Comment s'appelait-elle déjà ?

— Lucia, dit Lis.

— Oui, Lucia. Freddo et Lucia Wong, et la jeune Berylda, celle qui a de gros nichons. Et je pense qu'il y a aussi le petit frère de Martin Yanez. Oui. Oui.

— Josc, dit quelqu'un.

Oui, Josc.

Lawler éprouva une douleur déchirante, atroce. Le jeune homme aux yeux brillants, avide d'apprendre. Le futur médecin, celui qui était destiné à lui succéder un jour dans sa charge.

Il entendit une voix qui disait :

— Bon, cela fait dix. Combien étaient-ils à bord ? Quatorze ? Il nous en reste encore quatre à trouver.

Ils commencèrent à lancer des noms. Il était difficile, toutes ces longues semaines après le départ de Sorve, de se remémorer qui était à bord de chaque bâtiment. Mais il y avait quatorze personnes à bord du *Soleil Doré*. Tout le monde était d'accord sur ce chiffre.

Quatorze disparus, songea Lawler, écrasé par l'ampleur du désastre. Il le ressentait jusqu'à la moelle de ses os. Il se sentait personnellement diminué. Ces quatorze personnes avaient partagé sa vie, appartenaient à son passé. Disparues d'un seul coup. Disparues à jamais. La communauté venait d'être brutalement amputée de près

d'un cinquième de ses membres. Sur l'île de Sorve, pendant une mauvaise année, il y avait tout au plus deux ou trois décès. La plupart du temps, il n'y en avait aucun. Et là, quatorze d'un coup. La disparition du *Soleil Doré* ouvrait une grande déchirure dans le tissu de la communauté. Mais n'avait-elle pas déjà volé en éclats ? Réussiraient-ils à reconstituer à Grayvard ce qu'ils avaient été contraints d'abandonner en quittant Sorve ?

Josc. Les Sawtelle et les Sweyner. Les Wong. Volkin et Berylda Cray. Quatre autres encore.

Lawler les laissa en pleine discussion sur la passerelle et redescendit dans l'entrepont. Dès qu'il entra dans sa cabine, il se précipita vers le flacon d'extrait d'herbe tranquille. Huit gouttes, neuf, dix, onze. Disons une douzaine aujourd'hui, d'accord ? Oui. Oui. Une douzaine. Pourquoi pas ? Une double dose : il fallait bien cela pour apaiser la douleur.

— Val ?

C'était la voix de Sundira, devant la porte de la cabine.

— Tout va bien ?

Il la fit entrer. Les yeux de la jeune femme s'attardèrent sur le verre qu'il tenait à la main, puis remontèrent vers son visage.

— Tu as vraiment mal, hein ?

— Comme si j'avais perdu plusieurs doigts.

— Ces gens comptaient beaucoup pour toi ?

— Certains d'entre eux, oui.

L'herbe tranquille commençait à agir. La douleur n'était plus aussi vive. Sa propre voix lui donnait l'impression d'être voilée.

— Les autres étaient de simples connaissances, poursuivit-il, des gens qui faisaient partie de la vie de l'île, des visages depuis longtemps familiers. L'un d'eux était mon élève.

— Josc Yanez.

— Tu le connaissais ?

— Un gentil garçon, dit-elle avec un petit sourire triste. Un jour où j'étais partie nager, il est venu vers moi et nous avons parlé un moment. Surtout de toi. Il te vouait un véritable culte, Val. Plus encore qu'à son frère, le capitaine. Mais je suis en train de te rendre les choses encore plus difficiles, ajouta-t-elle, le front barré par un pli d'inquiétude.

— Pas... vraiment...

Il avait la bouche pâteuse. La dose d'herbe tranquille était trop forte.

Elle lui prit le verre et le posa sur la table.

— Je suis désolée, dit-elle. J'aimerais pouvoir t'aider.

Approche-toi, voulut dire Lawler, mais il était incapable de proférer une parole et il garda le silence.

Sundira sembla quand même comprendre ce qu'il ne pouvait articuler.

Pendant deux jours, la flottille mouilla au beau milieu de l'immensité déserte tandis que Dag Tharp, sur les instructions de Delagard, passait en revue toutes les bandes de fréquence pour essayer d'entrer en contact radio avec le *Soleil Doré*. Il établit le contact avec les radios d'une demi-douzaine d'îles, avec un navire, l'*Impératrice d'Aurore* qui assurait la liaison entre différentes îles de la Mer d'Azur, avec une station minière flottante, très loin au nord-est, dont l'existence fut une surprise pour lui, et une mauvaise surprise pour Delagard. Mais pas un mot, pas un murmure en provenance du *Soleil Doré*.

— Très bien, déclara enfin l'armateur. Si le navire flotte toujours, ils trouveront peut-être un moyen pour nous joindre. S'il n'est plus à flot, nous n'aurons pas de nouvelles. De toute façon, nous ne pouvons pas rester éternellement ici.

— Croyez-vous que nous découvrirons un jour ce qui leur est arrivé ? demanda Pilya Hiaun.

— Probablement pas, répondit Lawler. L'océan est immense et il grouille de créatures dangereuses sur lesquelles nous ne savons rien.

— Si au moins nous savions ce qui les a attaqués, dit Dann Henders, nous serions mieux à même de nous défendre si nous devions être attaqués à notre tour.

— Quand ce qui les a attaqués s'en prendra à nous, dit Lawler, nous saurons ce que c'est. Mais pas avant.

— Espérons donc que nous ne le saurons jamais, dit Pilya.

Dans un épais brouillard et sur une mer houleuse, de grandes créatures inconnues en forme de losange, le dos recouvert d'une épaisse carapace verte aux stries profondes, s'approchèrent des flancs du navire et l'accompagnèrent pendant quelque temps. Elles ressemblaient à des sortes de citernes flottantes équipées de nageoires. Leur tête cuirassée au museau pointu était aplatie et ramassée, leurs yeux se réduisaient à de petites fentes blanches et leurs mâchoires situées sous la tête semblaient implacables. Accoudé au bastingage, Lawler était en train de les observer quand Onyos Felk apparut à ses côtés.

— Je peux vous parler une minute, docteur ?

Tout comme Lawler, Felk était un descendant des Premières Familles, une distinction vide de sens maintenant que toute la communauté de l'île de Sorve avait pris la mer. Agé d'à peu près cinquante-cinq ans, le cartographe était un petit homme austère, court de jambes et lourd de charpente, qui ne s'était jamais marié. Felk était censé très bien connaître la géographie d'Hydros et la mer, et, si les choses avaient tourné différemment, il aurait fort bien pu être à la tête du chantier naval de Sorve, à la place de Nid Delagard. Mais les Felk avaient la réputation d'avoir la poisse et, parfois, de manquer de discernement.

— Vous ne vous sentez pas bien, Onyos ? demanda Lawler.

— Vous ne vous sentirez pas bien non plus quand vous aurez entendu ce que j'ai à vous dire. Suivez-moi, docteur.

Felk prit une carte marine dans son casier du gaillard d'avant. Un petit globe vert dont le mécanisme était loin d'être aussi perfectionné que celui que Delagard gardait jalousement. Celui-ci devait être remonté à l'aide d'une clé de bois et les îles remises en position manuellement. Un jouet auprès de l'instrument sophistiqué de Delagard.

Après avoir passé quelques instants à mettre au point sa carte marine, Felk la tendit vers Lawler.

— Voilà, dit-il. Regardez bien ce que je vais vous montrer. Ici, vous avez Sorve et là-bas, tout là-haut, au nord-ouest, vous voyez Grayvard. Voici maintenant la route que nous avons suivie.

Les caractères figurant sur la carte étaient minuscules, un peu

effacés et difficilement lisibles. Les îles étaient si proches les unes des autres que Lawler avait du mal à s'y retrouver, même quand il parvenait à déchiffrer les noms. Mais il suivit la ligne que le doigt de Felk traçait vers l'ouest autour du globe et, à mesure que le cartographe reconstituait leur voyage, Lawler commença à comprendre les symboles figurant sur la carte et à retrouver leur itinéraire.

— Voici l'endroit où nous étions quand le filet a emporté Struvin. Là, nous avons vu les Gillies en train de construire la nouvelle île. Voici l'endroit où nous sommes entrés dans la Mer Jaune et c'est là où nous nous trouvions quand les poissons-pilon nous ont attaqués la première fois. C'est là que nous avons rencontré la lame de fond qui nous a fait légèrement dévier, comme ceci. Vous me suivez, docteur ?

— Continuez.

— Voici la Mer Verte. C'est un peu plus loin que nous avons traversé les récifs coralliens et voilà maintenant les deux îles que nous avons longées, l'île des Gillies et celle qui, d'après Delagard, s'appelait Thetopal. C'est là que nous avons essuyé la tempête de trois jours qui a éparpillé la flottille et là que les poissons-taupe nous ont survolés. Dans ces parages, nous avons perdu le *Soleil Doré*.

Le doigt boudiné de Felk s'était déjà déplacé très loin sur le petit globe.

— Commencez-vous à remarquer quelque chose d'assez étrange, docteur ? demanda-t-il.

— Voulez-vous me montrer encore une fois où se trouve Grayvard ?

— Là-haut. Au nord-ouest de Sorve.

— Suis-je incapable de lire cette carte, ou bien y a-t-il une raison liée aux courants pour que nous fassions route plein ouest, le long de l'équateur, au lieu de remonter en diagonale vers le nord, dans la direction de Grayvard ?

— Nous ne faisons pas route plein ouest, dit Felk.

— Non ? dit Lawler en haussant les sourcils.

— La carte est très petite et il est difficile de distinguer les degrés de latitude quand on n'y est pas habitué. En réalité, non seulement notre cap est à l'ouest, mais nous avons viré au *sud-ouest*.

— Nous nous éloignons de Grayvard ?

— Oui, nous nous éloignons de Grayvard.

— Vous en êtes absolument certain ?

Une expression de colère difficilement contenue passa très furtivement dans les petits yeux noirs de Felk.

— Supposons, pour la clarté de la discussion, que je sois capable de lire une carte marine, dit-il en contrôlant sa voix. D'accord, docteur ? Supposons aussi que tous les matins, je regarde où le soleil

se lève sur l'horizon. Supposons encore que je me souviennne de l'endroit où il s'est levé la veille, l'avant-veille et la semaine d'avant, et que cela me permette d'évaluer, même approximativement, si notre cap est nord-ouest ou sud-ouest.

— Et nous avons fait route au sud-ouest pendant tout ce temps ?

— Non. Au début, nous avons mis le cap au nord-ouest. C'est dans les parages de la mer de corail que nous avons commencé à changer de cap et que nous sommes revenus dans des eaux tropicales en faisant route plein ouest, le long de l'équateur, et en nous éloignant jour après jour de la route prévue. Je savais que quelque chose n'allait pas, mais je ne me suis pleinement rendu compte de la situation que lorsque nous avons longé les deux îles. La seconde n'était absolument pas Thetopal. Non seulement la véritable île de Thetopal se trouve en ce moment dans des eaux tempérées, vers Grayvard, mais elle est ronde. Celle que nous avons vue était en forme de croissant, vous vous en souvenez ? L'île que nous avons longée s'appelait en réalité Hygala. Regardez, elle est là.

— Presque sur l'équateur.

— Exact. En suivant la route de Grayvard, nous aurions dû passer très au nord d'Hygala. En fait, nous l'avons laissée au nord. Et lorsque Delagard a fait le point après la tempête, il nous a fait virer beaucoup trop au sud. Nous nous trouvons maintenant légèrement au-dessous de l'équateur. Si vous connaissez un peu les étoiles, la position de la *Croix d'Hydros* dans le ciel le confirme clairement. Mais vous n'avez sans doute pas regardé. Depuis au moins une semaine, nous nous écartons exactement de quatre-vingt-dix degrés de ce que devrait être notre route. Voulez-vous voir où nous nous dirigeons, docteur, ou avez-vous déjà compris ?

— Dites-le-moi.

— Voici la direction vers laquelle nous faisons voile en ce moment, dit Felk en faisant tourner le globe. Vous remarquerez qu'il n'y a pas d'île dans ces parages.

— Nous cinglons vers la Mer Vide ?

— Nous y sommes déjà. Depuis notre départ, les îles ont été très espacées. Nous n'en avons vu que deux, plus celle qui était en construction, pendant tout le voyage et, depuis Hygala, il n'y en a pas eu une seule. Nous n'en verrons pas d'autres. La Mer Vide est vide parce que les courants n'y entraînent aucune île. Si nous avions suivi la route de Grayvard, nous serions là, beaucoup plus au nord, et nous aurions déjà vu quatre îles, Barman, Sivalak, Muril et Thetopal. Une, deux, trois, quatre. Alors qu'à la hauteur où nous nous trouvons, il n'y a plus rien après Hygala.

Lawler contempla le quadrant de la carte que Felk avait tourné vers lui. Il distingua le minuscule croissant d'Hygala ; à l'ouest comme

au sud, il n'y avait rien, rien que l'immensité vide de la mer, mais très loin, derrière la courbe du petit globe, il vit la grande tache sombre qui figurait la Face des Eaux.

— Vous croyez que Delagard s'est trompé en déterminant notre route ?

— Certainement pas. Les Delagard font naviguer leurs bâtiments tout autour de cette planète depuis l'époque où elle était encore une colonie pénitentiaire. Vous le savez aussi bien que moi. Il a aussi peu de chances de nous faire prendre un cap sud-ouest alors que nous devrions nous diriger vers le nord-ouest que vous de vous tromper en épelant votre nom.

Lawler porta les pouces à ses tempes et appuya avec force.

— Mais pourquoi diable Nid voudrait-il nous emmener dans la Mer Vide ?

— Je me suis dit que vous auriez peut-être envie de lui poser la question.

— Moi ?

— Il semble parfois avoir pour vous une sorte de respect, dit Felk. Peut-être vous répondra-t-il franchement. Mais rien n'est moins sûr. Ce qui est certain, en revanche, c'est qu'il ne me dira rien, à moi. Vous êtes d'accord, docteur ?

Kinverson s'affairait à préparer son matériel pour la journée de pêche quand Lawler alla le trouver sur le pont, un peu plus tard. Il leva la tête de mauvaise grâce et écouta le médecin avec l'indifférence absolue que Lawler aurait pu attendre d'une île, d'une hache ou d'un Gillie. Puis le pêcheur revint à ses occupations.

— Bon, nous nous sommes écartés de notre route. Je le savais. Que voulez-vous que cela me fasse, docteur ?

— Vous le saviez ?

— Regardez la mer. Ce ne sont pas les eaux des régions boréales.

— Vous saviez depuis le début que nous nous dirigions vers la Mer Vide ? Et vous n'avez rien dit à personne ?

— Je savais que nous avions dévié de notre route, mais pas nécessairement que nous nous dirigions vers la Mer Vide.

— D'après Felk, nous y sommes déjà. Il me l'a montré sur sa carte.

— Felk n'a pas toujours raison, docteur.

— Admettons que cette fois il ait raison.

— Dans ce cas, nous nous dirigeons vers la Mer Vide, dit posément Kinverson. Et après ?

— Au lieu de nous diriger vers Grayvard.

— Et après ? répéta Kinverson.

Il saisit un hameçon, le considéra longuement puis il le serra entre ses dents et le tordit pour lui donner une forme différente.

— Vous vous moquez éperdument de savoir que nous faisons fausse route ? insista Lawler qui trouvait que cela ne les menait à rien.

— Oui. Pourquoi pas ? Toutes ces saletés d'îles se valent. Je me fous de savoir où nous finirons par aborder.

— Il n'y a pas d'îles dans la Mer Vide, Gabe.

— Eh bien, nous vivrons à bord. Où est le problème ? Je peux très bien vivre dans la Mer Vide. Elle n'est pas vide de poissons, docteur. Il n'y en a pas beaucoup, à ce qu'on dit, mais il doit quand même y en avoir un peu, puisqu'il y a de l'eau. Je peux vivre partout où il y a des poissons. J'aurais pu vivre dans ma vieille petite barque, si j'avais été obligé de le faire.

— Alors, pourquoi ne vous y êtes-vous pas installé pour de bon ? demanda Lawler qui sentait l'agacement le gagner.

— Parce qu'il se trouve que je vivais à Sorve. Mais j'aurais tout aussi bien pu vivre dans ma barque. Vous les trouvez vraiment merveilleuses, ces saletés d'îles, docteur ? On marche tout le temps sur des planches de bois trop dures, on se nourrit d'algues et de poisson, il fait trop chaud quand le soleil brille et trop froid quand la pluie tombe, et c'est ça la vie. Du moins la vie que nous menons. Elle ne vaut pas grand-chose, cette vie. Alors, que ce soit Sorve ou Salimil, une cabine sur le Reine d'Hydros ou ma vieille barque, pour moi, c'est du pareil au même. Tout ce que je demande, c'est de pouvoir manger quand j'ai faim, de pouvoir baiser quand j'en ai envie et de vivre jusqu'à la fin de mes jours. Vous comprenez ?

C'était probablement le plus long discours que Kinversion eût fait de toute sa vie et il parut lui-même étonné d'avoir dit tout cela. Quand il eut fini, il lança à Lawler un long regard dur empreint de colère. Puis il reporta derechef son attention sur son matériel de pêche.

— Cela ne vous dérange pas de savoir que notre grand chef est en train de nous conduire dans une mer totalement inconnue et qu'il ne se donne pas la peine de nous faire savoir quelle idée il a derrière la tête ?

— Non, ça ne me dérange pas. Rien ne me dérange, sauf les gens qui me cassent les pieds. Je prends chaque jour comme il vient. Laissez-moi tranquille, docteur. J'ai du travail à faire.

— Vous voulez faire vos appels radio maintenant, docteur ? demanda Dag Tharp. Vous savez que vous êtes en avance d'une heure.

— C'est possible. Cela vous pose un problème ?

— Comme vous voulez, dit Tharp dont les mains commencèrent à courir sur les boutons et les manettes. Puisque vous voulez appeler plus tôt, nous appellerons plus tôt. Mais vous ne vous plaindrez pas si personne n'est prêt sur les autres navires.

— Appelez d'abord Bamber Cadrell.

— D'habitude, c'est l'*Étoile* que vous appelez en premier.

— Je sais. Mais, aujourd'hui, commencez par Bamber Cadrell.

Tharp leva la tête, l'air perplexe.

— Il y a quelque chose qui vous démange, ce matin, docteur ?

— Quand vous entendrez ce que j'ai à dire à Cadrell, vous comprendrez ce qui me démange. Appelez-le, voulez-vous ?

— D'accord. D'accord.

Des crachotements et des cliquètements s'élevèrent de l'installation radio.

— Foutu brouillard, marmonna Tharp. C'est une chance que le matériel fonctionne. J'appelle la *Déesse*. La *Reine* appelle la *Déesse*. Répondez, la *Déesse*. À vous.

— La *Reine* ? Ici la *Déesse*.

— C'était une voix d'enfant, aiguë, nasillarde. À bord de la *Déesse de Sorve* le radio était Bard Thalheim, le jeune fils de Nicko.

— Dites-lui que je veux parler à Cadrell, dit Lawler.

Dag Tharp parla devant le micro, mais Lawler ne parvint pas à entendre distinctement la réponse de la voix fluette.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a dit que Bamber est à la barre. Son quart ne sera pas terminé avant encore deux heures.

— Demandez-lui d'aller chercher Bamber au poste de timonerie et de le faire descendre dans la cabine radio. Il faut régler cette affaire au plus vite.

Il y eut de nouveaux crachotements et des cliquètements. Le garçon semblait soulever des objections. Tharp répéta la demande de Lawler et il y eut une longue minute de silence.

Puis la voix de Bamber Cadrell se fit entendre.

— Qu'y a-t-il donc de si urgent, doc ?

— Faites sortir le garçon et je vous le dirai.

— Mais c'est mon radio !

— Comme vous voulez. Mais je ne veux pas qu'il entende ce que j'ai à dire.

— Il y a un problème, hein ?

— Il est encore là ?

— Je viens de lui demander de sortir. Que se passe-t-il ?

— Nous faisons voile à quatre-vingt-dix degrés de la route que nous devrions suivre, dans des eaux équatoriales, cap sud-sud-ouest. Delagard est en train de nous emmener dans la Mer Vide.

Dag Tharp, qui écoutait à côté de Lawler, étouffa un petit cri de surprise.

— Vous en étiez-vous rendu compte, Bamber ? poursuivit le médecin.

— Bien sûr, doc. Vous me prenez pour un marin d'eau douce ?

- La Mer Vide, Bamber.
- Oui, oui. J'ai bien entendu.
- Alors que nous sommes censés faire route vers Grayvard.
- Je sais bien, doc.
- Et vous trouvez tout à fait normal de faire voile dans la direction opposée ?
- Je suppose que Delagard sait ce qu'il fait.
- Vous *supposez* ?
- Les navires lui appartiennent, doc. Moi, je ne suis qu'un simple employé. Quand nous avons commencé à mettre le cap au sud, je me suis dit qu'il devait y avoir un problème plus au nord, peut-être une tempête, un danger quelconque qu'il avait décidé de contourner. C'est lui qui a les bonnes cartes, doc. Nous nous contentons de suivre la route qu'il nous indique.
- Même si elle nous mène droit dans la Mer Vide ?
- Delagard n'est pas fou, dit Cadrell. Nous corrigerons bientôt la route pour remettre le cap au nord. Pour moi, cela ne fait aucun doute.
- Et vous n'avez pas eu envie de lui demander le pourquoi de ce changement de cap ?
- Je vous l'ai dit, doc, je suppose qu'il a une bonne raison. Je suppose qu'il sait ce qu'il fait.
- Cela fait beaucoup de suppositions, dit Lawler.

Tharp releva la tête. Ses yeux, habituellement enfouis dans les plis lourds de ses paupières, étincelaient et étaient tout grands ouverts d'étonnement.

- La Mer Vide ?
- C'est bien ce qu'on dirait.
- Mais c'est de la folie !
- N'est-ce pas ? Voulez-vous, pendant un petit moment, faire comme si vous n'étiez au courant de rien ? D'accord, Dag ? Et maintenant, appelez-moi Martin Yanez.
- Pas Stayvol ? Votre premier appel est toujours pour Stayvol.
- Yanez, dit Lawler en s'efforçant de repousser l'image de Josc lui adressant un sourire confiant.
- Dag tripota quelques boutons et la voix du radio des *Trois Lunes* leur parvint, déformée par les parasites. C'était une des filles Hain, Lawler ne savait plus laquelle. Quelques instants plus tard, il reconnut la voix grave et posée de Martin Yanez.
- Il n'y a rien à signaler, doc. Tout le monde est en bonne santé aujourd'hui.
- Ce n'est pas l'appel médical de routine, dit Lawler.
- Ah bon ? Vous n'avez pas eu de nouvelles du *Soleil Doré*, par

hasard ?

La voix vibrante de Yanez traduisait une brusque excitation, une flambée d'espoir insensé.

— Non, dit doucement Lawler, rien du tout.

— Ah !

— Je voulais savoir ce que vous pensiez de notre changement de cap.

— Quel changement de cap ?

— Arrêtez vos conneries, Martin, s'il vous plaît !

— Depuis quand les questions de navigation concernent-elles le médecin ?

— Je vous ai dit d'arrêter vos conneries.

— Vous êtes devenu navigateur, doc ?

— Je suis concerné. Nous le sommes tous. C'est ma vie aussi qui est en jeu. Que se passe-t-il, Martin ? Votre soumission à Delagard est-elle si totale que vous refusez de me parler ?

— Vous avez l'air d'être dans tous vos états. Nous avons fait un petit détour vers le sud, et après ?

— Pourquoi avons-nous fait cela ?

— C'est à Delagard qu'il faut le demander.

— Lui avez-vous posé la question ?

— Ce n'est pas nécessaire. Je me contente de le suivre. S'il met le cap au sud, je fais la même chose.

— C'est à peu près ce que m'a dit Bamber. N'êtes-vous donc tous que des pantins dont il s'amuse à tirer les fils ? Bon Dieu, Martin, pourquoi ne faisons-nous plus route vers Grayvard ?

— Je vous l'ai dit : c'est à Delagard qu'il faut le demander.

— C'est bien ce que je compte faire. Mais je voulais d'abord savoir ce qu'éprouvent les autres capitaines à l'idée de s'engager dans la Mer Vide.

— C'est ce que nous faisons ? demanda Yanez sans se départir de son calme. Je croyais que nous faisons juste un petit détour vers le sud, pour une raison dont Delagard n'a pas jugé utile de nous parler. Autant que je sache, notre destination finale demeure Grayvard.

— Vous êtes sincère ?

— Si je vous réponds oui, me croirez-vous ?

— J'aimerais vous croire.

— C'est la vérité, doc. Sur la tête de ce frère que j'aimais, c'est la vérité. Delagard n'a jamais mentionné un changement de cap et pas plus moi que Bamber ou Poitin n'avons posé de question. Je suppose que les Sœurs ne se sont rendu compte de rien.

— Mais vous en avez quand même parlé avec Cadrell et Stayvol ?

— Bien sûr.

— Stayvol est très lié à Delagard et je n'ai guère confiance en lui.

Qu'a-t-il dit ?

— Il est aussi perplexe que nous !

— Et vous le croyez sincère ?

— Oui. Mais qu'est-ce que cela change ? Tout le monde suit Delagard. Si vous voulez savoir ce qui se passe, il faudra le lui demander. Et, s'il vous donne une explication, tenez-moi au courant.

— Promis, dit Lawler.

— Voulez-vous que j'appelle Stayvol maintenant ? demanda Dag Tharp.

— Non. Je crois que je vais me passer de son avis aujourd'hui.

— Quelle merde ! dit Tharp en tirant nerveusement sur la peau flasque de son cou. Non, mais, quelle merde ! Vous croyez que c'est une conspiration ? Que tous les capitaines sont de mèche et qu'ils gardent le silence ?

— Je crois ce que m'a dit Martin Yanez. Quelle que soit la raison de ce changement de cap, Delagard a peut-être mis Stayvol au courant, mais il est probable que les deux autres ne savent rien.

— Et Damis Sawtelle ?

— Quoi, Damis ?

— Imaginons qu'il ait remarqué ce changement de cap et qu'il ait appelé Delagard pour lui demander des explications. Imaginons que Delagard lui ait répondu que ce n'étaient pas ses oignons et que Damis l'ait si mal pris qu'il a modifié la route de son navire en pleine nuit pour mettre tout seul le cap sur Grayvard. C'est une soupe au lait, Damis, vous savez. Il est peut-être en ce moment à cinq cents milles au nord et, pendant que nous essayons désespérément de le joindre, il garde volontairement le silence radio, parce qu'il a décidé de se séparer du reste de la flottille.

— C'est une théorie séduisante. Mais Pelagard est-il capable de faire fonctionner votre équipement radio ?

— Non, répondit Tharp. Autant que je sache, non.

— Alors, comment Damis aurait-il pu communiquer avec lui en dehors de votre présence ?

— Très juste.

— Il y a gros à parier que Sawtelle n'a pas décidé de faire cavalier seul. Le *Soleil Doré* gît par le fond avec Damis Sawtelle et tout son équipage. Un des habitants de cet océan a attaqué le navire pendant la nuit et l'a coulé rapidement et proprement, une créature très rusée, et il faut souhaiter que nous ne découvrions jamais ce que c'est. Il ne sert à rien de penser au *Soleil Doré* maintenant. Ce que nous devons savoir, c'est pourquoi nous faisons route vers le sud au lieu de continuer vers le nord.

— Vous allez parler à Delagard, docteur ?

— Je pense que c'est nécessaire, dit Lawler.

Delagard venait d'achever son quart. Il paraissait fatigué. Ses épaules carrées s'affaissaient vers l'avant, tout comme sa tête posée sur son cou de taureau. Il s'enfonçait dans l'écoutille et commençait à descendre l'escalier quand Lawler lui demanda de l'attendre.

— Qu'est-ce qu'il y a, doc ?

— Pouvons-nous parler ?

Les paupières de l'armateur s'abaissèrent furtivement.

— Tout de suite ? demanda-t-il.

— Oui, ce serait préférable.

— D'accord. Suivez-moi.

La cabine de Delagard, au moins deux fois plus spacieuse que celle de Lawler, était encombrée de vêtements en désordre, de bouteilles d'alcool vides, de pièces d'accastillage diverses et même de quelques livres. Les livres étaient si rares sur Hydros que Lawler fut stupéfait de les voir éparpillés sur le plancher.

— Vous voulez boire quelque chose ?

— Merci, pas maintenant. Mais servez-vous, je vous en prie. Il y a un petit problème, Nid, poursuivit-il après un moment d'hésitation. Il semble que nous nous soyons accidentellement détournés de notre route.

— Allons donc ! fit Delagard sans manifester le moindre étonnement.

— Il semble que nous soyons repassés sous l'équateur. Que notre cap soit sud-sud-ouest au lieu de nord-nord-ouest. C'est un changement considérable par rapport à notre route initiale.

— Nous avons vraiment dévié tant que cela ? dit Delagard en simulant la surprise avec une insistance très lourde. Nous faisons complètement fausse route ?

Il caressa son verre d'alcool, se frotta la clavicule comme si elle le faisait souffrir et fourragea dans la masse d'objets disparates qui couvraient la table.

— Si c'est vrai, c'est une erreur de navigation monumentale, reprit-il. Quelqu'un a dû se glisser jusqu'à l'habitacle et retourner le compas pour nous induire en erreur. Mais êtes-vous certain de ce que vous avancez, docteur ?

— Ne jouez pas au plus fin avec moi. Il est trop tard pour cela. Qu'est-ce que vous manigancez, Nid ?

— Vous ne connaissez rien à la navigation en haute mer. Comment pouvez-vous savoir dans quelle direction nous allons ?

— J'ai consulté des spécialistes.

— Onyos Felk ? Cette vieille baderne ?

— Oui, j'en ai parlé avec lui. Et avec d'autres. Je reconnais qu'on ne peut pas toujours se fier à Onyos. Mais aux autres, si. Vous pouvez

me croire.

Les yeux plissés, les mâchoires serrées, Delagard foudroya le médecin du regard. Puis il se calma. Il but une gorgée, puis vida son verre d'alcool. Et il se plongea dans un profond silence.

— Très bien, dit-il enfin. Le moment est venu de vous mettre au parfum. Il se trouve que, pour une fois, Felk a raison. Nous n'allons pas à Grayvard.

En entendant cette déclaration faite avec une assurance détachée, Lawler eut l'impression de recevoir une décharge électrique.

— Bon Dieu ! Pourquoi, Nid ?

— On ne veut pas de nous à Grayvard. On n'a jamais voulu de nous. On m'a débité les mêmes conneries que dans les autres îles, savoir qu'il y avait de la place pour une douzaine de réfugiés au maximum, mais qu'il n'était pas question d'accueillir tout le monde. J'ai essayé d'user de toute mon influence, mais ils n'ont pas voulu en démordre. Nous étions à la rue, paumés, sans endroit où aller.

— Vous nous avez donc menti depuis le début du voyage ? Depuis le début, vous avez toujours eu l'intention de gagner la Mer Vide ? Quelle idée aviez-vous derrière la tête ? Et pourquoi avoir choisi de nous conduire ici ? Vous êtes vraiment gonflé, Nid, ajouta-t-il en secouant la tête d'un air incrédule.

— Je n'ai pas menti à tout le monde. J'ai dit la vérité à Gospo Struvin. Et au père Quillan.

— Pour Gospo, je comprends. Il était le capitaine du navire de tête. Mais pourquoi Quillan ?

— Je lui dis un tas de choses.

— Vous êtes devenu catholique ? C'est votre confesseur ?

— C'est mon ami. Il a beaucoup d'idées intéressantes.

— Je n'en doute pas. Et quelle idée intéressante avait le père Quillan sur la route à suivre ? demanda Lawler qui avait l'impression de faire un mauvais rêve. Vous a-t-il dit que, par la prière et la force spirituelle, il pouvait accomplir un miracle pour nous ? Ou alors, vous a-t-il proposé de faire apparaître dans la Mer Vide une île accueillante et inoccupée où nous pourrions nous installer ?

— Il m'a dit que nous devrions faire route vers la Face des Eaux, déclara posément Delagard.

Une autre décharge électrique, plus forte que la précédente. Lawler écarquilla les yeux. Il avala une grande gorgée du verre de Delagard et attendit quelques instants que l'alcool fasse son effet. De l'autre côté de la table, Delagard le regardait, attendant patiemment, l'œil vif et l'air calme, peut-être même légèrement amusé.

— La Face des Eaux, dit Lawler quand il eut suffisamment repris ses esprits pour parler. C'est bien ce que vous avez dit : la Face des Eaux !

— Affirmatif, docteur.

— Et pouvez-vous me dire pourquoi le père Quillan trouvait que c'était une merveilleuse idée de mettre le cap sur la Face des Eaux ?

— Parce qu'il savait que j'ai toujours rêvé d'y aller.

Lawler hocha lentement la tête. Il se sentait gagné par cette forme de sérénité qui accompagne le désespoir absolu. Boire un autre verre lui sembla être une excellente idée.

— Bien sûr, dit-il. Le père Quillan croit à la satisfaction des impulsions déraisonnables. Et comme de toute façon, nous n'avions nulle part ailleurs où aller, autant entraîner toute cette bande de minables de l'autre côté du globe, vers l'endroit le plus mystérieux, le plus reculé d'Hydros, sur lequel nous ne savons absolument rien, si ce n'est que les Gillies eux-mêmes n'ont pas le courage de s'en approcher.

— C'est exact, dit Delagard, insensible aux sarcasmes, en souriant benoîtement.

— Les conseils du père Quillan sont vraiment précieux. C'est pourquoi il a si bien réussi dans son ministère.

— Je vous ai demandé un jour, poursuivit Delagard avec un calme olympien, si vous aviez gardé le souvenir des histoires que nous racontait le vieux Jolly sur la Face des Eaux.

— Des histoires à dormir debout, oui.

— C'est à peu près ce que vous m'avez répondu la dernière fois. Mais vous en souvenez-vous ?

— Voyons... Jolly prétendait avoir traversé tout seul la Mer Vide et découvert la Face qui, d'après lui, était une île gigantesque beaucoup plus grande que toutes celles des Gillies, une terre chaude et fertile où poussaient d'étranges plantes de haute taille portant des fruits, où l'on trouvait des étangs d'eau douce, des eaux riches en poissons.

Lawler s'interrompit quelques instants pour fouiller dans ses souvenirs.

— Il y serait resté jusqu'à la fin de ses jours, tellement il y faisait bon vivre. Mais, un jour où il était parti pêcher en mer, une tempête l'éloigna du rivage, il perdit son compas et par-dessus le marché, s'il m'en souvient bien, il fut pris par la Vague. Quand il fut enfin en mesure de gouverner son bateau, il était déjà à mi-chemin de Sorve et il lui était impossible de retourner vers la Face. Il poursuivit donc sa route et, de retour à Sorve, il essaya de convaincre des gens de repartir avec lui, mais personne ne voulut le suivre. Tout le monde se moqua de lui ; personne ne crut un mot de ce qu'il racontait. Et il finit par perdre la boule. C'est bien cela ?

— Oui, dit Delagard. C'est l'essentiel de son histoire.

— Elle est extraordinaire. Si j'avais encore dix ans, je serais absolument fou de joie à l'idée d'aller visiter la Face des Eaux.

— Vous devriez l'être, doc. Ce sera la grande aventure de notre vie.

— Vraiment ?

— J'avais quatorze ans quand le vieux Jolly est revenu, poursuivit Delagard. Et j'ai écouté ce qu'il avait à raconter. J'ai écouté très attentivement. Ce n'était peut-être qu'un vieux cinglé, mais je n'ai jamais eu cette impression, du moins au début, et j'ai cru ce qu'il disait. Une île vaste, riche, fertile et inhabitée qui nous attendait... Et pas un seul de ces foutus Gillies dans nos pattes ! Pour moi, cela a des allures de paradis. De pays de cocagne. De terre miraculeuse. Vous tenez toujours à ce que notre communauté reste unie, n'est-ce pas ? Alors, pourquoi diable devrions-nous nous entasser dans un petit bout d'île dont personne ne veut et vivre de la charité de ceux qui nous accueillent ? Quel meilleur moyen ai-je de réparer mes fautes que de conduire toute notre communauté au bout du monde pour lui offrir un paradis ?

Lawler le regardait, bouche bée.

— Vous êtes complètement sonné, Nid.

— Je ne pense pas. La Face appartiendra aux premiers arrivés et nous pouvons être ceux-là. Les Gillies sont si superstitieux qu'ils ne s'en approcheront jamais. Nous, nous pouvons le faire. Et nous pouvons nous y établir, nous pouvons y construire nos maisons, nous pouvons y exploiter la terre. Et nous pouvons faire en sorte que la Face nous donne ce que nous voulons le plus au monde.

— Et que voulons-nous le plus au monde ? demanda machinalement Lawler qui avait l'impression de s'être envolé de la planète et de flotter dans les ténèbres de l'espace.

— Le pouvoir, répondit Delagard. L'autorité. Nous voulons exercer notre domination sur Hydros. Nous avons vécu trop longtemps sur cette planète comme de misérables et pitoyables réfugiés. Le moment est venu de faire ramper les Gillies à nos pieds ! J'aimerais fonder sur la Face une colonie vingt fois, cinquante fois plus importante que n'importe quelle île Gillie et y développer une communauté digne de ce nom, de cinq mille, dix mille personnes. Bâtir un aéroport et établir des relations commerciales avec toutes les planètes habitées par des humains dans cette foutue galaxie. Commencer à vivre comme de vrais êtres humains au lieu de continuer à mener cette existence misérable dans une humidité permanente, à bouffer des algues et à nous laisser balloter sur l'océan comme nous le faisons depuis cent cinquante ans.

— Et vous dites cela avec un tel calme. Vous paraissez si raisonnable.

— Vous croyez que je suis fou ?

— Peut-être, je ne sais pas. Mais ce que je crois, c'est que vous

êtes un salopard à l'égoïsme monstrueux. Oser nous prendre tous en otage comme vous le faites pour réaliser vos projets chimériques ! Si Grayvard refusait de tous nous accueillir, vous auriez pu débarquer un petit groupe d'entre nous dans cinq ou six îles différentes.

— C'est vous-même qui avez dit qu'il n'en était pas question. L'auriez-vous oublié ?

— Vous croyez que la situation actuelle est préférable ? Entraîner tout le monde avec vous dans cette folie ? Mettre toutes nos vies en péril pour vous permettre de poursuivre votre utopie ?

— Oui, c'est préférable.

— Vous êtes un fieffé salaud, un salaud fini ! Oui, vous êtes fou !

— Non, dit Delagard, je ne suis pas fou. Cela fait des années que je mets ce projet au point. J'ai passé la moitié de ma vie à y réfléchir. J'ai longuement questionné Jolly et j'ai acquis la conviction qu'il avait bien fait le voyage qu'il prétendait avoir fait et que la Face est bien telle qu'il la décrivait. Cela fait des années que je projette d'y envoyer une expédition. Gospo était au courant. Nous devions partir ensemble, bientôt, dans moins de cinq ans. En nous chassant de Sorve, les Gillies m'ont fourni un excellent prétexte et, quand j'ai vu que les autres îles refusaient de nous accueillir, je me suis dit : c'est le moment, c'est l'occasion. Ne la laisse pas passer, Nid. Et voilà.

— Vous aviez donc l'intention, depuis le départ de Sorve, de nous conduire ici ?

— Oui.

— Et vous n'en avez même pas parlé à vos capitaines ?

— Seulement à Gospo.

— Qui a trouvé l'idée géniale ?

— Absolument, dit Delagard. Il m'a soutenu dès le début. Le père Quillan aussi, quand je l'ai mis au courant. Il me soutient sans réserve.

— Bien sûr. Plus quelque chose est farfelu, plus cela lui plaît. Plus il peut s'éloigner de la civilisation, plus il se sent à l'aise. Pour lui, la Face, c'est la Terre promise. Quand nous serons installés dans votre pays de cocagne, il pourra fonder une Église dont il sera le grand-prêtre, le cardinal, le pape, que sais-je ? Et pendant ce temps, vous, Nid, vous bâtirez votre empire. Et tout le monde sera content.

— Vous avez tout compris.

— Alors, la question est réglée. Nous venons d'atteindre la Mer Vide et nous nous y engageons sans hésiter.

— Ça ne vous plaît pas, doc ? Vous voulez quitter le navire ? Allez-y, ne vous gênez pas. Que vous le vouliez ou non, nous allons continuer.

— Et vos capitaines ? Vous croyez qu'ils vont vous suivre quand ils connaîtront votre véritable destination ?

— Et comment ! Ils vont où je leur dis d'aller. Ils l'ont toujours

fait et il n'y a aucune raison que cela change. Si jamais elles commencent à soupçonner la vérité, les Sœurs refuseront peut-être de nous suivre, mais quelle importance ? À quoi sert cette bande de cinglées ? Elles ne seront bonnes qu'à nous créer des ennuis quand nous arriverons à la Face. Mais Stayvol me suivra partout où je lui dirai d'aller. Bamber et Martin aussi. Et ce pauvre Damis aurait fait pareil. Cap sur la Face ! Et pas d'hésitation. Nous y arriverons, nous en ferons l'endroit le plus florissant, le plus riche qu'il y ait jamais eu à la surface de cette foutue planète et nous y coulerons des jours heureux jusqu'à la fin des temps. Nous réussirons, faites-moi confiance ! Encore un petit verre, doc ? Oui ? Oui, je pense que vous en avez envie. Voilà, bien servi. Vous donnez l'impression d'en avoir besoin.

Accoudé au bastingage, abîmé dans la contemplation extatique d'un vide qui semblait encore plus vide que les étendues désertes qu'ils venaient de traverser, le père Quillan paraissait être dans une phase de haute spiritualité. Il avait le teint vif et les yeux étincelants.

— En effet, dit-il, j'ai bien conseillé à Delagard d'entreprendre la traversée jusqu'à la Face des Eaux.

— C'était quand ? Avant notre départ de Sorve ?

— Non, nous étions déjà en mer. C'était peu après la disparition de Gospo Struin. La mort de Struin fut un coup très dur pour Delagard. Il est venu me voir et il m'a dit : « Mon père, je n'ai pas de religion, mais j'ai besoin de parler à quelqu'un et vous êtes le seul en qui j'aie confiance. Vous pourrez peut-être m'aider. » Et il m'a parlé de la Face. Il m'en a fait la description et m'a expliqué pourquoi il voulait y aller. Il m'a parlé du projet qu'il avait mûri avec Struin et m'a dit qu'il ne savait plus quoi faire, maintenant que Gospo était mort. Il voulait toujours faire route vers la Face, mais il n'était pas sûr de parvenir au terme du voyage. Nous avons longuement parlé de la Face des Eaux. Il m'a expliqué sa nature en détail, d'après les récits que lui en avait fait le vieux marin. Quand il m'eut raconté toute l'histoire, je l'encourageai à réaliser son projet, même sans l'aide de Gospo. J'en avais compris toute la portée et je lui dis qu'il était le seul homme de toute la planète à pouvoir réussir. Je lui dis que rien ne devrait faire obstacle à son dessein. Je lui dis : « Conduisez-nous vers ce paradis, vers cette île encore vierge où nous prendrons un nouveau départ. » Il a donc dérouté le convoi et nous avons mis le cap au sud.

— Mais qu'est-ce qui vous fait croire, demanda précautionneusement Lawler, que nous réussirons à prendre un nouveau départ sur cette île inexploitée vers laquelle vous nous conduisez tous les deux ? Nous ne sommes qu'une poignée d'êtres humains qui vont s'établir dans un lieu inculte et inexploré dont nous ignorons absolument tout.

— C'est parce que j'ai la conviction que la Face est littéralement un paradis, déclara Quillan d'une voix calme et posée, mais assez dure pour graver ses paroles sur une plaque de métal. Je crois que c'est l'Éden. Littéralement.

— Vous parlez sérieusement ? demanda Lawler en écarquillant les yeux. Vous voulez dire l'Éden où Adam et Ève ont vécu ?

— Oui, l'Éden, le vrai. L'Éden se trouve dans les lieux qui n'ont pas été souillés par le péché originel.

— C'est donc vous qui avez mis dans la tête de Delagard que la Face était un paradis ? J'aurais dû m'en douter. Et, je suppose que vous croyez aussi que c'est là que Dieu vit. Ou bien n'est-ce pour Lui qu'une résidence secondaire ?

— Je ne sais pas. Mais j'aime à penser qu'Il y vit. Il est toujours là où se trouve le paradis.

— Bien sûr, dit Lawler. Le Créateur de l'univers vit précisément ici, sur Hydros, sur une gigantesque île marécageuse couverte d'un tapis d'algues. Ne me faites pas rire, mon père. Je ne suis même pas sûr que vous croyiez en Dieu. Et je pense que, la moitié du temps, vous n'en êtes pas sûr non plus.

— La moitié du temps, je n'en suis pas sûr, dit le prêtre.

— Quand vous avez vos moments de vide.

— Oui. Pendant ces périodes où j'ai la conviction intime que toute notre évolution depuis le stade des animaux inférieurs n'a pas de finalité. Quand je pense que tout l'interminable processus menant, sur la Terre, de l'amibe à l'espèce humaine et, sur d'autres planètes, d'un micro-organisme quelconque à un être conscient, est aussi automatique que la rotation d'une planète autour de son soleil et tout aussi vide de sens. Quand je pense que rien n'a donné cette impulsion. Que ce mouvement ne se poursuit que parce qu'il est dans sa nature de le faire.

— C'est ce que vous croyez la moitié du temps.

— Pas la moitié du temps, mais parfois. La plupart du temps, non.

— Et quand vous ne croyez pas cela, que croyez-vous ?

— Je crois qu'il y a eu un Créateur qui a tout mis en mouvement pour des raisons qui ne nous seront peut-être jamais connues. Et qui continue de tout animer par amour pour Ses créatures. Car Dieu est amour, comme l'a dit Jésus, dans cette partie de la Bible que vous n'avez pas lue. *Celui qui n'aime pas ne connaît pas Dieu, car Dieu est amour.* Dieu est un lien, Dieu est la fin de la solitude, la communion ultime. Celui qui, un jour, aussi indignes que nous fussions, nous recevra tous dans Son sein où nous vivrons dans la gloire éternelle, libérés de tous les maux.

— C'est cela que vous croyez la plupart du temps ?

— Oui. Et vous, pouvez-vous le croire ?

— Non, répondit Lawler. J'aimerais, mais je ne peux pas.

— Vous pensez donc qu'il n'y a pas de finalité ?

— Pas exactement. Mais je pense que nous ne saurons jamais quelle est la finalité. Ou qui elle sert. Certains événements se produisent, comme la disparition en pleine nuit du *Soleil Doré*, et nous n'en découvrons pas toujours le pourquoi. Et quand nous mourrons, il n'y aura pas de sein dans lequel Dieu nous recevra, pas de gloire éternelle. Il n'y aura rien.

— Ah ! mon pauvre ami ! dit Quillan en hochant la tête. Vous passez tous vos jours dans l'état d'esprit qui est le mien dans mes moments de désespoir absolu.

— C'est possible. Mais je réussis à le supporter.

Lawler plissa les yeux pour se protéger de la réverbération du soleil sur la surface de la mer et tourna la tête vers la proue, comme s'il s'attendait d'un instant à l'autre à voir se profiler au sud-ouest la masse sombre d'une grande île. Il avait des élancements dans la tête. Il avait envie de quelques gouttes d'extrait d'herbe tranquille pour chasser cette douleur.

— Je prie pour que vous réussissiez bientôt à vous décharger de vos maux.

— Je vois, dit Lawler d'un air sombre.

— Vous voyez ? Vous voyez vraiment ?

— Ce que je vois, c'est que, dans votre quête avide du paradis, vous n'avez pas hésité à tous nous trahir au profit de Delagard.

— Je vous trouve très dur, dit Quillan.

— Oui, je suppose que vous êtes dans le vrai. Pardonnez-moi. À votre avis, je n'ai bien sûr aucune raison d'être furieux.

— Mon enfant...

— Je ne suis pas votre enfant !

— Vous êtes Son enfant, au moins.

Lawler soupira. Delagard, Quillan : ils étaient aussi cinglés l'un que l'autre. L'un dans sa quête de rédemption, l'autre dans sa conquête du monde, ils étaient prêts à tout.

Quillan posa une main bienveillante sur celle de Lawler et sourit.

— Dieu vous aime, dit-il d'une voix douce. Il vous accordera Sa grâce, n'ayez crainte.

— Dis-moi tout ce que tu sais sur la Face des Eaux, demanda Lawler à Sundira. Tout.

— Je ne sais pas grand-chose, dit-elle. Tout ce que je sais, c'est qu'il s'agit d'une sorte d'île gigantesque, ou de quelque chose qui ressemble à une île, mais qui est infiniment plus grand que toutes les îles connues et habitées. C'est une énorme étendue de terre ancrée d'une manière durable dans les eaux et qui couvre des milliers

d'hectares.

— Je sais déjà tout cela. Mais as-tu appris autre chose sur la Face dans toutes les conversations que tu as eues avec les Gillies ? Pardon, les Habitants.

— Ils n'aimaient pas en parler. Sauf un seul, une femelle que j'ai connue à Simbalimak. Elle a accepté de répondre à quelques-unes de mes questions.

— Et alors ?

— Elle m'a dit que c'était le lieu interdit, le lieu où personne ne doit aller.

— C'est tout ? Donne-moi des détails.

— Tout cela est assez confus.

— J' imagine. Raconte-moi, Sundira, je t'en prie.

— Elle est restée assez énigmatique. Délibérément, à ce qu'il m'a semblé. Mais j'ai eu l'impression que, pour elle, la Face n'était pas seulement un lieu tabou, ou sacré, et donc à éviter, mais qu'elle était littéralement inhabitable... physiquement dangereuse. « C'est la fontaine de la création », m'a-t-elle dit. Les Habitants disent d'un mort qu'il est retourné à la source. Et cette femelle m'a dit que lorsqu'un des siens mourait, l'expression qu'ils employaient était : « Il a gagné la Face. » J'ai eu l'impression d'un lieu bouillonnant d'énergie, de quelque chose de violent, d'ardent et de très, très puissant. Comme si une réaction nucléaire permanente y avait lieu.

— Bon Dieu ! dit Lawler d'une voix blanche.

Malgré la chaleur moite qui régnait dans la petite cabine, il sentit un frisson remonter le long de ses jambes. Ses doigts étaient froids, eux aussi, et agités de mouvements convulsifs. Il se retourna pour prendre la bouteille d'extrait d'herbe tranquille et se versa une petite dose. Puis il interrogea Sundira du regard, mais elle secoua la tête.

— Violent, ardent et puissant, reprit-il. Une réaction nucléaire.

— Tu comprends bien que ce ne sont pas les termes qu'elle a employés. C'est moi qui ai interprété ses expressions vagues et probablement métaphoriques. Tu sais comme il est difficile de comprendre ce que les Habitants nous disent.

— Oui.

— Mais, pendant que nous parlions de tout cela, j'ai commencé à me demander si les Habitants ne s'y étaient pas livrés dans un passé lointain à une expérience, peut-être la construction d'une sorte de centrale nucléaire, qui aurait mal tourné. Comprends-moi bien, ce n'est qu'une hypothèse. Mais, en l'écoutant parler, j'ai remarqué qu'elle avait l'air très mal à l'aise. Elle ne cessait de se dérober quand je posais trop de questions, et j'ai compris qu'elle était persuadée qu'il y avait sur la Face *quelque chose* qu'il faut à tout prix éviter. Quelque chose à quoi elle ne voulait même pas penser et dont, à plus forte

raison, elle ne voulait pas parler.

— Merde. Merde.

Lawler but son verre d'un trait et sentit presque aussitôt l'effet apaisant de la drogue.

— Un désert nucléaire. Une réaction en chaîne perpétuelle. Cela ne correspond guère à ce que Delagard et le père Quillan m'ont dit.

— Tu as parlé de la Face des Eaux avec eux ? Pourquoi vous intéressez-vous soudain tellement à la Face ?

— C'est le sujet de conversation en vogue.

— Sois gentil, Val, dis-moi ce qui se passe.

— Nous ne faisons plus route vers Grayvard depuis plusieurs jours, dit-il doucement après une brève hésitation. Nous sommes repassés au sud de l'équateur et nous voguons dans la Mer Vide.

Sundira le regarda d'un air ahuri.

— Notre nouvelle destination, poursuivit-il aussitôt, est la Face des Eaux.

— Tu dis cela comme si tu parlais sérieusement.

— Je parle sérieusement.

Elle s'écarta de lui, le genre de petit mouvement réflexe qu'elle aurait pu faire s'il avait brusquement levé une main menaçante.

— C'est la décision de Delagard ?

— Bien sûr. Il me l'a annoncé lui-même, il y a une demi-heure, quand je l'ai pressé de questions sur la route bizarre qu'il nous faisait suivre.

Lawler lui résuma leur conversation : les récits de voyage du vieux Jolly ; le rêve nourri par Delagard de fonder une grande ville sur la Face et d'étendre sa domination sur l'ensemble de la planète et sur les Habitants ; son projet de construction d'un astroport afin d'ouvrir Hydros au commerce interstellaire.

— Et le père Quillan ? Quel est son rôle là-dedans ?

— Il encourage Delagard à aller de l'avant. Il a décidé, ne me demande pas pourquoi, que la Face est une sorte de paradis et que Dieu – son Dieu, celui après lequel il a couru toute sa vie – y porte ses pénates quand il est dans les environs. Il a hâte que Delagard le conduise à la Face pour pouvoir enfin saluer son Dieu.

Sundira le regardait avec l'expression interloquée d'une femme qui vient de découvrir un petit serpent remontant lentement sur l'intérieur de sa cuisse.

— Tu crois qu'ils sont devenus fous tous les deux ?

— Pour moi, dit Lawler, quelqu'un qui emploie des expressions telles que « prendre le contrôle », ou « établir sa domination » est fou. Et il en va de même de celui qui est hanté par l'idée de « trouver Dieu ». Ce sont pour moi des concepts dénués de sens. D'après ma définition du mot, ceux qui élaborent des concepts dénués de sens sont

fous. Et il se trouve que l'un d'eux a le commandement de notre flottille.

Le ciel commençait à s'obscurcir quand Lawler remonta sur le pont. Dans la mâture, les hommes de quart s'affairaient à amener les voiles sous le commandement d'Onyos Felk. Un vent violent venait de se lever et il soufflait en bourrasques qui laissaient présager le pire. Une terrible tempête s'annonçait. Des nuages noirs déchiquetés occupaient tout le ciel au sud. Lawler voyait avancer au loin la nuée ténébreuse dont les flancs déversaient des torrents d'eau qui fouettaient la surface des flots et couronnaient les vagues d'une crête mousseuse d'écume blanchâtre. Un éclair déchira le ciel en traçant une terrifiante ligne brisée d'un jaune intense. Il fut presque immédiatement suivi d'un long roulement de tonnerre.

— Des seaux ! hurla Delagard. Des barils ! Voilà l'eau qui arrive !

— Ouais, marmonna Dag Tharp en passant en courant devant Lawler, assez d'eau pour nous engloutir.

— Dag ! Attendez !

— Qu'est-ce qu'il y a, docteur ? demanda le radio en se retournant.

— Dès que la tempête sera passée, il faudra que nous appelions les autres navires. J'ai parlé à Delagard. C'est vers la Face des Eaux qu'il nous conduit, Dag.

— C'est une blague ?

— J'aimerais bien.

Lawler leva la tête vers le ciel qui changeait rapidement. Il avait pris un étrange aspect métallique, une luisance grisâtre et sinistre, et des langues de feu couraient sur le pourtour de l'énorme nuage noir au sud de la flottille. La mer était maintenant presque aussi démontée qu'elle l'avait été pendant la tempête de trois jours qu'ils avaient essuyée.

— Écoutez, Dag, nous n'avons pas le temps de parler de cela maintenant, mais Delagard avance un tas de raisons toutes plus dingues les unes que les autres pour justifier ce qu'il fait. Il faut l'en empêcher.

— Et comment allons-nous l'en empêcher ? demanda Tharp au moment où une vague frappait le navire par tribord avec la violence d'un coup de poing.

— Nous en discuterons avec les capitaines. Convoquez tout le monde, expliquez-leur ce qui se passe, procédez à un vote, si nécessaire. Il faut dépouiller Delagard de son autorité.

Lawler se représentait très clairement le processus à suivre : réunion de tous les humains de Sorve, révélation de leur destination secrète, dénonciation virulente de l'ambition insensée de l'armateur,

appel au bon sens de la communauté. Sa réputation d'homme raisonnable et réfléchi jetée dans la balance contre la vision grandiose et la nature violente et entêtée de Delagard.

— Nous ne pouvons pas le laisser nous entraîner à notre corps défendant dans cette aventure démentielle. Il faut absolument l'en empêcher.

— Les capitaines lui sont fidèles.

— Lui resteront-ils fidèles quand ils auront pris conscience de notre véritable situation ?

Une autre vague se fracassa contre la coque avec la violence d'un revers de main et le navire s'inclina sur bâbord. Un paquet de mer passa par-dessus le bastingage. Quelques secondes plus tard, il y eut un éclair aveuglant et, presque simultanément, un coup de tonnerre assourdissant. Puis une pluie torrentielle commença à s'abattre sur le pont.

— Nous en reparlerons ! cria Lawler à Tharp. Plus tard ! Quand la tempête sera finie !

Le radio se dirigea vers la proue. Lawler s'agrippa au plat-bord, le souffle coupé par les paquets de mer venant de partout à la fois, par les vagues écumeuses qui se dressaient de toutes parts, écrasé par le poids des trombes d'eau déversées par le ciel. Sa bouche et ses narines étaient pleines d'eau, eau douce et eau de mer mêlées. Il avait presque l'impression de se noyer. Toussant, crachant, soufflant, il agita la tête en essayant de reprendre sa respiration. Le navire était enveloppé dans les ténèbres. La mer était invisible, mais, de loin en loin, la lumière intense et brève d'un éclair montrait de vastes creux béants tout autour du navire, telles des cavernes secrètes s'ouvrant pour l'engloutir. Des silhouettes indistinctes s'agitaient sur le pont et couraient en tous sens pendant que Delagard et Felk aboyaient leurs ordres. À sec de toile, la Reine d'Hydros, roulant et gîtant au milieu des éléments déchaînés, pointait au vent ses espars dénudés. Tantôt le navire s'élevait sur le dos des houles immenses, tantôt il plongeait dans des creux gigantesques avec un grand fracs écumeux. Lawler entendait des cris lointains. Il se sentait écrasé par les masses d'eau qui se déversaient sans relâche de tous côtés.

Puis, au milieu des rugissements de la tempête, de la fureur des vagues se fracassant sur la coque, des cris aigus du vent, des grondements du tonnerre et du martèlement de la pluie, il y eut un son encore plus terrifiant que tout ce qui l'avait précédé : le son du silence, l'absence totale de bruit, tombant en un instant magique comme un rideau sur le tumulte ambiant. Tous les passagers du navire le perçurent au même moment. Tous les mouvements s'arrêtèrent et tout le monde leva la tête, stupéfait, déconcerté, effrayé.

Cet étrange silence se prolongea une dizaine de secondes qui

semblèrent durer une éternité.

Après cela, un nouveau son se fit entendre, encore plus étrange, incompréhensible même, et suscitant une terreur si profonde que Lawler dut lutter de toutes ses forces pour ne pas se laisser tomber à genoux. C'était un grondement sourd qui, de seconde en seconde, augmentait d'intensité, de sorte qu'en quelques instants, il emplit l'air comme une clameur immense jaillie d'une gorge plus profonde que la galaxie. Lawler en fut assourdi. Quelqu'un arriva vers lui en courant – il vit que c'était Pilya Braun – et le tira frénétiquement par le bras. Elle montra quelque chose du côté du vent et cria une phrase dont Lawler ne comprit pas un seul mot. Il la regarda d'un air interrogateur ; elle répéta ce qu'elle avait dit et, cette fois, sa voix minuscule, noyée dans le grondement monstrueux qui emplissait le ciel, lui parvint distinctement.

— Qu'est-ce que vous faites sut le pont ? Descendez ! Descendez ! Vous ne voyez donc pas que c'est la Vague !

Lawler balaya les ténèbres du regard et il distingua quelque chose de long et de haut, quelque chose qui luisait d'une sorte de feu intérieur, au loin, sur le dos des flots déchaînés. Une ligne brillante qui s'étirait sur l'horizon, plus haute que n'importe quelle muraille, ruisselant de son propre rayonnement. Lawler regardait, muet d'étonnement. Deux silhouettes passèrent près de lui et lui lancèrent un cri d'avertissement. Il hocha la tête : oui, oui, je vois, je comprends.

Mais il était incapable de s'arracher à la contemplation de cette gigantesque masse liquide en mouvement. Pourquoi luisait-elle de la sorte ? Quelle hauteur faisait-elle ? D'où venait-elle ? Il émanait d'elle une sorte de beauté : langues de neige surmontant sa cime écumeuse, rayonnement cristallin venu du plus profond d'elle, pureté de son avance irrésistible. Elle engloutissait la tempête au fur et à mesure de sa progression, imposant son ordre titanique au chaos des éléments. Lawler regarda jusqu'au dernier instant. Puis il se précipita vers l'écoutille avant. Il se retourna une dernière fois et vit la Vague se dresser au-dessus du navire comme un dieu marin chevauchant les flots. Il plongea dans l'ouverture et tira derrière lui le panneau que Kinverson s'empressa d'assujettir. Sans un mot, Lawler se laissa glisser le long de l'échelle et se recroquevilla au milieu de ses compagnons d'infortune en se préparant au choc.

LA FACE DES EAUX

Le navire glissait à la surface de la planète comme sur une coulisse. Lawler sentait sous lui la longue houle de l'océan planétaire, son mouvement puissant, tandis que la colossale muraille liquide les entraînait irrésistiblement. Ils n'étaient rien de plus qu'un fêtu, un atome isolé tourbillonnant dans le vide. Ils n'étaient rien du tout en regard de l'immensité de la mer en furie.

Protégé par un épais matelas de couvertures, Lawler s'était aménagé une place où il pouvait s'accroupir en prenant appui sur une cloison. Mais il ne s'accordait guère de chances de survivre. La muraille liquide était trop haute, la mer trop agitée, le navire trop fragile.

D'après les bruits et les mouvements qu'il percevait, il essayait d'imaginer ce qui pouvait se passer sur le pont.

La Reine d'Hydros filait à toute allure à la surface de la mer, entraînée par le mouvement irrésistible de la Vague, calée à sa base. Même si Delagard avait réussi à mettre à temps son magnétron en marche, l'appareil n'aurait pu protéger le navire de l'impact de la lame colossale ni l'empêcher d'être soulevé et emporté par elle. Quelle que fût la vitesse de la Vague, celle du navire, poussé par l'énorme masse d'eau, était la même. Jamais Lawler n'avait vu une Vague aussi grande. Jamais sans doute cela n'avait été donné à personne pendant la brève période de cent cinquante ans de la colonisation humaine. C'était très certainement une exceptionnelle conjonction des trois lunes et de la planète sœur, quelque diabolique confluence de forces de gravitation qui avait soulevé cette inimaginable masse d'eau et l'avait fait rouler à toute allure autour d'Hydros.

Lawler ne comprenait pas pourquoi, mais le navire flottait toujours. Ce dont il était certain, c'est que le bâtiment n'avait pas coulé, qu'il continuait de monter et de descendre comme un bouchon, car il sentait la force continue de l'accélération de la Vague qui poursuivait son chemin. Cette force irrésistible le projeta contre la cloison et l'y cloua de telle sorte qu'il était incapable de bouger. Il songea que, s'ils avaient déjà chaviré, la Vague se serait déjà éloignée et le navire serait en train de sombrer doucement dans son sillage. Mais il n'en était rien, puisqu'ils continuaient d'avancer. Ils étaient à

l'intérieur de la Vague, tournoyant follement, la quille en l'air, la quille en bas, la quille en l'air, la quille en bas. Tout ce qui n'était pas fixé dans le navire se détachait et se fracassait contre tous les obstacles. Il entendait des cliquetis d'objets qui s'entrechoquaient, comme si le navire était secoué par l'étreinte de quelque géant, ce qui, en vérité, était le cas. Tout était sens dessus dessous. Soudain, le souffle lui manqua et il se mit à haleter comme si c'était lui-même et non le pont supérieur qui était submergé et ne ressortait de l'eau qu'à intervalles espacés. Plonger, remonter, plonger, remonter. Il sentit des battements frénétiques dans sa poitrine. Un vertige le prit, un étourdissement, et il se sentit gagné par une griserie qui empêchait la panique de monter en lui. Il était projeté en tous sens avec trop de violence pour éprouver de la crainte ; il n'y avait pas de place dans son esprit pour la crainte.

— Quand allons-nous enfin couler ? Maintenant ? Maintenant ?

À moins que la Vague ait décidé de ne pas les libérer, à moins qu'elle continue éternellement de les entraîner avec elle, à moins que, mue par son incroyable puissance, elle tourne indéfiniment comme une roue autour de la planète.

À un moment, tout sembla redevenir stable. Nous sommes sauvés, songea-t-il, le navire flotte tout seul. Mais non, non, ce n'était qu'une illusion. Quelques instants plus tard, le tourbillon reprit, avec une intensité accrue. Lawler sentit le sang se porter successivement de sa tête à ses pieds, puis de nouveau à sa tête et encore à ses pieds. Ses poumons étaient douloureux. Ses narines le brûlaient à chaque inspiration.

Il y eut des coups sourds et des craquements qui semblaient provenir de l'intérieur du navire, des meubles furent projetés en tous sens, puis il y eut d'autres coups et d'autres craquements qui semblaient cette fois provenir de l'extérieur. Il perçut un bruit de voix lointaines et quelqu'un poussa un cri aigu et prolongé. Il perçut le rugissement du vent, ou plutôt l'illusion du rugissement du vent. Il perçut le grondement plus sourd de la Vague elle-même. Il y eut encore un sifflement chuintant qui se transforma en un âpre grognement et que Lawler fut incapable d'identifier ; peut-être un furieux affrontement entre l'eau et le ciel à l'endroit où ils se rencontraient. Ou peut-être la Vague avait-elle plusieurs densités et les différentes eaux qui la composaient, unies tant bien que mal par le formidable élan de l'ensemble de la masse liquide en mouvement, étaient-elles en train de se quereller.

Il y eut un nouveau moment d'immobilité et celui-ci sembla se prolonger indéfiniment. Ça y est, se dit Lawler, nous coulons. Nous sommes à cinquante mètres de profondeur et nous nous enfonçons toujours. Nous allons mourir noyés. D'un instant à l'autre, la pression

de l'eau va faire éclater la petite bulle qu'est le navire, l'eau entrera en force et ce sera la fin.

Il attendit le moment où l'eau allait s'engouffrer dans les entrailles du bâtiment. La mort serait rapide. La pression de l'eau sur sa poitrine empêcherait le sang d'irriguer son cerveau et il perdrait aussitôt connaissance. Il ne connaîtrait jamais la fin de l'histoire, la lente descente du navire, la membrure écrasée et disjointe, les étranges créatures des profondeurs s'approchant pour regarder avec curiosité, puis, rassurées, pour se nourrir.

Mais il ne se passa rien. Tout était paisible. Ils flottaient dans un temps en dehors du temps, calme, silencieux. L'idée traversa l'esprit de Lawler qu'ils devaient déjà être morts, que c'était cette autre vie en laquelle il n'avait jamais réussi à croire. Il se mit à rire et regarda autour de lui en espérant que le père Quillan était tout près pour lui demander : « Est-ce cela que vous attendiez ? Cette sensation de flottement sans fin ? Rester à l'endroit même où nous sommes morts, en demeurant conscients, dans ce silence absolu ? »

Il sourit de sa propre bêtise. L'autre vie ne pouvait être seulement la continuation de la vie terrestre. Non, c'était encore sa vieille vie. C'étaient bien ses pieds qu'il voyait et ses mains, ses paumes avec leur réseau de cicatrices déjà estompées. C'était le bruit de sa propre respiration. Il était encore vivant. Le navire devait encore être à flot. La Vague avait enfin passé son chemin.

— Val ? dit une voix. Tout va bien, Val ?

— Sundira ?

Elle rampa vers lui le long de l'étroite coursive encombrée par toutes sortes d'objets. Son visage était très pâle ; elle avait l'air hébété et les prunelles vitreuses. Lawler remua, repoussa une planche tombée sur sa poitrine sans même qu'il s'en fût rendu compte et entreprit de s'extirper de son refuge douillet pour aller vers elle.

— Mon Dieu ! dit-elle doucement. Oh ! Mon Dieu !

Elle se mit à pleurer. Lawler tendit la main vers elle et il se rendit compte que des larmes coulaient aussi sur ses joues. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en pleurant à chaudes larmes dans le silence irréel.

L'un des panneaux d'écoutille était remonté et un rayon de lumière filtrait par l'ouverture. La main dans la main, ils débouchèrent sur le pont.

Le navire était droit et flottait normalement, comme s'il ne s'était rien passé. Le pont était humide et il brillait comme Lawler ne l'avait encore jamais vu briller. Il brillait comme si une armée d'un million de matelots l'avaient briqué pendant un million d'années. Le poste de timonerie était à sa place, l'habitacle, le gaillard d'arrière et la

passerelle aussi. Plus étonnant, les mâts n'avaient pas bougé, mais le mât de misaine avait perdu une de ses vergues.

Kinverson était déjà sur le pont et Lawler vit Delagard à la proue, les pieds tournés en dehors, immobile, pétrifié. Il semblait cloué sur place, comme s'il était resté à cet endroit pendant tout le temps que le navire avait été entraîné par la Vague. Derrière lui, à tribord, se tenait Onyos Felk dans la même position, rigoureusement immobile.

Un par un, les autres sortaient de leur refuge : Neyana Golghoz, Dann Henders, Léo Martello, Pilya Braun. Puis Gharkid arriva en boitillant à la suite de quelque mésaventure dans l'entrepont. Et Lis Niklaus, suivie du père Quillan. Ils se déplaçaient avec précaution, traînant les pieds comme des somnambules, s'assurant d'une manière hésitante que le navire était intact, touchant le bastingage, la base des mâts, le toit du gaillard d'avant.

Le seul à ne pas être remonté était Dag Tharp. Lawler supposa qu'il était resté dans la cabine radio pour essayer d'établir le contact avec le reste de la flottille.

Le reste de la flottille ? Il n'y avait pas un seul navire en vue.

— Regarde comme tout est calme, dit Sundira.

— Oui. Calme et vide.

C'est ainsi que le monde avait dû être au premier jour de la création. De tous côtés s'étendait une mer totalement plane, d'un bleu-gris, sans une vague, sans une ondulation, sans le plus petit mouton d'écume, la plus petite ride : un néant horizontal. Le passage de la Vague avait vidé la mer de toute son énergie.

Gris, presque vide, le ciel aussi était tout uni. Un unique nuage bas était visible, très loin à l'occident, juste dans le soleil couchant. Une lumière pâle ruisselait à l'horizon. Il n'y avait plus la moindre trace de la tempête qui avait précédé la Vague. Elle s'était évanouie aussi totalement que la Vague elle-même.

Et les autres navires ? Les autres navires ?

Lawler marcha lentement d'un plat-bord à l'autre, puis revint sur ses pas. Il fouilla la mer du regard pour y discerner des signes ou des indices : morceaux de bois flottant, débris de voiles, vêtements épars, ou même nageurs en perdition. Mais il ne voyait rien. Une fois déjà pendant ce voyage, après l'autre violente tempête, celle qui avait duré trois jours, il avait scruté une mer sur laquelle aucun navire n'était visible. La première fois la flottille avait simplement été éparpillée par les bourrasques de vent et elle s'était reformée en quelques heures. Mais cette fois il redoutait qu'il en aille autrement.

— Voilà Dag, murmura Sundira. Mon Dieu ! Regarde sa tête !

Dag Tharp sortait par l'écoutille arrière, le teint livide, la mâchoire pendante et le regard vide, les épaules tombantes et les bras ballants. Sortant de sa transe, Delagard pivota sur ses talons.

— Alors ? lança-t-il sèchement. Quelles nouvelles ?

— Rien. Pas de nouvelles.

La voix de Tharp n'était qu'un murmure rauque, étranglé.

— Pas une réponse, poursuivit-il. J'ai tout essayé. *Reine* appelle *Déesse*, *Reine* appelle *Étoile*, *Reine* appelle *Lunes*, *Reine* appelle *Croix*. Ici *Reine*, répondez ! Répondez ! Rien. Pas une seule réponse.

Il avait l'air d'avoir à moitié perdu la tête.

Le visage à la mâchoire carrée de Delagard devint cendieux. Il parut s'affaïsser.

— Pas une seule réponse.

— Rien, Nid. Personne n'a répondu. Ils ne sont pas là.

— C'est votre radio qui ne marche pas !

— Je suis entré en contact avec plusieurs îles. J'ai joint Kentrup. J'ai joint Kaggerham. La Vague était terrible, Nid. Vraiment terrible.

— Mais, mes navires !...

— Rien.

— Mes navires, Dag !

Delagard avait les yeux exorbités. Il fonça sur Tharp comme s'il avait l'intention de le saisir aux épaules et de le secouer pour lui arracher de meilleures nouvelles. Kinverson s'interposa brusquement et tint Delagard à distance en le soutenant quand il se mit à frissonner et à trembler.

— Redescendez, ordonna l'armateur au radio. Essayez encore.

— Ça ne sert à rien, dit Tharp.

— Mes navires ! Mes navires !

Delagard se retourna et se rua vers le bastingage.

Pendant un instant affreux, Lawler crut qu'il allait se jeter par-dessus bord. Mais il avait simplement besoin de taper sur quelque chose. Il serra rageusement les deux poings et les abattit sur le garde-fou, frappant avec une force si étonnante que, sur un demi-mètre, le métal se creusa, se courba et se tordit.

— Mes navires ! hurla plaintivement Delagard.

Lawler sentit un tremblement le gagner. Oui, les navires. Mais aussi tous ceux qui étaient à bord. Il se tourna vers Sundira et lut de la sympathie dans son regard. Elle savait quel chagrin il éprouvait. Mais pouvait-elle véritablement comprendre ? Ce n'étaient, somme toute, pour elle que des étrangers. Mais, pour lui, ils représentaient tout son passé, la substance de sa vie, pour le meilleur et pour le pire. Nicko Thalheim et Sandor, son vieux père, Bamber Cadrell, les Sweyner et les Tanamind, Brondo et ces pauvres cinglées de Sœurs, Volkin, Yanez, Stayvol. Tous, tous ceux qu'il connaissait, toute son enfance, sa jeunesse et sa maturité, les gardiens des souvenirs d'une vie, tous emportés en même temps. Comment pourrait-elle comprendre cela ? Avait-elle jamais appartenu d'une manière durable à une

communauté ? Elle avait quitté l'île où elle était venue au monde sans jamais y retourner et s'était déplacée d'île en île sans jamais regarder en arrière. On ne peut pas savoir ce que c'est de perdre ce que l'on n'a jamais eu.

— Val..., dit-elle doucement.

— Laisse-moi tranquille, veux-tu !

— Si je peux faire quoi que ce soit pour t'aider...

— Non, tu ne peux pas, dit Lawler.

La nuit tombait. La Croix commençait de monter dans le ciel, mais à un angle insolite, curieusement oblique, inclinée du sud-ouest au nord-ouest. Il n'y avait pas un souffle de vent. *La Reine d'Hydros* se balançait mollement sur une mer d'huile. Tout le monde était resté sur le pont, mais, plusieurs heures après le passage de la Vague, personne n'avait encore pris la peine de hisser les voiles. Mais cela n'avait guère d'importance dans cette bonace, ce calme plat.

Delagard se tourna vers Onyos Felk.

— Quelle est notre position, à votre avis ? demanda-t-il d'une voix blanche.

— À l'estime, ou voulez-vous que j'aille chercher mes instruments ?

— À vue de nez, Onyos, à vue de nez !

— Nous sommes dans la Mer Vide.

— Merci beaucoup, j'aurais pu trouver ça tout seul ! Donnez-moi une longitude !

— Vous me prenez pour un magicien, Nid ?

— Je vous prends pour un sinistre con ! Mais vous pouvez au moins me donner une longitude. Regardez la putain de Croix !

— Je vois la putain de Croix, répliqua Felk avec aigreur. Elle m'indique que nous sommes au sud de l'équateur et beaucoup plus à l'ouest que lorsque la Vague nous a surpris. Si vous voulez quelque chose de plus précis, laissez-moi descendre et essayer de retrouver mes instruments.

— Beaucoup plus à l'ouest ? demanda Delagard.

— Oui, beaucoup. Beaucoup plus. Nous avons fait du chemin.

— Bon, allez chercher vos instruments.

Après un long moment passé à fouiller dans le chaos de l'entrepont, Felk réapparut avec les outils de son métier, des instruments de navigation rudimentaires et grossièrement façonnés dont la vue eût probablement déclenché un petit rire condescendant chez un marin du XVI^e siècle. Sans y comprendre grand-chose, Lawler regarda Felk qui travaillait tranquillement ; il faisait un relèvement par rapport à la Croix en parlant dans sa barbe, réfléchissait, puis recommençait ses calculs. Au bout d'un certain temps, il se tourna vers

Delagard.

— Nous sommes encore beaucoup plus à l'ouest que je ne l'aurais imaginé, dit-il.

— Quelle est notre position ?

Felk la lui communiqua et la stupéfaction se peignit sur le visage de l'armateur. Il disparut à son tour dans l'écoutille et resta absent pendant un long moment. Quand il revint, il portait sa carte marine. Lawler s'approcha tandis que le doigt de Delagard se déplaçait horizontalement sur le globe.

— Voilà. Ici. Nous sommes ici.

— Vois-tu l'endroit qu'il indique ? demanda Sundira.

— Nous sommes au beau milieu de la Mer Vide. Presque à la même distance de la Face des Eaux que des îles habitées que nous avons laissées derrière nous. Nous sommes au beau milieu de cette immensité et nous sommes absolument seuls.

Tout espoir était maintenant envolé de provoquer une réunion des navires afin d'opposer à Delagard la volonté de l'ensemble de la communauté de Sorve, puisqu'elle se réduisait à treize individus. Leur véritable destination était maintenant connue de tous les passagers de l'unique navire restant. Certains, tels Kinversion ou Gharkid, semblaient n'en avoir que faire ; pour eux, toutes les destinations se valaient. Certains autres – Neyana, Pilya, Lis – ne s'opposeraient probablement pas aux décisions de Delagard, aussi aberrantes fussent-elles. Un autre au moins, le père Quillan, était l'allié déclaré de l'armateur dans sa quête de la Face.

Il ne restait donc que Dag Tharp, Dann Henders, Léo Martello, Sundira et Onyos Felk. Felk ne pouvait pas souffrir Delagard. Parfait, se dit Lawler. En voilà un qui sera de mon côté. Tharp et Henders avaient déjà eu une prise de bec avec Delagard et ils ne reculeraient certainement pas devant un autre affrontement. Mais Martello était un employé fidèle et Lawler ne savait pas très bien de quel côté il se placerait en cas d'épreuve de force avec l'armateur. Même Sundira représentait une inconnue. Malgré l'intimité qui semblait se développer entre eux, rien ne permettait à Lawler de présumer qu'elle se rangerait dans son camp. Peut-être éprouvait-elle de la curiosité, peut-être était-elle désireuse de découvrir la véritable nature de la Face. Il ne fallait pas oublier que l'étude de la vie des Gillies était pour elle une passion.

Ils seraient donc quatre, au mieux six, contre tous les autres. Cela ne faisait même pas la moitié des passagers. Ce n'est pas suffisant, songea Lawler.

Il commençait à se dire qu'il était vain de chercher à contrecarrer les plans de Delagard. L'armateur était une force trop puissante pour être jugulée. Il était comme la Vague : on pouvait ne pas aimer où il vous entraînait, mais il n'y avait pas grand-chose à faire pour s'y opposer. Vraiment pas grand-chose.

En réaction à la catastrophe, Delagard semblait bouillonner d'une énergie inépuisable et il donnait des instructions pour préparer le navire à la reprise du voyage. Les mâts étaient remis en état et les voiles hissées. L'homme énergique et résolu paraissait maintenant mû par une vitalité démoniaque et implacable, celle d'une force de la

nature. L'analogie avec la Vague était appropriée. La perte de ses précieux navires semblait avoir redoublé la détermination de l'armateur. Se dépensant sans mesure, débordant d'une folle énergie, lançant une multitude d'ordres d'une voix tonitruante, il se mouvait au centre d'un tourbillon incessant qui le rendait presque impossible à approcher et interdisait à quelqu'un comme Lawler d'aller le voir pour lui dire : « Nid, nous ne pouvons pas vous laisser conduire ce navire où vous avez décidé. »

Le matin suivant le passage de la Vague, il y avait de nouvelles ecchymoses et de nouvelles coupures sur le visage de Lis Niklaus.

— Je ne lui ai absolument rien dit, confia-t-elle à Lawler tandis qu'il réparait les dégâts. Dès que nous sommes entrés dans la cabine, il est devenu comme fou et il a commencé à me frapper.

— Cela s'était déjà produit ?

— Pas comme ça, non. Il se conduit comme un dément. Peut-être a-t-il cru que j'allais dire quelque chose qui ne lui plairait pas. La Face, la Face, la Face, c'est devenu une obsession pour lui ! Il en parle même dans son sommeil ! Il négocie des contrats, il menace des concurrents, il promet des miracles... Et je ne sais quoi encore.

Aussi forte, aussi vigoureuse fût-elle, Lis semblait devenue fragile et rabougrie, comme si Delagard la vidait de toute son énergie pour se l'approprier.

— Plus je reste avec lui, poursuivit-elle, plus il me fait peur. On s'imagine que ce n'est qu'un riche armateur qui ne pense qu'à boire et à manger, à baiser et à s'enrichir toujours plus, on se demande bien pour quoi faire, d'ailleurs. Et puis, de temps en temps, il s'ouvre un tout petit peu et ce qu'on découvre en lui, ce sont des démons.

— Des démons ?

— Des démons, des visions, des fantasmes... Je ne sais pas. Il s'imagine que cette grande île fera de lui une sorte d'empereur, peut-être même un dieu, que tout le monde sera à ses ordres, pas seulement notre petit groupe, mais les humains des autres îles et même les Gillies. Et les habitants d'autres planètes. Savez-vous qu'il a l'intention de construire un astroport ?

— Oui, dit Lawler, il m'en a parlé.

— Et il le fera. Il obtient tout ce qu'il veut. Jamais il ne prend de repos, jamais il ne renonce. Il réfléchit dans son sommeil. Et je parle sérieusement. Comptez-vous faire quelque chose pour essayer de l'arrêter, docteur ? demanda-t-elle en portant la main à une meurtrissure sur sa joue gauche, entre l'œil et la pommette.

— Je n'en suis pas sûr.

— Soyez prudent. Si vous essayez de vous mettre en travers de son chemin, il vous tuera. Même vous, docteur. Il vous tuera aussi froidement qu'un poisson.

La Mer Vide semblait bien porter son nom. Limpide, unie comme un miroir ; pas une île, pas un récif de corail, pas un coup de vent, pas de nuages, ou si peu, dans le ciel. Le soleil ardent faisait miroiter de longues traînées bleu-gris sur les flots indolents. Les vents étaient faibles et capricieux. Les lames de fond se faisaient de plus en plus rares et elles étaient sans force, de simples ondulations ridant la surface de la mer et qu'ils franchissaient aisément. Mais la vie aquatique, elle aussi, devenait de plus en plus réduite. Kinverson mettait inutilement ses lignes à l'eau et les filets que Gharkid remontait ne contenaient que d'infimes quantités d'algues comestibles. De loin en loin, les voyageurs apercevaient un banc de poissons qui passaient en lançant des éclairs argentés ou ils voyaient folâtrer à distance des créatures de plus grande taille, mais il était rare qu'un animal vienne assez près pour se faire prendre. Les stocks du bord, les réserves d'algues et de poisson séché étant presque épuisés, Delagard donna l'ordre de réduire les rations. Ils allaient, semblait-il, souffrir de la faim jusqu'au terme du voyage. De la faim, mais aussi de la soif. Ils n'avaient pas eu le temps de sortir des récipients pour profiter de la pluie diluvienne qui s'était abattue sur le navire juste avant l'arrivée de la Vague. Et maintenant, sous un ciel imperturbablement serein, le niveau baissait de jour en jour dans les tonneaux.

Lawler demanda à Onyos Felk de lui indiquer leur position sur la carte. Comme à son habitude, le cartographe demeura imprécis, mais il montra un point, très loin dans la Mer Vide, à mi-chemin entre l'équateur et l'emplacement supposé de la Face des Eaux.

— Vous en êtes sûr ? demanda Lawler. Pouvons-nous vraiment avoir avancé aussi loin ?

— La Vague se déplaçait à une vitesse incroyable. Elle nous a transportés toute la journée et c'est un miracle si le navire ne s'est pas disloqué.

— Nous nous sommes engagés trop loin pour faire demi-tour, n'est-ce pas ? poursuivit Lawler en étudiant la carte.

— Qui parle de faire demi-tour ? Vous ? Moi ? Assurément pas Delagard.

— C'était une hypothèse, dit Lawler. Juste une hypothèse.

— Nous avons intérêt à continuer, dit Felk d'un ton lugubre. En fait, nous n'avons pas le choix. Il y a derrière nous de si vastes étendues désertes que, si nous décidions maintenant de repartir vers des eaux connues, nous mourrions probablement de faim avant d'avoir touché une île. Notre seule chance est de découvrir la Face. Nous y trouverons peut-être de la nourriture et de l'eau douce.

— C'est vraiment ce que vous pensez ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? dit Felk.

— Avez-vous une minute, docteur ? demanda Léo Martello. J'aimerais vous montrer quelque chose.

Lawler triait ses papiers dans sa cabine. Il avait devant lui trois boîtes contenant les dossiers médicaux de soixante-quatre ex-habitants de l'île de Sorve présumés disparus en mer. Lawler avait âprement combattu pour obtenir l'autorisation de les emporter et, pour une fois, il avait obtenu gain de cause. Et maintenant ? Fallait-il les garder ? Pour quoi faire ? Pour le cas où les cinq navires réapparaîtraient avec leur équipage au complet ? Les conserver pour une utilisation ultérieure par un historien de l'île ?

Si quelqu'un faisait plus ou moins œuvre d'historien, c'était Martello. Peut-être aimerait-il disposer de ces documents devenus inutiles pour la rédaction des chants suivants de son poème épique.

— Que voulez-vous, Leo ?

— Je viens d'écrire quelques vers sur la Vague, dit Martello. Ce qui nous est arrivé, l'endroit où nous trouvons, notre destination et tout cela. Je me suis dit que vous aimeriez peut-être regarder ce que j'ai fait.

Il adressa au médecin un sourire éclatant. Ses yeux bruns brillaient d'une vive excitation. Lawler comprit que Martello devait être immensément fier de lui et qu'il était avide de louanges. Il se prit à envier l'exubérance, la nature expansive et l'enthousiasme sans limites du jeune homme. Martello était capable de trouver de la poésie aux moments les plus noirs de ce voyage voué à l'échec. Stupéfiant.

— N'avez-vous pas le sentiment de brûler les étapes ? demanda Lawler. Aux dernières nouvelles, vous en étiez au début de la vague d'émigration et à la colonisation des premières planètes.

— C'est vrai. Mais je finirai bien par arriver à la partie du poème qui parle de notre vie sur Hydros et ce voyage y occupera une place importante. Alors, je me suis dit : pourquoi ne pas le faire maintenant, tant que le souvenir en est tout frais, au lieu d'attendre quarante ou cinquante ans et de l'écrire à la fin de ma vie ?

En effet, se dit Lawler. Pourquoi pas ?

Depuis plusieurs semaines, Martello laissait repousser ses cheveux sur son crâne maintenant recouvert d'une couche drue de poils bruns qui le rajeunissait d'une dizaine d'années. Si un passager du navire devait encore vivre cinquante ans, et même soixante-dix, c'était Martello. Cela lui laissait beaucoup de temps pour écrire de la poésie. Mais il était quand même préférable de coucher tout de suite sur le papier ses impressions poétiques.

— Très bien, dit Lawler en tendant la main, jetons un coup d'œil à ce que vous avez fait.

Il lut quelques vers et fit semblant de parcourir le reste. C'était un

long texte écrit d'un seul jet, aussi filandreux et sentimental que le passage du grand poème épique que Martello lui avait montré, mais cette partie possédait au moins la vigueur d'un souvenir personnel.

*Des cieus ténébreux un déluge tomba
Nous en fûmes mouillés et trempés jusqu'aux os.
Tandis que nous luttions pour garder l'équilibre
Survint un ennemi bien plus terrible encore.
La Vague nous apparut ! Et la peur nous saisit,
Elle nous noua la gorge et nous glaça le cœur.
La Vague redoutable ! Adversaire implacable,
Une muraille noire se dressant sur les flots.
Et nous étions tremblants, réduits au désespoir,
Tandis que nos genoux soudain se dérobaient,...*

— C'est très émouvant, Léo, dit Lawler en relevant la tête.

— Je crois que j'ai atteint un autre niveau. Pour tous ces récits historiques, j'avais à tâtons, de l'extérieur, pour ainsi dire. Mais là... J'y étais...

Il leva les deux mains, les doigts écartés.

— Je n'avais qu'à écrire, aussi vite que ma plume courait sur le papier.

— Vous étiez inspiré.

— Oui, c'est le mot, dit Martello en prenant timidement la liasse de feuilles. Je pourrais vous laisser le manuscrit, si vous avez envie de le lire plus attentivement.

— Non, non, merci. J'aime autant attendre que vous ayez terminé ce chant. Vous n'avez pas encore fait le récit de notre retour sur le pont après le passage de la Vague, quand nous avons découvert que nous étions au milieu de la Mer Vide.

— J'ai préféré attendre un peu. Jusqu'à ce que nous arrivions à la Face des Eaux. Cette partie du voyage n'est pas très intéressante, n'est-ce pas ? Il ne se passe absolument rien. Mais quand nous arriverons à la Face...

Il s'interrompt, mais son silence était éloquent.

— Alors ? dit Lawler. Que se passera-t-il, à votre avis ?

— Des miracles, docteur, répondit Martello, les yeux étincelants. Des merveilles, des prodiges et toutes sortes de choses fabuleuses. J'ai hâte d'être arrivé ! J'écirai sur la Face un chant que Homère lui-même serait fier d'avoir composé. Homère en personne !

— Je n'en doute pas, dit Lawler.

Des poissons-taupe surgirent brusquement de nulle part, par centaines. Il n'y avait eu aucun signe de leur présence et la mer semblait même encore plus vide qu'elle ne l'avait jamais été depuis

que le navire y voguait.

Mais, dans la chaleur torride de midi, elle s'ouvrit et lança des escadrilles de poissons-taupe à l'assaut du bâtiment. Ils bondirent de l'eau en formation serrée et assaillirent le navire par le travers. En percevant les premiers vrombissements, Lawler, qui se trouvait sur le pont, se jeta machinalement à l'abri du mât de misaine. Des nuées de poissons-taupe, long d'un demi-mètre et gros comme le bras, fendaient l'air tels des projectiles mortels. Leurs ailes pointues et cartilagineuses étaient déployées et, sur leur dos, se hérissaient des rangées de poils durs et tranchants.

Certains survolèrent le pont en décrivant une ample courbe avant de tomber à la verticale dans une grande gerbe d'eau. D'autres se fracassèrent contre les mâts ou sur le gaillard d'avant, s'engouffrèrent dans les voiles gonflées ou achevèrent simplement leur vol au-dessus du navire et atterrirent sur le pont où ils se tordirent dans des mouvements convulsifs. Lawler en vit deux passer tout près de lui, côte à côte, une lueur méchante dans leurs yeux ternes. Puis trois autres arrivèrent, si serrés qu'ils semblaient unis comme par un joug. Et d'autres encore, en si grand nombre qu'il était impossible de les compter. Il ne pouvait plus gagner l'abri de l'écoutille ; la seule solution, c'était de baisser la tête, de se faire aussi petit que possible et d'attendre.

Il entendit un cri un peu plus loin sur le pont et, de la direction opposée, lui parvint un grognement de colère. Levant précautionneusement la tête, il vit Pilya Braun dans la mâture. Elle s'efforçait de garder l'équilibre tout en repoussant désespérément une nuée d'assaillants. Une de ses joues était entaillée et du sang coulait de la blessure.

Un poisson-taupe au corps rebondi effleura le bras de Lawler, mais sans faire de dégâts ; les piquants du dos étaient de l'autre côté. Un autre traversa le pont juste au moment où Delagard sortait par l'écoutille. L'animal ailé le frappa en pleine poitrine, traçant sur sa chemise une longue marque qui rougit aussitôt, et tomba à ses pieds en se tortillant. L'armateur écrasa sauvagement du talon la tête de l'animal.

Pendant trois ou quatre minutes, les poissons-taupe passèrent comme une grêle de javelots. Puis l'attaque cessa brusquement.

Le ciel était dégagé, la mer calme, unie, comme une feuille de verre s'étirant jusqu'à l'horizon.

— Les salauds ! lança Delagard d'une voix sourde. Je les anéantirai ! Je les exterminerai jusqu'au dernier !

Quand ? Quand la Face des Eaux aurait fait de lui le chef suprême de toute la planète ?

— Laissez-moi regarder cette coupure, Nid, lui dit Lawler.

— Ce n'est qu'une égratignure, dit Delagard en le repoussant. Je ne sens déjà plus rien.

— Comme vous voulez.

Neyana Golghoz et Natim Gharkid sortirent par l'écoutille et entreprirent de regrouper en tas les poissons-taupe morts et mourants. Martello, qui avait une profonde entaille au bras et une rangée de piquants fichés dans le dos, vint faire constater les dégâts à Lawler. Le médecin lui demanda d'aller l'attendre dans l'infirmerie. Pilya descendit de son mât et montra à son tour ses blessures : une balafre sur la joue et une coupure juste sous les seins.

— Je pense qu'il faudra vous poser quelques points de suture, dit-il. Souffrez-vous beaucoup ?

— Ça pique un peu. Oui, ça brûle... En fait, ça brûle beaucoup. Mais cela ira.

Elle lui sourit. Lawler perçut dans ses yeux brillants la tendresse qu'elle éprouvait encore pour lui, ou le désir, il ne savait pas très bien. Elle savait qu'il couchait avec Sundira Thane, mais cela semblait ne rien changer pour elle. Lawler se demanda si, au fond d'elle-même, elle ne se réjouissait pas de s'être fait taillader par les poissons-taupe ; elle recevrait ainsi toute son attention, elle sentirait sur sa peau le contact de ses mains. La patiente dévotion dont elle faisait montre emplissait Lawler de tristesse.

Delagard, dont la blessure continuait de saigner, revint au moment où Neyana et Gharkid s'apprêtaient à jeter par-dessus bord leur tas de poissons-taupe.

— Attendez ! s'écria brusquement l'armateur. Nous n'avons pas eu de poisson frais depuis plusieurs jours.

Gharkid le regarda, frappé de stupeur.

— Vous voulez manger du poisson-taupe, monsieur le capitaine ?

— Cela ne coûte rien d'essayer, dit Delagard.

Le goût de la chair cuite du poisson-taupe évoquait une serpillière ayant trempé quinze jours dans de l'urine. Lawler parvint à en avaler trois bouchées avant de renoncer, secoué de haut-le-cœur. Kinversion et Gharkid refusèrent d'y goûter. Dag Tharp, Henders et Pilya laissèrent leur assiette intacte, mais Léo Martello mangea courageusement la moitié d'un poisson. Le père Quillan en prit un peu, du bout des lèvres, avec un dégoût manifeste et un gros effort de volonté, comme s'il avait fait vœu à la Vierge de manger tout ce que l'on posait devant lui, aussi répugnant que ce fût.

Delagard termina sa portion et réclama du rabiote.

— Vous aimez vraiment cela ? demanda Lawler.

— Il faut bien manger, non ? Il faut entretenir ses forces. Vous n'êtes pas d'accord, doc ? Puisqu'il faut des protéines, j'en prends. Qu'en dites-vous, doc ? Allez, mangez un peu plus.

— Merci, dit Lawler. Je crois que je vais essayer de m'en passer.

Il remarqua certains changements chez Sundira. Depuis que leur route avait changé et que leur destination était connue, elle semblait s'être libérée des contraintes qu'elle faisait peser sur sa vie intime. Leurs rendez-vous n'étaient plus marqués de longues plages de silence tendu entrecoupées de quelques propos futiles. Dans le recoin sombre et humide de la cale dont ils avaient fait leur petit nid d'amour, elle se découvrait en longs monologues révélant des pans entiers de son passé.

— J'étais une petite fille curieuse, trop curieuse pour mon bien, sans doute. J'aimais patauger dans la baie et ramasser toutes sortes de petits animaux qui me pinçaient et me mordaient. Un jour, j'avais à peu près quatre ans, j'ai glissé un petit crabe dans mon vagin.

Lawler fit une grimace et elle éclata de rire.

— Je ne sais pas si c'était pour découvrir ce qui allait arriver au crabe ou à mon vagin, poursuivit Sundira. Cela n'a pas semblé déranger le crabe, mais mes parents étaient fous d'inquiétude.

Le père de Sundira était le maire de l'île de Khamsilaine. Le terme *maire* désignait, semblait-il, celui qui exerçait l'autorité sur les habitants d'une île de la Mer d'Azur. La population de Khamsilaine était importante, près de cinq cents colons. Pour Lawler, cela représentait une multitude d'individus, une collectivité extraordinairement complexe. Sundira ne parlait de sa mère que d'une manière très vague. C'était une femme cultivée, peut-être une historienne spécialisée dans l'étude de la migration galactique de l'humanité, mais elle était morte très jeune et Sundira se souvenait à peine d'elle. Sundira avait à l'évidence hérité de l'esprit d'investigation de sa mère. Elle était en particulier fascinée par les Gillies... ou plutôt les Habitants, puisque tel était le nom officiel qu'elle prenait soin de leur donner, mais qui, aux yeux de Lawler, avait quelque chose de lourd et de pompeux. À quatorze ans, Sundira avait commencé, en compagnie d'un garçon un peu plus âgé qu'elle, à espionner les cérémonies secrètes des Habitants de l'île de Khamsilaine. Elle avait également eu, avec ce garçon, sa première expérience sexuelle. Elle le mentionna en passant à Lawler qui, à son grand étonnement, en éprouva une vive jalousie. Avoir si jeune pour maîtresse une fille aussi fascinante que Sundira ! Quel privilège ! Lawler avait connu des filles en quantité suffisante pendant son adolescence, quand il parvenait à s'échapper du vaargh de son père où ses longues heures d'étude le confinaient, mais ce n'était pas leur esprit curieux qui l'attirait. Il se demanda fugitivement ce qu'aurait été sa vie si Sundira avait vécu sur l'île de Sorve à cette époque. Et s'il l'avait épousée, elle, au lieu de Mireyl. Une supposition ahurissante :

plusieurs décennies d'intimité avec cette femme extraordinaire au lieu de l'existence solitaire, marginale qu'il avait choisi de mener. Une vie de famille, une relation durable.

Il chassa ces pensées troublantes. Ce n'était que vaine imagination... Sundira et lui avaient passé leur jeunesse à des milliers de kilomètres et à de nombreuses années de distance. Et même si les choses s'étaient passées de cette manière, même s'ils avaient construit sur Sorve quelque chose de durable, tout aurait été détruit par l'expulsion de l'île. Tous les chemins menaient à cet exil flottant, à cette coquille de noix perdue dans l'immensité de la Mer Vide.

L'esprit investigateur de Sundira avait fini par provoquer un grave scandale. À l'époque, son père était encore maire, elle avait un peu plus de vingt ans et vivait seule, un peu en marge de la communauté humaine de Khamsilaine, et elle fréquentait les Habitants autant qu'ils le lui permettaient.

— C'était pour moi une sorte de défi intellectuel. Je voulais apprendre tout ce qu'il était possible d'apprendre sur le monde. Et cela passait par la connaissance des Habitants. J'étais sûre qu'il y avait là quelque chose d'important, quelque chose qu'aucun humain ne voyait.

Comme elle parlait couramment le langage des Habitants, un talent très rare à Khamsilaine, à ce qu'il semblait, son père l'avait nommée ambassadrice auprès des Habitants et tous les contacts entre les deux communautés passaient par son entremise. Sundira partageait son temps entre le village des Habitants, au sud de son île, et l'autre partie réservée aux humains. Selon l'habitude de leur race, la plupart des Habitants toléraient tout juste sa présence. Certains lui étaient franchement hostiles, mais d'autres avaient avec elle une attitude presque amicale. Sundira avait parfois le sentiment de connaître ces derniers en tant qu'individus et non comme les énormes, menaçantes et mystérieuses créatures indifférenciées qu'ils étaient le plus souvent aux yeux des humains.

— Notre erreur, à eux comme à moi, fut justement d'établir des relations trop étroites. J'ai abusé de cette intimité. Certaines scènes auxquelles j'avais assisté quand j'étais plus jeune, du temps où je les épiais avec Tomas, me sont revenues en mémoire. J'ai posé des questions. On m'a fait des réponses évasives, des réponses qui ont piqué ma curiosité. J'ai donc décidé qu'il me fallait recommencer à les épier.

Quoi que Sundira eût surpris dans les lieux de réunion secrets des Gillies, elle semblait incapable d'en communiquer la nature à Lawler. Peut-être était-ce dans un souci de discrétion, peut-être parce qu'elle n'en avait pas assez vu pour tout comprendre. Elle fit allusion à des cérémonies et des communions, des rites et des mystères, mais le flou de ses descriptions semblait plutôt provenir de ses propres perceptions

que d'un refus de partager avec lui ce qu'elle savait.

— Je suis retournée dans les endroits où j'étais allée avec Tomas une dizaine d'années auparavant, mais, cette fois, je me suis fait surprendre. J'ai cru qu'ils allaient me tuer. Finalement, ils m'ont conduite auprès de mon père et c'est à lui qu'ils ont donné l'ordre de me tuer. Il leur a promis de me noyer et ils ont semblé accepter ce châtiment. Nous sommes partis dans une barque de pêche et j'ai sauté par-dessus bord. Mais il avait pris ses dispositions pour qu'un navire de Simbalimak m'attende sur l'arrière de l'île. J'ai nagé pendant trois heures avant de trouver ce bâtiment et je ne suis jamais retournée à Khamsilaine. Je n'ai jamais revu mon père et je ne lui ai jamais reparlé.

— Alors, toi aussi, dit Lawler en effleurant sa joue de la main, tu as une idée de ce que peut être l'exil.

— Oui, j'en ai une idée.

— Et tu ne m'avais jamais rien dit.

— À quoi bon ? fit-elle en haussant les épaules. Tu souffrais tellement. Te serais-tu senti mieux si je t'avais expliqué que, moi aussi, j'avais été obligée de quitter mon île natale ?

— Peut-être.

— Je me le demande, dit-elle.

Un ou deux jours plus tard, ils se retrouvèrent dans la cale et, après l'amour, elle lui parla encore de son passé. D'abord une année à Simbalimak : une liaison amoureuse assez sérieuse dont elle avait déjà fait mention et de nouvelles tentatives pour percer les secrets des Gillies qui s'étaient terminées d'une manière presque aussi désastreuse que ses manœuvres d'espionnage à Khamsilaine. Puis elle avait poursuivi son chemin et elle avait quitté la Mer d'Azur pour gagner l'île de Shaktan. Lawler ne savait pas très bien si elle avait quitté Simbalimak sous la pression des Gillies ou parce que sa liaison s'en était allée à vau-l'eau, et il préférait ne pas poser de questions.

De Shaktan à Velmise, de Velmise à Kentrup et finalement de Kentrup à Sorve ; une vie instable et, semblait-il, pas particulièrement heureuse. Il y avait toujours une nouvelle question après la dernière réponse. De nouvelles tentatives pour pénétrer les secrets des Gillies et de nouveaux ennuis ; de nouvelles liaisons qui n'avaient rien donné ; une existence solitaire, fragmentée, vagabonde. Pourquoi était-elle venue à Sorve ?

— Pourquoi pas ? Je voulais quitter Kentrup et Sorve était une destination possible. Elle n'était pas très éloignée et il y avait de la place pour moi. J'y serais restée un certain temps, puis je serais allée voir ailleurs.

— Et tu comptais vivre ainsi le reste de ton existence ? Passer un

certain temps quelque part, puis aller voir ailleurs et repartir au bout d'un certain temps ?

— Oui, je suppose.

— Qu'est-ce que tu cherchais ?

— La vérité.

Lawler attendit sans faire de commentaire.

— Je crois toujours au fond de moi qu'il se passe sur cette planète quelque chose dont nous n'avons pas idée. Les Habitants ont une société unitaire. Elle ne varie pas d'une île à l'autre. Et il existe un lien entre chacune de leurs communautés comme entre les Habitants et les plongeurs, les plates-formes et les bouches. Et même entre les Habitants et les poissons-taupe, autant que je puisse en juger. Je tiens à découvrir ce qu'est ce lien.

— Pourquoi cela te tient-il tellement à cœur ?

— C'est sur Hydros que je vais passer le reste de mes jours. N'est-il pas logique de vouloir connaître de son mieux la planète où l'on vit ?

— Tu ne trouves donc rien à redire au fait que Delagard ait détourné le navire de sa route et nous oblige à le suivre ?

— Non. Plus je voyage sur cette planète, mieux je la comprends.

— Tu n'as pas peur d'aller jusqu'à la Face ? De naviguer dans des eaux totalement inexplorées ?

— Non... Si, rectifia-t-elle après un silence, peut-être un peu... Bien sûr que j'ai peur. Mais seulement un peu.

— Si certains d'entre nous essayaient d'empêcher Delagard de mener son projet à bien, accepterais-tu de te joindre à eux ?

— Non, répondit-elle sans hésitation.

Certains jours, il n'y avait pas un souffle de vent et le navire flottait sur la mer comme une épave, totalement encalminé sous un soleil énorme et qui grossissait de jour en jour. L'air des tropiques était si chaud et si sec qu'il devenait parfois malaisé de respirer. Delagard accomplissait des prodiges à la barre, multipliant les virements de bord afin de tirer profit de la plus infime risée, et ils avançaient, très lentement, progressant régulièrement vers le sud-ouest, s'enfonçant toujours un peu plus loin dans le désert liquide. Mais il y avait d'autres jours, les plus terribles, ceux où ils avaient l'impression que les voiles ne recevraient plus le moindre souffle de vent, plus jamais, et qu'ils resteraient immobilisés dans ces calmes plats jusqu'à ce qu'il ne subsiste d'eux que des squelettes.

— ... sans un mouvement, dit Lawler, immobiles autant qu'en peinture un vaisseau figuré sur un océan peint.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le père Quillan.

— Un poème. Un vieux poème de la Terre. L'un de ceux que je préfère.

— Vous en avez déjà cité quelques vers, n'est-ce pas ? Je me souviens de la mesure. Ensuite, cela parle de l'eau, de l'eau de toutes parts.

— *Et pas la moindre goutte que nous pussions boire*, dit Lawler.

La réserve d'eau douce était presque épuisée. Il ne restait plus qu'un fond gluant dans les tonneaux et la ration distribuée par Lis se réduisait à quelques gouttes.

Lawler avait droit à une ration supplémentaire, réservée à une utilisation médicale. Il se demandait comment il allait résoudre le problème de sa dose quotidienne d'extrait d'herbe tranquille. Le produit devait être extrêmement dilué, sinon il risquait de se révéler dangereux. Et il pouvait difficilement se permettre d'utiliser autant d'eau pour son petit vice. Que faire ? Étendre le produit d'eau de mer ? Il était possible d'adopter cette solution pendant un petit moment. Si cela devait durer un certain temps, il y aurait des effets cumulatifs sur ses reins, mais il pouvait toujours espérer que la pluie tomberait dans les jours qui venaient et qu'il serait en mesure d'éliminer les déchets.

Il y avait une autre solution qui consistait tout simplement à se passer de la drogue.

Il décida un matin d'en faire l'expérience. À midi, la peau de son crâne lui démangeait. À la fin de l'après-midi, c'est la peau de tout son corps qui semblait couverte de squames. Le crépuscule venu, il tremblait de tous ses membres et était en sueur.

Il prit sept gouttes d'extrait d'herbe tranquille et sentit avec soulagement sa nervosité s'atténuer et l'engourdissement familier s'emparer de lui.

Mais ses réserves de drogue diminuaient sensiblement. Cela devenait pour Lawler un problème encore plus grave que le manque d'eau. S'il pouvait garder l'espoir que la pluie tomberait le lendemain, l'herbe tranquille ne semblait pas présente dans les eaux où ils naviguaient.

Lawler comptait en trouver lorsqu'ils auraient atteint Grayvard, mais ils avaient changé de route et, d'après ses estimations, sa provision de drogue serait épuisée en quelques semaines. Peut-être moins. Bientôt, il ne lui en resterait plus une seule goutte.

Que se passerait-il alors ? Que se passerait-il ? Il allait essayer en attendant de la diluer dans un peu d'eau de mer.

Sundira continuait à lui parler de son enfance à Khamsilaine, de son adolescence tumultueuse, de ses vagabondages d'île en île, de ses ambitions et de ses espoirs, de ses efforts et de ses échecs. Ils demeuraient assis pendant de longues heures dans l'obscurité de la cale humide, les jambes étendues entre les caisses, les doigts enlacés comme deux jeunes amoureux tandis que le navire voguait placidement sur les eaux tropicales. Elle avait également interrogé Lawler sur sa vie et il lui avait fait le récit des menus événements de son enfance paisible et de son existence tranquille, réglée, soigneusement disciplinée d'adulte sur la seule île qu'il eût jamais connue.

Un jour, dans l'après-midi, il descendait dans la cale chercher quelques médicaments quand il entendit des gémissements et des halètements passionnés qui provenaient d'un recoin obscur. C'était leur petit nid d'amour et les gémissements étaient ceux d'une femme. Neyana était dans la mâture, Lis à la cuisine, Pilya se prélassait sur le pont. La seule autre femme du bord était Sundira. Où se trouvait Kinverson ? Comme Pilya, il faisait partie du premier quart : il ne devait donc pas être de service. Lawler comprit que, derrière l'empilement de caisses, ce devait être Kinverson qui arrachait ces soupirs et ces gémissements de plaisir au corps consentant de Sundira.

Ainsi, malgré les échanges de confidences et les doigts entrelacés, ce qu'il y avait eu entre Sundira et Kinverson, et Lawler savait ce que

c'était, n'était pas terminé, loin de là.

Huit gouttes d'extrait d'herbe tranquille l'aidèrent, plus ou moins bien, à surmonter les moments difficiles qui suivirent.

Il mesura ce qui restait de sa provision de drogue. Pas beaucoup. Vraiment pas beaucoup.

La nourriture commençait également à devenir un problème. Ils n'avaient pas eu d'aliments frais depuis si longtemps qu'un nouvel assaut de poissons-taupe commençait presque à paraître une perspective alléchante. Les voyageurs vivaient sur leurs réserves de poisson séché et d'algues en poudre, comme au plus profond de l'hiver arctique. Il leur arrivait de loin en loin de remonter du plancton en traînant derrière le navire une bande de tissu, mais le plancton croquait sous la dent comme du sable et le goût en était amer et très désagréable. Des maladies de carence commençaient à apparaître et Lawler ne voyait plus autour de lui que lèvres crevassées, cheveux ternes, peaux marbrées, visages émaciés et hagards.

— C'est de la folie, marmonna Dag Tharp. Si nous ne faisons pas demi-tour, nous allons tous mourir.

— Comment ? demanda Onyos Felk. Avec quel vent ? Les rares moments où il souffle, c'est de l'est !

— Peu importe, répliqua Tharp. Nous trouverons un moyen. Il faut balancer ce fumier de Delagard par-dessus bord et faire demi-tour. Qu'en pensez-vous, docteur ?

— Je pense que ce dont nous avons besoin, et très vite, c'est d'une bonne pluie et d'un plein filet de poissons.

— Vous n'êtes plus de notre côté ? Je croyais que vous étiez aussi désireux que nous de faire demi-tour.

— Ce que vient de dire Onyos est très juste, fit prudemment Lawler. Les vents nous sont contraires et, avec ou sans Delagard, il n'est pas sûr que nous réussissions à faire route vers l'est.

— Que voulez-vous dire, docteur ? Que nous sommes contraints de continuer notre navigation autour de la planète jusqu'à ce nous retrouvions la Mer Natale en arrivant par l'autre côté ?

— N'oublie pas la Face, glissa Dann Henders. Nous tomberons sur la Face avant d'avoir fait le tour de la planète.

— La Face ! lança Tharp d'un ton lugubre. La Face, la Face, la Face ! Je l'emmerde, la Face.

— C'est elle qui nous aura la première, dit Henders.

La brise fraîchit enfin et tourna du nord-est à l'est-sud-est. Elle se mit à souffler avec une étonnante vigueur tandis que la mer agitée, houleuse, envoyait des paquets d'eau par-dessus la poupe. Et les poissons revinrent, un grouillement de poissons aux flancs argentés

dont Kinversion remonta un plein filet.

— Doucement, dit Delagard quand ils s'installèrent autour de la table. Ne vous empiffrez pas, sinon vous allez éclater.

Lis s'était surpassée pour préparer le repas et elle avait réussi avec un minimum d'ingrédients à présenter une douzaine de sauces différentes. Mais, comme il n'y avait toujours pas d'eau douce, manger était une rude épreuve. Kinversion les exhorta à avaler leur poisson cru afin de profiter de l'eau contenue dans ses tissus. On rendait la chair crue et encore saignante plus agréable au goût en la trempant dans de l'eau de mer, mais cela ne faisait qu'aggraver le problème de la soif.

— Que va-t-il nous arriver, docteur, si nous buvons de l'eau de mer ? demanda Neyana Golghoz. Allons-nous mourir ? Allons-nous devenir fous ?

— Nous sommes déjà fous, dit doucement Dag Tharp.

— Notre organisme peut tolérer une certaine quantité d'eau salée, expliqua Lawler en songeant à ce qu'il buvait déjà quotidiennement, mais dont il ne tenait pas à parler. S'il nous restait de l'eau douce, nous pourrions augmenter nos réserves en les étendant de dix à quinze pour cent d'eau de l'océan sans que cela nous fasse le moindre mal. Cela nous aiderait en réalité à remplacer le sel que nous perdons en transpirant sous ce chaud soleil. Mais il est impossible de ne boire pendant longtemps que de l'eau de mer. Notre corps parviendrait à la filtrer et à la rendre pure, mais nos reins seraient incapables d'éliminer l'accumulation de sel sans avoir recours à l'eau d'autres tissus organiques. La déshydratation serait rapide et il s'ensuivrait fièvre, vomissements, délire et mort.

Dann Henders fabriqua une rangée de petits alambics solaires en tendant sur des pots partiellement remplis d'eau de mer des feuilles de plastique transparent. À l'intérieur de chaque pot était placée une coupelle destinée à recueillir les gouttes d'eau produites par la condensation sur le dessous du plastique. Mais c'était une opération affreusement lente et il semblait impossible de produire assez d'eau douce pour satisfaire leurs besoins.

— Qu'allons-nous devenir, s'il ne pleut pas bientôt ? demanda Pilya Braun.

— Nous pouvons essayer la prière, répondit Lawler en se tournant vers le père Quillan.

Le lendemain, en fin de soirée, tandis que la chaleur enserrait comme un gant le navire immobile sur les flots, Lawler, qui regagnait sa cabine pour aller se coucher, entendit Henders et Tharp murmurer dans la cabine radio. Il y avait dans le son rauque de leurs voix quelque chose d'irritant.

Lawler s'arrêta dans la coursive. Il vit Onyos Felk descendre

l'échelle, le saluer d'un petit mouvement de la tête et entrer à son tour dans la cabine radio. Lawler s'avança jusqu'à la porte.

— Le toubib est là, entendit-il Felk dire. Voulez-vous que j'aille le chercher ?

Lawler ne comprit pas la réponse, mais elle dut être affirmative, car il vit Felk se retourner et lui faire signe d'entrer.

— Voulez-vous venir une minute, docteur ?

— Il est tard, Onyos. Que voulez-vous ?

— Juste une minute, docteur. Tharp et Henders étaient assis côte à côte et leurs genoux se touchaient presque dans la cabine exigüe, chichement éclairée par une chandelle crachotante. Il y avait sur la table une bouteille d'alcool d'algue-vigne et deux gobelets. Lawler se souvint que Tharp ne buvait presque pas.

— Un petit verre d'alcool, docteur ? demanda Henders.

— Merci, je ne pense pas.

— Tout va bien ?

— Je suis fatigué, dit Lawler avec une pointe d'impatience. Que se passe-t-il ici, Dann ?

— Nous étions en train de parler de Delagard, Dag et moi. Onyos aussi. De cette traversée stupide et merdique dans laquelle il nous a entraînés. Que pensez-vous de lui, docteur ?

— De Delagard ? dit Lawler avec un petit haussement d'épaules. Vous savez bien ce que je pense de lui.

— Tout le monde sait ce que chacun pense. Nous nous connaissons tous depuis trop longtemps pour qu'il en aille autrement. Mais donnez-nous quand même votre avis.

— C'est un homme extrêmement résolu. Énergique, obstiné, absolument dénué de scrupules. Totalement sûr de lui.

— Un fou ?

— Je ne peux pas dire cela.

— Bien sûr que vous pourriez, intervint Dag Tharp. Vous pensez qu'il est fou à lier.

— C'est tout à fait possible, mais pas certain. Il n'est pas toujours facile de percevoir la différence entre la détermination et la démence. Bien des génies, en leur temps, ont été considérés comme des fous.

— Vous croyez que c'est un génie ? demanda Dann Henders.

— Pas nécessairement, mais c'est assurément un être hors du commun. Je ne suis pas en mesure de dire ce qui se passe dans sa tête. Peut-être est-il véritablement cinglé, mais je serais prêt à parier qu'il est capable de fournir des explications tout à fait raisonnables pour justifier sa conduite. La quête de la Face des Eaux lui semble peut-être une entreprise on ne peut plus sensée.

— Ne vous faites pas plus naïf que vous l'êtes, docteur, dit Felk. Tous les fous ont la conviction de se conduire d'une manière sensée.

Jamais aucun homme au monde ne s'est cru fou.

— Avez-vous de l'admiration pour Delagard ? demanda Henders.

— Pas particulièrement, répondit Lawler en haussant les épaules, mais il faut lui reconnaître certaines qualités. C'est un visionnaire. Mais je ne pense pas nécessairement que ses visions soient admirables.

— Avez-vous de la sympathie pour lui ?

— Non, pas le moins du monde.

— Voilà au moins une réponse franche.

— Écoutez, dit Lawler, pouvez-vous me dire où tout cela nous mène ? Parce que, s'il s'agit simplement pour vous de passer un bon moment ensemble devant une bouteille en vous répétant sur tous les tons que Delagard n'est qu'un infâme salaud, j'aime autant aller me coucher tout de suite.

— Nous essayons seulement de savoir quelle est votre position, docteur, dit Dann Henders. Dites-nous franchement si vous voulez que ce voyage continue comme il est en train de se dérouler ?

— Non.

— Dans ce cas, qu'êtes-vous disposé à faire pour que cela change ?

— Y a-t-il quelque chose que nous puissions faire ?

— Je vous ai posé une question. M'en poser une à votre tour, ce n'est pas répondre.

— C'est une mutinerie que vous êtes en train de préparer ?

— Ai-je parlé de cela ? Je n'ai pas le souvenir d'avoir prononcé ce mot, docteur.

— Même un sourd l'aurait entendu.

— Une mutinerie, fit Henders. Imaginons donc que certains d'entre nous essaient de jouer un rôle actif pour déterminer la route que doit suivre le navire. Que diriez-vous si cela devait se produire ? Que feriez-vous ?

— C'est une très mauvaise idée, Dann.

— Vous croyez vraiment, docteur ?

— Il y a quelque temps, j'étais aussi désireux que vous d'obliger Delagard à rebrousser chemin. Dag peut vous le confirmer ; je lui en ai parlé. Je lui ai dit qu'il fallait empêcher Delagard de continuer. Vous vous en souvenez, Dag ? Mais c'était avant que la Vague nous transporte si loin dans la Mer Vide. Depuis, j'ai eu beaucoup de temps pour réfléchir et j'ai changé d'avis.

— Pourquoi ?

— Pour trois raisons. La première, c'est que le navire appartient à Delagard, pour le meilleur et pour le pire, et l'idée de s'en emparer ne me plaît pas beaucoup. Disons que c'est une question d'éthique. Je suppose que l'on pourrait justifier une action violente en alléguant qu'il met la vie de tous les passagers en péril, sans leur consentement.

Malgré cela, je pense que ce n'est pas une bonne idée. Delagard est trop rusé. Trop dangereux et trop fort. Il est en permanence sur ses gardes. Et les autres, dans leur majorité, lui sont fidèles, ou bien ont peur de lui, ce qui revient au même. Ils ne feront rien pour nous aider. Bien au contraire, c'est plutôt lui qu'ils aideront. Si vous essayez de faire une crasse à Delagard, vous risquez fort de le regretter.

— Vous avez parlé de trois raisons, dit Henders d'un ton glacial. Cela fait deux.

— La troisième raison, dit Lawler, c'est ce dont Onyos m'a parlé l'autre jour. Même si vous réussissiez à vous emparer du navire, comment vous y prendriez-vous pour regagner la Mer Natale ? Soyez réalistes. Il n'y a pas de vent et nos provisions de nourriture et d'eau douce sont presque épuisées. À moins d'avoir la chance de bénéficier d'un fort vent d'ouest, la meilleure solution pour nous est de continuer à faire route vers la Face en espérant pouvoir nous y réapprovisionner.

— C'est toujours ton avis, Onyos ? demanda Henders en lançant au cartographe un regard perplexe.

— Oui, nous sommes trop loin maintenant. De plus, nous sommes englués dans cette zone de calmes. Je pense vraiment que nous n'avons pas d'autre choix que de continuer à suivre notre route actuelle.

— C'est ton opinion ? demanda Henders.

— Oui, je pense, dit Felk.

— De continuer à suivre un malade mental qui nous emmène dans un lieu dont nous ne savons rigoureusement rien ? Un lieu qui grouille probablement de dangers dont nous n'avons pas la moindre idée ?

— Cette perspective ne me plaît pas plus qu'à toi. Mais, comme le dit le toubib, il faut être réaliste. Bien sûr, si le vent devait tourner...

— Je vois, Onyos. Ou bien si des anges devaient descendre du ciel pour nous apporter un grand tonneau d'eau douce.

Un long silence tendu emplît la minuscule cabine.

— Très bien, docteur, dit enfin Henders en relevant la tête. Cela ne nous mène nulle part. Et je ne voudrais pas abuser de votre temps. C'était juste une invitation amicale à boire un verre avec nous, mais je vois que vous êtes très fatigué. Bonne nuit, docteur. Faites de beaux rêves.

— Allez-vous essayer de faire quelque chose, Dann ?

— Je ne vois pas en quoi cela peut vous concerner, docteur.

— Très bien, dit Lawler. Bonne nuit à tous.

— Onyos, dit Henders, veux-tu rester un petit moment ?

— Comme tu voudras, Dann.

Le cartographe semblait tout disposé à se laisser convaincre.

Bande d'idiot, songea Lawler en se dirigeant vers sa cabine. Ils jouent aux mutins ! Mais il doutait fort que cela pût déboucher sur

quelque chose. Felk et Tharp n'étaient que des mauviettes et Henders n'était pas de taille à lutter seul contre Delagard. Il ne se passerait rien et le navire poursuivrait sa route vers la Face des Eaux. Cela lui semblait être la conclusion la plus vraisemblable de ces intrigues et de ces complots.

Lawler fut réveillé pendant la nuit par des bruits venant d'en haut ; des cris, quelques coups sourds, le bruit d'une course sur le pont. Puis il perçut un hurlement de rage assourdi par les bordages du pont et il comprit qu'il s'était trompé. Les mutins étaient quand même passés à l'action. Il se dressa sur son séant en clignant des yeux. Sans prendre le temps de s'habiller, il se leva, s'élança dans la coursive et grimpa l'échelle.

L'aube allait paraître. Le ciel était d'un gris-noir et la Croix toujours de guingois, dans la position qui était la sienne sous ces latitudes. Un drame étrange se déroulait sur le pont, près de l'écoutille avant. À moins que ce ne fût une farce.

Deux silhouettes se poursuivaient avec frénésie autour de l'écoutille ouverte en hurlant et en gesticulant furieusement. Il fallut quelques instants aux yeux ensommeillés de Lawler pour reconnaître Dann Henders et Nid Delagard. C'est Henders qui courait après l'armateur.

Dann Henders brandissait comme une lance une des gaffes de Kinversion et il pourchassait Delagard autour de l'écoutille en donnant de grands coups dans le vide de l'arme improvisée qu'il était manifestement résolu à planter entre les omoplates de l'armateur. Il l'avait déjà atteint au moins une fois. La chemise de Delagard était déchirée et Lawler vit sur son épaule droite une mince traînée de sang, comme un filet rouge cousu sur le tissu, qui allait en s'élargissant.

Mais Henders agissait seul. Dag Tharp se tenait près du bastingage, ouvrant des yeux ronds, immobile comme une statue. Onyos Felk était à côté de lui. Dans la mâture, Léo Martello et Pilya Braun restaient pétrifiés, l'air incrédule et horrifié.

— Dag ! rugit Henders. Où es-tu, Dag ? Je t'en prie, viens me donner un coup de main !

— Je suis là... je suis là, murmura le radio d'une voix rauque qui ne portait pas à plus de cinq mètres, mais sans faire un mouvement.

— Je t'en prie ! répéta Henders d'une voix dégoûtée en montrant le poing à Tharp avant de se jeter sauvagement sur Delagard pour le transpercer de son arme. Mais l'armateur réussit – de justesse – à esquiver la pointe de la gaffe. Il regarda par-dessus son épaule en jurant. Il avait le visage luisant de sueur et les yeux flamboyants de haine et de rage.

Quand Delagard passa près du mât de misaine dans sa course folle

autour de l'écouille, il leva la tête.

— Aide-moi ! lança-t-il d'une voix pressante à Pilya Braun, debout sur la vergue, juste au-dessus de lui. Vite ! Ton couteau !

Pilya défit prestement la gaine protégeant le couteau d'os aiguisé qu'elle portait toujours à la ceinture et lança le tout à Delagard au moment où il passait au-dessous d'elle. D'un geste vif, l'armateur l'attrapa au vol et tira le couteau de son fourreau, la main serrée sur le manche. Puis il pivota sur lui-même et fonça sur Henders qui, surpris par cette volte-face, n'eut pas le temps de s'arrêter et se retrouva devant l'armateur. Delagard écarta la longue gaffe d'un brusque mouvement du poignet et, passant sous la hampe, il lança le bras en avant et plongea la lame du couteau jusqu'à la garde dans la gorge de Henders.

Dann Henders poussa un grognement et battit l'air de ses bras. La stupéfaction se peignit sur son visage. Il lâcha la gaffe qui retomba sur le côté. Étreignant Henders comme s'ils étaient amants, Delagard passa son autre main derrière la nuque de l'ingénieur et, avec une sorte d'étrange tendresse, il le serra très fort contre lui en enfonçant la lame du couteau.

Les yeux exorbités de Dann Henders brillaient comme deux pleines lunes dans le gris de l'aube. Il émit un gargouillement et un jet de sang d'un rouge sombre fusa de sa bouche. Sa langue apparut, toute gonflée. Delagard le soutenait tout en gardant le couteau enfoncé.

— Nid ! s'écria Lawler, quand il fut enfin capable d'articuler. Mon Dieu ! Qu'avez-vous fait ?

— Vous voulez être le prochain, doc ? demanda calmement Delagard.

L'armateur retira la lame en la faisant sauvagement tourner dans la plaie avant de la sortir et il fit un pas en arrière. Un torrent de sang jaillit aussitôt. Le visage de Dann Henders était devenu noir. Il fit un pas hésitant, puis un autre, tel un somnambule. La stupéfaction se lisait encore dans ses yeux.

Puis ses jambes se dérochèrent sous lui et il s'affaissa. Lawler sut qu'il était mort avant d'avoir touché le pont.

Pilya avait sauté de sa vergue. Delagard lui lança le couteau qui atterrit à ses pieds.

— Merci, dit-il d'un ton désinvolte. Tu m'as bien rendu service.

Soulevant le corps de Henders comme s'il ne pesait rien, un bras passé autour des épaules du mort et l'autre glissé entre les jambes, Delagard se dirigea à grands pas vers le bastingage, leva le corps au-dessus de sa tête et le balança dans la mer comme un sac d'ordures.

Tharp n'avait pas bougé pendant toute la scène. Delagard s'avança vers lui et le gifla à toute volée, assez fort pour projeter sa tête en

arrière.

— Vous n'êtes qu'un petit merdeux, souffla l'armateur, un sale lâche. Vous n'avez même pas eu le courage de mettre à exécution votre propre complot. Je devrais vous balancer par-dessus bord, vous aussi, mais vous n'en valez même pas la peine.

— Nid !... Nid, je vous en prie !...

— La ferme ! Foutez le camp d'ici !

Delagard se retourna d'un bloc et foudroya Felk du regard.

— Et vous, Onyos ? Étiez-vous dans le coup, vous aussi ?

— Pas moi, Nid ! Jamais je n'aurais fait ça ! Vous le savez bien !

— Pas moi, Nid ! répéta Delagard en le singeant méchamment. Pauvre lèche-cul ! Vous n'avez même pas eu ce courage ! Mais vous n'êtes qu'un dégonflé ! Et vous, Lawler ? Allez-vous me recoudre ou bien faites-vous partie de cette conspiration ? Vous n'étiez même pas sur le pont ! C'est dans votre lit que vous vous mutinez ?

— Non, je n'en faisais pas partie, répondit posément Lawler. Je trouvais cette idée stupide et je le leur ai dit.

— Vous étiez au courant et vous ne m'avez pas averti ?

— Exact, Nid.

— Il est du devoir de celui qui ne se rend pas complice d'une mutinerie d'informer le capitaine de ce qui se trame contre lui. C'est une loi de la mer. Vous ne l'avez pas respectée.

— Exact, répéta Lawler. Je ne l'ai pas respectée.

Delagard réfléchit pendant quelques instants, puis il haussa les épaules.

— Très bien, doc, dit-il. Je crois que je vois ce que vous voulez dire.

Delagard regarda autour de lui.

— Que quelqu'un nettoie le pont, dit-il. J'aime qu'un navire soit propre. Onyos, ajouta-t-il à l'adresse de Felk qui semblait encore abasourdi, prenez la barre, si vous êtes en état de le faire. Il faut que j'aille faire soigner cette égratignure. Venez, doc. Je suppose que je peux vous faire confiance pour cela.

À midi, le vent se leva brusquement, comme si la mort de Henders avait eu valeur de sacrifice pour les dieux qui décidaient des variations atmosphériques sur Hydros. Sur la vaste étendue de la mer calme, le grondement sourd de rafales venues de très loin, du pôle en réalité, se fit entendre. Un coup de vent brusque, âpre et froid.

Des vagues se formèrent aussitôt. Le navire, immobilisé pendant si longtemps, piqua du nez dans un creux, se redressa, puis donna de nouveau de la gîte. Le ciel s'assombrit avec une stupéfiante soudaineté. Le vent apportait de la pluie.

— Des seaux ! rugit Delagard. Des tonneaux !

Personne n'avait besoin de ses hurlements pour réagir. Le quart de repos sortit aussitôt du poste d'équipage et tout le monde s'activa sur le pont. Tout ce qui pouvait retenir de l'eau fut sorti pour recueillir la pluie. Pas seulement les jarres, les barils et les pots de toutes sortes, mais des chiffons propres, des couvertures et des vêtements, tous les tissus pouvant absorber l'eau de pluie et être tordus après l'orage. La dernière pluie remontait à plusieurs semaines ; la prochaine pouvait ne pas avoir lieu avant encore aussi longtemps.

La pluie fut une bonne diversion qui atténua le choc de la tentative de mutinerie et de la mort violente de Henders. Nu sous les gouttes fraîches, courant en tous sens avec les autres pour transvaser l'eau des petits récipients dans les grands.

Lawler l'accueillit avec plaisir. La scène de cauchemar qui s'était déroulée sur le pont avait fait sur lui une vive impression, tout à fait inattendue, et avait fait sauter tout un ensemble de défenses durement acquises. Cela faisait bien longtemps qu'il ne s'était senti aussi naïf, aussi candide. Une gerbe de sang, de la chair à vif, déchiquetée, et même la mort violente faisaient partie de son quotidien, de ses activités professionnelles et il n'y attachait pas une grande importance. Mais un meurtre de sang-froid ? Jamais il n'avait été témoin d'un meurtre. Jamais il n'avait réellement envisagé que cela pût se produire. Malgré les bravades de Dag Tharp qui préconisait de balancer Delagard par-dessus bord, Lawler avait de la peine à croire qu'un être humain fût véritablement capable d'ôter la vie à un autre. Il ne faisait pourtant aucun doute que Delagard avait agi en état de légitime défense, mais il avait tué Henders froidement, calmement, sans aucun scrupule. Devant ces affreuses réalités, Lawler se sentait rempli d'une humiliante candeur. Le vieux et sage docteur Lawler, l'homme qui avait tout vu, se mettait à trembler comme une femmelette devant un acte de violence archaïque. C'était ridicule ; et pourtant c'était vrai. Le choc de cette scène bouleversante avait été extrêmement violent.

Archaïque était le mot juste. Le mélange d'efficacité et d'insensibilité avec lequel Delagard s'était débarrassé de son poursuivant était assurément moyenâgeux, sinon franchement préhistorique ; une main levée avait surgi d'un passé ténébreux, un acte funeste digne des premiers âges de l'humanité s'était répété ce matin-là sur le pont de la Reine d'Hydros. Lawler eût été à peine plus surpris en découvrant la Terre elle-même dans le ciel, suspendue au-dessus des mâts du navire, laissant couler du sang de chacun de ses continents peuplés. Tel était le résultat de tous ces siècles de civilisation. Qu'en était-il donc de la croyance universelle, profondément enracinée, selon laquelle des passions ancestrales de cette sorte n'avaient plus cours et l'espèce humaine était parvenue à

supprimer la violence brute et sanglante.

Oui, autant que l'eau douce absolument vitale, l'orage fut une diversion qui tombait à point. La pluie lava sur le pont la tache rouge du péché. Lawler espérait oublier aussi vite que possible ce qui s'était passé ce matin-là.

Pendant la nuit, il fit des rêves troublants, des rêves emplis non pas de sang, mais de puissantes images érotiques.

Des silhouettes évanescentes de femmes dansaient autour de Lawler dans son sommeil, des femmes sans visage, simples corps en mouvement, réceptacles impersonnels du désir. Elles étaient anonymes, mystérieuses, pure essence féminine sans identité spécifique, tablettes vierges ; un défilé de seins ballants, de hanches larges, de croupes pleines, d'épais triangles pubiens. Il avait parfois le sentiment que la danse n'était faite que d'une suite de seins détachés de leur corps ou d'une succession de cuisses ouvertes, de lèvres humides et luisantes. Ou encore de doigts agiles, de langues aguichantes.

Il se tournait et se retournait sans cesse, toujours sur le point de se réveiller, toujours retombant dans un sommeil qui lui apportait de nouveaux élans de sensualité fiévreuse. Sa couchette était entourée d'une nuée de femmes aux yeux bridés et au regard impudique, aux narines dilatées, au corps sans voiles. Il y avait maintenant des visages sur les corps, les visages des femmes de Sorve qu'il avait connues et aimées, et qu'il croyait sorties de sa mémoire. Une légion de femmes, toutes les conquêtes de sa jeunesse studieuse qui reprenaient vie et se pressaient autour de lui ; visages immatures d'adolescentes, visages empreints de concupiscence de femmes plus mûres jouant avec un garçon de la moitié de leur âge, visages tendus, au regard perçant, de femmes atteintes par un amour qu'elles savaient sans espoir. L'une après l'autre, elles passaient à portée de la main de Lawler, elles le laissaient les toucher et les attirer à lui, puis elles s'évanouissaient pour être aussitôt remplacées par une autre. Sundira... Anya Braun... Boda Thalheim, qui n'était pas encore la sœur Boda... Mariam Sawtelle... Mireyl... Encore Sundira... Meela... Moira... Sundira... Sundira... Anya... Mireyl... Sundira...

Lawler éprouvait tous les tourments qui peuvent naître du désir, mais il n'avait aucun espoir de l'assouvir. Son pénis était énorme, douloureux, une bûche. Ses testicules étaient deux poids de fonte. Une odeur féminine, puissante et entêtante, irritante, irrésistible, emplissait son nez et sa bouche, l'étouffait comme une couverture, s'insinuait au fond de sa gorge et pénétrait dans ses poumons en feu.

Mais derrière ces images, derrière ces fantasmes, derrière les sensations pénibles de désarroi et de frustration, il y avait autre chose, une étrange vibration, peut-être un son, peut-être pas, plutôt un faisceau d'impulsions sensorielles continues, qui remontait dans son corps, du bas-ventre jusqu'au crâne. Il le sentait pénétrer en lui comme une lance de glace, juste derrière ses testicules, et remonter à travers l'entrelacs fumant de ses intestins, à travers son diaphragme et jusqu'à son cœur, lui transperçant la gorge et s'enfonçant dans son cerveau. Il était empalé sur cette lance et il tournait lentement, tel un poisson grillant sur une broche. Plus il tournait, plus l'intensité des sensations érotiques augmentait, jusqu'à ce qu'il lui semble que plus rien d'autre n'existait dans l'univers que le besoin de trouver une partenaire avec qui s'unir immédiatement.

Il se leva de sa couchette sans très bien savoir s'il était réveillé ou s'il rêvait encore, puis il s'engagea dans la coursive. Il monta l'échelle, il atteignit l'écoutille, il arriva sur le pont.

C'était une nuit douce et sans lune. La Croix inclinée dans le ciel évoquait des traînées de pierres précieuses semées au petit bonheur. La mer était calme et de petites ondulations miroitaient à la clarté des étoiles. Une bonne brise soufflait. Les voiles étaient établies et gonflées.

Des silhouettes se déplaçaient : des somnambules, des rêveurs. Elles étaient aussi vagues et irréelles que les silhouettes des rêves de Lawler. Il savait qu'il les connaissait, mais il était incapable de mettre un nom sur elles. Elles n'avaient pas d'identité. Il distingua un homme au corps court et massif, un autre osseux et anguleux, un troisième, tout petit, émacié, avec des fanons pendant sous le cou. Mais ce n'était pas un homme qu'il cherchait. Au loin, vers la poupe, se tenait une grande femme brune et mince. Il se dirigea vers elle. Mais, avant qu'il ait pu l'atteindre, un autre homme apparut, un grand costaud aux yeux étincelants qui surgit de l'ombre et saisit la femme par le poignet. Ils se laissèrent tous deux tomber sur le pont.

Lawler se retourna. Il y avait d'autres femmes sur ce navire. Il allait en trouver une. Il le fallait.

La douleur lancinante entre ses jambes devenait insupportable. Cette étrange vibration continuait de le transpercer, elle remontait sur toute la longueur de son torse, traversait l'œsophage et s'insinuait dans son crâne. Elle provoquait la sensation de brûlure froide d'une chandelle de glace aux bords tranchants.

Il enjamba un couple étendu sur le pont ; un homme d'un certain âge, grisonnant, au corps ramassé et vigoureux, et une femme plantureuse à la peau sombre et aux cheveux dorés. Lawler avait vaguement l'impression de les avoir connus, mais, cette fois encore, il fut incapable de mettre des noms sur ces corps. Un peu plus loin, un

petit homme aux yeux étincelants allait et venait tout seul sur le pont. Puis il vit un autre couple qui s'étreignait avec frénésie, un colosse aux muscles saillants et une jeune femme au corps souple et vigoureux.

— Viens ! lança une voix dans l'ombre. Toi, viens !

Vautrée sous la passerelle, une femme robuste, au corps épanoui, au visage plat et à la crinière orange, à la figure et aux seins semés de taches de rousseur, lui faisait signe d'approcher. Son corps était luisant de sueur et sa respiration précipitée. Lawler s'agenouilla devant elle et elle l'attira à elle en refermant les mains entre ses cuisses.

— Donne-la-moi ! Donne-la-moi !

Il pénétra aisément en elle. Elle était chaude, humide et douce. Elle referma les bras autour de sa nuque et l'écrasa contre les deux globes de ses seins. Elle poussa avidement ses hanches contre lui. Ce fut rapide, violent, farouche, un moment de plaisir âpre et bestial. Dès qu'il commença à remuer en elle, Lawler sentit les parois humides et brûlantes du sexe de la femme palpiter et se refermer sur lui en longs frissons spasmodiques. Il sentit les impulsions du plaisir courir le long des fibres nerveuses de la femme. Il éprouva ce qu'elle éprouvait ; voilà qui était troublant. Quelques instants plus tard, il atteignit l'orgasme à son tour et son plaisir fut double, engendré non seulement par ses propres sensations, mais par celles de la femme tandis qu'elle recevait sa semence. C'était décidément très étrange. Il lui était difficile de déterminer où s'achevait sa propre conscience et où commençait celle de la femme.

Il se détacha d'elle en roulant sur le pont. Elle tendit les bras en essayant de l'attirer de nouveau. Trop tard, il était déjà parti ! Il avait envie d'une autre partenaire. Le bref moment de plaisir n'avait pas assouvi, tant s'en faut, le désir impétueux qui le poussait. Rien ne pourrait peut-être jamais l'assouvir. Il allait maintenant essayer de trouver la grande femme mince ou bien la jeune femme robuste, aux jambes fuselées, qui semblait déborder de vitalité. Ou même la grosse femme à la peau sombre et aux cheveux dorés. Aucune importance. Il était insatiable, inépuisable.

Là-bas, la femme mince, seule ! Lawler se dirigea vers elle. Trop tard ! L'homme trapu aux cheveux longs et à la poitrine aussi développée que celle d'une femme venait de la saisir par le bras et il l'entraînait. Ils se fondirent dans l'obscurité.

Soit. Eh bien, la grosse...

Ou la jeune...

— Lawler ! lança une voix d'homme.

— Qui est là ?

— Quillan ! Par ici ! Par ici !

C'était l'homme anguleux, celui qui n'avait que la peau sur les os.

Il sortit de derrière l'endroit où était arrimé le glisseur et sa main se referma sur le bras de Lawler. Le médecin se dégagea d'un mouvement brusque.

— Non, pas vous... Ce n'est pas un homme que je cherche...

— Moi non plus. Ni un homme, ni une femme. Bon Dieu, Lawler ! Êtes-vous tous devenus fous ?

— Comment ?

— Restez là, avec moi, et regardez ce qui se passe. Regardez cette orgie insensée.

— Comment ? dit Lawler en secouant la tête pour essayer de clarifier ses idées. Comment ? Quelle orgie ?

— Regardez, là-bas, Sundira Thane et Delagard qui s'en donnent à cœur joie. Et Kinverson avec Pilya ! Et là-bas, regardez, c'est Neyana qui implore quelqu'un de la prendre ! Et vous, vous venez juste de la quitter et déjà vous en redemandez. Jamais je n'ai rien vu de tel !

— J'éprouve... une douleur... là..., dit Lawler, les mains refermées sur ses bourses.

— Ce sont des émanations venues de la mer qui provoquent tout cela. Qui s'attaquent à nos cerveaux. Moi aussi, je le ressens, mais je parviens à me contrôler. Alors que vous... vous êtes tous devenus complètement enragés.

Lawler avait beaucoup de difficulté à comprendre ce que lui disait le grand homme maigre. Il commença à s'éloigner et il vit la grosse femme à la crinière dorée qui arpentait le pont à la recherche de son prochain partenaire.

— Lawler ! Revenez !

— Attendez... Plus tard... Nous parlerons plus tard...

Tandis qu'il s'avavançait d'un pas mal assuré vers la femme, il vit une silhouette sèche, masculine, à la peau sombre, le dépasser.

— Monsieur le père Quillan ! s'écria l'homme. Monsieur le docteur ! Je le vois ! Il est là, sur la coque !

— Que voyez-vous, Gharkid ? demanda l'homme anguleux répandant au nom de Quillan.

— Un gros mollusque, monsieur le prêtre. Fixé sur la coque. Ce doit être lui qui nous envoie une substance chimique, une drogue...

— Lawler ! Allez voir ce que Gharkid a découvert !

— Plus tard... plus tard...

Mais ils étaient sans pitié. Ils s'avancèrent vers lui et le prirent chacun par un bras, puis ils l'entraînèrent vers le bastingage. Lawler se pencha pour regarder. À cet endroit les sensations étaient beaucoup plus intenses qu'en n'importe quel autre point du navire. Lawler sentait des vibrations lentes et cadencées parcourir sa colonne vertébrale et lui marteler le bas-ventre. Ses testicules battaient comme des cloches. Son pénis rigide, agité de tremblements et de petites

secousses, était pointé vers les étoiles.

Lawler fit un violent effort pour retrouver sa clarté d'esprit. Il avait énormément de peine à comprendre ce qui se passait.

Quelque chose avait envahi le navire, précipitant tout le monde dans des abîmes de lubricité.

Des noms commençaient à lui revenir en mémoire et ils les accolait à des visages et à des corps. Quillan. Gharkid. Eux avaient résisté à cette force. Et il y avait les autres, ceux qui n'avaient pas résisté : lui et Neyana, Sundira et Martello, Sundira et Delagard, Kinverson et Pilya, Felk et Lis. Changements fiévreux de partenaires, sarabande sans fin de verges et de vulves. Où était Lis ? Il avait envie de Lis. Jamais encore il n'avait eu envie d'elle. Jamais non plus il n'avait eu envie de Neyana. Mais maintenant il avait envie d'elles. Oui, Lis, tout de suite. Et ensuite Pilya. Lui donner enfin ce qu'elle attendait depuis le début du voyage. Et après Sundira. L'arracher à ce répugnant Delagard. Oui, Sundira, et puis encore Neyana et Lis et Pilya... Sundira, Neyana, Pilya, Lis... Baiser jusqu'à l'aube... baiser jusqu'à midi... baiser jusqu'à la fin des temps...

— Je vais tuer cette saloperie, dit Quillan. Passez-moi la gaffe, Natim.

— Vous ne sentez donc pas sa force ? demanda Lawler. Vous êtes donc immunisé contre elle ?

— Bien sûr que non, répliqua le prêtre.

— Mais alors, vos vœux...

— Ce ne sont pas mes vœux qui me retiennent, Lawler, c'est simplement la peur. La gaffe devrait être juste assez longue, poursuivit Quillan en se tournant vers Gharkid. Tenez-moi les jambes pour que je ne bascule pas par-dessus bord.

— Laissez-moi le faire, dit Lawler. Mes bras sont plus longs que les vôtres.

— Restez où vous êtes !

Le prêtre se laissa glisser par-dessus le plat-bord et descendit en se trémoussant le long de la coque. Gharkid saisit ses jambes tandis que Lawler retenait le petit homme. Le médecin regarda par-dessus le plat-bord et il vit une sorte de plaque d'un jaune vif, large d'à peu près un mètre, fixée sur la coque du navire, juste au-dessus de la ligne de flottaison. Au centre de la créature circulaire s'élevait un petit dôme plissé. Quillan allongea le bras aussi loin qu'il le put et piqua la créature de la pointe de la gaffe. Une fois, deux fois, trois fois. Un petit jet de fluide bleuté sortit du dos de la créature comme une fontaine sans pression. Quillan porta un nouveau coup et la créature fut parcourue de frémissements convulsifs.

Lawler sentit la douleur s'atténuer dans son bas-ventre.

— Serrez-moi plus fort ! s'écria Quillan. Je commence à glisser !

— Non, monsieur le prêtre ! Non !

Lawler referma les mains autour des chevilles dressées vers le ciel. Il sentit le corps du prêtre se raidir tandis qu'il s'écartait de la coque pour prendre de l'élan avant de frapper d'un coup sec avec la gaffe. La créature fixée à la coque se mit à onduler frénétiquement sur tout son périmètre. Le jaune tourna au vert profond, puis au noir. Des excroissances charnues et ondulantes se formèrent soudain dans la surface molle ; la créature se décolla de la coque et retomba dans la mer où elle fut aussitôt engloutie dans le sillage du navire.

Lawler sentit se dissiper en quelques instants les brumes qui obscurcissaient son cerveau.

— Mon Dieu ! murmura-t-il. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ?

— Gharkid a dit que c'était un mollusque, répondit Quillan qui tremblait comme un homme soulagé de quelque tension insupportable. Il était fixé à la coque et il sécrétait toutes sortes de puissantes phérormones. Certains étaient capables d'y résister. Les autres non.

Lawler parcourut le pont du regard. Des silhouettes nues se déplaçaient, l'air hébété, tels des somnambules tirés du sommeil. Léo Martello se tenait près de Neyana et la regardait fixement, comme s'il ne l'avait jamais vue de sa vie. Kinversion était avec Lis Niklaus. Le regard de Lawler croisa celui de Sundira. Elle semblait encore abasourdie et frottait nerveusement, anxieusement son ventre plat, comme pour effacer l'empreinte du corps de Delagard sur sa peau.

Le mollusque était un funeste présage. Sous ces latitudes australes, la Mer Vide semblait devenir moins vide.

Une nouvelle espèce de drakkens fit son apparition. Ils ressemblaient beaucoup à leurs congénères du Nord, mais ils étaient plus gros et avaient l'air encore plus rusé, avec un regard encore plus gaïement calculateur. Au lieu de se déplacer en bancs de plusieurs centaines d'individus, ces nouveaux drakkens n'était pas plus de quelques douzaines et, quand leur longue tête tubulaire sortit de l'eau, les voyageurs virent qu'ils étaient très espacés, comme si chaque membre du groupe exigeait et recevait de ses compagnons une généreuse portion de territoire. Les drakkens accompagnèrent le navire pendant de longues heures, nageant infatigablement tout en gardant le nez en l'air. Leurs yeux écarlates et brillants ne se fermaient jamais. Il était facile d'imaginer qu'ils attendaient la tombée de la nuit pour essayer de se hisser à bord. Delagard donna l'ordre au quart qui était de repos de prendre son service plus tôt et de surveiller le pont en se munissant de gaffes.

Au crépuscule, les drakkens plongèrent, disparaissant tous en un instant, avec le synchronisme parfait propre à leur espèce, comme s'ils

avaient été aspirés dans quelque abîme gigantesque. N'étant pas persuadé qu'ils avaient disparu pour de bon, Delagard donna l'ordre aux patrouilles de rester sur le pont toute la nuit. Mais il n'y eut pas d'attaque et, le lendemain matin, il n'y avait sur la mer aucune trace des drakkens.

Le même jour, en fin d'après-midi, au moment où le soir commençait à tomber, une énorme masse molle, amorphe, d'une substance jaunâtre et gluante, s'approcha du navire, portée par le courant. Cette masse s'étendait interminablement, au moins sur plusieurs centaines de mètres. On eût presque pu croire, tellement sa surface était vaste, qu'il s'agissait de quelque bizarre sorte d'île ; une colossale île visqueuse, une île entièrement constituée de mucosités, un gigantesque agglomérat de morve. Quand ils furent un peu plus près, ils se rendirent compte que cette masse plissée et ridée était vivante, tout au moins en partie. Sa surface moutarde était parcourue de frémissements intermittents donnant naissance à de petites protubérances arrondies qui retombaient presque aussitôt dans le magma central.

— Et voilà, mesdames et messieurs ! lança Dag Tharp en prenant une pose théâtrale. La Face des Eaux, enfin !

— Moi, j'ai plutôt l'impression que c'est l'autre côté ! fit Kinverson en riant.

— Regardez ! s'écria Martello. Il y a des points lumineux qui s'élèvent et qui voltigent partout. C'est magnifique !

— On dirait des lucioles, dit Quillan.

— Des lucioles ? demanda Lawler.

— Il y en a sur Aurore. Ce sont des insectes munis d'organes luminescents. Mais vous savez ce que sont les insectes ? Ce sont des arthropodes, des animaux terrestres à six pattes, extrêmement répandus sur la plupart des planètes. Les lucioles sont donc des insectes qui sortent à la tombée de la nuit et qui font clignoter leur petite lumière. C'est très joli, très romantique. L'effet est voisin de ce que vous avez sous les yeux.

Lawler regarda. C'était en vérité un spectacle magnifique ; de minuscules fragments se détachaient de l'énorme masse turgide et s'élevaient dans l'air, portés par la brise, en émettant une vive lueur, une lumière jaune intense et brève, tels des astres infimes sous la voûte du ciel. Des dizaines, des centaines de ces fragments lumineux emplissaient l'air. Portés par le vent, ils s'élevaient, descendaient, remontaient sans cesser de clignoter.

Sur Hydros la beauté était presque toujours sujette à caution et Lawler éprouvait une inquiétude croissante en regardant la danse des lucioles.

— Une voile a pris feu ! hurla soudain Lis Niklaus.

Lawler leva la tête. Un certain nombre de lucioles étaient arrivées au-dessus du navire et, partout où elles se posaient sur les voiles, elles se fixaient et continuaient de brûler, mettant le feu aux fibres de bambou de mer entrelacées. De minuscules volutes de fumée s'élevaient en une douzaine d'endroits et de nombreux points rouges de fibres embrasées étaient visibles. En fait, le navire était attaqué !

Delagard donna l'ordre de virer de bord et la Reine d'Hydros s'écarta aussi vite que possible de l'ennemi boursofflé qui l'attaquait sur son flanc. Tous ceux qui ne participaient pas à la manœuvre furent envoyés dans la mâture pour protéger les voiles. Lawler se hissa tant bien que mal sur une vergue et commença à repousser les flammèches et à gratter celles qui s'étaient déjà fixées sur les voiles. Elles émettaient une chaleur infime mais persistante et c'est cette chaleur continue qui enflammait les fibres de bambou de mer. Lawler vit des endroits calcinés là où elles avaient été enlevées à temps, d'autres où la clarté des étoiles filtrait à travers de petits trous et même, tout en haut du hunier de misaine, là où la voile était en flammes, une langue de feu écarlate se terminant par un panache de fumée noire.

Kinverson grimpait rapidement vers le foyer d'incendie. Quand il l'atteignit, il avança les deux mains pour l'éteindre. L'une après l'autre, les flammes disparurent, comme par un tour de magie. En quelques instants, il ne resta plus que quelques points rougeoyants qui disparurent à leur tour. La flammèche ayant allumé le foyer s'était déjà envolée. Elle était tombée sur le pont quand les fibres s'étaient embrasées autour d'elle, laissant dans la voile un trou irrégulier, aux bords noircis, de la taille de la tête d'un homme.

Faisant force de voiles, le navire s'éloigna rapidement vers le sud-ouest. L'ennemi hideux, incapable d'avancer à la même allure, disparut en peu de temps. Mais les ravissantes flammèches, les adorables lucioles, portées par la brise, continuèrent, en nombre de plus en plus restreint, à les suivre pendant plusieurs heures, et Delagard attendit l'aube pour donner l'ordre aux défenseurs de redescendre sur le pont.

Sundira passa les trois jours suivants à réparer les voiles avec l'aide de Kinverson, de Pilya et de Neyana. Les voiles détachées des vergues, le navire n'avancait plus. Il n'y avait pas un souffle d'air ; le soleil tapait très fort ; la mer était calme. De temps en temps, au loin, un aileron apparaissait fugitivement à la surface des flots. Lawler avait le sentiment qu'ils étaient maintenant sous une surveillance constante.

Il calcula qu'il lui restait tout au plus une réserve d'une semaine d'extrait d'herbe tranquille.

Une nouvelle créature flottante, ni aussi gigantesque, ni aussi répugnante, ni aussi hostile que la dernière, s'approcha du navire.

Ovoïdale, parfaitement lisse, d'un beau vert émeraude, elle répandait une lumière rayonnante. Elle était immergée jusqu'à la moitié de sa hauteur, mais l'eau était si limpide à cet endroit que sa moitié inférieure brillante était entièrement visible. Son diamètre au point le plus large était d'une vingtaine de mètres et elle mesurait une douzaine de mètres de la base submergée au sommet arrondi.

Nerveux, prêt à tout, Delagard fit aligner tout le monde le long du bastingage et chacun saisit une gaffe. Mais la créature ovoïdale passa son chemin, aussi inoffensive qu'un gros fruit. Peut-être n'était-elle pas autre chose. Ils en virent deux autres le même jour, la première plus sphérique, la seconde plus allongée, mais elles semblaient appartenir à la même espèce. Ces créatures ne prêtaient apparemment aucune attention au navire. Lawler estima que ce qu'il leur manquait, c'était d'énormes yeux brillants pour mieux regarder le navire tandis qu'elles passaient en flottant. Mais leur surface était parfaitement lisse, aveugle, mystérieuse, étonnamment inexpressive. Il émanait d'elles une étrange solennité, une gravité massive et paisible. Le père Quillan déclara qu'elles lui rappelaient un évêque qu'il avait connu ; puis il lui fallut expliquer à tout le monde ce qu'était un évêque.

Après les créatures ovoïdales apparurent des poissons volants d'une espèce nouvelle, différents des élégants rase-vagues au corps iridescent de la Mer Natale et des hideux poissons-taupe des immensités océaniques. C'étaient des animaux au corps frêle et vernissé, longs d'une quinzaine de centimètres et munis d'ailes arachnéennes qui leur permettaient de s'élever à des hauteurs stupéfiantes. Les voyageurs les voyaient au loin décoller presque verticalement de l'eau et se déplacer dans l'air sur des distances extraordinaires avant de retomber en piqué et de replonger dans l'océan sans une éclaboussure ou presque. Quelques instants plus tard, ils reprenaient leur essor et redescendaient en se rapprochant chaque fois un peu plus du navire jusqu'à ce qu'ils se trouvent à une courte distance par tribord devant.

Ces poissons volants ne paraissaient pas plus dangereux que les énormes créatures ovoïdales vert émeraude qu'ils avaient vues passer la veille. Ils volaient si haut qu'ils ne risquaient pas de heurter quelqu'un sur le pont et il n'était pas nécessaire de baisser la tête ou de se mettre à l'abri comme lorsque passait un vol de poissons-taupe. Ils étaient magnifiques, brillant de mille feux sur le fond bleu métallique de la voûte du ciel, si beaux que tous les voyageurs se retournaient pour les regarder voler.

Leur corps était presque transparent et il était facile, quand ils passaient à toute allure au-dessus du pont, de distinguer les os très fins, l'estomac palpitant, tout rond, d'un rouge violacé, et le réseau de minuscules veines bleues.

Oui, ils étaient très beaux, mais, en se déplaçant dans l'air, ils laissaient tomber sur le navire une étrange petite bruine miroitante, une pluie fine de gouttelettes sombres et luisantes qui mordaient la peau et brûlaient tout ce qu'elles touchaient.

Au début, personne ne se rendit compte de ce qui se passait. Les premières irritations provoquées par les sécrétions des poissons volants n'étaient qu'un désagrément à peine perceptible. Mais la douleur allait en s'amplifiant : l'acide pénétrait insensiblement dans la chair et ce qui n'avait été qu'une infime démangeaison se transformait en horrible souffrance.

Lawler se tenait à l'avant, sous les voiles de misaine qui l'abritaient du plus fort du bombardement. Quelques gouttelettes éparses tombèrent sur son avant-bras, de quoi provoquer tout juste un froncement de sourcils. Mais il vit apparaître tout près de lui quelques marques mouchetées sur le bois jaune et poli du pont et, relevant la tête, il découvrit ses camarades de bord qui se tortillaient en tous sens et hurlaient en tapant sur leurs bras et en se frottant les joues.

— Couchez-vous ! s'écria-t-il. Tout le monde à l'abri ! Cela vient des poissons volants !

Les assaillants qui avaient survolé le navire s'éloignaient déjà. Mais une seconde vague d'assaut décollait à tribord.

L'attaque aérienne dura près d'une heure et il y eut en tout une demi-douzaine de vagues. Quand l'alerte fut levée, les victimes défilèrent dans la cabine de Lawler pour faire soigner leurs brûlures.

Sundira, qui se trouvait dans la mâture quand le bombardement avait commencé, fut la dernière à entrer. Comme elle ne portait qu'un pagne autour de la taille au moment de l'attaque, tout son corps était couvert de cloques. Lawler l'enduisit en silence de pommade. Elle était nue devant lui et ses mains couraient sur la peau douce et frottaient pour faire pénétrer l'onguent. Autour des mamelons, le long des cuisses, en remontant vers l'aîne pour s'arrêter à quelques millimètres de son sexe.

Ils n'avaient pas fait l'amour depuis la nuit où le mollusque s'était fixé sur la coque du navire, mais Lawler n'éprouvait pas le moindre désir en la caressant, même aux endroits les plus intimes de son corps.

Sundira le perçut, elle aussi. Lawler sentit les muscles de la jeune femme se contracter sous les doigts insistants du médecin.

— Tu me malaxes comme un quartier de viande, Val ! lança-t-elle enfin d'un ton furieux.

— Je suis un praticien qui s'efforce de soigner une patiente dont la peau est couverte de foutues cloques !

— C'est tout ce que je suis pour toi ?

— Pour l'instant, oui. Tu t'imagines peut-être qu'un médecin se met à haleter dès qu'il pose la main sur le corps d'une jolie patiente ?

— Mais je ne suis pas n'importe quelle patiente ?

— Bien sûr que non.

— Alors, pourquoi me fuis-tu depuis plusieurs jours ? Et maintenant, tu me traites comme une étrangère. Quel est le problème, Val ?

— Un problème ? dit-il, l'air préoccupé, en lui donnant une petite tape sur la hanche. Tourne-toi, je n'ai pas encore massé le creux de tes reins. Où vois-tu un problème, Sundira ?

— J'ai l'impression que tu n'as plus envie de moi.

Lawler plongeait les doigts dans le pot d'onguent et commença de lui masser le bas du dos, juste au-dessus des fesses.

— Je ne savais pas que nous avions un calendrier précis.

— Bien sûr que non, mais regarde comment tu poses les mains sur moi.

— Je viens juste de t'expliquer, dit Lawler, mais je vais recommencer. Je croyais que tu étais venue pour te faire soigner et non pour faire l'amour. Un médecin apprend très tôt que ce n'est jamais une bonne idée de mélanger les deux. Et puis l'idée m'a traversé l'esprit, et ce n'est plus une question d'éthique, mais de simple bon sens, que tu n'aurais peut-être pas envie que je saute sur toi à un moment où ton corps est couvert de cloques douloureuses. D'accord ?

Leur première querelle était-elle sur le point d'éclater ?

— Cela te paraît raisonnable, Sundira ?

Elle se retourna brusquement pour lui faire face.

— C'est à cause de ce qui s'est passé avec Delagard, n'est-ce pas ?

— *Quoi ?*

— L'idée qu'il a posé les mains sur moi – et pas seulement les mains – t'est insupportable et tu ne veux plus rien avoir à faire avec moi.

— Tu parles sérieusement ?

— Oui. Et je sais que j'ai raison. Si tu pouvais voir l'expression de ton visage...

— Nous étions tous comme fous pendant que cette saloperie était fixée sur la coque. Personne ne peut porter la responsabilité de ce qui s'est passé cette nuit-là. Crois-tu que j'avais envie de baiser Nevana ? Si tu veux savoir la vérité, Sundira, c'est toi que je cherchais quand je suis arrivé sur le pont. Dans l'état où j'étais, je ne me souvenais plus de ton nom et je ne savais même pas comment je m'appelais. Mais, dès que je t'ai vue, j'ai eu envie de toi et je me suis dirigé vers toi, mais Léo Martello m'a devancé. À ce moment-là, Neyana m'a appelé et je suis allé avec elle. J'ai agi sous l'influence de cette créature, comme toi, comme tout le monde. Tout le monde, sauf le père Quillan et Gharkid. Nos deux saints hommes.

Lawler avait le feu aux joues et il sentait les battements de son cœur s'accélérer.

— Écoute, Sundira, je suis au courant depuis le début de ta liaison avec Kinverson et cela n'a rien empêché. Pendant la nuit du mollusque, tu es d'abord allée avec Martello, puis avec Delagard. Pourquoi voudrais-tu que ce que tu as fait avec Delagard soit plus important pour moi que ce que tu as fait avec les autres ?

— Avec Delagard, c'est différent. Tu le détestes. Il te dégoûte.

— Tu crois ?

— C'est un assassin et une brute. C'est à cause de lui que nous avons tous été chassés de l'île de Sorve et, depuis le début de cette expédition, il se conduit comme un tyran. Il tabasse Lis, il a tué Henders. Il ment, il triche, il ne recule devant rien pour arriver à ses fins. Toute sa personne te répugne et tu ne peux pas supporter qu'il m'ait baisée, même si je n'étais pas moi-même quand cela s'est produit. Alors, tu passes ta mauvaise humeur sur moi. Tu ne veux pas poser la bouche là où Delagard a posé la sienne et je ne parle pas du reste. N'est-ce pas que j'ai raison, Val ?

— Tu lis dans les pensées des gens, maintenant ? Je ne savais pas que tu avais le don de télépathie, Sundira.

— N'essaie pas de faire le malin. C'est vrai ou ce n'est pas vrai ?

— Écoute, Sundira...

— Oui, c'est donc vrai.

Le ton froid et dur de la jeune femme s'adoucit brusquement et le regard qu'elle posa sur lui débordait de tendresse et de désir.

— Val, Val, tu ne crois pas que cela me dégoûte aussi de savoir que cet homme est entré en moi ? Tu ne crois pas que j'ai essayé depuis de faire disparaître toutes les traces de cette présence ? Mais cela ne devrait pas être ton problème ; il n'y a pas de marques sur ma peau aux endroits où il m'a touchée. Tu n'as pas le droit de te retourner contre moi sous le seul prétexte qu'une créature marine s'est collée à la coque de notre navire et nous a fait commettre des actes dont nous n'aurions jamais rêvé autrement.

Un nouvel éclair de colère traversa ses prunelles.

— Si ce n'est pas Delagard, qu'est-ce que c'est ? Dis-le-moi !

— Bon, d'accord, dit Lawler d'une voix chargée de honte. Je le reconnais, c'est à cause de Delagard.

— Merde, Val !

— Je suis absolument désolé.

— Vraiment ?

— Je crois que je n'avais pas réellement compris ce qui me tracassait jusqu'à ce que tu me balances tout ça à la tête. Mais, oui, oui, je suppose que cela me minait inconsciemment depuis cette nuit-là.

Imaginer la main de Delagard remontant entre tes jambes, les grosses lèvres molles de Delagard se posant sur tes seins. Lawler ferma les yeux en grimaçant.

— Mais ce n'est pas ta faute. Je me suis conduit avec la stupidité d'un adolescent.

— Tu as raison sur toute la ligne. Tu es particulièrement stupide. Et je tiens à te rappeler que, dans des circonstances normales, je n'aurais jamais, au grand jamais, laissé Delagard coucher avec moi. Même s'il avait été le dernier homme de la galaxie.

— C'est le diable qui t'a poussée à le faire, dit Lawler en souriant.

— Non, le mollusque.

— C'est la même chose.

— Puisque tu le dis... Mais, en réalité, il ne s'est rien passé. Il n'y a pas eu d'acte intentionnel de ma part. Et j'essaie de toutes mes forces de faire comme s'il ne s'était rien passé. Essaie, toi aussi... Je t'aime, Val.

Il tourna vers elle un regard stupéfait. Jamais cette phrase n'avait été prononcée entre eux et jamais il n'avait imaginé qu'elle pût l'être un jour. Cela faisait si longtemps que ces mots ne lui avaient pas été adressés qu'il ne se souvenait même plus de la dernière fois. Et maintenant ? Était-il censé le dire à son tour ? Elle souriait. Elle n'attendait pas qu'il lui dise quoi que ce fut. Elle le connaissait trop bien pour cela.

— Venez donc par ici, docteur, fit-elle. J'ai besoin d'un examen plus approfondi.

Lawler se retourna pour voir si la porte était fermée. Puis il s'avança vers elle.

— Fais attention à mes cloques, dit-elle.

Des sortes de périscopes géants se dressèrent au-dessus des flots, longues structures luisantes, hautes d'une vingtaine de mètres et surmontées de polygones bleus à cinq côtés. À une distance d'un demi-kilomètre environ, ils suivaient le navire d'un regard fixe et impassible. Il s'agissait à l'évidence de pédicules supportant des yeux. Mais les yeux de quoi ?

Les périscopes s'enfoncèrent dans l'eau et ne réapparurent point. Ensuite vinrent de grandes bouches béantes, énormes créatures similaires à celles de la Mer Natale, mais encore plus colossales ; assez grandes, semblait-il, pour englober la Reine d'Hydros d'un seul coup. Elles aussi restaient à distance, émettant, de jour comme de nuit, une lumière verte phosphorescente. Les bouches n'avaient pas la réputation de présenter un danger quelconque pour les navires, mais il s'agissait là de bouches de la Mer Vide, capables de tout. Les gouffres obscurs de leurs gorges béantes étaient un spectacle menaçant et inquiétant.

Puis ce fut toute la mer qui devint phosphorescente. À peine perceptible au début, juste une touche de couleur, une luisance ténue et plaisante, le phénomène s'intensifia. La nuit, le sillage du navire devenait une ligne de feu déchirant les flots. Et même de jour, les vagues émettaient de la lumière et les embruns passant par-dessus le bastingage scintillaient comme des pierres précieuses.

Il y eut une pluie de méduses urticantes. Il y eut les évolutions frénétiques d'un groupe de plongeurs fendait la surface de l'eau et bondissant si haut qu'ils semblaient vouloir s'envoler et demeurer suspendus dans l'air. Puis quelque chose qui ressemblait à un faisceau de perches de bois réunies par un paquet de vieilles cordes s'approcha en marchant sur l'eau. En son centre, dans une capsule ouverte, se trouvait une toute petite créature globulaire aux nombreux yeux qui semblait se déplacer sur des échasses.

Puis, un matin, Delagard, qui regardait par-dessus le plat-bord – toujours aux aguets, il multipliait les rondes pour parer à toute attaque –, recula brusquement.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Kinverson, Gharkid, venez par ici et regardez-moi ça !

Lawler se joignit au petit groupe. Delagard montrait quelque

chose du doigt. Lawler ne vit d'abord rien de particulier, puis il remarqua qu'une sorte de jupe tapissait la coque, vingt centimètres au-dessous de la ligne de flottaison, un ressaut formé d'une substance fibreuse et jaunâtre s'avancant d'un mètre et courant tout le long de la coque. Non, pas une jupe, se dit Lawler, plutôt un rebord, une saillie ligneuse.

— Avez-vous déjà vu ça ? demanda Delagard en se tournant vers Kinversion.

— Non, pas moi.

— Et vous, Gharkid ?

— Non, monsieur le capitaine, jamais.

— Une sorte d'algue qui pousse sur la coque ? Un croisement entre une algue et un anatifé ? Qu'en dites-vous, Gharkid ?

— C'est un mystère pour moi, monsieur le capitaine, répondit le petit homme en haussant les épaules.

Delagard fit lancer une échelle de corde par-dessus le bastingage et il descendit inspecter la coque. Agrippé à l'échelle par un bras, suspendu au-dessus de la surface de l'eau, penché aussi loin qu'il le pouvait, il utilisa un racloir à long manche pour essayer de détacher l'étrange excroissance. Quand il remonta, il avait le visage congestionné et il jurait entre ses dents. Il expliqua que le problème venait des doigts de mer, ces petites algues qui formaient sur la coque une couche se renouvelant en permanence, protégeant et renforçant les bordages du navire.

— Une plante locale s'est fixée dessus. Peut-être une espèce voisine ou bien un organisme vivant en symbiose. Quoi qu'il en soit, cette saleté pousse autour des doigts de mer et se fixe rapidement. Elle se développe à toute vitesse. La saillie qu'elle forme est déjà assez importante pour freiner notre déplacement et, si elle continue de croître à la même allure, nous serons immobilisés pour de bon dans deux ou trois jours.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? demanda Kinversion.

— Avez-vous des suggestions ?

— Quelqu'un pourrait descendre avec le glisseur et découper cette saleté avant qu'il soit trop tard.

— Bonne idée, dit Delagard en inclinant la tête. Je suis volontaire pour la première équipe. Vous voulez m'accompagner ?

— D'accord, dit Kinversion. Pourquoi pas ?

Les deux hommes s'installèrent dans le glisseur. Martello, préposé à la manœuvre des bossoirs, souleva l'embarcation et la fit passer par-dessus le bastingage, bien au-delà du rebord ligneux, avant de la laisser descendre jusqu'à la surface de l'eau.

Le truc consistait à pédaler assez vite pour garder le glisseur à flot, mais pas trop pour que l'homme tenant le racloir ait le temps de

finir de détacher l'excroissance. Au début, ce fut difficile à régler. Mettant à profit sa grande taille, Kinversion se pencha très loin pour brandir le racloir et taper sur le rebord ligneux. Mais il ne put porter que deux coups, car le glisseur s'éloigna de l'endroit qu'il avait commencé à attaquer. Puis les deux hommes reculèrent et s'efforcèrent de rester plus longtemps au même endroit, mais l'embarcation commença à perdre de la hauteur et à s'enfoncer dans l'eau.

Au bout d'un moment, ils attrapèrent le coup. Delagard pédalait et Kinversion frappait. Quand la fatigue commença manifestement à gagner le grand pêcheur, ils échangèrent leur place, se déplaçant précautionneusement dans la frêle embarcation jusqu'à ce que Delagard soit installé à l'avant et que Kinversion se mette à pédaler.

— Bon, aux suivants ! cria enfin Delagard qui avait travaillé avec son ardeur habituelle et paraissait épuisé. Deux autres volontaires ! Léo, ne vous ai-je pas entendu dire que vous preniez la suite ? Et vous aussi, Lawler ?

C'est Pilya Braun qui manœuvra les bossoirs pour faire descendre Lawler et Martello. La mer était assez calme, mais la fragile embarcation était secouée et ballottée par la houle. Lawler s'imagina projeté dans l'eau par une vague un peu plus forte que les autres. En baissant la tête, il distingua des fibres de la plante aquatique qui flottaient juste au bord de la saillie qui s'était formée. Quand les mouvements de l'eau les poussèrent vers le navire, il en vit distinctement plusieurs s'agréger au rebord végétal.

Il vit aussi de petites créatures luisantes, en forme de ruban, s'enrouler et se tortiller dans l'eau. Des vers, des serpents, des anguilles peut-être. Elles semblaient vives et agiles. Peut-être espéraient-elles trouver quelque chose à manger.

Le rebord ligneux résistait aux coups de racloir. Lawler fut obligé de saisir le manche de l'instrument à deux mains et de l'abattre de toutes ses forces. Le racloir glissait souvent sur la surface de la curieuse excroissance, sans l'entamer, dévié par la dureté des fibres. À deux reprises, il faillit même échapper à Lawler.

— Attention ! cria Delagard, penché sur le plat-bord. Nous n'en avons pas de rechange !

Lawler trouva un moyen efficace d'utiliser l'instrument en frappant légèrement de biais, de manière à insérer le tranchant du racloir entre les filaments de la masse fibreuse. D'énormes blocs se détachaient et s'éloignaient en flottant. Il trouva le rythme et se mit à frapper à coups redoublés. La sueur dégoulinait sur sa peau. Ses bras et ses poignets commençaient à protester et la douleur se propageait en remontant vers les aisselles, la poitrine, les épaules. Son cœur battait la chamade.

— Ça suffit ! dit-il en haletant. À votre tour, Léo.

Martello paraissait infatigable. Il frappait avec une joyeuse vigueur que Lawler trouvait humiliante. Il croyait avoir largement fait sa part de travail, mais, en cinq minutes, Martello abattit autant de besogne que lui pendant tout le temps qu'il avait manié le racloir. Lawler se dit que Martello devait être en train de composer un nouveau chant pour son poème épique tout en frappant comme un forcené.

*Il nous fallut jeter toutes nos forces
Pour vaincre enfin l'implacable ennemi,
Détruisant vaillamment les fibres maléfiques,
Frappant, tranchant et taillant sans répit.*

Onyos Felk et Lis Niklaus les remplacèrent. Ensuite, ce fut le tour de Neyana et de Sundira, puis celui de Pilya et de Gharkid.

— Cette saloperie repousse aussi vite que nous la coupons, dit Delagard avec aigreur.

Mais ils étaient dans la bonne voie. De gros blocs de la substance fibreuse s'étaient détachés et, en plusieurs endroits de la coque, on voyait réapparaître la couche de doigts de mer.

Le tour de Delagard et de Kinverson revint. Ils frappèrent et tranchèrent avec une fureur diabolique. Quand ils remontèrent sur le pont, les deux hommes étaient cramoisis et épuisés ; ils avaient dépassé la simple fatigue pour parvenir à un état transcendantal de brûlante exaltation.

— Allons-y, doc, dit Martello. C'est encore à nous.

Leo Martello semblait résolu à surpasser Kinverson lui-même. Tandis que Lawler assurait la stabilité du glisseur par un effort continu qui tétanisait ses muscles, Martello se lançait à l'assaut de l'ennemi végétal comme un ange exterminateur. Vlan ! Vlan ! Vlan ! Il soulevait le racloir très haut au-dessus de sa tête et l'abattait à deux mains sur la saillie végétale. Vlan ! Vlan ! Les vagues entraînaient aussitôt les énormes blocs qui se détachaient. Chaque coup de Martello était plus violent que le précédent. Le glisseur tanguait follement et Lawler avait toutes les peines du monde à le maintenir en équilibre. Et vlan ! Et vlan !

Soudain, Martello se dressa encore plus haut et abattit le racloir avec une force incroyable. Une énorme plaque se déchira, dégageant la coque de la Reine d'Hydros. Elle dut se détacher plus facilement que Martello ne l'avait prévu, car il perdit d'abord l'équilibre, puis il laissa échapper le racloir. Il essaya de rattraper le manche, mais il le manqua et bascula en avant, la tête la première, dans une grande gerbe d'eau.

Sans cesser de pédaler, Lawler se pencha et tendit la main. À deux mètres du glisseur, Martello se débattait comme un forcené. Mais soit il ne voyait pas la main tendue vers lui, soit la panique l'empêchait de comprendre ce qu'il fallait faire.

— Nagez vers moi, hurla Lawler. Par ici, Leo ! Par ici.

Mais, dans son affolement, Martello continuait de s'agiter inutilement. Il avait les yeux révoltés. Puis, brusquement, tout son corps se raidit, comme frappé sous l'eau par un coup de poignard, et il commença de faire des mouvements convulsifs.

Le bossoir avait été baissé et Kinversion était maintenant suspendu au-dessus des flots.

— Plus bas ! cria-t-il. Encore un peu ! Voilà ! Un peu plus à gauche... C'est bon !

Martello se débattait toujours. Kinversion le saisit sous les bras et le sortit de l'eau aussi aisément qu'il l'eût fait d'un enfant.

— À vous, docteur, dit Kinversion.

— Vous ne pourrez pas nous tenir tous les deux !

— Par ici ! Approchez !

L'autre bras de Kinversion se referma autour de la poitrine du médecin.

Le bossoir fut hissé le long des bordages, par-dessus le bastingage, et son chargement fut déposé sur le pont. Lawler se dégagera de l'étreinte de Kinversion, il vacilla et piqua du nez. Il tomba violemment sur les deux genoux. Sundira s'élança aussitôt pour l'aider à se relever.

Étendu sur le dos, ruisselant d'eau, Martello demeurerait totalement inerte.

— Écartez-vous, ordonna Lawler. Vous aussi, Gabe, ajouta-t-il en faisant signe à Kinversion de s'éloigner.

— Il faut le retourner pour chasser l'eau de ses poumons, docteur.

— Ce n'est pas l'eau qui m'inquiète. Écartez-vous, Gabe. Tu sais où se trouve la trousse contenant les instruments, dit-il en se tournant vers Sundira. Les scalpels et le reste. Peux-tu aller me la chercher, s'il te plaît ?

Il s'agenouilla près de Martello et le devêtit jusqu'à la taille. Léo respirait, mais il semblait avoir perdu connaissance. Il avait les yeux écarquillés, fixes. De temps en temps, ses lèvres se retroussaient en un affreux rictus de douleur et tout son corps était agité de soubresauts, comme s'il recevait des décharges électriques. Puis il retombait sur le pont, inerte.

Lawler posa la main sur le ventre de Martello et appuya. Il perçut un mouvement à l'intérieur : un tremblement, un étrange frémissement, juste sous la ceinture abdominale contractée.

Y avait-il quelque chose à l'intérieur ? Certainement. Foutu océan, grouillant d'envahisseurs prêts à saisir la moindre occasion. Mais peut-

être n'était-il pas trop tard pour le sauver. Il fallait bien le nettoyer, le recoudre proprement, pour éviter que la communauté soit encore un peu affaiblie.

Des ombres se mouvaient autour de lui. Tout le monde se pressait autour de Martello avec un mélange de fascination et de répulsion.

— Dégagez ! s'écria brusquement Lawler. Tout le monde ! Vous n'avez pas besoin de voir ça et je ne veux pas que vous me regardiez faire !

Personne ne bougea.

— Vous avez entendu ce qu'a dit le toubib, gronda Delagard d'un ton menaçant. Écartez-vous ! Laissez-le travailler !

Sundira posa la trousse sur le pont, à côté de lui.

Lawler appliqua derechef les mains sur l'abdomen de Martello. Il y avait bien des mouvements. D'indiscutables frémissements. Des remuements. Martello avait le visage empourpré et les pupilles dilatées ; ses yeux fixes semblaient regarder dans un autre monde. La sueur coulait de tous les pores de sa peau.

Lawler sortit de la trousse son meilleur scalpel et le posa sur le pont. Puis il plaça les deux mains sur l'abdomen de Martello, juste au-dessous du diaphragme, et il appuya en remontant. Martello émit une sorte de soupir indistinct et un filet d'eau de mer mêlé de vomissement coula de ses lèvres. Mais ce fut tout. Lawler recommença. Rien. Il perçut de nouveaux mouvements sous ses doigts, d'autres spasmes, d'autres contractions.

Encore un essai. Il retourna le corps de Martello et frappa au milieu du dos de toute la force de ses deux mains jointes. Martello poussa un grognement. Il rejeta encore un peu de vomissure liquide. Mais ce fut tout.

Lawler se rassit sur son séant et essaya de mettre de l'ordre dans ses idées.

Il retourna encore une fois le corps de Martello et saisit son scalpel.

— Vous n'avez pas besoin de regarder, dit Lawler sans relever la tête, à l'attention de ceux qui se tenaient à proximité.

Il commença à inciser la peau à l'aide de l'instrument tranchant, traçant de gauche à droite une fine ligne rouge sur l'abdomen de Martello. Le blessé sembla à peine se rendre compte de ce qu'on lui faisait. Il émit un son indistinct, très faible, un commentaire infiniment vague. Il avait d'autres préoccupations plus urgentes.

La peau. Les muscles. Le couteau semblait savoir où aller. Lawler écarta adroitement les couches successives de tissus. Il incisait maintenant le péritoine. Il s'était entraîné, chaque fois qu'il effectuait une intervention chirurgicale, à atteindre un état de conscience dans lequel il se considérait non comme un chirurgien, mais comme un

sculpteur, et où il pensait au patient comme à un objet inanimé, un tronc d'arbre, et non à un être humain en proie à des souffrances. C'était pour lui la seule manière de supporter la vue de tout ce sang.

Encore plus profond. Il venait de traverser la paroi abdominale. Du sang commençait à se mêler sur le pont à la flaque d'eau de mer qui entourait Martello.

Les intestins ne devraient pas tarder à apparaître.

Voilà. Il y était.

Quelqu'un se mit à hurler. Quelqu'un d'autre émit un grognement de dégoût.

Mais pas à la vue des viscères. Quelque chose d'autre apparut dans le ventre de Martello. Quelque chose de fin et de brillant, qui se déroula lentement sur cinq ou six centimètres et se dressa.

C'était une créature sans yeux et même, à ce qu'il semblait, dépourvue de tête, juste une bande lisse, rose et glissante de matière vivante indifférenciée. Il y avait une ouverture à son extrémité supérieure, une sorte de bouche dans laquelle apparaissait une petite langue rouge, pointue et râpeuse. La créature luisante, dotée d'une souplesse et d'une grâce célestes, se balançait avec des mouvements hypnotiques. Derrière Lawler, les cris n'avaient pas cessé.

D'un revers preste de la main, Lawler la trancha net avec son scalpel. La partie supérieure atterrit sur le pont et commença de se tortiller à côté de Martello. Elle se dirigea vers Lawler, mais la grosse botte de Kinverson s'abattit aussitôt sur elle et la réduisit en bouillie.

— Merci, dit calmement Lawler.

Mais l'autre moitié était restée à l'intérieur et Lawler essaya de la retirer avec la pointe de son scalpel. Elle ne semblait aucunement se soucier d'avoir été coupée en deux et elle poursuivait sa danse, toujours aussi gracieuse. Fouillant sous la masse des viscères, Lawler essaya de la déloger en poussant par-ci, en tirant par-là. Il crut en voir l'extrémité et la trancha d'un coup de scalpel, mais il en restait encore. Quelques centimètres qui continuaient de le narguer. Un nouveau coup de scalpel. Cette fois, il avait la totalité. Il jeta derrière lui le bout de ruban rose et Kinverson l'écrabouilla aussitôt.

Derrière le médecin, tout le monde gardait le silence.

Il commença à refermer l'incision, mais il s'arrêta net en percevant un nouveau mouvement.

Y avait-il une autre de ces créatures ? Oui, au moins une. Et probablement plusieurs. Martello gémit et remua un peu. Un spasme terrible le fit décoller légèrement du pont ; Lawler eut juste le temps d'écarter son scalpel pour ne pas le blesser.

Une deuxième créature anguiforme apparut, suivie aussitôt d'une troisième, et elles commencèrent leur étrange danse onduleuse. Puis l'une d'elles se retira et disparut dans la cavité abdominale de Martello

en s'enfonçant dans la direction des poumons.

Lawler réussit à supprimer l'autre. Il la coupa d'abord en deux, puis il en coupa encore un morceau et parvint à extirper le dernier bout. Il attendit que celle qui avait disparu se montre de nouveau. Au bout d'un moment, il l'aperçut, luisant à l'intérieur de l'abdomen sanglant. Mais elle n'était pas seule. Il distinguait maintenant les frêles anneaux de plusieurs autres créatures qui se tortillaient avec vivacité, qui faisaient un véritable festin. Combien d'autres pouvait-il y en avoir ? Deux ? Trois ? Trente ?

Lawler releva la tête, le visage sombre. Delagard le regarda fixement et il lut dans les yeux de l'armateur une expression d'horreur et de profond dégoût.

— Croyez-vous que vous pourrez tous les avoir ?

— Aucune chance, il en est rempli. Ils le dévorent de l'intérieur. Même en coupant à tour de bras, j'aurai mis le corps en charpie avant de les avoir tous trouvés, si jamais j'y arrive.

— Bon Dieu ! murmura Delagard. Combien de temps peut-il rester en vie dans ces conditions ?

— Jusqu'à ce que l'une de ces saloperies atteigne son cœur, je suppose. Ce ne sera pas long.

— Vous croyez qu'il souffre ?

— J'espère que non, dit Lawler.

L'agonie dura encore cinq minutes. Jamais Lawler n'aurait imaginé que cinq minutes pussent durer aussi longtemps. De temps en temps, Martello tressautait ou était agité par un mouvement convulsif quand un nerf était touché. À un moment, il donna l'impression d'essayer de se soulever, puis il poussa un petit soupir et retomba lourdement. La vie se retira de ses yeux.

— C'est fini, annonça Lawler.

Il se sentait vide, épuisé, transi, au-delà du chagrin, au-delà de l'horreur.

Il n'avait très probablement jamais eu la moindre chance de sauver Martello. Au moins une douzaine de ces anguilles, sans doute plus encore, avaient dû pénétrer à l'intérieur de son corps, une horde de créatures agiles s'insinuant par la bouche ou par l'anus, puis se frayant obstinément un chemin à travers la chair et les muscles jusqu'au centre de l'abdomen. Lawler avait extrait neuf des créatures anguiformes, mais d'autres étaient encore à l'œuvre à l'intérieur du cadavre, attaquant consciencieusement le pancréas et la rate, le foie et les reins. Et puis, quand elles en auraient fini avec ces gourmandises, tout le reste du grand corps attendrait les petites langues rouges et râpeuses. Aucune intervention chirurgicale, aussi rapide et sûre qu'elle eût été, n'aurait pu le débarrasser assez vite de tous les envahisseurs.

Neyana apporta une couverture dans laquelle ils enveloppèrent le corps. Kinversion le prit dans ses bras et se dirigea vers le bastingage.

— Attends, dit Pilya. Mets cela avec lui.

Elle lui tendit une liasse de feuilles qu'elle avait dû remonter de la cabine de Martello. Son fameux poème. Elle glissa les feuilles pliées, usées par le contact des doigts, dans la couverture et tira sur les bords pour la serrer autour du corps. Lawler eut envie de protester, mais il se contint. Le manuscrit devait partir avec Martello.

— Nous recommandons à la mer l'âme de notre bien-aimé Leo, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit...

Encore le Saint-Esprit ? Chaque fois que Lawler entendait cette curieuse expression dans la bouche de Quillan, il avait un mouvement d'étonnement.

C'était un concept tellement bizarre. Il avait beau essayer, il ne parvenait pas à imaginer ce que pouvait être un esprit saint. Il chassa cette pensée de son esprit. Il était trop fatigué pour faire ce genre de spéculations.

Kinversion transporta le corps jusqu'au bastingage et le souleva. Puis il avança légèrement les bras, et le corps bascula et tomba dans la mer.

Aussitôt, comme par une sorte de magie des profondeurs, d'étranges créatures apparurent, des animaux au corps allongé muni de nageoires et couvert d'un épais et soyeux pelage noir. Il y avait cinq animaux ondoyants aux yeux doux, au museau sombre et effilé couvert de poils noirs. Doucement, tendrement, ils entourèrent le corps de Martello bercé par la houle. En le maintenant à flot, ils commencèrent à dérouler la couverture dont il était enveloppé. Doucement, tendrement, ils dégagèrent le corps. Puis – toujours doucement, tendrement – ils se pressèrent autour de la forme sans vie et entreprirent de la dépecer.

Tout se passa calmement, sans précipitation, sans frénésie gloutonne. C'était un spectacle à la fois horrifiant et d'une très troublante beauté. Leurs mouvements faisaient naître dans la mer une extraordinaire phosphorescence. Martello sembla absorbé par de froides flammes ardentes. Il disparut dans une explosion de lumière. Les étranges créatures firent une leçon d'anatomie en commençant par repousser la peau pour exposer tendons et ligaments, muscles et nerfs. Puis ils s'attaquèrent à des tissus plus profonds. C'était une scène extrêmement troublante, même pour Lawler pour qui les secrets intimes du corps humain n'avaient depuis longtemps plus rien de secret. Mais le travail était exécuté si proprement, si posément, si respectueusement qu'il était impossible de ne pas regarder et de ne pas être sensible à la beauté de ce qu'ils faisaient. Couche après couche, ils dégagèrent les tissus jusqu'à ce qu'il ne reste plus que

l'ossature blanche de la cage thoracique. Puis ils levèrent la tête vers les spectateurs appuyés au bastingage, comme pour quêter leur approbation. Ce qui brillait dans leurs yeux était indubitablement une lueur d'intelligence. Lawler les vit incliner la tête, comme pour saluer, puis ils plongèrent et disparurent aussi silencieusement qu'ils étaient venus. Le squelette parfaitement nettoyé de Martello n'était plus visible, en route vers un royaume inconnu où il ne faisait aucun doute que d'autres organismes attendaient pour faire bon usage du calcium qu'il contenait. Du jeune homme plein de vitalité qu'avait été Leo Martello, il ne subsistait plus que quelques pages du manuscrit flottant à la surface de l'eau. Et, au bout d'un petit moment, elles disparurent à leur tour.

Plus tard, quand il fut seul dans sa cabine, Lawler vérifia ce qui restait de sa réserve d'extrait d'herbe tranquille. À peu près deux jours, estima-t-il. Il en versa la moitié dans un gobelet et vida le contenu d'un trait.

Qu'est-ce que ça peut faire ? se dit-il.

Puis il but tout le reste. Qu'est-ce que ça peut faire ?

Les premiers symptômes de l'état de manque apparurent le surlendemain, en fin de matinée : sueurs, tremblements, nausées. Lawler était prêt à y faire face, ou tout au moins il croyait l'être. Mais les symptômes devinrent rapidement beaucoup plus pénibles qu'il ne l'avait imaginé, une épreuve si rude qu'il n'avait plus la certitude de pouvoir la surmonter. Il était terrifié par l'intensité de la douleur qui l'assailait en vagues successives. Il avait l'impression de sentir son cerveau se dilater et s'écraser contre les parois de la boîte crânienne.

Il cherchait machinalement du regard la fiole, mais la fiole était vide. Il se pelotonnait sur sa couchette, tremblant, frissonnant, affreusement malheureux.

Sundira vint le voir en milieu d'après-midi.

— C'est à cause de ce qui s'est passé l'autre jour ? demanda-t-elle.

— Martello ? Non, ce n'est pas ça.

— Alors, tu es malade ?

Il lui montra du doigt la fiole vide et, au bout de quelques instants, elle comprit.

— Est-ce que je peux faire quelque chose, Val ?

— Serre-moi fort.

Elle le prit dans ses bras et le serra contre sa poitrine. Le corps de Lawler fut parcouru de violents tremblements. Puis il se calma un peu, mais il se sentait toujours très mal.

— Tu as l'air d'aller mieux, dit-elle.

— Un peu. Mais ne t'en va pas.

— Je suis encore là. Veux-tu un peu d'eau ?

— Oui... Non. Non, reste comme tu es.

Il se blottit contre elle. Il sentait la fièvre monter et redescendre, puis remonter, et chaque poussée avait une violence dévastatrice. La drogue était beaucoup plus puissante qu'il ne l'avait imaginé et, à l'évidence, sa dépendance était très forte. Et pourtant... pourtant... il y avait des fluctuations dans la douleur et, à mesure que les heures s'écoulaient, certains moments où il se sentait presque normal. C'était inattendu. Mais cela lui donnait de l'espoir. Il voulait bien se battre, s'il le fallait, mais il devait absolument gagner.

Sundira passa tout l'après-midi avec lui. Il s'endormit et, quand il se réveilla, elle était encore à ses côtés. Il avait l'impression d'avoir la

langue horriblement gonflée et il se sentait trop faible pour se lever.

— Savais-tu que cela se passerait comme ça ? demanda-t-elle.

— Oui. Je pense que je le savais. Mais je ne m'attendais pas tout à fait à ce que ce soit aussi dur.

— Comment te sens-tu maintenant ?

— J'ai des hauts et des bas.

— Comment va-t-il ? demanda une voix, celle de Delagard, derrière la porte.

— Il s'inquiète pour toi, dit Sundira à Lawler.

— C'est gentil à lui !

— Je lui ai dit que tu étais malade.

— Tu n'as pas donné de détails ?

— Non, aucun détail.

La nuit fut terrifiante. Lawler crut pendant un moment qu'il allait devenir fou. Mais, au petit matin, survint une autre de ces rémissions inespérées et inexplicables, comme si quelque chose s'insinuait à distance dans son cerveau pour atténuer le besoin impérieux de la drogue. Au lever du jour, il sentit qu'il retrouvait l'appétit et, quand il se leva – c'était la première fois qu'il quittait sa couchette depuis les premières poussées de fièvre –, il parvint à rester debout.

— Tu as l'air d'aller mieux, lui dit Sundira. Comment te sens-tu ?

— Pas trop mal. Mais il y aura d'autres moments difficiles à passer et la lutte sera longue.

Mais quand la douleur revint, elle fut moins vive qu'il ne l'aurait cru. Lawler eût été bien embarrassé pour expliquer cette évolution. Il s'attendait à trois, quatre, voire cinq jours d'horreur absolue, puis à une lente diminution de la douleur tandis que son organisme se purgeait progressivement. Mais il n'en était encore qu'au deuxième jour. De nouveau cette sensation d'une intervention extérieure, de nouveau l'impression d'être guidé, soutenu, arraché à la douleur.

Puis une reprise des tremblements et des sueurs. Et une nouvelle rémission, qui dura près d'une demi-journée. Lawler remonta sur le pont, respira l'air pur, se promena d'un pas lent. Il confia à Sundira qu'il avait le sentiment d'en être quitte à bon compte.

— Oui, dit-elle, tu peux t'estimer heureux.

À la tombée de la nuit, il était de nouveau malade. Les hauts et les bas continuaient de se succéder, mais l'évolution générale était favorable et la guérison semblait en bonne voie. À la fin de la première semaine, il n'y avait plus que des gênes passagères. Il regardait le flacon vide et il souriait.

L'air était limpide et la brise soutenue. *La Reine d'Hydros* voguait à bonne allure, suivant sa route sud-ouest à la surface de la planète

d'eau.

La phosphorescence de la mer devenait de jour en jour plus intense. C'était toute la planète qui paraissait lumineuse. La mer et le ciel luisaient de jour comme de nuit. Des créatures cauchemardesques d'une demi-douzaine d'espèces totalement inconnues jaillissaient de l'eau dans le lointain, se soutenaient quelques instants dans l'air et retombaient dans une grande gerbe écumeuse. Des bouches colossales béaient dans les profondeurs.

La plupart du temps, le silence régnait à bord de la Reine d'Hydros. Chacun vaquait tranquillement et efficacement aux tâches du bord. Il y avait beaucoup à faire, car les passagers n'étaient plus maintenant que onze pour accomplir ce qu'ils faisaient à quatorze au début du voyage. Martello, avec sa bonne humeur, sa gaieté et son optimisme, avait beaucoup fait pour donner le ton, et sa mort changeait tout.

Mais il y avait autre chose : la Face se rapprochait. Lawler estimait que cela devait avoir un rapport avec l'humeur maussade qui s'était installée à bord. Il n'était pas encore possible de la discerner à l'horizon, mais tout le monde savait qu'elle était là, plus très loin. Tout le monde le sentait. C'était une présence palpable à bord de la Reine d'Hydros, une présence dont les effets étaient indéfinissables, mais bien réels. Il y a quelque chose, se prenait à penser Lawler, quelque chose de plus qu'une simple île. Quelque chose de vivant et de conscient. Et qui les attendait.

Il secouait la tête pour chasser ces idées de son esprit. Ce n'étaient que fantasmes absurdes, stupides visions d'épouvante dénuées de toute réalité. Il se disait qu'il devait encore souffrir du manque. Il se sentait encore si faible, si fatigué, si vulnérable.

La Face le hantait. Il s'efforçait désespérément de fouiller dans sa mémoire pour retrouver ce que le vieux Jolly lui en avait dit, mais cela faisait si longtemps, tout était si vague, si confus, enfoui sous les couches superposées de trente années de souvenirs. Jolly avait dit qu'il s'agissait d'un endroit fantastique et luxuriant. Où abondaient des plantes très différentes de celles qui poussaient dans la mer. Oui, des plantes. Avec d'étranges couleurs, des lumières vives brillant jour et nuit, un royaume mystérieux qui s'étendait tout au bout du monde, à la fois grandiose et inquiétant. Jolly avait-il mentionné des animaux, des créatures terrestres d'une espèce quelconque ? Non, Lawler ne se souvenait de rien de tel. Aucune vie animale, juste une jungle très dense.

Mais n'avait-il pas parlé d'une ville ?...

Pas *sur* la Face. *Près* d'elle.

Mais où ? Dans l'océan ? L'image lui échappait. Il essayait de se remémorer ses discussions avec Jolly, au bord de la baie, tandis que le

vieux loup de mer au visage tanné, aux traits burinés, se balançait sur son siège en lançant sa ligne à l'eau et en racontant inlassablement ses histoires...

Une ville, oui. Une ville dans la mer. Sous la mer.

L'image lui revint à l'esprit, puis elle lui échappa de nouveau. Il essaya de la rattraper, n'y parvint pas, essaya encore...

Une ville sous la mer. Oui, c'était bien cela. Une ouverture dans l'océan, un passage, une sorte de tunnel de gravitation donnant accès à une extraordinaire cité sous-marine, une cité cachée, peuplée de Gillies aussi supérieurs à leurs cousins des îles qu'un roi pouvait l'être à un paysan. Des Gillies vivant comme des dieux, sans jamais remonter à la surface, enfermés dans de vastes salles pressurisées, vivant avec une majesté solennelle dans un luxe effréné...

Un sourire joua sur les lèvres de Lawler. Oui, c'était bien cela. Une fable grandiose, une légende fabuleuse. La plus belle, la plus extravagante de toutes les inventions du vieux Jolly. Lawler se rappelait avoir essayé d'imaginer ce qu'était cette cité, s'être représenté des Gillies de haute taille, à l'aspect imposant et au port majestueux, franchissant des porches immenses pour pénétrer dans des salles d'une opulence inouïe. Et il eut le sentiment de retrouver l'enfant émerveillé qu'il avait été, assis aux pieds du vieux marin, suspendu à sa voix râpeuse et éraillée.

Le père Quillan aussi avait beaucoup pensé à la Face.

— J'ai une nouvelle théorie, annonça-t-il.

Le prêtre avait passé toute une matinée à méditer, assis près de Gharkid au poste de pêche. En passant devant eux, Lawler leur avait lancé un regard stupéfait. On eût dit que les deux hommes étaient entrés en transe, que leurs âmes s'étaient transportées dans un autre monde.

— J'ai changé d'avis, déclara Quillan. Vous vous souvenez que je vous ai dit que, pour moi, la Face ne pouvait être que le paradis, que Dieu en personne y avait élu domicile, le principe de l'univers, le Créateur, Celui à qui nous adressons toutes nos prières. Eh bien, je ne le crois plus.

— Soit, dit Lawler avec indifférence. La Face des Eaux n'est donc pas le vaargh de Dieu. Puisque vous le dites. Vous en savez beaucoup plus que moi là-dessus.

— Non, ce n'est pas le vaargh de Dieu. Mais la Face est assurément le vaargh d'un dieu. Vous voyez, c'est exactement l'inverse de la première idée que je me suis faite de la Face. Et de tout ce que j'ai toujours tenu pour vrai sur la nature de l'Être divin. Je commence à verser dans la franche hérésie. À cette heure tardive de ma vie, je deviens polythéiste. Un païen ! Même pour moi, cela semble absurde.

Et pourtant, c'est de tout cœur que j'y consens.

— Je ne comprends pas. Un dieu ou le dieu, quelle différence cela peut-il faire ? Autant que je puisse en juger, celui qui peut croire en un dieu unique peut croire en une infinité de dieux. La seule chose qui compte, c'est de parvenir à croire en un dieu, quel qu'il soit, ce dont je suis bien incapable.

— En effet, dit Quillan en le gratifiant d'un sourire bienveillant, vous ne comprenez vraiment rien. D'après la tradition chrétienne classique, qui trouve son origine dans le judaïsme et, pour autant que nous sachions, dans l'Égypte antique, Dieu est une entité unique et indivisible. C'est un dogme que je n'ai jamais mis en doute. Que je n'ai jamais *songé* à mettre en doute. Nous autres, chrétiens, parlons de Dieu comme d'une Trinité, mais nous savons que ces trois personnes sont un Dieu unique. Je sais que cela peut paraître déroutant à un incroyant, mais nous savons ce que cela recouvre. Nul ne le conteste : il y a un Dieu, un seul. Mais il se trouve que, ces derniers jours... Je devrais même dire depuis quelques heures...

Le prêtre laissa sa phrase en suspens.

— Permettez-moi d'établir une analogie mathématique, reprit-il. Connaissez-vous le théorème de Godel ?

— Non.

— Moi non plus. Enfin, pas précisément. Mais je peux vous en donner une idée très approximative. Je pense que ce théorème remonte au XX^e siècle. Selon ce théorème, donc, et personne n'a jamais réussi à prouver le contraire, il existe une limite fondamentale à la portée rationnelle des mathématiques. Il est possible de prouver toutes les hypothèses du raisonnement mathématique jusqu'à un certain point au-delà duquel nous atteignons un niveau qu'il est tout simplement impossible de dépasser. Et nous découvrons à ce stade que nous sommes allés au-delà de ce qu'il est possible de prouver mathématiquement pour aborder des axiomes indémontrables, qui doivent donc être acceptés les yeux fermés, si nous voulons comprendre quelque chose à l'univers. Ce que nous touchons là, c'est la limite de la raison. Pour aller plus loin... pour continuer de penser, en réalité, nous sommes obligés de tenir pour vrais ces axiomes, bien qu'il soit impossible de les démontrer. Vous me suivez, docteur ?

— Je pense.

— Très bien. Ce que je suggère, c'est que le théorème de Godel trace la ligne de démarcation entre les dieux et les mortels.

— Comme vous voulez, dit Lawler.

— Je m'explique. Le théorème fixe une limite au raisonnement *humain*. Les dieux occupent l'espace qui s'étend au-delà de cette limite. Les dieux, par définition, sont des créatures que ne touchent pas les limites de Godel. Nous, les humains, nous vivons dans un

monde où la réalité finit inéluctablement par se transformer en hypothèses irrationnelles, ou tout au moins en hypothèses qui ne sont pas rationnelles, car impossibles à démontrer. Les dieux vivent dans le royaume de l'absolu où les réalités sont non seulement déterminées et connaissables au-delà de nos propres limites axiomatiques, mais peuvent être redéfinies et remodelées par la volonté divine.

Pour la première fois depuis le début de la discussion, Lawler sentit son intérêt s'éveiller.

— La galaxie est remplie d'êtres qui ne sont pas humains, mais leurs connaissances mathématiques ne sont pas supérieures aux nôtres, n'est-ce pas ? Comment les intégrez-vous dans votre théorie ?

— Définissons comme humains tous les êtres intelligents soumis aux limites de Godel, quelle que soit leur espèce. Et admettons que tous les êtres capables d'évoluer dans un univers de logique ultragodelienne soient des dieux.

— Continuez, dit Lawler en inclinant la tête.

— Je vais maintenant vous faire part de l'idée qui m'est venue ce matin, pendant que je réfléchissais sur le pont à ce que pourrait être la Face des Eaux. Je reconnais que c'est une impardonnable hérésie. Il m'est déjà arrivé de soutenir une opinion hérétique et j'ai survécu. Mais jamais rien d'aussi résolument hérétique, ajouta Quillan avec un sourire béat. Admettons donc que les dieux eux-mêmes atteignent à un certain point une limite de Godel, un point où leurs propres pouvoirs de raisonnement, c'est-à-dire leurs pouvoirs de création et de recreation se heurtent à une sorte de barrière. Comme nous, mais sur un plan qualitativement différent, ils finissent par arriver à un point au-delà duquel il leur est impossible d'aller.

— La limite absolue de l'univers, dit Lawler.

— Non. Seulement leur limite absolue. Il est tout à fait possible qu'il y ait des dieux plus puissants. Ceux dont nous parlons sont limités, tout comme nous, simples mortels, par une réalité plus vaste, définie par des mathématiques différentes auxquelles il leur est impossible d'accéder. Ils ne peuvent qu'aspirer à la réalité suivante et au niveau suivant des dieux. Et ces derniers, les habitants de cette réalité plus vaste, butent eux-mêmes sur un mur de Godel derrière lequel se trouvent des dieux encore plus puissants. Et ainsi de suite.

— Jusqu'à l'infini ? demanda Lawler qui se sentait pris par un vertige.

— Oui.

— Mais ne concevez-vous pas les dieux comme infinis ? Comment un être conçu comme infini peut-il être plus petit que l'infini ?

— Un ensemble infini peut être contenu dans un autre ensemble infini. Un ensemble infini peut contenir une infinité de sous-ensembles infinis.

— Si vous le dites, fit Lawler qui sentait l'impatience le gagner. Mais qu'est-ce que cela a à voir avec la Face ?

— Si la Face est un authentique paradis, intact, vierge – le domaine du Saint-Esprit – il se peut fort bien qu'elle soit occupée par des entités supérieures, des êtres d'une grande pureté et d'une grande puissance. Des êtres à qui l'Église donnait autrefois le nom d'anges. Ou de dieux, comme on a pu le faire dans des religions plus anciennes.

Un peu de patience, se dit Lawler. Il prend très au sérieux toutes ces choses.

— Et ces êtres supérieurs, ces anges, ces dieux, selon le terme choisi, sont, si j'ai bien compris, les génies locaux post-godeliens. Des dieux, pour nous. Des dieux pour les Gillies aussi, puisque la Face semble être pour eux un lieu sacré. Mais pas Dieu, le Tout-Puissant, votre dieu, celui que vénère votre Église, le créateur des Gillies, des humains et de tout ce qui vit dans l'univers. Vous ne le trouverez pas par ici, du moins pas très souvent. Ce dieu-là est plus haut dans la hiérarchie des êtres. Il ne vit pas sur une planète particulière. Il est tout là-haut, quelque part dans un royaume plus élevé, un univers plus vaste, et il regarde de là-haut, il vérifie de temps en temps comment les choses se passent ici-bas.

— Exactement.

— Mais même Lui n'est pas tout à fait au sommet ?

— Il n'y a pas de sommet, dit Quillan. Il n'y a qu'une échelle sans fin de la divinité, allant de l'à-peine-plus-que-mortel à l'absolument insondable. Je ne sais pas où les habitants de la Face se situent sur cette échelle, mais très probablement à un point plus élevé que celui que nous occupons. C'est l'ensemble de l'échelle qui est le Dieu Tout-Puissant. Puisque Dieu est infini, il ne peut y avoir un niveau unique de divinité, mais seulement une chaîne qui s'élève sans fin. Le Plus Haut n'existe pas, il n'y a que Plus Haut, Plus Haut et Encore plus Haut, à l'infini. La Face représente un niveau intermédiaire de cette chaîne.

— Je vois, dit Lawler d'un ton hésitant.

— Et, en méditant là-dessus, on commence à prendre conscience de ces infinis, même si, par définition, il nous sera impossible de percevoir. Le Plus Haut de tous, puisqu'il nous faudrait pour cela être plus grand que le plus grand des infinis.

Quillan leva la tête au ciel et ouvrit tout grands les bras, comme pour se tourner lui-même en dérision. Puis il se retourna vers Lawler.

— Au moins, docteur, reprit-il d'un ton entièrement différent, j'aurai compris pourquoi la prêtrise fut un échec pour moi. Je devais soupçonner depuis le début que le Dieu que je cherchais, l'Entité Suprême qui veille sur nous, est absolument inaccessible. En réalité, pour nous, mortels, Il n'existe pas. Ou, s'il existe, c'est dans une région

si éloignée de notre monde qu'il pourrait aussi bien ne pas exister du tout. Et je comprends enfin qu'il me faut chercher un dieu de moindre importance, un dieu plus proche de notre niveau de conscience. Pour la première fois, Lawler, je vois naître la possibilité de trouver un peu de réconfort dans cette vie.

— Qu'est-ce que vous racontez comme conneries, tous les deux ? demanda brusquement Delagard qui venait d'arriver derrière eux.

— Des conneries théologiques, répondit Quillan.

— Ah ! ah ! une nouvelle révélation ?

— Asseyez-vous, dit le prêtre. Je vais tout vous expliquer.

Exalté par la logique de sa nouvelle révélation, le père Quillan parcourut le navire pour porter la bonne parole. Mais il trouva peu d'oreilles attentives.

C'est Gharkid qui semblait le plus intéressé. Lawler avait toujours soupçonné que l'étrange petit bonhomme avait une forte propension au mysticisme et il le voyait maintenant, les yeux brillants, dans une attitude exprimant la plus grande attention, boire toutes les paroles du prêtre. Mais, comme à son habitude, Gharkid parlait très peu, se contentant de poser de loin en loin une question d'une voix douce.

Sundira passa une heure en compagnie de Quillan et, quand elle vint trouver Lawler, elle paraissait perplexe et songeuse.

— Le pauvre homme, dit-elle. Un paradis... Des esprits saints qui se promènent dans la nature et qui offrent leur bénédiction aux pèlerins. Toutes ces semaines passées en mer ont dû lui faire perdre la tête.

— C'est à se demander s'il l'a jamais eue à lui.

— Il a tellement envie de s'abandonner à quelque chose de plus grand et de plus sage que lui. Il a traqué Dieu toute sa vie. Mais je pense qu'en réalité, ce qu'il essaie de faire, c'est de retrouver le ventre maternel.

— Ce que tu dis là est affreusement cynique !

— Et si c'était la vérité ? dit Sundira en posant la tête sur les genoux de Lawler. Qu'en penses-tu ? As-tu compris quelque chose à tout son charabia mathématique ? À sa théologie ? Et son paradis ? Une île peuplée de saints esprits ?

Il caressa sa chevelure brune et épaisse. Les semaines et les mois passés en mer en avaient modifié la texture, la rendant plus rêche et lui donnant un aspect crêpelé. Mais elle demeurait magnifique.

— J'ai compris en partie, dit Lawler. Disons que j'ai compris la métaphore qu'il utilise. Mais, tu sais, pour moi cela n'a pas d'importance. Même s'il y avait dans l'univers une infinité de catégories distinctes de dieux dont chacun aurait précisément seize fois plus d'yeux que ceux de la catégorie inférieure et même si Quillan détenait la preuve irréfutable de tout cet échafaudage compliqué, cela

ne changerait absolument rien pour moi. Je vis en ce monde, uniquement en ce monde et ici il n'y a pas de dieux. Ce qui peut se passer à des niveaux supérieurs, s'il en existe, ne me concerne pas.

— Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de niveaux supérieurs.

— Non. Je suppose que tu as raison, mais qui peut le savoir ? Le vieux marin qui nous a parlé de la Face avait lui aussi une théorie fumeuse sur une cité sous-marine peuplée d'une élite d'Habitants, juste au large des côtes. Cela ne me paraît pas moins farfelu que tout le salmigondis théologique de Quillan. Mais, en fait, je ne crois rien de tout cela. Ces hypothèses me paraissent aussi absurdes l'une que l'autre.

Sundira tendit le cou pour le regarder.

— Imaginons, à titre d'hypothèse, qu'il existe réellement une cité sous-marine pas très loin de la Face et qu'une race supérieure d'Habitants y vit. Si c'est vrai, cela expliquerait pourquoi les Habitants que nous connaissons, ceux des îles, considèrent la Face comme un lieu sacré et ont peur de s'en approcher, ou tout au moins ne le font pas de bon gré. Imaginons qu'il y ait vraiment des êtres dotés de pouvoirs quasi divins qui y vivent.

— Nous verrons bien ce qu'il en est quand nous serons arrivés. Et, à ce moment-là, je te donnerai une réponse. D'accord ?

— D'accord, dit Sundira.

Lawler se réveilla brusquement au beau milieu de la nuit. Il se trouva dans cette vigilance aiguë qui, à coup sûr, dure jusqu'à l'aube. Il se dressa sur son séant et frotta son front douloureux. Il avait l'impression que quelqu'un lui avait ouvert le crâne pendant qu'il dormait et l'avait rempli d'une multitude de filaments métalliques brillants qui frottaient maintenant les uns contre les autres à chacune de ses inspirations.

Il y avait quelqu'un dans sa cabine. À la faible clarté des étoiles filtrant par l'unique hublot, il discernait une haute silhouette à la forte carrure se détachant sur le fond plus clair de la cloison, qui l'observait tranquillement. Kinverson ? Non, pas tout à fait assez forte pour être celle de Kinverson et pourquoi Kinverson s'amuserait-il à pénétrer dans sa cabine en pleine nuit ? Mais pas un seul des autres passagers n'était aussi grand.

— Qui est là ? demanda Lawler.

— Tu ne me reconnais pas, Valben ?

C'était une voix grave et sonore, extraordinairement calme et assurée.

— *Qui êtes-vous ?*

— Regarde bien, mon garçon.

L'intrus se tourna pour présenter son profil à la lumière. Lawler

distingua une forte mâchoire, une épaisse barbe noire et bouclée, un nez droit et imposant. Un visage qui, à part la barbe, aurait pu être le sien. Non, les yeux étaient différents. Ils brillaient avec force et leur regard était à la fois plus sévère et plus compatissant que le sien. Ce regard, il le connaissait. Un frisson courut le long de son échine.

— Je croyais être réveillé, dit-il très calmement. Mais je vois que je suis encore en train de rêver. Bonsoir, père. Je suis content de te revoir. Cela fait si longtemps.

— Vraiment ? Pas pour moi.

La haute silhouette fit deux pas dans sa direction, ce qui, dans la cabine exiguë, l'amenait presque au bord de la couchette. L'homme portait une robe sombre et froissée d'une coupe surannée et dont Lawler se souvenait parfaitement.

— En effet, cela doit faire un bon bout de temps. Tu es dans ton âge mûr, mon garçon. On dirait même que tu es plus vieux que moi.

— Nous avons à peu près le même âge.

— Et tu es médecin. Un bon médecin, à ce qu'on dit.

— Pas vraiment, mais je fais de mon mieux. Ce n'est pourtant pas suffisant.

— Si tu fais de ton mieux, Valben, vraiment de ton mieux, cela suffit. Combien de fois t'ai-je répété cela ? Mais je suppose que tu ne me croyais pas. Tant que tu ne te dérobes pas à ton devoir, tant que tu le fais avec conscience. Un médecin peut être le pire des salauds en dehors de sa profession, il n'y a rien à lui reprocher tant qu'il se donne à ses patients. Tant qu'il comprend qu'il est là pour protéger, pour guérir, pour aimer. Et je crois que tu l'as compris.

L'homme s'assit au pied de la couchette. Il semblait parfaitement à l'aise.

— Tu n'as pas de famille, n'est-ce pas ?

— Non.

— Dommage. Tu aurais fait un bon père.

— Vraiment ?

— Cela t'aurait changé, bien entendu. En mieux, sans doute. Tu n'as pas de regrets ?

— Je ne sais pas. Probablement. Il y a des tas de choses que je regrette. Je regrette l'échec de mon mariage. Je regrette de ne pas m'être remarié. Je regrette que tu sois mort trop tôt, père.

— C'était trop tôt ?

— Pour moi, oui.

— Oui. Oui, tu dois avoir raison.

— Je t'aimais.

— Moi aussi, je t'aimais, mon garçon. Je t'aime encore. Je t'aime énormément. Je suis très fier de toi.

— Tu parles comme si tu étais encore vivant. Mais ce n'est qu'un

rêve : tu peux dire tout ce que tu veux, n'est-ce pas ?

La silhouette se leva et recula dans l'obscurité. Elle sembla se fondre dans l'ombre.

— Ce n'est pas un rêve, Valben.

— Non ? Ah, bon ? Mais tu es quand même mort, père, tu es mort depuis vingt-cinq ans. Si ce n'est pas un rêve, qu'es-tu venu faire ici ? Si tu es un fantôme, pourquoi as-tu attendu si longtemps pour commencer à m'apparaître ?

— Parce que tu ne t'étais jamais approché de la Face.

— Qu'est-ce que la Face a à voir avec toi et moi ?

— Je demeure sur la Face, Valben.

Lawler se mit à rire malgré lui.

— Un Gillie pourrait dire cela, mais pas toi !

— Il n'y a pas que les Gillies qui sont amenés à demeurer sur la Face, mon garçon.

Ces paroles atterrantes, prononcées d'une voix posée et péremptoire, flottèrent dans la petite cabine comme un nuage. Lawler eut un mouvement de recul. Il commençait à comprendre maintenant. Et la colère montait en lui.

— Foutez le camp d'ici ! lança-t-il au fantôme en agitant la main pour le chasser. Laissez-moi dormir !

— En voilà une manière de parler à son père.

— Vous n'êtes pas mon père. Vous êtes soit un très mauvais rêve, soit une illusion envoyée par télépathie du fond de l'océan par un oursin ou un poisson-dragon. Jamais mon père n'aurait dit cela. Même s'il m'était apparu comme un fantôme, ce qu'il n'aurait jamais fait non plus. Ce n'était pas son genre. Et maintenant, dégagez et laissez-moi tranquille !

— Valben, Valben, Valben !

— Que me voulez-vous ? Pourquoi ne me laissez-vous pas tranquille ?

— Valben, mon garçon...

Lawler se rendit brusquement compte qu'il ne discernait plus la haute silhouette.

— Où êtes-vous ?

— Partout, tout autour de toi et nulle part.

Lawler avait de violents élancements dans la tête et des douleurs fulgurantes dans l'estomac. Il tâtonna dans l'obscurité pour prendre sa fiole d'extrait d'herbe tranquille, puis il se souvint qu'elle était vide.

— Qu'êtes-vous donc ?

— Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il est mort, celui-là vivra.

— Non !

— *Que Dieu te sauve, vieux Marin. De ces démons qui de la sorte te*

tourmentent !

— C'est de la folie ! Arrêtez ! Foutez le camp d'ici ! Dehors !

Lawler chercha la lampe d'une main tremblante. La lumière chasserait cette apparition. Mais avant même de l'avoir trouvée, un sentiment poignant de solitude s'empara de lui et il se rendit compte que la vision, si c'était bien une vision, s'était retirée d'elle-même.

Et son départ laissa un vide surprenant, une étrange vibration.

Lawler ressentit violemment cette absence, un peu comme si on l'eût amputé de quelque chose. Il demeura un certain temps assis au bord de sa couchette, frissonnant, trempé de sueur, tremblant comme il avait tremblé pendant les pires moments qu'il avait traversés dans l'état de manque.

Puis il se leva. Il n'arriverait probablement pas à retrouver le sommeil. Il monta sur le pont ; il y avait deux lunes dans le ciel, moirées de vert et de pourpre par la luminescence provenant de l'occident qui semblait remplir en permanence la voûte céleste. Isolée dans un coin du ciel comme quelque parure abandonnée, la *Croix d'Hydros* palpitait avec une intensité que Lawler ne lui avait jamais vue. De ses deux grands bras jaillissaient des torrents de lumière turquoise et écarlate, couleur d'ambre et outremer.

Personne ne semblait être de veille. Les voiles étaient établies et le navire poussé par une brise soutenue, mais le pont paraissait vide. Lawler sentit l'angoisse monter en lui. Le premier quart était de service : Pilya, Kinverson, Gharkid, Felk et Tharp. Où étaient-ils passés ? Même à la barre il n'y avait personne. Le navire se gouvernait-il tout seul ?

Apparemment, oui. Et il s'écartait de sa route. Lawler se souvenait que, la nuit précédente, la Croix se trouvait par bâbord devant alors que là elle était par le travers bâbord. Ils ne suivaient plus un cap ouest-sud-ouest ; ils s'étaient sensiblement écartés de leur route.

Perplexe, Lawler avança sur le pont à pas de loup. En s'approchant du grand mât, il vit Pilya endormie sur un rouleau de cordages et Tharp, à côté d'elle, qui ronflait bruyamment. Delagard les ferait fouetter, s'il l'apprenait. Un peu plus loin, il découvrit Kinverson, assis sur le pont, adossé au bastingage. Il avait les yeux ouverts, mais il ne semblait pas éveillé lui non plus.

— Gabe ? dit doucement Lawler.

Il s'accroupit et agita les doigts devant le visage de Kinverson. Aucune réaction.

— Gabe ? Que se passe-t-il ? Êtes-vous hypnotisé ?

— Il se repose, dit soudain une voix derrière lui, la voix d'Onyos Felk. Ne le dérangez pas. La nuit fut dure et nous avons manœuvré les voiles pendant des heures. Mais regardez maintenant : voilà la terre, droit devant. Nous cinglons droit vers la terre.

La terre ? Depuis quand parlait-on de terre sur Hydros ?

— Qu'est-ce que vous me chantez là ?

— Là-bas. Vous ne voyez pas ?

Felk fit un geste vague dans la direction de la proue. Lawler se pencha, mais il ne vit rien, rien que l'immensité de la mer lumineuse et la ligne de l'horizon. Au-dessus, une poignée d'étoiles et un gros nuage bas sur la toile de fond obscure du ciel. Mais l'horizon était resplendissant de lumière, telle une terrifiante aurore flamboyante. Il y avait de la couleur partout, une singulière couleur, un spectacle féerique de lumière. Mais pas de terre.

— Le vent a tourné pendant la nuit, reprit Felk, et il nous a poussés vers la terre. Quel spectacle incroyable ! Ces montagnes ! Ces vallées ! Qui aurait cru que nous la verrions un jour, docteur ? La Face des Eaux !

Felk semblait sur le point de fondre en larmes.

— Dire que pendant toute ma vie, penché sur mes cartes, j'ai regardé cette tache sombre, dans l'autre hémisphère. Et aujourd'hui, je la vois, je la vois de mes yeux ! La Face, docteur, la Face des Eaux !

Lawler serra les bras contre ses côtes. Malgré la chaleur tropicale de la nuit, il se mit à frissonner.

Il ne voyait toujours rien, rien que le moutonnement infini de la mer vide.

— Écoutez, Onyos, dit-il, si Delagard arrive de bonne heure sur le pont et s'il trouve tout le quart endormi, vous savez ce qui va se passer. Alors, je vous en prie, si vous ne voulez pas les réveiller, moi, je m'en charge !

— Laissez-les dormir. Dès le matin, nous arriverons à la Face.

— Quelle Face ? Où ?

— Là-bas ! Là-bas !

Comme il ne voyait toujours pas, Lawler se dirigea vers l'avant. Arrivé à la proue, il découvrit Gharkid, le seul homme de quart qui manquait, perché sur le gaillard d'avant, les jambes croisées, la tête rejetée en arrière, les yeux écarquillés, fixes, semblables à deux globes de verre. Tout comme Kinverson, le petit homme semblait dans un état de conscience tout à fait inhabituel.

Hébété, Lawler fouilla la nuit du regard. Le bouquet éblouissant de couleurs dansait devant ses yeux, mais il ne voyait toujours rien d'autre que la surface plane de l'eau et le ciel vide. Puis quelque chose changea. Comme si sa vue brouillée devenait enfin tout à fait nette. Il eut l'impression qu'un pan de ciel se détachait et venait se poser à la surface de l'eau où il ne cessait de remuer, de se replier et de se déplier, prenant tantôt la forme d'une liasse de papiers froissés, tantôt d'un faisceau de bâtons, puis d'un nœud de serpents furieux, et encore de pistons mus par quelque moteur invisible. Un enchevêtrement

palpitant fait de quelque mystérieuse substance avait surgi le long de l'horizon et cela lui faisait mal aux yeux de le regarder.

— Vous voyez maintenant ? demanda Felk en s'approchant de lui. Vous voyez ?

Lawler se rendit compte qu'il avait retenu son souffle pendant un long moment et il expira lentement.

Quelque chose qui ressemblait à une brise, mais qui n'était pas une brise, soufflait dans sa figure. Il savait que ce n'était pas une brise, car il sentait aussi le vent qui soufflait de l'arrière et, quand il leva les yeux, il vit les voiles gonflées derrière lui. Pas une brise, non. Une émanation. Une force. Une radiation. Dirigée vers lui. Il la sentait crépiter faiblement dans l'air, il la sentait cingler ses joues comme des aiguilles de grésil portées par le vent pendant une tempête d'hiver. Il demeurait immobile, en proie à une sorte de terreur sacrée.

— Vous voyez ? répéta encore une fois Felk.

— Oui. Oui, je vois maintenant.

Lawler se retourna vers le cartographe. Éclairé par l'étrange lumière qui les inondait à l'occident, le visage de Felk semblait peinturluré et évoquait la tête d'un farfadet.

— Vous feriez quand même mieux d'aller réveiller votre quart, dit Lawler. Je vais descendre chercher Delagard. C'est lui qui nous a conduits jusqu'ici, pour le meilleur ou pour le pire. Il ne serait pas bien qu'il rate notre arrivée.

Dans l'obscurité qui se dissipait, Lawler s'imagina que la mer s'étendant devant eux se retirait rapidement, se détachait comme la peau d'un fruit pelé, laissant derrière elle, entre la Face et le navire, une immense étendue de sable nu. Mais, quand il regarda de nouveau, il vit que les flots miroitants n'avaient pas bougé.

Un peu plus tard, l'aube se leva, apportant avec elle des sons et des formes étranges : des brisants, le claquement sec de vaguelettes battant la proue, une traînée d'écume lumineuse au loin. À la clarté grisâtre des premières lueurs du jour, Lawler ne pouvait rien distinguer d'autre. Il y avait une terre droit devant, pas très loin, mais il ne parvenait pas à la distinguer. Tout était incertain. L'air semblait chargé d'un brouillard si épais que le soleil serait impuissant à le dissiper. D'un seul coup, il découvrit une grande barrière sombre qui s'étendait sur l'horizon, une bosse assez peu élevée qui aurait presque pu être la côte d'une île Gillie. Mais il n'y avait pas d'île Gillie de cette taille sur Hydros. Elle s'étirait d'un bout à l'autre de la planète, se dressant face à la mer qui grondait et se fracassait au loin contre cette muraille, sans parvenir à l'abattre.

Delagard apparut. Il monta sur la passerelle et s'immobilisa, le corps tremblant, le visage tendu vers l'avant, les mains crispées sur la rambarde avec une ferveur à donner le frisson.

— La voilà ! s'écria-t-il. Vous ne m'avez pas cru ! Voilà enfin la Face ! Regardez-la ! *Regardez-la !*

Il était impossible de ne pas se sentir envahi par une crainte révérentielle. Même les plus simples parmi les voyageurs, ceux dont l'intelligence était la moins prompte – Neyana, Pilya, ou encore Gharkid –, semblaient bouleversés par cette présence imposante, par l'étrangeté du paysage, par le pouvoir des inexplicables émanations psychiques, de ces pulsations continues émises par la Face. Nul ne s'occupait des voiles, ni du gouvernail ; ils étaient alignés tous les onze sur le pont, pétrifiés, silencieux, le regard fixé vers l'avant tandis que le navire glissait vers l'île qui semblait l'attirer avec la force d'attraction de quelque puissant aimant.

Seul Kinversion semblait, bien qu'ébranlé, ne pas être complètement bouleversé. Il était sorti de sa transe et regardait lui aussi fixement le rivage qui se rapprochait. Sa face taillée à la serpe

semblait éclairée par une violente émotion, mais, quand Dag Tharp lui demanda s'il avait peur, Kinverson tourna vers lui un visage impénétrable, comme si cette question n'avait aucun sens, et un regard totalement dénué de curiosité, comme si toute explication lui était indifférente.

— Peur ? dit-il. Non. Je devrais avoir peur ?

Ce que Lawler trouvait de plus stupéfiant, c'était l'impression de mouvement continu et général que donnait l'île. Rien ne restait jamais en repos. La végétation qui bordait le rivage, s'il s'agissait bien de végétation, semblait se développer à un rythme effréné, incessant, implacable. Rien ne demeurait immobile nulle part. La configuration de l'île ne semblait pas obéir à des formes connues. Tout était mouvement, tout ondulait, s'agitait, s'incorporait à l'enchevêtrement de substance chatoyante, puis s'en dégageait pour se mouvoir sans répit en une danse frénétique, un déploiement insensé d'énergie qui durait peut-être depuis la nuit des temps.

Sundira s'approcha de Lawler et posa doucement la main sur son épaule nue. Ils restèrent côte à côte, le regard tourné vers l'avant, osant à peine respirer.

— Les couleurs, murmura-t-elle. L'électricité.

Le spectacle était fantastique. La lumière était produite en permanence par chaque millimètre carré de la surface de l'île. Tantôt d'un blanc immaculé, tantôt d'un rouge éblouissant, tantôt d'un violet très profond, tirant sur le noir impénétrable. Puis leur succédaient des couleurs sur lesquelles Lawler était à peine capable de mettre un nom. Elles s'évanouissaient avant même qu'il ait eu le temps de les comprendre et d'autres, tout aussi puissantes, les remplaçaient aussitôt.

C'était une lumière qui avait la qualité d'un énorme tumulte : une explosion, un épouvantable fracas, un éclaboussement frénétique, un éblouissement lumineux. Il s'en dégageait une énergie insensée, démentielle ; une telle furie ne pouvait rien avoir de raisonnable. Des éruptions fantasmagoriques de flammes froides s'élevaient en dansant, brillaient d'un vif éclat et s'évanouissaient. Il était impossible de garder très longtemps le regard fixé sur le même point ; la violence des jaillissements de lumière obligeait à détourner les yeux. Lawler constata que, même lorsqu'il ne regardait pas, il en avait le cerveau martelé. On eût dit quelque gigantesque dispositif radio projetant inexorablement ses émissions sur les longueurs d'ondes biosensorielles. Lawler sentait les émanations qui le sondaient, qui effleuraient son cerveau, qui s'insinuaient à l'intérieur de son crâne comme des doigts invisibles caressant son âme.

Il demeurait immobile, frissonnant, le bras passé autour de la taille de Sundira, tous ses muscles crispés de la nuque aux orteils.

Puis, traversant le jaillissement infernal de lumière, lui parvint quelque chose de tout aussi violent, de tout aussi insensé, mais de beaucoup plus familier : la voix de Nid Delagard, devenue âpre et dure, et extraordinairement cassante, mais quand même reconnaissable.

— Tout le monde à son poste, et plus vite que ça ! Nous avons encore beaucoup à faire !

En proie à une vive excitation, l'armateur haletait. Il avait le visage sombre et déformé comme si quelque violente tempête intérieure dévastait son âme. Il se déplaçait avec une étrange frénésie au milieu des voyageurs pétrifiés et les saisissait l'un après l'autre sans ménagement pour les faire pivoter et les obliger à détourner les yeux de la Face.

— Retournez-vous ! Retournez-vous ! Cette foutue lumière va vous hypnotiser si vous vous laissez faire !

Lawler sentit les doigts de Delagard s'enfoncer dans la chair de son bras. Il ne résista pas et laissa l'armateur l'éloigner du spectacle hallucinant qui se déployait au-dessus des flots.

— Il faut vous forcer à ne pas regarder, rugit Delagard. Onyos, prenez la barre ! Neyana, Pilya, Lawler, occupez-vous des voiles ! Il faut trouver un mouillage !

Plissant les yeux pour effectuer les manœuvres, s'efforçant de ne pas regarder dans la direction de l'incompréhensible jaillissement de lumière, ils naviguèrent en longeant la côte, à la recherche d'une crique ou d'une baie où ils pourraient s'abriter. Mais il ne semblait rien y avoir de tel. La Face n'était qu'un interminable promontoire, impénétrable, hostile.

Puis le navire franchit brusquement la ligne des brisants et déboucha en eau calme, dans une crique paisible limitée par deux avancées de terre bordées de parois abruptes. Mais ce calme était trompeur et il fut de courte durée. Quelques instants après leur arrivée, une violente houle se leva dans la crique. Au milieu des flots écumeux apparurent de fortes lanières noires ressemblant à d'énormes laminaires qui commencèrent à battre la surface de l'eau comme des membres de monstres marins. Au milieu d'elles se dressaient de menaçantes saillies hérissées de pointes qui projetaient des nuages sinistres de fumée jaune. Des déformations de la terre semblaient se produire le long du rivage.

Épuisé, Lawler commençait à avoir des visions, mystérieuses, abstraites, cruellement tentantes. Des formes inconnues dansaient devant ses yeux. Il éprouva une atroce démangeaison derrière le front, là où il lui était impossible de se gratter. Il pressa les deux mains contre ses tempes, mais cela ne changea rien.

L'air sombre, Delagard allait et venait sur le pont en marmottant. Au bout d'un moment, il donna l'ordre de faire demi-tour et de repasser derrière les brisants. Dès qu'ils furent sortis de la crique, la mer se calma et l'anse redevint aussi attirante qu'elle l'avait été.

— Voulez-vous essayer une seconde fois ? demanda Felk.

— Pas tout de suite, répondit Delagard, le visage buté, les yeux flamboyants d'une colère froide. Ce n'est peut-être pas un bon mouillage. Nous allons suivre le rivage vers l'ouest.

Mais la côte qu'ils longeaient était peu accueillante : rude, abrupte et sauvage. Le vent leur portait une odeur âcre de combustion. Des parcelles enflammées s'élevaient de la terre. L'air lui-même semblait embrasé. De loin en loin, des ondes télépathiques d'une puissance terrifiante leur parvenaient de l'île, de brèves et violentes secousses qui les plongeaient dans la confusion et le désarroi. Le soleil de midi était boursoufflé et décoloré. Il ne semblait pas y avoir d'autre crique. Delagard, qui était descendu dans l'entrepont, remonta au bout d'un moment et annonça qu'il renonçait provisoirement à s'approcher du rivage.

La Reine d'Hydros s'éloigna des brisants, jusqu'à un endroit où la mer était parfaitement calme et peu profonde, ruisselante des couleurs qui s'élevaient d'un banc de sable irisé. Là, ils jetèrent l'ancre, pour la première fois depuis si longtemps.

Lawler alla trouver Delagard, accoudé au bastingage, le regard perdu dans le lointain.

— Alors ? dit-il. Quelle est votre première impression de votre paradis, Nid ? De votre pays de cocagne ?

— Nous trouverons un passage. C'est simplement parce que nous sommes arrivés du mauvais côté.

— Vous voulez y aborder ?

Delagard se tourna vers lui et lui fit face. Ses yeux injectés de sang, étrangement colorés par les torrents de lumière qui se déversaient autour d'eux, semblaient absolument morts, sans la moindre étincelle de vie. Mais quand il parla, sa voix était aussi résolue que jamais.

— Rien de ce que j'ai vu jusqu'à présent ne m'a fait changer d'avis sur quoi que ce soit, docteur. C'est ici que je veux m'établir. Jolly avait réussi à accoster et nous réussirons aussi.

Lawler se garda bien de répondre. Tout ce qu'il aurait pu dire eût inmanquablement provoqué une explosion de fureur chez Delagard.

Mais brusquement le visage de l'armateur s'éclaira d'un sourire. Il se pencha et donna une petite tape amicale sur l'épaule de Lawler.

— Allons, docteur, ne prenez pas un air si grave ! Bien sûr que cet endroit est extrêmement mystérieux. C'est évident. Sinon, pourquoi les Gillies s'en seraient-ils tenus à l'écart pendant tout ce temps ? Et il est

évident que ce qui nous arrive de la Face nous semble très étrange. C'est parce que nous n'y sommes pas habitués. Mais cela ne signifie pas que nous devions en être effrayés. Ce n'est, somme toute, qu'un tas d'impressions visuelles. Une décoration, des rubans sur le paquet. Cela ne veut rien dire. Rien de rien.

— Je suis content de voir que vous êtes toujours sûr de vous.

— Oui, moi aussi. Écoutez, doc, ayez confiance. Nous y sommes presque. Nous sommes arrivés jusqu'ici et nous irons jusqu'au bout. Il n'y a pas à s'inquiéter. Détendez-vous un peu, doc, ajouta-t-il avec un nouveau sourire. Savez-vous que j'ai retrouvé hier soir un peu de l'alcool de Gospo ? Descendez donc dans ma cabine dans une ou deux heures. Tout le monde y sera. Nous allons faire une petite fête. Nous allons célébrer notre arrivée.

Lawler se présenta le dernier. Tassés dans la petite pièce à l'air vicié, ils étaient tous rassemblés en demi-cercle autour de Delagard. Sundira était assise entre l'armateur et Kinverson, puis venaient Neyana et Pilya, Gharkid et Quillan, Tharp, Felk et Lis. Tout le monde avait un gobelet d'alcool. Une bouteille vide et deux pleines étaient posées sur la table. Adossé à la cloison, la tête rentrée dans les épaules, dans cette attitude qui lui était particulière, à la fois défensive et agressive, Delagard faisait face à l'ensemble du groupe. Il avait l'air d'un possédé. Ses yeux étaient brillants, presque fiévreux. Son visage, mal rasé et portant les marques d'une irritation cutanée, était empourpré et couvert de sueur. Lawler eut brusquement l'impression que leur capitaine était au bord d'une crise : une éruption interne, une violente explosion, la libération de toutes les émotions accumulées et depuis trop longtemps contenues.

— Prenez un verre, doc, dit Delagard.

— Oui, je veux bien. Mais je croyais que vous étiez en rupture de stock.

— Moi aussi, dit Delagard. Mais je me trompais.

Il remplit le gobelet à ras bord et le poussa sur la table vers Lawler.

— Alors, comme ça, docteur, vous n'aviez pas oublié l'histoire de Jolly sur la cité sous-marine ?

Lawler but une grande gorgée et attendit que l'alcool soit descendu dans son estomac.

— Comment savez-vous ça ?

— C'est Sundira qui me l'a dit. Elle m'a dit que vous lui en aviez parlé.

— Oui, dit Lawler avec un petit haussement d'épaule, cela m'est revenu à l'esprit hier, tout à fait par hasard. Je n'y avais pas pensé depuis des années. C'était le plus beau de l'histoire de Jolly et je

l'avais oublié.

— Moi, je ne l'avais pas oublié, dit Delagard. Et je viens de raconter tout cela aux autres pendant que nous vous attendions. Alors, docteur, qu'en pensez-vous ? Est-ce que Jolly racontait des conneries, à votre avis ?

— Sur une cité sous-marine ? Comment cela serait-il possible ?

— Je me souviens que Jolly parlait d'un tunnel de gravitation. Super-technologie pour super-Gillies.

Delagard imprima un mouvement de rotation à son gobelet et le liquide commença à tourner à l'intérieur du récipient. Lawler se rendit compte que le capitaine avait déjà beaucoup bu.

— Tout comme vous, reprit Delagard, cela a toujours été mon histoire préférée. Savoir que les Gillies ont décidé, il y a un demi-million d'années, d'aller vivre sous l'océan. Vous vous souvenez qu'ils ont dit à Jolly qu'il y avait des terres sur cette planète ? Des îles de grande taille et même des petits continents. Mais ils en avaient détruit la plus grande partie et utilisé les matériaux pour construire des salles hermétiques auxquelles on accédait par leur tunnel de gravitation. Et quand tout fut prêt, ils s'installèrent au fond et ils refermèrent la porte derrière eux.

— Et vous croyez à cette histoire ? demanda Lawler.

— Probablement pas. C'est quand même un peu dur à avaler. Mais elle est pourtant belle, n'est-ce pas, doc ? Une race supérieure de Gillies qui vit au fond de l'eau, les maîtres de la planète. Ils ont laissé leurs cousins de province sur les îles flottantes pour exploiter la planète en surface et les approvisionner. Et tous les êtres vivants d'Hydros, les Gillies des îles, les bouches et les plates-formes, les plongeurs, les poissons-taupe et tous les autres, jusqu'aux râpeurs, sont unis en un gigantesque écosystème planétaire dont l'unique fonction est de satisfaire les besoins de ceux qui vivent dans la cité sous-marine. Et les Gillies des îles sont persuadés qu'après leur mort, ils viendront vivre sur la Face. Demandez à Sundira, si vous ne me croyez pas. Cela signifie nécessairement qu'ils espèrent descendre sous l'eau et mener une existence aisée dans la cité secrète. Peut-être les plongeurs le croient-ils aussi. Et les râpeurs.

— Cette cité n'est que l'invention d'un vieux fou, dit Lawler. C'est un mythe.

— Peut-être, dit Delagard. Mais allez savoir.

L'armateur lui adressa un mince sourire glacial.

Sa maîtrise de soi était d'une intensité effrayante, irréaliste, menaçante.

— Admettons que ce ne soit pas un mythe, reprit-il. Imaginons que ce que nous avons vu ce matin, toute cette incroyable sarabande de lumière à donner le frisson, soit en fait une énorme machine

biologique qui fournit l'énergie nécessaire à la cité cachée des Gillies. Les plantes qui poussent là-bas sont en métal, je suis prêt à le parier. Elles font partie de la machine. Elles plongent leurs racines dans la mer et leur rôle est d'extraire des minéraux et d'élaborer de nouveaux tissus à partir d'eux. Et aussi d'accomplir toutes sortes de fonctions mécaniques. Quelque part sur l'île il doit y avoir un gigantesque réseau électrique. Je parierais qu'en plein milieu il y a un collecteur solaire, un accumulateur qui produit l'énergie que tous les composants semi-vivants de cette installation envoient vers la cité engloutie. Ce que nous avons reçu, c'est l'excédent d'énergie. Nous l'avons senti crépiter dans l'air et nous brouiller les idées. Mais nous n'allons pas nous laisser faire. Nous sommes assez intelligents pour rester hors de sa portée. Voici ce que je propose : nous allons longer la côte en restant à une distance suffisante jusqu'à ce que nous arrivions à l'entrée de la cité cachée, et alors...

— Vous allez trop vite. Nid, le coupa Lawler. Vous venez de dire que vous pensez que la cité engloutie n'est peut-être que l'invention d'un vieux marin à l'esprit dérangé et vous voilà déjà à l'entrée.

— Je suppose simplement qu'elle existe, répliqua Delagard sans se démonter. Juste à titre d'hypothèse. Prenez donc un autre verre d'alcool, docteur. Ce sont vraiment les dernières bouteilles ; autant en profiter une bonne fois.

— En admettant qu'elle existe, reprit Lawler, comment comptez-vous édifier la grande ville dont vous m'avez parlé, si l'endroit appartient déjà à une race supérieure de Gillies ? Ne pensez-vous pas qu'ils pourraient soulever quelques objections ? En admettant qu'ils existent.

— Si, je le pense. En admettant qu'ils existent.

— Dans ce cas, n'est-il pas vraisemblable qu'ils rassembleront une armada de poissons-pilon, de poissons-hache, de léopards de mer et de drakkens pour nous dissuader de continuer à les importuner ?

— Ils n'en auront pas la possibilité, répondit posément Delagard. S'ils sont bien là, nous descendrons sous l'eau et il ne nous restera plus qu'à conquérir leur cité.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

— Rien de plus facile. Ils sont vieux, décadents, ramollis. Toujours s'ils existent, docteur. De toute éternité, ils ont vécu sans aucune contrainte et le concept même d'ennemi leur est étranger. Toute la planète n'est là que pour les servir. Et ils vivent dans leur trou depuis un demi-million d'années, dans un luxe inimaginable. Quand nous serons en bas, nous découvrirons qu'ils ne disposent d'aucun moyen de défense. Pourquoi en auraient-ils ? Pour se défendre contre qui ? Nous entrons sans hésiter et nous leur annonçons que nous prenons possession de leur cité. Ils se prosternent devant nous et ils se

soumettent.

— Onze hommes et femmes à moitié nus, armés de gaffes et de cabillots vont conquérir seuls la capitale d'une civilisation extrêmement évoluée ?

— Avez-vous jamais étudié l'histoire de la Terre, Lawler ? Il y avait un pays qui s'appelait le Pérou, qui étendait sa loi sur tout un continent et où les temples étaient en or. Un certain Pizarre est arrivé avec environ deux cents soldats, des armes médiévales sans aucune efficacité, un ou deux canons et quelques fusils primitifs. Il s'est emparé de la personne de l'empereur et a conquis le pays en un tournemain. À peu près à la même époque, un certain Cortez a accompli la même chose dans un empire tout aussi riche qui s'appelait le Mexique. Il suffit de les prendre par surprise, de s'interdire toute possibilité de défaite, d'entrer en force et de s'emparer de celui qui incarne l'autorité. Ils tombent à nos genoux et tout ce qu'ils possèdent nous appartient.

Lawler regardait Delagard d'un air abasourdi.

— Sans même remuer le petit doigt pour nous défendre, dit-il, nous nous sommes laissé chasser de l'île où nous vivions depuis cent cinquante ans par les cousins retardés de ces super-Gillies, parce que nous savions fort bien que nous n'avions pas la moindre chance de les affronter avec succès. Et maintenant, vous me dites en me regardant bien en face que nous allons vaincre à mains nues toute une civilisation hautement technologique et, pour me prouver que c'est possible, vous me servez des contes à dormir debout sur des royaumes mythiques conquis par des héros de légende. Bon Dieu, Nid, vous rendez-vous compte ?

— Vous verrez, doc. Je vous le promets.

Lawler fit des yeux le tour de la table pour chercher un soutien. Mais tout le monde demeura muet, le regard terne, comme endormi.

— Je me demande bien pourquoi nous perdons notre temps à parler de cela, reprit-il. Cette cité n'existe pas. C'est une idée inconcevable. Vous n'y avez jamais cru un seul instant, Nid. Dites-moi la vérité !

— Je vous l'ai déjà dit. J'y crois peut-être, mais ce n'est pas sûr. Jolly, lui, y croyait.

— Jolly avait l'esprit dérangé.

— Pas quand il est revenu à Sorve. Ce n'est arrivé que plus tard, après que tout le monde se fut moqué de lui pendant des années...

Mais Lawler en avait assez entendu. Delagard ne cessait de tourner en rond et rien de ce qu'il disait ne tenait debout. L'air humide et étouffant de la cabine lui sembla soudain aussi difficile à respirer que de l'eau. Il avait l'impression de suffoquer. Des haut-le-cœur dus à la claustrophobie commencèrent à le saisir. Il avait besoin,

terriblement besoin de quelques gouttes d'extrait d'herbe tranquille.

Lawler comprenait maintenant que Delagard n'était pas seulement un dangereux illuminé ; il était complètement fou.

Et nous voilà tous perdus au bout du monde, songea-t-il, sans la moindre possibilité de nous enfuir et aucun endroit où aller, si jamais nous réussissions à nous en sortir.

— Je ne peux pas écouter plus longtemps ce tissu d'insanités, déclara-t-il d'une voix à moitié étranglée par la fureur et le dégoût.

Puis il se leva et sortit en toute hâte.

— Docteur ! s'écria Delagard. Revenez ! Revenez, bon Dieu !

Lawler claqua la porte et s'engagea dans la coursive.

Seul sur le pont, Lawler sut, sans avoir à se retourner, que le père Quillan venait d'arriver derrière lui. C'était curieux d'avoir cette certitude sans même regarder. Il devait s'agir de quelque effet secondaire des violentes émanations que la Face dirigeait vers eux.

— Delagard m'a demandé de monter vous voir et de parler avec vous, dit le prêtre.

— Parler de quoi ?

— De l'esclandre que vous venez de faire dans sa cabine.

— L'esclandre que j'ai fait ? demanda Lawler, stupéfait, en se retournant vers le prêtre.

Éclairé par les lumières multicolores qui crépitaient tout autour d'eux, le visage de Quillan semblait plus émacié que jamais, une longue figure aux méplats accusés, à la peau tannée et luisante, aux yeux brillants comme des phares.

— Si nous parlions plutôt de Delagard ? Une cité cachée sous la mer ! Une guerre de conquête sur le modèle de vieilles légendes mythiques !

— Ce ne sont pas des légendes mythiques. Cortez et Pizarre ont vraiment existé il y a mille ans et ils ont réellement conquis de vastes empires avec une poignée de soldats. C'est une vérité attestée de l'histoire de la Terre.

— Ce qui s'est passé il y a si longtemps sur une autre planète n'a pas valeur d'exemple ici, répliqua Lawler avec un haussement d'épaule.

— C'est vous qui dites cela ? Vous qui vous transportez sur la Terre dans vos rêves ?

— Cortez et Pizarre n'avaient pas à affronter des Gillies. Delagard est complètement cinglé et tout ce qu'il nous a raconté n'est que le délire d'un fou ! Mais vous ne partagez peut-être pas mon avis, ajouta-t-il, soudain méfiant.

— Delagard est un être versatile, théâtral, plein d'ardeur et de passion, mais je ne pense pas qu'il soit fou.

— Une cité sous-marine au fond d'un tunnel de gravitation ? Vous croyez réellement qu'une telle chose peut exister ? On vous ferait croire n'importe quoi, hein ? Oui, bien sûr. Vous croyez bien au Père, au Fils et au Saint-Esprit, alors pourquoi pas à une cité sous-marine ?

— Pourquoi pas ? dit le prêtre. On a découvert des choses bien plus bizarres sur d'autres planètes.

— Comment voulez-vous que je le sache, dit Lawler avec aigreur.

— De plus, ce serait une explication très plausible au relief d'Hydros. C'est une question à laquelle j'ai beaucoup réfléchi, Lawler. Il n'y a pas de véritables planètes d'eau dans la galaxie, vous savez. Celles qui ressemblent à Hydros ont toutes au moins des chapelets d'îles naturelles, des archipels, les sommets de montagnes submergées qui dépassent de la surface de la mer. Hydros, au contraire, n'est qu'un énorme globe d'eau. Mais, si l'on pose comme postulat qu'il existait autrefois des étendues de terre ferme ayant servi à bâtir une ou plusieurs gigantesques cités sous-marines jusqu'à ce que toute la surface d'Hydros ait été submergée et qu'il ne reste plus rien que de l'eau...

— Peut-être. Mais rien n'est moins sûr.

— Cela tombe sous le sens. Pourquoi les Gillies construisent-ils des îles ? Parce que leur espèce a évolué d'une forme aquatique et qu'elle a besoin de terre ferme pour vivre ? La théorie me semble tout à fait raisonnable. Mais imaginons maintenant une évolution inverse. Imaginons que les Gillies aient été à l'origine une espèce terrestre et que ceux qui sont restés à la surface de l'eau à l'époque de la migration souterraine se soient transformés en une espèce semi-aquatique quand la terre ferme a disparu. Cela expliquerait...

— Vos raisonnements scientifiques sont semblables à vos raisonnements théologiques, le coupa Lawler d'un ton las. Vous partez d'une proposition illogique, puis vous accumulez toutes sortes d'hypothèses et de conjectures dans l'espoir de lui donner un sens. Si vous tenez absolument à croire que les Gillies en ont brusquement eu assez de vivre en plein air, qu'ils se sont bâti un refuge au fond de l'océan en arasant tout le relief de la planète et qu'ils se sont amusés à laisser à la surface de l'eau un type mutant amphibie, ce n'est pas moi qui vous en empêcherai ! Cela m'est parfaitement égal. Mais croyez-vous aussi que Delagard soit capable d'envahir cette cité sous-marine et d'en faire la conquête comme il nous l'a expliqué ?

— Eh bien...

— Écoutez, dit Lawler, pour moi cela ne fait aucun doute : cette cité magique n'existe pas. Moi aussi, j'ai discuté avec le vieux Jolly et il m'a toujours donné l'impression d'avoir le cerveau fêlé. Mais même si l'entrée se trouvait dans la prochaine échancrure de la côte, il nous serait absolument impossible de l'envahir. Les Gillies nous

écraseraient en cinq minutes. Écoutez-moi bien, mon père, poursuivit-il en se rapprochant du prêtre, la seule chose à faire, c'est de mettre Delagard aux arrêts dans sa cabine et de foutre le camp d'ici aussi vite que possible. Telle était mon opinion il y a quelques semaines, puis j'ai changé d'avis, mais je vois bien maintenant que j'étais dans le vrai. Cet homme a le cerveau dérangé et nous n'avons rien à faire ici.

— Non, dit Quillan.

— Non ?

— Delagard a peut-être l'esprit aussi dérangé que vous le dites et ses projets sont peut-être de la pure folie, mais, si vous essayez de les contrecarrer, ne comptez pas sur moi pour vous soutenir. Bien au contraire.

— Vous voulez continuer à tourner autour de la Face sans vous soucier des dangers ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Vous savez très bien pourquoi. Lawler demeura silencieux pendant quelques instants.

— Oui, dit-il enfin, mais cela m'était sorti de l'esprit. Les anges, le paradis... Comment ai-je pu oublier que vous avez été le premier à encourager Delagard à venir ici, que vous aviez vos propres motivations qui étaient bien différentes des siennes.

D'un geste dédaigneux, Lawler tendit le bras vers la végétation kaléidoscopique qui occupait le rivage de la Face.

— Vous vous imaginez toujours que c'est le pays des anges ? Ou des dieux ?

— D'une certaine manière, oui.

— Et vous croyez toujours que ce sera le lieu de votre rédemption ?

— Oui.

— Par *quoi* serez-vous racheté ? Par des lumières et par des sons ?

— Oui.

— Vous êtes encore plus fou que Delagard.

— Je comprends ce qui vous incite à le penser, dit le prêtre.

— Je vous imagine en train de pénétrer à ses côtés dans la cité souterraine des Gillies, fit Lawler avec un rire âpre. Il brandit une gaffe et vous portez une croix. Vous chantez des hymnes, vous sur un ton, lui sur un autre. Les Gillies s'avancent et se jettent à vos genoux. Vous les baptisez l'un après l'autre, puis vous leur expliquez que Delagard est leur nouveau roi.

— Lawler, je vous en prie !

— De quoi me priez-vous ? Vous voulez que je vous tapote la tête et que je vous dise à quel point je suis impressionné par la profondeur de vos idées ? Puis que je redescende pour aller faire part à Delagard

de ma gratitude d'avoir un chef si inspiré ? Non, mon père. Je suis à bord d'un navire commandé par un fou qui, agissant de connivence avec vous, nous a conduits dans l'endroit le plus bizarre et le plus dangereux de la planète. Cela ne me plaît pas et je veux repartir.

— Si seulement vous acceptiez de voir ce que la Face a à nous offrir...

— Je sais ce que la Face a à nous offrir. La mort, mon père. Nous allons mourir de faim, de soif, ou pis encore. Vous voyez ces lumières qui ne cessent de danser là-bas ? Vous sentez ces étranges décharges électriques dans l'air ? Tout cela ne me dit rien qui vaille. Tout cela me paraît en fait extrêmement dangereux. Est-ce là votre conception de la rédemption ? La mort ?

Quillan tourna brusquement vers lui un regard hébété, égaré.

— N'est-il pas vrai, poursuivit Lawler, que votre Église considère le suicide comme un des péchés les plus graves ?

— C'est vous qui parlez de suicide, pas moi !

— C'est pourtant vous qui êtes résolu à le commettre.

— Vous ne savez pas de quoi vous parlez, Lawler. Et, dans votre ignorance, vous déformez tout.

— Vraiment ? demanda le médecin. Vous le croyez vraiment ?

Dans l'après-midi, Delagard donna l'ordre de lever l'ancre et ils repartirent vers l'ouest en longeant toujours la côte. Une brise de mer chaude et soutenue soufflait, comme si l'île immense essayait de les attirer à elle.

— Val ! cria Sundira.

Il leva la tête. Elle était juste au-dessus de lui, occupée à réparer un hauban sur la vergue de misaine.

— Où sommes-nous, Val ? Et que va-t-il nous arriver ?

Elle frissonnait malgré la chaleur tropicale et lançait des regards inquiets dans la direction de la grande île.

— J'ai l'impression que ma théorie d'une destruction nucléaire était erronée. Mais cet endroit me fait peur !

— Oui.

— Et pourtant, je me sens attirée. J'ai toujours envie de savoir ce qu'est vraiment la Face.

— C'est un endroit d'où ne peuvent venir que des dangers, dit Lawler. Et cela, on peut le voir d'ici.

— Ce serait si facile de mettre le cap sur le rivage... Nous pourrions le faire, là, tout de suite, Val, juste toi et moi...

— Non.

— Pourquoi pas ?

Mais sa voix manquait singulièrement de conviction ; elle paraissait aussi indécise que lui. Ses mains tremblaient si fort qu'elle laissa échapper son maillet. Lawler l'attrapa au vol et le lui relança.

— Que se passerait-il, à ton avis, si nous nous approchions de la côte ? Si nous prenions pied sur la Face ?

— Je préfère ne pas être celui qui apportera la réponse, dit Lawler. Que Gabe Kinverson y aille donc, puisqu'il est si courageux. Ou le père Quillan. Ou Delagard. C'est lui qui a eu l'idée de venir : il n'a qu'à descendre à terre lui-même. Moi, je reste ici et je regarde ce qui se passe.

— Tu n'as sans doute pas tort, et pourtant...

— Tu es tentée d'y aller ?

— Oui.

— Cette île exerce une attraction, c'est vrai. Moi aussi, je le sens. Comme si une voix intérieure me disait : *Approche-toi, viens voir,*

regarde ce qu'il y a ici. Il n'existe rien de plus beau au monde. Il faut absolument que tu viennes voir. C'est complètement fou, non ?

— Oui, dit Sundira, tu as raison. C'est complètement fou.

Elle garda le silence pendant un moment et se concentra sur son travail. Puis elle redescendit. Lawler avança une main timide et hésitante vers son épaule nue. Elle poussa un petit soupir, se serra contre lui et, côte à côte, ils regardèrent la mer aux couleurs chatoyantes, le soleil gonflé qui descendait sur l'horizon et l'explosion de lumière qui s'élevait de l'île.

— Val, demanda Sundira, est-ce que je peux rester dans ta cabine, cette nuit ?

Elle ne l'avait pas fait souvent et cela ne lui était pas arrivé depuis un certain temps. Ils étaient trop grands pour la cabine exigüe et son étroite couchette.

— Bien sûr.

— Je t'aime, Val.

Lawler laissa courir ses deux mains sur les épaules musclées et remonta jusqu'à la nuque. Il se sentait plus que jamais attiré par elle et il en arrivait parfois à croire qu'ils étaient les deux moitiés de quelque organisme sectionné et non les deux quasi-étrangers qui s'étaient trouvés embarqués dans un drôle de voyage vers les parages les plus périlleux de la planète. Étaient-ce justement les périls qui les avaient rapprochés ? Était-ce – à Dieu ne plaise ! – l'intimité forcée au milieu de l'océan qui l'avait rendu si confiant avec elle, si désireux de rester près d'elle ?

— Je t'aime, murmura-t-il.

Ils se précipitèrent dans la cabine. Jamais il ne s'était senti si proche d'elle... ni de quiconque. Ils étaient comme deux alliés, seuls face à un univers tumultueux et incompréhensible, qui s'étreignaient fougueusement tandis que le mystère de la Face les enveloppait.

Nuit trop courte : bras et jambes inextricablement emmêlés, corps couverts de sueur se frottant et glissant l'un contre l'autre, yeux plongés dans d'autres yeux, souffle se mêlant à un autre souffle, noms sur des lèvres, échange de réminiscences, création de nouveaux souvenirs. Mais de sommeil, point. C'est sans doute aussi bien, se dit Lawler. Le sommeil pourrait engendrer de nouveaux fantômes. Autant passer la nuit éveillé. Et dans la ferveur de la passion. Le jour à venir pouvait fort bien être le dernier.

Dès que l'aube parut, Lawler monta sur le pont.

Il faisait maintenant partie du premier quart. Il vit que le navire avait de nouveau franchi pendant la nuit la ligne des brisants. *La Reine d'Hydros* était maintenant à l'ancre dans une crique ressemblant beaucoup à la première, avec cette différence que la côte n'était pas

bordée par une barrière abrupte, mais présentait une grande plaine où poussait une végétation drue et sombre.

Cette fois, la baie semblait accepter leur présence et même leur faire bon accueil. Sa surface était calme, sans la plus petite ondulation, et il n'y avait pas le moindre signe de la présence des violentes lanières qui les avaient repoussés la première fois.

Dans cette crique, comme partout ailleurs, l'eau était luminescente et elle émettait des rayonnements roses et dorés, écarlates et turquoise. Sur la terre ferme, l'incessant grouillement ondulant de la vie végétale se poursuivait avec son habituelle frénésie. Une nuée d'étincelles pourpres s'élevaient de l'île et l'air semblait de nouveau embrasé. Partout éclataient des couleurs flamboyantes. Tant de magnificence inlassable et insensée était difficile à affronter au petit matin, après une nuit blanche.

Delagard se trouvait seul sur la passerelle, dans une curieuse posture, les bras enserrant sa poitrine.

— Venez donc me voir, docteur.

L'armateur avait les yeux larmoyants et rougis, comme s'il n'avait pas dormi, non seulement de la nuit, mais depuis plusieurs jours. Il avait le teint terreux et les joues pendantes et sa tête semblait s'être repliée dans son cou de taureau. Lawler remarqua un tic qui faisait trembler sa joue gauche. Le démon qui l'habitait la veille lors de leur première tentative d'accostage paraissait être revenu pendant la nuit.

— À ce qu'il paraît, vous pensez que je suis fou, fit Delagard d'une voix rauque.

— En quoi mon opinion changera-t-elle quoi que ce soit pour vous ?

— Vous serez peut-être content d'apprendre que je commence presque à me dire que je partage votre avis. Presque.

Lawler chercha dans les paroles de Delagard une trace d'ironie, d'humour, de dérision. Mais il n'en trouva pas. La voix de l'armateur était rauque, éraillée, presque cassée.

— Regardez-moi cette saloperie de paysage, marmonna Delagard en faisant de grands moulinets maladroits des deux bras. Regardez-moi ça, docteur ! C'est un désert ! C'est un cauchemar ! Que suis-je venu foutre ici ?

Il tremblait et, sous la barbe, sa peau était blême.

— Seul un fou aurait eu envie de venir si loin, reprit-il d'une voix grave et voilée. Je le vois clairement maintenant. Je l'avais déjà compris hier, quand nous sommes entrés dans la crique, mais j'ai essayé de me voiler la face. J'ai eu tort... Au moins, je suis assez grand pour le reconnaître. Mais, bon Dieu, doc, où avais-je la tête pour nous amener ici ? Cet endroit n'est pas fait pour nous.

Il secoua longuement la tête et, quand il reprit la parole, ce fut

d'une voix étranglée par l'angoisse.

— Docteur, il faut foutre le camp tout de suite ! Parlait-il sérieusement ? Ou tout cela n'était-il qu'une mise en scène grotesque visant à s'assurer de sa loyauté ?

— Vous êtes sérieux ?

— Et comment !

Oui, il était sincère. Et absolument terrifié, tremblant comme une feuille. L'armateur semblait être en train de se désintégrer sous les yeux de Lawler. C'était un renversement stupéfiant, la dernière chose à quoi Lawler se fût attendu. Il lui fallut faire un gros effort pour l'accepter.

— Et la cité engloutie ? demanda-t-il après un long silence.

— Vous croyez qu'elle existe ? demanda Delagard.

— Absolument pas. Mais vous, si.

— Mon œil ! J'avais bu un coup de trop, c'est tout. Nous avons longé la côte de la Face sur à peu près le tiers de sa longueur et nous n'avons absolument rien vu. On peut imaginer que, s'il y avait un tunnel de gravitation un peu plus loin, nous aurions rencontré un fort courant en bordure de la côte, un courant tourbillonnaire. Mais où diable se trouve-t-il ?

— C'est à vous de me le dire, Nid. Vous aviez l'air de croire qu'il existait.

— C'est Jolly qui le croyait.

— Jolly était dingue. Son voyage autour de la Face lui a fait perdre la boule.

Delagard hocha la tête d'un air maussade. Ses paupières s'abaissèrent lentement sur ses yeux injectés de sang. L'espace d'un instant, Lawler crut qu'il s'était endormi debout.

— Je suis resté seul, ici, toute la nuit, reprit l'armateur en gardant les yeux fermés. À tourner et retourner des tas d'idées dans ma tête. À essayer de voir les choses d'une manière pratique. Cela doit vous paraître drôle, puisque vous pensez que je suis fou. Mais je ne suis pas fou, doc. Pas vraiment. Il peut m'arriver de faire des choses qui semblent folles aux autres, mais je ne suis pas fou moi-même. Je suis différent de vous, c'est tout. Vous êtes mesuré et prudent, vous détestez courir des risques, tout ce que vous voulez, c'est vous laisser porter par la vie. Je n'ai rien à y redire. Il y a dans l'univers des gens comme vous et il y a des gens comme moi. Nous ne nous sommes jamais vraiment compris, mais il peut arriver que des gens aussi différents que nous soient embarqués dans la même galère et qu'ils soient obligés d'unir leurs forces. L'envie que j'avais de venir ici était plus forte que toutes les autres envies que j'aie jamais eues de ma vie. Pour moi, c'était la clé de tout. Ne me demandez pas de vous expliquer... De toute façon, vous ne comprendriez pas. Mais

maintenant que j'ai atteint mon but, je me rends compte que c'était une grave erreur. Il n'y a rien pour nous ici. Rien.

— Et Pizarre, dit Lawler. Et Cortez. Ils auraient au moins essayé d'aborder avant de rebrousser chemin.

— Ne vous foutez pas de ma gueule, dit Delagard. J'essaie de jouer franc jeu avec vous.

— C'est vous qui m'avez parlé de Pizarre et de Cortez quand j'ai essayé, moi aussi, de jouer cartes sur table.

Delagard ouvrit les yeux. Ils étaient effrayants, brûlants comme des charbons ardents, étincelants de souffrance rentrée. Il retroussa les coins de sa bouche dans ce qui pouvait être l'amorce d'un sourire.

— Doucement, doc. J'étais soûl.

— Je sais.

— Vous savez quelle erreur j'ai commise, doc ? Celle de croire à mes propres conneries. Aux conneries de Jolly. Et à celles du père Quillan. C'est Quillan qui m'a fait croire un tas de choses sur la Face des Eaux ; il m'a fait croire qu'un pouvoir quasi divin était à prendre et me reviendrait. C'est du moins ainsi que j'ai interprété ses paroles. Et nous y sommes. Nous y sommes pour de bon. Reposons en paix. J'ai passé toute la nuit ici à me poser des questions. Comment pourrai-je construire un astroport et avec quoi ? Comment pourrions-nous vivre dans cette espèce de chaos sans devenir cinglés au bout d'une demi-journée ? Que mangerions-nous ? Pourrions-nous seulement respirer l'air ? Pas étonnant que les Gillies ne s'en approchent pas. Ce lieu abominable est inhabitable. Et, d'un seul coup, tout m'est devenu très clair. J'étais là, tout seul, sur la passerelle, face à face avec moi-même et je me moquais de moi. Je riais à gorge déployée. Mais le dindon de la farce, c'était bien moi, et il n'y avait pas de quoi rire. Tout ce voyage n'aura été que pure folie. N'est-ce pas, doc ?

Delagard se balançait d'avant en arrière et Lawler comprit qu'il était encore ivre. Il devait exister encore une cachette pour l'alcool de Gospo et il avait probablement bu toute la nuit. Et cela durait peut-être depuis plusieurs jours. Il était tellement imbibé d'alcool qu'il ne sentait même plus l'ivresse.

— Vous devriez aller vous allonger. Je peux vous donner un sédatif.

— Rien à foutre de votre sédatif ! Ce que je veux, c'est que vous soyez d'accord avec moi ! Doc, ce voyage était complètement dingue, non ?

— Vous savez bien que c'est mon avis, Nid.

— Et vous croyez que, moi aussi, je suis complètement dingue.

— Je ne sais pas. Mais ce que je sais, c'est que vous êtes sur le point de vous écrouler physiquement.

— Et après ? demanda Delagard. Je suis toujours le capitaine de

ce navire et c'est moi qui nous ai mis dans ce pétrin. Tous ces gens qui sont morts... Ils sont morts à cause de moi. Je ne peux plus laisser mourir personne d'autre. Il est de ma responsabilité de nous faire partir d'ici.

— Quel est votre plan ?

— Ce qu'il faut faire maintenant, commença Delagard avec lenteur et en articulant soigneusement, comme s'il parlait du fond de quelque insondable puits de fatigue, c'est choisir un cap qui nous conduira dans des eaux fréquentées et, dès que nous trouverons une île, implorer ses habitants de nous accueillir. Onze personnes. Ils pourront toujours trouver de la place pour onze personnes, même s'ils prétendent être déjà à l'étroit.

— Cela me convient parfaitement.

— Le contraire m'aurait étonné.

— Très bien, dit Lawler. Allez donc prendre un peu de repos, Nid. Nous allons tous nous y mettre tout de suite. Felk prendra la barre, nous allons hisser les voiles et, en milieu de journée, nous serons à cent kilomètres d'ici et nous ferons route vers Grayvard ou une autre île.

Lawler commença à pousser doucement Delagard vers l'échelle de la passerelle.

— Allez-y. Avant de vous écrouler.

— Non, fit Delagard. Je vous l'ai dit, je suis encore le capitaine. Si nous devons partir d'ici, c'est moi et personne d'autre qui serai à la barre.

— D'accord. Comme vous voulez.

— Ce n'est pas parce que je le veux. C'est parce qu'il faut que je le fasse, parce que j'y suis obligé. Et il y a aussi quelque chose dont j'ai besoin, doc, et que vous pouvez me fournir avant que nous partions.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Quelque chose qui me permettra d'affronter mon échec. La défaite est totale, non ? Tout a complètement foiré. Jamais je n'avais connu l'échec jusqu'à présent, mais cette catastrophe... ce désastre...

La main de Delagard jaillit brusquement et se referma sur le bras de Lawler.

— Il faut que je trouve un moyen de vivre avec cette pensée en moi, doc. Ce sentiment de honte, de culpabilité. Vous ne me croyez sans doute pas capable d'éprouver un sentiment de culpabilité, mais qu'est-ce que vous savez de moi, hein ? Si nous survivons à ce voyage, tout le monde me regardera et dira : « Voilà l'homme qui a pris la responsabilité de cette expédition et sous les ordres de qui cinq navires chargés de passagers ont été perdus corps et bien. » Et tout me le rappellera tout le temps. Chaque fois que je vous verrai, vous ou bien Dag, Felk ou Kinversion...

Il avait maintenant les yeux fixes et étincelants.

— Vous possédez bien une drogue qui permet de calmer l'angoisse, non ? Je veux que vous m'en donniez un peu. Je veux m'en bourrer et ne plus jamais m'en passer jusqu'à la fin de mes jours. La seule autre solution pour moi, ce serait de me tuer et, ça, je ne veux même pas y penser.

— La drogue est aussi une manière de se tuer, Nid.

— Épargnez-moi la leçon de morale, je vous en prie, doc.

— Je suis sérieux. Croyez-en quelqu'un qui s'en est bourré pendant des années. C'est un enfer.

— Un enfer est encore préférable à la mort.

— Peut-être, mais, de toute façon, je ne peux pas vous en donner. J'ai fini moi-même toute ma provision avant que nous arrivions.

L'étreinte de la main de Delagard se resserra violemment sur le bras de Lawler.

— Vous mentez !

— Vous croyez que je mens ?

— Je le sais ! Vous ne pouvez pas vivre sans cette drogue. Vous en prenez tous les jours. Je suis au courant, vous savez ! Tout le monde est au courant !

— Il n'y en a plus, Nid. Vous n'avez pas oublié que j'étais très malade la semaine dernière. Eh bien, j'étais en état de manque. Il n'en reste plus une seule goutte. Vous pouvez fouiller partout dans mes réserves, vous ne trouverez rien.

— Vous mentez !

— Allez donc voir. Si vous en trouvez, elle sera à vous. Vous avez ma parole, ajouta-t-il en dégageant précautionneusement son bras. Écoutez-moi, Nid, allez vous allonger et reposez-vous un peu. Quand vous vous réveillerez, nous serons loin d'ici et vous vous sentirez mieux. Après, vous pourrez commencer à oublier vos fautes. Vous n'êtes pas un type qui se laisse facilement abattre, vous arriverez à surmonter ce sentiment de culpabilité... Si, si, croyez-moi. Pour l'instant, vous êtes tellement épuisé et déprimé que vous ne pouvez même pas vous représenter l'avenir, mais, dès que nous serons en pleine mer...

— Attendez une minute, dit Delagard en regardant par-dessus l'épaule de Lawler, vers la proue, dans la direction du poste de pêche. Qu'est-ce qui se passe là-bas ?

Lawler se retourna. Deux hommes étaient en train de se battre, un costaud et un autre, beaucoup plus fluet : Kinverson et Quillan, un combat déséquilibré. Kinverson avait les mains serrées sur les frêles épaules du prêtre et il l'immobilisait en le tenant à bout de bras tandis que Quillan essayait frénétiquement de se libérer.

Lawler dévala l'échelle et se précipita vers l'arrière, Delagard sur

ses talons.

— Qu'est-ce que vous faites, Gabe ? s'écria Lawler. Lâchez-le, voyons.

— Si je le lâche, il part sur la Face. C'est lui qui l'a dit, docteur. Mais, si c'est ce que vous voulez.

Quillan avait un air extatique, avec le regard fixe et vitreux d'un somnambule. Ses pupilles étaient dilatées et sa peau était si livide qu'il semblait avoir été vidé de tout son sang. Il avait les lèvres retroussées en un étrange rictus.

— Il marchait sur le pont comme s'il avait complètement perdu la tête, expliqua Kinverson. Il n'arrêtait pas de répéter : « Aller sur la Face... aller sur la Face. » Quand je l'ai vu commencer à grimper sur le plat-bord, je l'ai retenu et il s'est mis à me frapper. Bon Dieu ! je n'aurais jamais cru qu'il pourrait taper si fort. Mais ça va mieux, il s'est un peu calmé.

— Essayez de le lâcher, dit Lawler. Nous verrons bien ce qu'il fait.

Avec un haussement d'épaules, Kinverson lâcha le prêtre qui commença aussitôt, les yeux illuminés comme par une lumière intérieure, à le repousser vers le bastingage.

— Vous voyez ? dit le pêcheur.

Delagard s'avança en roulant des épaules. Il avait l'air sonné, mais encore déterminé. Il fallait maintenir l'ordre à bord.

— À quoi jouez-vous ? demanda-t-il en refermant la main sur le poignet du prêtre. Qu'est-ce que c'est que ces manigances ?

— Débarquer... La Face... Sur la Face...

Le sourire extatique de Quillan s'élargit tellement qu'il sembla que ses joues allaient éclater.

— Le dieu me demande... Le dieu de la Face...

— Seigneur ! souffla Delagard, le visage marbré par la colère. Qu'est-ce que vous racontez ? Vous allez mourir si vous partez là-bas ! Vous ne comprenez donc pas qu'il n'est pas possible d'y vivre. Regardez donc cette lumière qui sort de partout. C'est un endroit inhabitable ! Secouez-vous ! Secouez-vous donc !

— Le dieu de la Face...

Quillan se débattit pour échapper à l'étreinte de Delagard et il parvint à se dégager. Le prêtre fit deux pas rapides vers le bastingage, mais Delagard le rattrapa. Il le tira en arrière et le gifla si violemment que la lèvre de Quillan se mit à saigner. Le prêtre le regarda, l'air hébété et l'armateur leva derechef la main.

— Non, dit Lawler. Il est en train de sortir de sa transe.

De fait, quelque chose changeait dans les yeux du prêtre. L'éclat intense diminuait et le regard perdait de sa fixité. Il semblait encore étourdi, mais pleinement conscient et il clignait des yeux pour chasser sa confusion. Il leva lentement la main et frotta son visage à l'endroit

où Delagard l'avait frappé. Il secoua la tête et ce mouvement se transforma en un frisson convulsif qui parcourut tout son corps. Puis il se mit à trembler et des larmes lui montèrent aux yeux.

— Mon Dieu ! murmura-t-il. J'allais vraiment me jeter par-dessus bord. C'est bien ce que je voulais faire, hein ? J'étais attiré. Je sentais qu'elle m'attirait.

Lawler hocha la tête. Il avait soudain l'impression d'éprouver la même chose. Une pulsation, un battement dans sa tête. Quelque chose de bien plus fort que la légère tentation, la bouffée de curiosité qu'il avait éprouvées la veille au soir en même temps que Sundira. C'était une puissante pression mentale, une force qui l'attirait vers la côte sauvage s'étendant derrière la ligne des brisants.

Il chassa ces idées avec un mouvement d'agacement. Il était en train de devenir aussi cinglé que Quillan.

Le prêtre parlait encore de l'attraction qui s'était exercée sur lui.

— Il m'était impossible d'y résister. Elle m'offrait la chose que j'ai cherchée toute ma vie. Heureusement que Gabe est intervenu à temps.

Le prêtre tourna vers Lawler un regard égaré dans lequel se lisait un mélange de terreur et d'ahurissement.

— Vous aviez raison hier, doc. Ce serait du suicide. J'avais l'impression d'être appelé par Dieu, ou plutôt par une sorte de dieu. Mais c'était le diable, ce ne pouvait être que le diable. Nous sommes aux portes de l'enfer. Je croyais que c'était le paradis, mais c'est l'enfer...

La voix commençait à lui manquer, mais il se reprit et c'est d'un ton plus ferme qu'il s'adressa à Delagard.

— Je vous demande de nous emmener loin d'ici. Notre âme y est en danger et, même si vous ne croyez pas que nous ayons une âme, songez au moins que notre vie est en péril. Si nous restons encore...

— Ne vous inquiétez pas, dit Delagard, nous n'allons pas rester. Nous allons mettre les voiles dès que possible.

Quillan ouvrit la bouche et ses lèvres dessinèrent un o de surprise.

— Moi aussi, j'ai eu une petite révélation, mon père, poursuivit Delagard d'un ton las, et elle va dans le même sens que la vôtre. Ce voyage a été une connerie monumentale, si vous me passez l'expression. Nous n'avons rien à faire ici et je tiens autant que vous à foutre le camp.

— Je ne comprends pas. Je pensais... que vous...

— Arrêtez donc de penser, répliqua Delagard. Il est parfois très mauvais de trop penser.

— Vous avez dit que nous allions repartir ? demanda Kinverson.

— Absolument, répondit Delagard avec un regard de défi.

Il avait le visage encore rouge de déception, mais il semblait presque amusé par l'ampleur du désastre qui le frappait. Il redevenait

lentement lui-même et une sorte de petit sourire joua sur ses lèvres.

— Oui, nous allons foutre le camp.

— Pas de problème, dit Kinverson. Quand vous voulez.

L'attention de Lawler fut brusquement attirée par quelque chose d'étrange et il tourna vivement la tête.

— Avez-vous entendu ce son ? Il y a quelques secondes. On aurait dit quelqu'un qui s'adressait à nous depuis la Face.

— Comment ? Où ça ?

— Ne bougez pas et ouvrez grandes vos oreilles. Cela vient de la Face. *Monsieur le docteur. Monsieur le capitaine. Monsieur le prêtre.*

Lawler imita la voix aiguë, fragile et douce avec une grande fidélité.

— Vous entendez ? *Je suis avec la Face maintenant, monsieur le capitaine. Monsieur le docteur. Monsieur le prêtre.* C'est comme s'il était là, juste à côté de nous.

— Gharkid ! s'écria Quillan. Mais comment... Où est-il ?

D'autres arrivaient sur le pont : Sundira, Neyana et Pilya Braun. Puis vinrent Dag Tharp et, un peu après, Onyos Felk. Tous semblaient ahuris par ce qu'ils venaient d'entendre. La dernière à apparaître fut Lis Niklaus, avançant d'un pas étrangement traînant et mal assuré. Elle lança le bras en l'air, l'index pointé vers le ciel, comme si elle avait voulu le crever.

Lawler leva la tête. Et il vit ce que montrait Lis Niklaus. Les couleurs qui tourbillonnaient dans le ciel étaient en train de se fixer dans une certaine forme... la forme du visage sombre et énigmatique de Natim Gharkid. Une image géante du mystérieux petit homme était suspendue au-dessus d'eux, éclatante, inexplicable.

— Où est-il ? s'écria Delagard d'une voix pâteuse. Comment peut-il faire ça ? Faites-le descendre ! Gharkid ! Gharkid !

L'armateur se mit à gesticuler furieusement.

— Allez le chercher ! Que tout le monde fouille le navire ! Gharkid !

— Il est dans le ciel, dit Neyana Golghoz d'une voix douce, comme si cela expliquait tout.

— Non, dit Kinverson, il est sur la Face. Regardez... Le glisseur a disparu. Il a dû faire la traversée pendant que nous nous occupions du père Quillan.

Effectivement, l'abri du glisseur était vide. Gharkid avait mis l'embarcation à l'eau sans l'aide de personne et traversé la crique jusqu'au rivage. Il avait posé le pied sur la Face ; il avait été absorbé par la Face ; il avait été transformé par la Face. Lawler contemplait avec une stupéfaction horrifiée son image gigantesque dans le ciel. C'était bien son visage, cela ne faisait aucun doute. Mais comment était-ce possible ? Comment ?

Sundira s'approcha de lui et glissa le bras dans le sien. Elle tremblait de peur. Lawler aurait tellement voulu la réconforter, mais il était incapable d'articuler un seul mot.

Delagard fut le premier à retrouver sa voix.

— Tout le monde à son poste ! Parés à lever l'ancre ! Mettez à la voile ! Nous partons tout de suite !

— Attendez un peu, dit doucement le père Quillan en indiquant le rivage d'un signe de la tête. Gharkid revient.

La traversée du petit homme sembla durer mille ans. Nul n'osait faire un geste. Ils restaient tous alignés devant le bastingage, pétrifiés, épouvantés.

L'image de Gharkid s'était effacée dès l'instant où le véritable Gharkid était apparu. Mais sa voix, cette voix aux inflexions caractéristiques, se mêlait toujours à l'étrange émanation qui avait commencé de se propager continûment de la Face. Même si le corps charnel de Gharkid revenait, il restait autre chose sur l'île.

Lawler vit que Gharkid avait abandonné le glisseur dans la végétation bordant la côte – de jeunes pousses commençaient déjà à s'enrouler autour de l'embarcation échouée – et il traversait la crique en nageant, ou plutôt en marchant dans l'eau. À l'évidence, le petit homme ne se sentait aucunement menacé par les créatures qui devaient y vivre. Bien sûr, se dit Lawler, puisqu'il est devenu l'une d'elles.

Quand il atteignit les eaux plus profondes où était mouillé le navire, Gharkid baissa la tête et se mit à nager. Ses mouvements étaient lents et sereins, il avançait avec aisance et agilité.

Kinverson s'éloigna quelques instants et revint avec l'une de ses gaffes. Sa joue était agitée d'un mouvement convulsif qu'il ne parvenait pas à contrôler. Il brandit comme une lance la longue perche terminée en pointe.

— Si cette créature essaie de monter à bord...

— Non, dit le père Quillan, ne faites pas cela. Ce navire est le sien autant que le vôtre.

— Qu'est-ce que vous en savez ? Qui est-ce ? Qu'est-ce qui me prouve que c'est bien Gharkid ? S'il s'approche de nous, je le tue !

Mais Gharkid n'avait, semblait-il, aucunement l'intention de monter à bord. Il flottait tranquillement tout près de la coque en faisant de petits mouvements de la main pour demeurer à la même place.

La tête levée vers eux, il les regardait.

Il leur souriait de son sourire énigmatique.

Il leur faisait des signes.

— Je vais le tuer ! rugit Kinverson. Petit salaud ! Sale petit con !

— Non, dit Quillan sans se départir de son calme en voyant le

colosse tendre en arrière le bras qui tenait la gaffe. Ne craignez rien. Il ne nous veut aucun mal.

Le prêtre leva la main et en effleura la poitrine de Kinverson ; le pêcheur parut privé d'un seul coup de toutes ses forces. L'air hébété, il laissa son bras retomber sur le côté. Sundira s'avança vers lui et lui enleva la gaffe, mais Kinverson sembla à peine se rendre compte de ce qu'elle faisait.

Lawler tourna de nouveau la tête vers le petit homme. Gharkid – à moins que ce fût la Face qui s'adressait à eux par l'entremise de ce qui avait été Gharkid – les appelait, les incitait à gagner l'île. Et maintenant Lawler sentait pour de bon l'attraction qu'elle exerçait. Il n'y avait plus de doute et il ne pouvait plus s'agir d'une illusion ; une force impérieuse, sur laquelle il n'y avait pas à se méprendre, leur parvenait en puissants mouvements ondulatoires. Cela lui rappelait les violents remous qu'il avait parfois rencontrés en nageant dans la baie de l'île de Sorve. Il avait toujours aisément résisté à la force de ces tourbillons, mais il se demanda s'il serait en mesure de résister à cette force qui tirait sur les racines mêmes de son âme.

Lawler prit conscience du rythme précipité de la respiration de Sundira. Elle avait le visage livide et les yeux brillants de peur. Mais sa mâchoire était serrée. Elle était résolue à lutter pied à pied contre cet appel terrifiant.

Venez à moi, disait Gharkid. Venez à moi, venez à moi.

La voix douce était celle de Gharkid, mais c'est la Face qui parlait. Lawler en avait la conviction : une île qui parlait, qui leur promettait tout, tout ce qu'ils voulaient, en un seul mot. Venez. Venez.

— Je viens ! s'écria brusquement Lis Niklaus. Attends-moi ! Attends-moi ! Je viens !

Elle se trouvait au milieu du pont, près du grand mât, le regard fixe, le visage extatique, et elle commençait de se diriger vers le bastingage d'un pas traînant et d'une allure pataude. Delagard pivota sur lui-même et lui ordonna de s'arrêter. Lis continua d'avancer. Avec un juron, l'armateur se précipita vers elle. Il la rattrapa au moment où elle atteignait le bastingage et la saisit par le bras.

Lis se mit à hurler d'une voix froide et véhémence que Lawler reconnut à peine.

— Non, espèce de salaud ! Non ! Fiche-moi la paix !

Elle écarta Delagard et, d'une violente bourrade, l'envoya valdinguer sur le pont. L'armateur tomba rudement sur les bordages et resta allongé sur le dos en la regardant d'un air incrédule. Il semblait incapable de se relever. En un instant, Lis se hissa sur le plat-bord, bascula de l'autre côté et tomba dans l'eau en faisant une magnifique gerbe lumineuse.

Côte à côte, Lis et Gharkid s'éloignèrent aussitôt en nageant vers

la Face.

Des nuages d'une couleur nouvelle s'élevèrent lentement dans l'air torride et agité, au-dessus de la Face des Eaux. Des nuages roussâtres au-dessus, plus sombres au-dessous : la couleur des cheveux de Lis Niklaus. Elle avait atteint sa destination.

— Nous allons tous y passer ! dit Sundira d'une voix haletante. Il faut partir d'ici !

— Oui, dit Lawler. Et vite.

Il lança un coup d'œil circulaire sur le pont.

Delagard était encore étendu de tout son long, plus mortifié que blessé sans doute, mais il ne se relevait pas. Onyos Felk était accroupi près du mât de misaine et il parlait tout seul, à voix basse et inintelligible. Le père Quillan, agenouillé, faisait sans répit le signe de la croix en marmonnant des prières. Dag Tharp, les yeux jaunis par la peur, avait les bras serrés sur son ventre et était secoué par des haut-le-cœur. Lawler eut un geste d'impuissance.

— Qui va prendre la barre ?

— Quelle importance ? dit Sundira. La seule chose qui compte, c'est de nous éloigner de la Face et de mettre de la distance entre elle et nous. Tant qu'il restera suffisamment de monde pour manœuvrer les voiles...

Elle commença à arpenter le pont.

— Pilya ! Neyana ! Prenez ces cordages ! Val, es-tu capable de tenir la barre ? Seigneur ! l'ancre est encore mouillée ! Gabe ! Gabe ! Relève-la, je t'en prie !

— Voilà Lis qui revient à son tour, dit Lawler.

— Aucune importance. Va donner un coup de main à Gabe pour relever l'ancre !

Mais il était trop tard. Lis avait déjà couvert la moitié de la distance entre l'île et le navire et elle se mouvait avec aisance d'une nage puissante. Gharkid la suivait de près. Quand elle cessa de nager, elle leva la tête et ses yeux étaient différents, bizarres.

— Que Dieu ait pitié de nous, marmonna le père Quillan. Ils sont deux à nous attirer maintenant !

La terreur brillait dans les yeux du prêtre et il tremblait comme une feuille.

— J'ai peur, Lawler. J'ai attendu ce moment toute ma vie et, maintenant qu'il est arrivé, j'ai peur. J'ai peur !

Il tendit les deux mains vers Lawler en un geste implorant.

— Aidez-moi, reprit-il. Emmenez-moi dans l'entrepont. Sinon, moi aussi, je vais y aller. Je ne peux plus résister.

Lawler s'avança vers lui, mais Sundira l'arrêta d'un cri.

— Laisse-le ! Nous n'avons pas le temps et il ne nous sert à rien !

— Aidez-moi ! gémit Quillan.

Il commençait à se diriger vers le bastingage du même pas traînant de somnambule que Lis Niklaus.

— Dieu m'appelle et j'ai peur d'aller à Lui !

— Ce n'est pas Dieu qui appelle ! lança sèchement Sundira.

Elle s'occupait de tout en même temps et essayait de galvaniser ceux qui l'entouraient, mais en pure perte. La tête levée vers la mâture, Pilya avait le regard ahuri de quelqu'un qui n'a jamais vu une voile. Neyana était seule, près du gaillard d'avant et elle chantonait quelque chose d'une voix monocorde. Kinversion n'avait toujours pas relevé l'ancre ; planté au milieu du pont, le regard vide, il était plongé dans la contemplation, une attitude qui ne lui ressemblait guère.

Venez à nous, disaient Gharkid et Lis. Venez à nous, venez à nous, venez à nous.

Lawler se mit à trembler. La force qui les attirait était sensiblement plus puissante que lorsque Gharkid était seul à les appeler. Il entendit le bruit d'une chute dans l'eau. Quelqu'un d'autre s'était jeté par-dessus bord. Felk ? Tharp ? Non, Tharp était encore là, plié en deux sur son vomissement. Mais Felk avait disparu... Puis Lawler vit Neyana en train de basculer dans le vide et de tomber dans l'eau comme une pierre.

Ils partiraient tous, l'un après l'autre, pour se fondre dans l'incompréhensible entité qu'était la Face des Eaux.

Il rassembla toutes ses forces pour résister. Il fit appel à toute l'obstination dont son âme était capable, à tout son amour de la solitude, à toute l'insistance hargneuse qu'il avait toujours mise à suivre sa propre voie. Il se servit de tout cela comme d'une arme contre la force qui l'attirait. Il s'enveloppa dans l'individualisme qui avait toujours été sien comme dans un manteau d'invisibilité.

Et cela sembla marcher. Malgré son intensité croissante, la force ne réussissait pas à l'attirer vers le bastingage. Tu seras donc différent jusqu'au bout, se dit-il, l'éternel solitaire toujours capable de se tenir à l'écart, même de la force avide qui les attendait tous sur la rive de la petite crique.

— Je vous en prie ! dit le père Quillan d'un ton larmoyant. Où est l'écoutille ? Je ne trouve plus l'écoutille !

— Venez avec moi, dit Lawler. Je vais vous montrer le chemin.

Il vit Sundira au guindeau, en train d'essayer désespérément de relever l'ancre toute seule. Mais elle n'en avait pas la force. De tous les passagers, Kinversion était le seul à pouvoir effectuer cette manœuvre sans aucune aide. Lawler hésita, écar-telé entre les appels implorants de Quillan et la nécessité encore plus urgente de s'éloigner au plus vite.

Delagard, qui s'était enfin relevé, s'avancait vers lui de la démarche titubante d'un homme qui vient d'avoir une attaque. Lawler

poussa le prêtre dans les bras de l'armateur.

— Tenez ! Ne le lâchez pas, sinon il se jette à l'eau lui aussi !

Lawler se précipita vers Sundira pour l'aider. Mais Kinverson lui barra brusquement le passage et le repoussa en posant une grosse patte sur sa poitrine.

— L'ancre... commença Lawler. Il faut relever l'ancre...

Les yeux de Kinverson étaient très bizarres. Ils semblaient rouler dans leur orbite et se tourner vers le haut.

— Vous aussi ? demanda Lawler.

Il entendit un grognement derrière lui et aussitôt le bruit d'un autre corps tombant dans l'eau. Il se retourna et vit Delagard, seul devant le bastingage, qui regardait ses doigts comme s'il les voyait pour la première fois. Quillan n'était plus là. Lawler le vit dans l'eau, nageant avec une suprême détermination. Il répondait enfin à l'appel de Dieu... Ou de ce qui occupait la Face.

— Val ! cria Sundira qui essayait toujours de faire tourner le guindeau.

— Inutile, répondit Lawler. Ils passent tous par-dessus bord.

Il distinguait sur le rivage des silhouettes qui s'enfonçaient résolument dans la végétation luxuriante dont il percevait les palpitations. Neyana et Felk. Puis Quillan, qui prenait difficilement pied et s'élançait derrière eux. Gharkid et Lis avaient déjà disparu.

Lawler fit le compte de ceux qui restaient à bord : Kinverson, Pilya, Tharp, Delagard et Sundira. Avec lui, cela faisait six. Au moment même où il finissait de compter, Tharp bascula par-dessus le plat-bord. Il n'en restait plus que cinq. Cinq personnes sur l'ensemble de la population humaine de l'île de Sorve.

— Maudite vie ! dit soudain Kinverson. Je t'ai détestée jour après jour. Comme j'ai regretté d'être venu au monde ! Ah ! vous ne le saviez pas ? Personne n'en savait rien ? Tout le monde croyait que j'étais trop grand et trop fort pour souffrir. Comme je ne disais rien, personne ne le savait. Mais je souffrais ! Chaque minute était une minute de souffrance ! Et personne n'en savait rien. Personne n'en savait rien.

— Gabe ! hurla Sundira.

— Ôte-toi de mon chemin ou je te casse en deux !

Lawler s'avança d'un pas hésitant et s'agrippa à lui. Kinverson l'écarta d'un revers de la main et bondit sur le plat-bord d'où il se jeta dans l'eau. Plus que quatre.

Mais où était donc Pilya ? Lawler regarda autour de lui et il la vit, nue, le corps luisant au soleil, en train de grimper dans la mâture. Elie grimpait sans s'arrêter. Allait-elle plonger de là-haut ? Oui. Oui, elle avait plongé. Plouf !

Plus que trois.

— Il n'y a plus que nous, dit Sundira.

Son regard se porta successivement de Lawler à Delagard, affalé contre la base du grand mât, le visage enfoui dans les mains.

— Je suppose que c'est parce qu'elle ne veut pas de nous.

— Non, dit Lawler. C'est parce que nous avons été assez forts pour lui résister.

— Gloire nous soit rendue ! lança Delagard d'une voix funèbre, sans même lever la tête.

— Sommes-nous assez de trois pour conduire ce navire ? demanda Sundira. Qu'en penses-tu. Val ?

— Nous pouvons toujours essayer.

— Ne dites pas de conneries ! fit Delagard. Un équipage de trois personnes ne suffira jamais.

— Nous pourrions nous laisser pousser par les vents dominants et suivre le courant, suggéra Lawler. Nous arriverions bien, tôt ou tard, à trouver une île habitée et cela vaudrait mieux que de rester ici. Qu'en dites-vous, Nid ?

Delagard haussa les épaules sans répondre. Sundira avait tourné la tête vers la Face.

— Tu vois quelqu'un ? demanda Lawler.

— Personne. Mais j'entends quelque chose. Je sens quelque chose. Je crois que c'est le père Quillan qui revient.

Lawler se tourna vers le rivage.

— Où est-il ?

Il ne voyait pas le prêtre, et pourtant... Oui, c'était indiscutable, il sentait lui aussi une présence, celle de Quillan. Comme si le prêtre était là, à côté d'eux, sur le pont. Encore une illusion créée par la Face, songea-t-il.

— Non, ce n'est pas une illusion. Je suis ici.

— Ce n'est pas vrai, répliqua Lawler d'une voix blanche. Vous êtes encore sur l'île.

— Sur l'île et ici, avec vous. Les deux en même temps.

Delagard émit une sorte de grognement de dégoût.

— Quelle saloperie ! Pourquoi ne veut-elle pas nous foutre la paix ?

— Elle vous aime, dit Quillan. Elle vous veut. Nous vous voulons. Venez vous joindre à nous.

Lawler comprit que leur victoire n'était que provisoire. La force qui les attirait était toujours présente. Elle agissait avec plus de subtilité, comme si elle voulait se faire oublier, mais elle était prête à s'emparer d'eux dès qu'ils relâcheraient leur vigilance. Quillan n'était qu'une diversion... une attrayante diversion.

— Êtes-vous le père Quillan ou bien est-ce la Face qui parle ?

demanda Lawler.

— Les deux. J'appartiens à la Face maintenant.

— Mais vous avez toujours conscience d'être le père Quillan vivant à l'intérieur de l'entité que forme la Face des Eaux ?

— Oui. Très précisément.

— Comment est-ce possible ? demanda Lawler.

— Venez donc voir. Vous restez vous-même et, en même temps, vous devenez quelque chose d'infiniment plus grand.

— Infiniment ?

— Oui, infiniment.

— C'est comme un rêve, dit Sundira. On parle à quelque chose que l'on ne peut pas voir et les réponses que l'on reçoit sont formulées par la voix de quelqu'un que l'on connaît.

Elle paraissait très calme. Comme Delagard, elle semblait maintenant avoir dépassé la peur et l'émotion. La Face les prendrait ou non, mais déjà cela ne dépendait presque plus de leur volonté.

— Vous m'entendez aussi, mon père ?

— Bien sûr, Sundira.

— Savez-vous ce qu'est la Face ? Est-ce Dieu ? Pouvez-vous nous le dire ?

— La Face est Hydros et Hydros est la Face, répondit le prêtre d'une voix calme. Hydros est un gigantesque organisme collectif, une unique entité intelligente qui englobe toute la planète. L'île devant laquelle nous sommes arrivés, cet endroit que nous appelons la Face des Eaux est vivante, c'est le cerveau d'Hydros. Plus qu'un cerveau : la Face est le sein de toute la planète, la mère universelle qui donne naissance à toute vie.

— Est-ce pour cette raison que les Habitants ne veulent pas s'en approcher ? demanda Sundira. Parce que c'est un sacrilège de revenir à l'endroit d'où l'on vient ?

— Quelque chose comme cela, oui.

— Et la multitude d'organismes intelligents qui peuplent Hydros ? dit Lawler en établissant brusquement le rapport. Ce n'est possible que parce que tout est lié à la Face, n'est-ce pas ? Les Gillies, les plongeurs, les poissons-pilon et toutes les autres créatures ? Un seul esprit collectif pour toute la planète ?

— Oui, oui. Une intelligence universelle unique. Lawler hocha longuement la tête. Il ferma les yeux et essaya de s'imaginer ce que cela pouvait être de faire partie d'une telle entité. Un gigantesque mécanisme d'horlogerie à l'échelle de la planète qui battait sans cesse – tic tac, tic tac – et au rythme duquel vivaient toutes ses créatures.

Et Quillan en faisait maintenant partie. Avec Gharkid. Lis, Pilya et Neyana, Tharp, Felk et le malheureux Kinverson à l'âme torturée.

Engloutis par la divinité. Noyés dans l'immensité céleste.

— Quillan ? dit soudain Delagard sans relever la tête, toujours affalé dans la même attitude d'abattement profond. Dites-moi, Quillan, la cité sous-marine... Existe-t-elle ou non ?

— Un mythe, répondit la voix du prêtre invisible. Une fable.

— Ah ! dit Delagard sans dissimuler son amertume. Ah !

— Ou, plus précisément, une métaphore. Votre vieux marin bourlingueur avait à peu près compris l'idée de base, mais il l'a dénaturée. La grande cité est partout sur Hydros, sous la mer, dans la mer et à sa surface. La planète n'est qu'une cité géante dont toutes les créatures sont les habitants.

Delagard releva la tête. Il avait l'air épuisé et l'œil terne.

— Les êtres qui demeurent ici ont toujours vécu dans l'eau. Guidés par la Face, unis dans la Face. C'étaient à l'origine des créatures uniquement aquatiques, puis la Face leur a montré comment construire les îles flottantes, pour les préparer à l'époque très lointaine où la Terre se soulèvera des profondeurs. Mais il n'y a jamais eu de cité sous-marine secrète. Hydros est une planète d'eau et rien d'autre. Et tout ce qui vit sur elle est uni dans une parfaite harmonie par le pouvoir de la Face.

— Tout, sauf nous, dit Sundira.

— Tout, sauf les quelques humains que leur errance a poussés sur ce monde, dit Quillan. Les exilés qui, par ignorance, ont continué de vivre en exil ici. Qui ont même tenu à le faire. Des êtres venus d'ailleurs qui ont choisi de vivre à l'écart de la grande harmonie qu'est Hydros.

— Parce qu'ils n'ont pas leur place dans cette harmonie, dit Lawler.

— Ce n'est pas vrai. Hydros accueille tout le monde.

— Mais seulement à ses propres conditions.

— Ce n'est pas vrai, dit Quillan.

— Mais une fois que l'on cesse d'être soi-même..., dit Lawler. Une fois que l'on se fond dans une entité plus vaste...

Il fronça les sourcils. Quelque chose venait de changer. Il sentait le silence tout autour de lui. L'aura, les ondes télépathiques qui les avaient enveloppés pendant leur conversation avec Quillan venaient de disparaître.

— Je pense qu'il n'est plus là, dit Sundira.

— Non, dit Lawler, il n'est plus là. Il s'est retiré. Ou plutôt elle s'est retirée.

La Face elle-même, le sentiment d'une vaste présence toute proche, avait disparu. Momentanément tout au moins.

— Comme c'est étrange de se retrouver seuls.

— Comme c'est bon, tu veux dire. Il n'y a plus que nous trois,

chacun avec son propre esprit, et personne ne nous parle du ciel. Même si cela ne doit durer qu'un temps.

— Tu crois que cela va recommencer, hein ? demanda Sundira.

— Probablement, répondit Lawler. Il nous faudra encore nous battre. Nous ne pouvons pas nous laisser engloutir. Des êtres humains n'ont pas à s'incorporer à une planète qui n'est pas la leur. Nous ne sommes pas faits pour cela.

— Il avait l'air heureux, non ? dit Delagard d'une voix étrangement douce et teintée de nostalgie.

— Vous croyez ? demanda Lawler.

— Oui, je le crois. Lui qui était toujours bizarre, si triste, si distant. Qui passait son temps à chercher Dieu. Maintenant, il sait. Il est enfin avec Dieu.

— Je ne savais pas que vous étiez croyant, Nid, dit Lawler en le regardant curieusement. Vous pensez donc maintenant que la Face est Dieu ?

— Quillan le pense. Et il est heureux, pour la première fois de sa vie.

— Quillan est mort, Nid. Ce n'est pas lui qui vient de nous parler.

— On l'aurait pourtant dit. Quillan et autre chose, mais Quillan quand même.

— Si c'est ce que vous voulez croire.

— Oui, dit Delagard.

Il se leva brusquement en vacillant un peu, comme si l'effort lui faisait tourner la tête.

— Je vais aller me joindre à eux.

— Vous aussi ? dit Lawler, les yeux écarquillés.

— Oui, moi aussi. Et n'essayez pas de m'en empêcher. Je serais capable de vous tuer. N'oubliez pas ce que Lis m'a fait quand j'ai tenté de l'arrêter. Rien ne peut nous arrêter, docteur.

Lawler n'était pas encore revenu de sa surprise.

Il est sérieux, se dit-il. Il va le faire, il va vraiment le faire. Était-ce bien Delagard qui parlait ainsi ? Oui. Oui. Delagard avait toujours fait ce qui lui semblait être dans son propre intérêt, quelque impression que cela fit sur ceux qui l'entouraient.

Qu'il aille au diable ! Bon débarras !

— Vous en empêcher ? Jamais cela ne me viendrait à l'esprit. Allez-y, Nid. Si vous pensez être plus heureux, allez-y. Pourquoi vous en empêche-rais-je ? Qu'est-ce que cela peut bien changer maintenant ?

— Peut-être rien pour vous, dit Delagard en souriant, mais pour moi cela changera beaucoup de choses. Je suis tellement fatigué, doc. J'avais la tête pleine de grands rêves. Je formais des tas de projets et, pendant longtemps, tout a bien marché. Jusqu'à ce que je décide de

venir ici. Et tout s'est effondré. Moi aussi, je me suis effondré. Et merde ! Je n'ai plus qu'une seule envie, me reposer.

— Vous voulez dire vous tuer ?

— C'est vous qui pensez cela. Mais jamais je ne me tuerais. Je suis las d'être le capitaine de ce navire et de dire aux gens ce qu'ils doivent faire, surtout quand je me rends compte que moi-même je ne sais pas ce que je fais. J'en ai marre, doc. Je vais y aller.

Les yeux de Delagard étincelaient d'une énergie toute nouvelle.

— En fait, poursuivit-il, c'est peut-être pour cela que je voulais venir ici depuis le début. Mais je viens seulement de le comprendre. La Face nous avait peut-être envoyé Jolly pour tous nous conduire à elle... Mais il a fallu quarante ans et seule une poignée d'entre nous est arrivée jusqu'ici. Au revoir, doc, au revoir Sundira, ajouta-t-il d'un ton presque enjoué. Venez donc me rendre visite un de ces jours.

Ils le regardèrent partir.

— Et voilà, dit Lawler, il ne reste plus que nous deux.

Et ils éclatèrent de rire. Que faire d'autre que rire dans leur situation ?

La nuit tomba : une nuit de comètes et de prodiges, de lumières éblouissantes aux mille couleurs flamboyantes. Lawler et Sundira restèrent sur le pont pendant que l'obscurité s'installait, tranquillement assis à côté du grand mât, n'échangeant que de rares paroles. Il se sentait engourdi, usé par tout ce qui s'était passé dans la journée. Elle demeurerait silencieuse, trop fatiguée pour parler.

Des gerbes multicolores crépitaient dans le ciel. Les nouveaux venus fêtaient leur arrivée, songea Lawler. Les auras de ses anciens compagnons de bord semblaient étinceler au firmament. Cette grande traînée d'un bleu si vif, était-ce Delagard ? Et cette chaude lumière couleur d'ambre : Quillan ? Cette massive colonne écarlate représentait-elle Kinverson ? Et cette grande tache d'or en fusion, juste au-dessus de l'horizon, était-ce Pilya Braun ? Et Felk... Tharp... Neyana... Lis... Ghar-kid...

Il avait l'impression qu'ils étaient tout près de lui. Le ciel rayonnait de couleurs éclatantes. Mais il avait beau tendre l'oreille, il n'entendait pas leurs voix. Tout ce qu'il percevait, c'était une chaude harmonie de sons indifférenciés.

Sur l'horizon qui allait s'obscurcissant, l'agitation frénétique de la végétation de l'île se poursuivait sans relâche. Tout croissait, se tortillait et frémissait en projetant sur le fond assombri du ciel des gerbes d'énergie lumineuse. Des flots de lumière s'élevaient vers la voûte céleste. Jamais il n'y avait un moment de repos. Lawler et Sundira contemplèrent le spectacle pendant une grande partie de la nuit. Puis il se leva.

— As-tu faim ? demanda-t-il.

— Absolument pas.

— Moi non plus. Mais nous pouvons aller dormir un peu.

— D'accord.

Elle tendit la main vers lui et il l'aida à se relever. Ils restèrent un moment serrés l'un contre l'autre devant le bastingage, le regard fixé sur l'île, au fond de la crique.

— Sens-tu cette force qui nous attire ? demanda-t-elle.

— Oui. Elle est toujours là... Je crois qu'elle attend son heure. Elle attend le moment où elle pourra nous prendre au dépourvu.

— J'ai la même sensation que toi. Elle n'est plus aussi forte qu'au début, mais je sais que ce n'est qu'une illusion. Je suis obligée de ne jamais relâcher ma vigilance.

— Je me demande pourquoi nous avons été les seuls à pouvoir résister à cette envie d'y aller, dit Lawler. Est-ce parce que nous sommes plus forts, mieux équilibrés que les autres, mieux à même de nous satisfaire de notre propre identité ? Ou bien simplement parce que nous avons tellement pris l'habitude de nous sentir étrangers à la société qu'il nous est impossible de nous fondre dans un esprit collectif.

— Te sentais-tu vraiment si étranger quand tu vivais à Sorve, Val ?

— Le mot est peut-être trop fort, répondit-il après un instant de réflexion. J'appartenais à la communauté de l'île et elle faisait partie de ma vie. Mais je n'y appartenais pas tout à fait comme la plupart des autres. Je restais toujours un peu en retrait.

— C'était pareil pour moi à Khamsilaine. Je n'ai jamais beaucoup vécu en groupe.

— Moi non plus.

— Et je n'en ai jamais eu envie. Certains aimeraient bien, mais ils ne peuvent pas. Gabe Kinverson était aussi solitaire que nous, sinon plus. Mais d'un seul coup, il a refusé de supporter plus longtemps cette solitude. Et maintenant, il vit dans la Face. Cela me donne le frisson de penser que je pourrais m'unir à un esprit qui n'a rien d'humain.

— Jamais je n'ai compris cet homme, dit Lawler.

— Moi non plus. Pourtant j'ai essayé, mais il était toujours bloqué. Même au lit.

— C'est une chose que je n'ai pas besoin de savoir.

— Excuse-moi.

— Je t'en prie.

— Il ne reste plus que nous deux, dit-elle en se serrant contre lui. Les naufragés du bout du monde, seuls sur un navire sans équipage. Très romantique, même si cela ne doit pas durer longtemps. Qu'allons-nous faire, Val ?

— Nous allons descendre et passer une folle nuit d'amour. Nous

pouvons prendre le grand lit, celui de la cabine de Delagard.

— Et après ?

— Attendons d'être à demain pour nous demander de quoi demain sera fait.

Il s'éveilla juste avant l'aube. Sundira dormait paisiblement, le visage aussi lisse et frais que celui d'une enfant. Lawler sortit sans bruit de la cabine et monta sur le pont. Le soleil commençait à peine à poindre et la féerie de couleurs émise sans relâche par la Face semblait quelque peu adoucie, beaucoup moins flamboyante que la veille. Il sentait encore tout autour du crâne les picotements de l'attraction qu'elle exerçait, mais il ne s'agissait vraiment plus que de picotements.

Les formes des anciens compagnons de Lawler se déplaçaient sur le rivage.

Son attention se porta sur eux. Malgré la distance, il lui était facile de les reconnaître : l'imposant Kinverson et le petit Tharp ; Delagard, tout râblé et Felk, avec ses jambes arquées. Le père Quillan, tout en os et en nerfs. Gharkid, plus basané que les autres, d'une légèreté de spectre. Et les trois femmes, la plantureuse Lis, la robuste Neyana aux épaules carrées, la souple et gracieuse Pilya. Que faisaient-ils ? Ils barbotaient au bord de l'eau ? Non, non. Ils s'avançaient dans la crique, ils venaient vers lui, ils retournaient au navire ! Tous. Marchant tranquillement, sans se presser, dans l'eau encore peu profonde, ils se dirigeaient vers la Reine d'Hydros.

Lawler sentit un frisson d'angoisse parcourir son corps. Il avait l'impression de voir un cortège de morts avancer vers lui.

Il descendit dans l'entrepont et alla réveiller Sundira.

— Ils reviennent, lui dit-il.

— Quoi ? De qui parles-tu ? Ah ! Ah !

— Ils sont tous là. Ils nagent vers le navire. Elle hocha doucement la tête, comme s'il n'y avait rien de plus facile à accepter que l'idée du retour des enveloppes physiques de leurs anciens camarades de bord dont les âmes avaient été absorbées par une entité inconcevable. Elle n'est peut-être pas encore complètement réveillée, songea Lawler. Mais elle se leva d'un bond et monta sur le pont avec lui. Les formes étaient dans l'eau, tout autour de la coque, se laissant porter par l'onde. Lawler se pencha par-dessus le bastingage.

— Que voulez-vous ? cria-t-il.

— Lancez l'échelle de corde, répondit la forme de Kinverson avec ce qui était indiscutablement la voix de Kinverson. Nous allons monter

à bord.

— Mon Dieu ! souffla Lawler en lançant à Sundira un regard horrifié.

— Fais-le, lui dit-elle.

— Mais quand ils seront montés...

— Quelle importance ? Si la Face décidait d'utiliser contre nous la totalité de sa puissance, nous serions certainement incapables de lui résister. S'ils veulent monter à bord, laissez-les faire. De toute façon, nous n'avons plus grand-chose à perdre.

Avec un haussement d'épaules, Lawler lança l'échelle de corde. Kinverson fut le premier à se hisser sur le pont, précédant Delagard, Pilya et Tharp. Les autres suivirent. Nus comme la main, ils se rassemblèrent lentement pour former un petit groupe compact. Totalement privés de vitalité, on eût dit des somnambules, des fantômes. Mais ce sont des fantômes, songea Lawler.

— Alors, dit-il enfin, que voulez-vous ?

— Nous sommes venus vous aider à manœuvrer le navire, dit Delagard.

— Comment ? demanda Lawler, stupéfait. Pour aller où ?

— Pour repartir d'ici. Vous comprenez bien que vous ne pouvez pas rester. Nous vous conduirons à Grayvard où il vous sera possible de demander asile.

La voix de Delagard était ferme et posée, et dans son regard droit et limpide, il n'y avait plus trace de la lueur de démence qui, la veille encore, y brillait. Quelle que fût cette créature, ce n'était assurément pas le Nid Delagard que Lawler avait connu pendant de si longues années. Ses démons intérieurs semblaient apaisés. Il avait subi une profonde transformation... peut-être même une sorte de rédemption. Toutes ses machinations étaient terminées et son âme semblait sereine. Il en allait de même pour les autres qui, tous, paraissaient goûter une profonde paix intérieure. Ils s'étaient soumis à la Face, ils avaient renoncé à leur individualité propre, une chose totalement incompréhensible pour Lawler. Mais il devait reconnaître que les revenants semblaient avoir trouvé une manière de bonheur.

— Nous vous laissons une dernière chance avant notre départ, dit Quillan d'une voix légère comme l'air. Voulez-vous aller sur l'île ? Docteur ? Sundira ?

— Vous savez bien que non, dit Lawler.

— Cela ne dépend que de vous. Mais, si vous changez d'avis après avoir regagné la Mer Natale, sachez qu'il vous sera difficile de revenir ici.

— C'est un risque que j'accepte de courir.

— Sundira ? dit Quillan.

— Moi aussi.

— Je respecte votre décision, dit le prêtre avec un petit sourire triste, mais j'aimerais vous faire comprendre que c'est une erreur. Savez-vous pourquoi nous avons été en butte à de si nombreuses attaques pendant tout notre voyage ? Pourquoi nous avons subi les assauts des poissons-pilon, du mollusque sur la coque, des poissons-taube et de tous les autres ? Ce n'était pas par malveillance ; il n'y a pas de créatures malveillantes sur Hydros. Ce qu'elles essayaient de faire, c'était guérir la planète.

— Guérir la planète ? répéta Lawler.

— La purifier. La débarrasser d'une impureté. Pour eux comme pour toutes les créatures d'Hydros, les terriens venus vivre ici sont des envahisseurs, des êtres en marge, car ils ne participent pas de l'harmonie de la Face. Ils nous considèrent comme des virus, des bactéries qui ont envahi un organisme en bonne santé. En nous attaquant, ils voulaient délivrer ce corps de la maladie.

— Ou encore débarrasser une machine de sa poussière, dit Delagard.

Lawler se détourna en sentant la colère et le dégoût monter en lui.

— Ils sont effrayants, lui dit Sundira d'une voix très calme. Une bande de fantômes... pire, de zombis. Nous avons eu de la chance de trouver la force de résister.

— Le crois-tu vraiment ? demanda Lawler.

— Que veux-tu dire ? fit-elle en ouvrant de grands yeux.

— Je ne sais pas très bien. Mais ils ont l'air tellement sereins, Sundira. Ils se sont peut-être transformés en autre chose, mais, en tout cas, ils sont en paix.

— C'est la paix que tu cherches ? lança-t-elle avec mépris en dilatant les narines. Eh bien, vas-y ! À la nage, ce n'est pas loin !

— Non... Non.

— En es-tu sûr, Val ?

— Approche-toi. Viens dans mes bras.

— Val... Val...

— Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime, Val.

Ils s'étreignirent sans gêne, sans un regard pour les revenants qui les entouraient.

— Je n'irai pas, si tu n'y vas pas, lui souffla-t-elle à l'oreille.

— Ne t'inquiète pas, je n'irai pas.

— Mais si tu le fais, nous le ferons ensemble.

— Comment ?

— Tu crois que je pourrais rester toute seule sur ce navire, qui lui est encore réel, avec un équipage de dix zombis ? Alors, Val, c'est d'accord ? Soit nous n'y allons pas du tout, soit nous y allons ensemble.

- Nous n'y allons pas.
- Mais si nous le faisons...
- Alors, ce sera ensemble, dit Lawler. Mais nous n'irons pas.

Comme s'il ne s'était absolument rien passé d'inhabituel, l'équipage de la Reine d'Hydros commença les préparatifs du retour. Kinversion tendit des filets dans lesquels des poissons se laissèrent obligeamment prendre. Dans l'eau jusqu'à la taille, Gharkid fit tranquillement provision d'algues comestibles. Neyana, Pilya et Lis effectuèrent plusieurs allers et retours entre l'île et le bâtiment pour transporter des tonneaux d'eau douce remplis directement à une source. Onyos Felk étudia ses cartes marines. Dag Tharp régla et testa son équipement radio. Delagard inspecta le grément, le gouvernail et la coque en notant les réparations à faire et il effectua les travaux avec l'aide de Sundira, de Lawler et même du père Quillan.

Ils parlaient très peu. Chacun vaquait à sa tâche comme un rouage bien huilé d'une machine. Les revenants se montraient aimables avec leurs deux compagnons qui avaient refusé de se soumettre, les traitant un peu comme des enfants ayant un grand besoin de tendresse. Mais Lawler ne sentait pas de véritable contact avec eux.

Il contemplait souvent la Face avec un mélange d'émerveillement et de perplexité. Le jeu des couleurs et des lumières était ininterrompu et la furieuse énergie émanant de l'île le fascinait et le repoussait tout à la fois. Il s'efforçait d'imaginer ce que les autres avaient éprouvé en y prenant pied et en se déplaçant au milieu de cette mystérieuse végétation parcourue de mouvements et de lumières. Mais il savait que de telles réflexions étaient dangereuses et, de loin en loin, il sentait de nouveau l'île qui essayait de l'attirer, parfois avec une force étonnante. Dans ces moments-là, la tentation était puissante. Il eût été si facile de passer par-dessus le bastingage, de traverser à la nage la crique aux eaux chaudes et accueillantes, et d'aborder dans l'île...

Mais il continuait de résister. Il avait jusqu'à présent réussi à repousser la Face et il n'allait pas céder maintenant. Pendant toute la durée des préparatifs, il resta à bord avec Sundira tandis que les autres allaient et venaient librement. Ce fut un moment bizarre, mais pas désagréable. La vie semblait momentanément arrêtée. Aussi curieux que cela pût paraître, Lawler se sentait presque heureux : il avait survécu en surmontant toutes sortes d'épreuves, il avait subi la trempe dans la forge d'Hydros et en était ressorti encore plus fort. Il était tombé follement amoureux de Sundira et sentait tout l'amour qu'elle lui portait. Autant d'expériences nouvelles. Dans la vie qui l'attendait quand le voyage arriverait enfin à son terme, il serait mieux armé pour lutter contre les doutes qui taraudaient inlassablement son âme.

Le moment de lever l'ancre approchait.

L'après-midi touchait à sa fin. Delagard avait annoncé qu'ils prendraient la mer au coucher du soleil. Le fait de quitter le voisinage de l'île dans l'obscurité ne semblait pas le préoccuper. Les lumières de la Face guideraient le bâtiment pendant un certain temps, puis ils navigueraient en s'orientant sur les étoiles. Il n'y avait désormais plus rien à redouter de la mer. La mer serait une amie, comme tout ce qui vivait sur Hydros.

Lawler se rendit compte qu'il était seul sur le pont. La plupart des autres, peut-être tous, avaient regagné l'île. Pour y faire leurs adieux, sans doute. Mais où était Sundira ? Il l'appela.

Pas de réponse. Pendant un instant affreux, il se demanda si elle n'était pas partie avec les autres. Puis il l'aperçut à l'arrière, sur la plate-forme du poste de pêche. Kinverson était avec elle et ils semblaient en pleine conversation. Lawler s'avança lentement dans leur direction.

— Il ne t'est pas possible de comprendre ce que c'est, si tu n'y es pas allée toi-même, entendit-il Kinverson dire. C'est une existence aussi différente de celle d'un humain ordinaire que la vie est différente de la mort.

— Mais je me sens bien vivante.

— Tu ne peux pas savoir. Tu ne peux pas imaginer. Viens avec moi, Sundira. Cela ne prend que quelques instants, puis tout s'ouvre à toi. Je ne suis plus celui que j'étais, tu le vois bien.

— Plus du tout, c'est vrai.

— Et pourtant si, je suis le même. Mais je suis aussi tellement plus. Viens avec moi !

— Je t'en prie, Gabe !

— Tu as envie d'y aller, je le sais. Si tu restes, c'est uniquement pour Lawler.

— Je reste pour moi, dit Sundira.

— Ce n'est pas vrai, je le sais. Tu as pitié de ce minable. Tu ne veux pas le laisser seul.

— Non, Gabe.

— Après, tu me remercieras.

— Non.

— Viens avec moi.

— Gabe... Je t'en prie !...

Un doute à peine perceptible venait soudain de se glisser dans sa voix, un fléchissement de sa résolution qui frappa Lawler avec une violence inouïe. Il se précipita vers eux d'un bond. Sundira poussa un petit cri de surprise et eut un mouvement de recul. Kinverson ne fit pas un geste et tourna vers Lawler un regard très calme.

Les gaffes étaient rangées dans leur râtelier. Lawler en saisit une et la leva juste devant le visage de Kinverson.

— Laissez-la tranquille.

Le colosse considéra l'instrument pointu avec amusement, à moins que ce ne fut du dédain.

— Je ne fais rien de mal, doc.

— Vous essayez de la séduire !

— Je n'ai guère besoin de la séduire, docteur, fit Kinverson en riant.

Lawler perçut un bourdonnement de fureur dans ses oreilles et il eut le plus grand mal à se retenir de plonger la gaffe dans la gorge de Kinverson.

— Val, je t'en prie ! Nous étions simplement en train de parier.

— J'ai entendu ce que vous disiez. Il essaie de te convaincre d'aller sur la Face. Dites-moi que ce n'est pas vrai !

— Je ne le nie pas, reconnut tranquillement Kinverson.

Lawler brandit la gaffe. Il avait conscience que sa colère devait paraître comique, stupide et même ridicule au pêcheur qui l'écrasait de toute sa taille et qui, malgré sa douceur nouvellement acquise, demeurait menaçant. Invulnérable, invincible.

Mais il lui fallait régler la question sur-le-champ.

— Je ne veux plus vous voir lui adresser la parole avant notre départ, dit sèchement Lawler.

— Je n'avais pas de mauvaises intentions, dit Kinverson en souriant affablement.

— Je sais ce que vous vouliez faire. Et je vous en empêcherai.

— Ne serait-ce pas à elle de décider, doc ?

Lawler tourna la tête vers Sundira.

— Ne t'inquiète pas. Val, dit-elle doucement. Je suis capable de me débrouiller.

— Oui... Oui, bien sûr.

— Donnez-moi cette gaffe, doc, dit Kinverson. Vous pourriez vous blesser.

— N'avancez pas !

— Elle est à moi, vous savez. Vous n'avez pas à l'agiter comme cela devant mon nez.

— Attention ! gronda Lawler. Allez-vous-en ! Quittez le navire ! Retournez sur la Face ! Allez-y, Gabe, vous n'avez plus rien à faire ici. Les autres non plus. Ce navire est fait pour les humains.

— Val, dit Sundira.

Lawler resserra son étreinte sur le manche de la gaffe en la tenant comme un scalpel et il fit deux pas dans la direction de Kinverson. Le pêcheur se redressa de toute sa taille et Lawler prit une longue inspiration.

— Allez, Gabe, répéta-t-il, retournez sur la Face. Sautez, Gabe. Tout de suite, par-dessus le plat-bord.

— Doc, doc, doc...

Lawler lança la gaffe en avant, un coup sec dirigé vers le diaphragme de Kinversion. L'arme aurait dû transpercer le cœur du colosse, mais son bras s'abattit à une vitesse incroyable. La main de Kinversion se referma sur le manche et le tordit. Lawler sentit une violente douleur se propager tout le long de son bras et, un instant plus tard, la gaffe était dans la main de Kinversion.

Lawler croisa machinalement les bras sur sa poitrine pour se protéger de l'attaque qu'il savait être inéluctable.

Kinversion l'observait comme pour évaluer le coup qu'il allait lui porter. Finissons-en, se dit Lawler. Tout de suite ! Vite ! Il avait déjà l'impression de sentir la morsure du métal, l'éclatement des tissus, la pointe acérée pénétrant dans la cage thoracique et se dirigeant vers le cœur.

Mais il ne se passa rien. Kinversion se pencha calmement et remplaça la gaffe dans le râtelier.

— Il ne faut pas s'amuser avec le matériel, doc, dit-il d'une voix douce. Et maintenant, veuillez m'excuser. Je vais vous laisser tous les deux.

Il se retourna, passa devant Lawler et descendit sur le pont.

— J'ai dû me conduire d'une manière vraiment stupide, non ? demanda Lawler à Sundira.

— Gabe a toujours été une menace pour toi, dit-elle avec un mince sourire.

— Il essayait de te convaincre d'aller là-bas. Si tu n'appelles pas cela une menace !

— S'il m'avait portée à bras-le-corps et entraînée de force jusqu'au bastingage, là, oui, cela aurait été une menace, Val.

— Bon, d'accord.

— Mais je comprends pourquoi tu étais hors de toi. Au point de vouloir le tuer avec cette gaffe.

— C'était idiot. Une réaction digne d'un adolescent.

— Oui, dit-elle. Vraiment idiot.

Lawler ne s'attendait pas à ce qu'elle abonde aussi facilement dans son sens. Il plongea son regard dans celui de Sundira et découvrit quelque chose qui le surprit encore plus et le plongea dans le désarroi.

Quelque chose avait changé. Il percevait maintenant entre eux une distance qu'il n'avait pas sentie depuis longtemps.

— Qu'y a-t-il, Sundira ? Dis-moi ce qui se passe.

— Oh ! Val... Val !...

— Explique-moi.

— Ce n'est pas ce que Kinversion m'a dit. On ne peut pas me faire changer d'avis aussi facilement. Non, c'est une décision que j'ai prise moi-même.

— Mais que se passe-t-il, bon Dieu ? Que veux-tu dire ?

— La Face.

— Quoi, la Face ?

— Viens avec moi, Val.

Le coup fut si violent que Lawler eut l'impression d'être transpercé par la gaffe de Kinversion.

— Seigneur ! souffla-t-il en reculant de deux pas. Qu'est-ce que tu as dis, Sundira ?

— Que nous devrions y aller.

Il la regardait fixement et avait l'impression qu'il allait être changé en pierre.

— Nous avons tort d'essayer de lui résister, reprit Sundira. Nous aurions dû nous abandonner, comme tous les autres. Eux ont compris, mais nous, nous étions aveugles.

— Sundira !

— J'ai tout compris en un éclair, Val, pendant que tu étais en train d'essayer de me protéger de Gabe. Il est ridicule de vouloir préserver notre individualité propre, toutes nos petites craintes, nos jalousies mesquines et nos piètres manigances. Il vaut mieux renoncer à tout cela et aller nous fondre dans la vaste harmonie de la Face. Avec les autres. Avec Hydros.

— Non ! Non !

— C'est notre seule chance de nous débarrasser de toute cette médiocrité qui nous étouffe.

— Je ne peux pas croire que c'est toi qui dis cela, Sundira !

— Mais si, c'est bien moi.

— Il t'a envoûtée, n'est-ce pas ? Il t'a jeté un sort ? *Elle* t'a jeté un sort !

— Non, dit-elle en souriant et en lui tendant les mains. Tu m'as dit un jour que tu ne t'étais jamais senti chez toi sur Hydros, bien que tu y sois né. T'en souviens-tu, Val ?

— Euh !...

— Tu ne t'en souviens pas ? Tu m'as dit ce jour-là que les plongeurs et les poissons-chair se sentent chez eux ici, mais pas toi. Oui, je vois que tu t'en souviens... Eh bien, voilà enfin l'occasion pour toi de te sentir chez toi. De faire partie d'Hydros. La Terre n'est plus. Nous sommes maintenant des Hydrans et tous les Hydrans appartiennent à la Face. Tu as résisté assez longtemps. Moi aussi, mais maintenant j'abandonne la lutte, car je vois les choses d'une manière tout à fait différente. Veux-tu venir avec moi, Val ?

— Non ! C'est de la folie, Sundira ! Je vais t'emmener dans la cabine et t'attacher jusqu'à ce que tu aies repris tes esprits !

— Ne me touche pas, dit-elle d'une voix très calme. Je te préviens. Val, n'essaie pas de porter la main sur moi.

Elle tourna la tête vers le râtelier où étaient rangées les gaffes.

— D'accord. J'ai compris.

— Je vais y aller. Que décides-tu ?

— Tu connais ma réponse.

— Tu m'as promis que nous irions ensemble ou pas du tout.

— Alors, ce sera pas du tout. Comme convenu.

— Mais je veux y aller, Val. Je t'assure.

Lawler sentit monter en lui une colère froide qui lui glaça le sang dans les veines. Jamais il ne se serait attendu à une telle trahison.

— Alors, vas-y, si vraiment tu en as envie, dit-il, plein d'amertume.

— Tu viens avec moi ?

— Non ! Non ! Non et non !

— Tu m'avais promis...

— Dans ce cas, je reviens sur ma promesse, dit Lawler. Si je t'ai promis de t'accompagner si tu y allais, j'ai menti ! Jamais je ne le ferai !

— Je suis désolée, Val.

— Moi aussi.

Il avait toujours envie de l'entraîner de force pans l'entrepont et de l'attacher solidement dans sa cabine en attendant que le navire ait appareillé, mais il savait qu'il ne pourrait jamais le faire. Il ne pouvait absolument rien faire. Rien.

— Vas-y, dit-il. Arrête d'en parler et fais-le. Cela me rend malade.

— Viens avec moi, répéta-t-elle encore une fois. Ce sera très rapide.

— Jamais !

— D'accord, Val, dit-elle avec un petit sourire empreint de tristesse. Je t'aime, tu sais. N'oublie jamais cela. C'est par amour que je te demande de me suivre, mais, si tu ne veux pas, je continuerai quand même à t'aimer. Et j'espère que toi aussi tu m'aimeras.

— Comment le pourrai-je ?

— Au revoir, Val. Nous nous reverrons.

Osant à peine en croire ses yeux, Lawler la vit descendre sur le pont, se diriger vers le bastingage, grimper sur le plat-bord et plonger élégamment dans la mer complice. Elle commença à s'éloigner vers le rivage d'une nage rapide et vigoureuse, les jambes effectuant de puissants ciseaux, les bras fendant l'eau sombre. Il la suivit des yeux comme il l'avait déjà fait une fois, un million d'années auparavant, lui semblait-il, dans les eaux de la baie de Sorve. Mais il se détourna, refusant de voir la suite, quand elle n'était encore qu'à mi-chemin de la côte. Il descendit dans sa cabine, referma la porte derrière lui et s'assit sur sa couchette dans la pénombre. Si seulement il avait encore de l'extraït d'herbe tranquille, il en aurait pris une cruche, un baquet

qu'il aurait vidé sans reprendre son souffle, pour chasser tout son chagrin. Mais il n'en restait plus une seule goutte. Il ne pouvait rien faire d'autre qu'attendre aussi calmement que possible que le temps passe. Il s'écoula ainsi au moins plusieurs heures, plusieurs années peut-être. Au bout de cette longue attente, il entendit la voix de Delagard donner l'ordre de lever l'ancre.

Il avait rarement vu un ciel aussi limpide et la *Croix d'Hydros* aussi brillante que cette nuit-là. L'air était absolument immobile, la mer parfaitement calme. Comment le navire pouvait-il voguer sans un souffle de vent sur cette mer d'huile ? Et pourtant il avançait. Comme par magie, il glissait sur les flots obscurs. Ils naviguaient déjà depuis plusieurs heures. Les lumières resplendissantes de la Face avaient perdu peu à peu de leur intensité. Elles s'étaient d'abord réduites à un rougeoiement sur l'horizon, puis à un point lumineux et enfin à presque rien. Quand le jour se lèverait, ils seraient déjà loin dans la Mer Vide.

Lawler s'était allongé à l'arrière du pont, sur un tas de filets.

Jamais il ne s'était senti aussi seul de sa vie.

Les autres se déplaçaient silencieusement sur le pont et dans la mâture. Ils réglaient le mouvement du navire en manœuvrant les voiles et les cordages, les haubans et les bômes, cet ensemble si compliqué qui constituait le gréement d'un navire, auquel il n'avait jamais compris grand-chose et qu'il s'était empressé de chasser de son esprit. Ils n'avaient pas besoin de lui et il ne voulait pas avoir affaire à eux. Ils n'étaient que des machines, des rouages d'une machine plus importante. Tic tac. Tic tac.

Sundira était venue le voir peu après le départ.

— Tout va bien, lui avait-elle dit. Rien n'a changé.

Il s'était détourné avec un frisson en la voyant s'approcher de lui. Il se sentait incapable de la regarder.

— Tu te trompes, tout a changé. Tu fais partie de la machine maintenant et ce que tu veux, c'est que j'aille t'y rejoindre. Elle marque la cadence à laquelle tu dances.

— Non, Val, cela ne se passe pas comme ça. Tu serais la machine, et la cadence, et la danse en même temps.

— Je ne comprends pas.

— Bien sûr. Comment pourrais-tu comprendre ?

Elle avait effleuré son visage avec amour, mais il s'était écarté, comme si elle avait eu le pouvoir de le transformer par ce simple contact de la main.

— D'accord, avait-elle dit avec regret. Comme tu veux.

Cela remontait à plusieurs heures. Il n'était pas descendu prendre son repas avec les autres dans la cuisine, mais il n'avait pas faim. Peu

lui importait de ne plus jamais manger. L'idée de s'asseoir à la même table qu'eux lui était insupportable. Le seul humain à n'avoir pas changé sur ce navire peuplé de zombies, le seul qui fût réel...

*Seul, seul absolument, absolument tout seul
Tout seul sur une immense, immense, immense mer*

*Et nul saint qui en compassion voulût prendre
Mon âme à l'agonie.*

Des mots. Des bribes de souvenirs. Un poème oublié d'un monde oublié.

*Du Soleil le disque s'abîme ; les étoiles
Dans le ciel se ruent : arrive d'un bond le soir ;
Avec un persistant murmure, sur la mer,
Disparut la barque-fantôme.*

Lawler leva les yeux vers les étoiles lointaines à l'éclat froid. Une étonnante sérénité l'avait envahi. Il n'en revenait pas de se sentir aussi calme, comme s'il s'était transporté en un lieu où plus aucun tourment ne pouvait l'atteindre. Même à l'époque où il avait recours à l'extrait d'herbe tranquille pour faire disparaître ses angoisses, il lui était rarement arrivé d'avoir un tel sentiment de paix.

Pourquoi ? Les pouvoirs magiques de la Face s'étaient-ils exercés sur lui à distance, comme pour Sundira ?

Il doutait qu'ils se fassent sentir si loin. Il devait maintenant être hors de portée de la Face. Plus rien d'autre ne pouvait agir sur son esprit que la voûte obscure du ciel, la mer si calme et les étoiles à la clarté dure et froide. Il y avait aussi la Croix qui déployait au sud la double arche géante de ses soleils... Des milliards d'astres lui avait-on dit un jour. Des milliards ! Et des dizaines de milliards de planètes ! Son esprit avait le plus grand mal à accepter cette image. Toute cette multitude de planètes... de cités, de continents, de créatures appartenant à des myriades et des myriades d'espèces...

La tête levée, il ne pouvait détacher son regard des étoiles et une nouvelle vision lui vint lentement. Une vision informe au début, mais qui se précisa avec une telle impétuosité qu'il ne resta pour ainsi dire plus de place pour autre chose dans son esprit. Il vit les étoiles comme un gigantesque réseau unifié, une immense structure métaphysique formant une mystérieuse unité galactique exactement comme la totalité des différentes particules de la planète d'eau formaient un tout parfaitement cohérent.

Des lignes de force vibraient dans le vide, couraient à travers le

firmament comme des torrents de sang, reliant tout ce qui existait. De profondes interactions unissaient les planètes entre elles. Il percevait la respiration de l'univers, une entité vivante, animée par une inépuisable vitalité.

Hydros faisait partie du firmament ; et le firmament était une gigantesque unité indivisible, douée de sensibilité. En se fondant dans Hydros, on accédait au Tout. Tel était l'enjeu. Et il était le seul dans tout l'univers à avoir refusé de faire partie de ce Tout.

Il était le seul. Le seul.

Était-ce véritablement ce qu'il voulait ? Cette solitude, cette terrifiante indépendance d'esprit.

La Face lui offrait l'immortalité, et même une nature divine, au sein d'un organisme unique à l'échelle de la planète. Mais il avait choisi de continuer à être Valben Lawler et rien d'autre. Il avait refusé par orgueil ce qui avait été offert à tous ses compagnons de voyage. Que le pauvre Quillan à l'âme torturée s'abandonne avec joie au dieu qu'il avait cherché toute sa vie ; que le petit Dag Tharp trouve dans la Face le réconfort dont il avait besoin ; que le mystérieux Gharkid en quête de quelque chose de plus grand que lui-même se fonde dans cette entité. Pas moi. Je ne suis pas comme eux.

Il pensa à Kinverson. Même lui, le solitaire bourru, avait fini par choisir la Face. Delagard aussi. Et Sundira.

Soit, se dit Lawler. Je suis moi. Pour le meilleur et pour le pire.

Il se laissa retomber sur le matelas de filets, le regard fixé sur les étoiles, laissant l'éclat presque insoutenable de la Croix emplir son esprit. Comme tout est paisible maintenant, songea-t-il. Comme tout est tranquille.

*Je m'éveillai et vis que nous voguions toujours
Comme si un bon vent nous eût poussés ; c'était
La nuit ; une nuit calme ; la lune était haute ;
Les marins, sur le pont, se tenaient rassemblés...*

— Val ? C'est moi.

Il tourna la tête. Une ombre lui cachait les étoiles, celle de Sundira qui se tenait juste devant de lui.

— Je peux m'asseoir à côté de toi ? demanda-t-elle.

— Si tu veux.

Elle se laissa tomber près de lui, sur les filets.

— Je t'ai attendu pendant le repas, mais je ne t'ai pas vu. Tu aurais dû manger.

— Je n'avais pas faim. Mais, vous, malgré votre transformation, vous mangez encore ?

— Bien sûr que nous mangeons. Il n'y a rien de changé pour cela.

— Je suppose, mais comment veux-tu que je le sache ?

— C'est vrai, comment pourrais-tu le savoir.

Elle fit courir sa main le long du bras de Lawler et, cette fois, il n'eut pas de mouvement de recul.

— Le changement est beaucoup plus limité que tu ne l'imagines, reprit-elle. Je t'aime encore, Val. Je te l'avais dit et c'est vrai.

Il hocha la tête en silence. Il n'avait rien à dire.

Et moi, se demanda-t-il, est-ce que je l'aime encore ? Est-ce seulement concevable ?

Il passa le bras autour des épaules de Sundira. Il retrouva le contact familial de sa peau douce et fraîche. C'était agréable. Elle se blottit contre lui. Ils auraient pu être absolument seuls au monde. Et elle lui semblait encore humaine. Il se pencha pour l'embrasser doucement dans le creux de l'épaule et elle eut un petit gloussement.

— Val, dit-elle. Oh ! Val !

Ce fut tout, juste son nom. Que pensait-elle, que préférerait-elle ne pas lui dire ? Qu'elle aurait voulu qu'il rejoigne la Face avec elle ? Qu'elle n'avait pas abandonné tout espoir ? Qu'elle priait pour qu'il aille voir Delagard et qu'il l'implore de faire demi-tour afin de rejoindre l'île pour y subir à son tour la transformation ?

Aurais-je dû la suivre ?

Ai-je commis une erreur en refusant ?

Il s'imagina fugitivement à l'intérieur de la machine, rouage entre les rouages, faisant partie du Tout... s'abandonnant enfin, dansant à la même cadence que tous les autres.

Non. Non. Non.

Je suis moi. J'ai fait ce que j'ai fait, parce que je suis moi.

Sundira toujours pelotonnée contre lui, il renversa la tête en arrière, les yeux fixés sur les étoiles. Une autre vision lui vint, une vision de la planète disparue, la Terre perdue.

L'image romantique de la vieille Terre, la planète bleue et brillante, le berceau anéanti de l'humanité, emplit de nouveau son âme. Il la vit telle qu'il se plaisait à l'imaginer, une planète où régnaient la paix et l'harmonie, peuplée d'une multitude d'êtres remplis d'amour, un havre de sérénité, une entité parfaite. Avait-elle jamais été un lieu aussi idyllique ? Probablement pas. Assurément pas. La Terre avait été un lieu comme les autres, un mélange de bien et de mal, avec ses défauts et ses tares. Quoi qu'il en fût, cette planète avait disparu de l'univers, anéantie par un destin cruel.

Et nous, nous sommes là. C'est là que nous gisons. Pussions-nous reposer en paix.

Lawler scruta le ciel nocturne en imaginant que son regard était pointé vers l'endroit où s'était trouvée la Terre. Mais il savait que pour les survivants disséminés dans toute la galaxie, il n'y avait plus aucun

espoir de regagner la planète ancestrale. Ils devaient aller de l'avant, se trouver un nouveau foyer dans l'univers immense où ils avaient été contraints de s'exiler. Ils devaient se transformer.

Ils devaient se transformer.

Ils devaient se transformer.

Lawler se redressa d'un bond, comme s'il avait été frappé par une décharge fulgurante. Tout était devenu soudain si merveilleusement clair. Tous les gens qu'il avait connus et qui se contentaient de vivre au jour le jour, comme si la Terre n'avait jamais existé, tous ces gens étaient dans le vrai. Et lui, avec ses rêves impossibles d'un passé lointain et révolu, lui, il s'était trompé. La Terre ne serait jamais plus. Pour les terriens, il n'y avait plus qu'Hydros, jusqu'à la fin des temps. C'était folie de se tenir à l'écart, de s'accrocher désespérément à son identité ancestrale quand on n'était plus entouré que des créatures indigènes de sa planète d'adoption. Quelle que soit la planète sur laquelle nous avons échoué, se dit Lawler, il nous incombe de nous fondre en elle sans retenue. Sinon, nous serons toujours des étrangers, solitaires, isolés.

J'en suis l'exemple parfait. Et me voilà, plus seul que je ne l'ai jamais été.

Hydros lui avait proposé de le prendre dans son sein, mais il avait obstinément refusé et maintenant il était trop tard.

Il ferma les yeux et revit encore une fois la Terre resplendissant au firmament. Vision de la Terre disparue, conservée si longtemps au plus profond de son esprit et dont l'éclat était plus vif que jamais. La Terre bleue, étrange et mystérieuse planète, dont les vastes continents vert-doré brillaient à la lumière d'un soleil qu'il n'avait jamais vu. Tandis qu'il regardait, les flots bleus des grands océans se mirent à bouillonner. De la vapeur commença à s'en élever. Des flammes dévoraient les terres. Les immensités vert-doré brûlaient et noircissaient. De profondes crevasses plus sombres que la nuit s'éтираient en zigzaguant sur leur vaste surface.

Et après les flammes : la glace, la mort. Les ténèbres.

Une pluie de petits objets morts qui traversaient l'espace. Une pièce de monnaie, une statuette, un tesson de poterie, une carte, une arme rouillée, un morceau de pierre. Qui dégringolaient en tournoyant, tombaient en chute libre à travers les immensités vides de la galaxie. Il les suivit du regard pendant leur chute interminable.

Il ne reste plus rien, se dit-il. Plus rien. Oublie tout cela. Commence une nouvelle vie.

Cette pensée le laissa abasourdi.

Comment ? se demanda-t-il. *Qu'est-ce que tu viens de dire ?*

Se soumettre ? Se joindre aux autres ? Était-ce donc cela qu'il avait dans la tête ?

Lawler se mit à trembler. Le corps couvert de sueur, il se mit sur son séant et tourna la tête vers la mer, dans la direction de la Face.

Il eut l'impression de sentir sa force qui l'attirait malgré la distance, de la sentir s'insinuer dans son cerveau, envelopper son âme de ses tentacules, le tirer de plus en plus fort.

Il fit front. Il résista furieusement, frénétiquement, tranchant avec une énergie désespérée les puissants et mystérieux tentacules qui semblaient envahir tout son être. Pendant un long moment, il lutta farouchement en silence pour repousser l'intrusion. L'image de Gospo Struvin remonta à sa mémoire ; il revit le capitaine luttant de toutes ses forces contre le réseau de fibres jaunes et collantes qui était sorti de la mer pour s'emparer de lui. Struvin donnant des coups de pied dans le vide, secouant les jambes, s'efforçant vainement d'échapper à la créature visqueuse et obstinée qui l'enveloppait. La situation était la même. Lawler savait qu'il se battait pour sa vie, comme Gospo l'avait fait. Et Gospo avait perdu.

Laissez... moi... tranquille...

Il rassembla toutes ses forces pour repousser d'un seul coup l'intrusion. Et il projeta toute son énergie.

Contre rien. Il n'y avait rien. Nul filet ne l'emprisonnait. Nulle force mystérieuse ne le retenait. Quand Lawler le comprit, tous ses doutes ses dissipèrent : il luttait contre des ombres, il se battait contre lui-même, uniquement contre lui-même.

Tu veux donc y aller, se dit-il tristement. Tu veux vraiment y aller ? Toi aussi ? C'est bien cela que tu veux ? Que veux-tu, au fond de toi-même ?

Il vit encore une fois la Terre briller dans son esprit, il vit encore une fois les océans bouillonner et les continents noircir, il contempla encore une fois la glace, la mort, les ténèbres et les petits objets tombant en chute libre.

Et la réponse lui vint : *Je ne veux plus être seul. Je ne veux plus être le seul terrien alors que la Terre n'existe plus.*

Sundira remua contre lui et il sentit la chaleur de son corps.

— À quoi penses-tu, Val ?

— Je pense que je t'aime.

— Vraiment ? Tu aimes celle que je suis maintenant ?

Il prit une longue inspiration, la plus longue qu'il eût jamais prise, pour faire pénétrer l'air d'Hydros aussi profondément que possible dans ses poumons.

— Oui, dit Lawler.

À la place occupée dans son esprit par la Terre, se trouvait maintenant une sphère d'eau miroitante. Les petits objets épars, tombés de la planète moribonde, demeurèrent suspendus quelques instants au-dessus de cette gigantesque masse liquide, puis ils y

plongèrent et disparurent sans laisser la plus petite trace à la surface.

Lawler éprouva une brusque détente, un grand soulagement. Quelque chose se rompit en lui, comme éclate la banquise à la fin de l'hiver. Quelque chose qui se brisait, qui ruisselait, qui s'écoulait. Qui s'écoulait.

Il se redressa et tourna la tête vers elle pour lui expliquer ce qui s'était passé. Mais ce n'était pas la peine. Elle souriait. Elle savait. Et il sentit sous lui le navire décrire un large arc de cercle et changer de cap, reprenant sur la mer lumineuse la direction de la Face des Eaux.

FIN

[1] Récemment réédité chez Denoël.

[2] Sur ce thème et quelques autres, on aura intérêt à lire la préface de Jacques Goimard au recueil de quelques-uns des meilleurs romans de Robert Silverberg, *Chute dans le réel*, Omnibus, 1996.